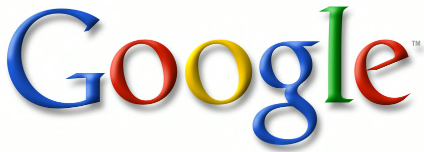


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

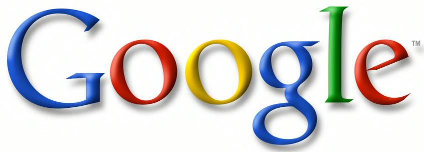
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

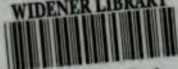
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le frañçais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


WIDENER LIBRARY
HX JRU9 6

25225.3



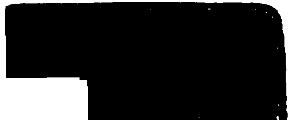
Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

SAMUEL SHAPLEIGH,

(Class of 1789),

LATE LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE.



LE
CABINET
DES FÉES.

TOME QUATRIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

La suite des Fées a la mode, par Madame la Comtesse d'Aulnoy :

Savoir,

Belle-Belle, ou le Chevalier Fortuné ; suite du Gentilhomme Bourgeois ; le Pigeon & la Colombe ; suite du Gentilhomme Bourgeois ; la Princesse Belle-Etoile & le Prince Chéri ; suite du Gentilhomme Bourgeois ; le Prince Marcassin ; suite du Gentilhomme Bourgeois ; le Dauphin ; conclusion du Gentilhomme Bourgeois.

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

TOME QUATRIÈME.



A GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.
& *Se trouve à PARIS,*
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXV.

25225.3

BRKINTL 12 APR 1912

SUITE DU

GENTILHOMME BOURGEOIS.

BELLE-BELLE,

OU

LE CHEVALIER FORTUNÉ,

CONTE.

Il étoit une fois un roi fort aimable, fort doux, & fort puissant; mais l'empereur Matapa, son voisin, étoit encore plus puissant que lui. Ils avoient eu de grandes guerres l'un contre l'autre; dans la dernière, l'empereur gagna une bataille considérable, & après avoir tué ou fait prisonniers la plupart des capitaines & des soldats du roi, il vint assiéger sa ville capitale, & la prit; de sorte qu'il se rendit maître de tous les trésors qui étoient dedans. Le roi eut à peine le loisir de se sauver avec

la reine douairière sa sœur. Cette princesse étoit demeurée veuve, fort jeune; elle avoit de l'esprit & de la beauté, il est vrai qu'elle étoit fière, violente, & d'un assez difficile accès.

L'empereur transporta toutes les pierreries & les meubles du roi dans son palais: il emmena un nombre extraordinaire de soldats, de filles, de chevaux, & de toutes les autres choses qui pouvoient lui être utiles ou agréables: quand il eut dépeuplé la plus grande partie du royaume, il revint triomphant dans le sien, où il fut reçu par l'impératrice & par la princesse sa fille avec mille témoignages de joie.

Cependant le roi dépouillé ne souffroit pas sans impatience l'état où il se trouvoit. Il rassembla quelques troupes, dont il composa une petite armée; & pour la grossir en peu de temps, il fit publier une ordonnance, par laquelle il vouloit que les gentilshommes de son royaume vinssent le servir en personne, ou envoyassent un de leurs enfans, qui fussent bien équipés d'armes & de chevaux, & disposés à seconder toutes ses entreprises.

Il y avoit vers la frontière un vieux seigneur, âgé de quatre-vingt ans, tout plein d'esprit & de sagesse, mais si mal partagé des biens de la

fortune, qu'après en avoir possédé beaucoup, il se voyoit réduit dans une espèce de pauvreté, qu'il auroit soufferte patiemment, si elle ne lui avoit pas été commune avec trois belles filles qui lui restoient. Elles avoient tant de raison, qu'elles ne murmuroient pas de leurs disgraces, & si par hasard elles en parloient à leur père, c'étoit plutôt pour le consoler, que pour rien ajouter à ses peines.

Elles passoient leur vie avec lui sans ambition, sous un toit rustique, lorsque l'ordonnance du roi parvint aux oreilles du vieillard; il appela ses filles, & les regardant tristement, qu'allons-nous faire, leur dit-il? Le roi ordonne à toutes les personnes distinguées de son royaume de se rendre près de lui, pour le servir contre l'empereur, ou il les condamne à une très-grosse amende si elles y manquent. Je ne suis point en état de payer la taxe; voilà de terribles extrémités, elles renferment ma mort ou notre ruine. Ses trois filles s'affligèrent avec lui; mais elles ne laissèrent pas de le prier de prendre un peu de courage, parce qu'elles étoient persuadées qu'elles pourroient trouver quelque remede à son affliction.

En effet, le lendemain matin l'aînée fut trouver son père, qui se promenoit tristement

dans un verger, dont il prenoit lui-même le ſoin. Seigneur, lui dit-elle, je viens vous ſupplier de me permettre de partir pour l'armée; je ſuis d'une taille avantageuſe, & aſſez robuſte; je m'habillerai en homme, & je paſſerai pour votre fils; ſi je ne fais pas des actions héroïques, tout au moins je vous épargnerai le voyage ou la taxe, & c'eſt beaucoup en l'état où nous ſommes. Le comte l'embraſſa tendrement, & voulut d'abord s'oppoſer à un deſſein ſi extraordinaire; mais elle lui dit avec tant de fermeté qu'elle n'enviſageoit point d'autres remèdes, qu'enfin il y conſentit.

Il ne fut plus queſtion que de lui faire des habits convenables au perſonnage qu'elle alloit jouer. Son père lui donna des armes, & le meilleur cheval des quatre qui ſervoient à labourer; les adieux & les regrets furent tendres de part & d'autre. Après quelques journées de chemin, elle paſſa le long d'un pré bordé de haies vives. Elle vit une bergère bien affligée, qui tâchoit de retirer un de ſes moutons d'un foſſé où il étoit tombé. Que faites-vous là, bonne bergère, lui dit-elle? Hélas, répliqua la bergère, j'eſſaie de ſauver mon mouton qui eſt preſque noyé, & je ſuis ſi foible, que je n'ai pas la force de le retirer.

Je vous plains, dit-elle, & sans lui offrir son secours, elle s'éloigna; la bergère aussitôt lui cria: adieu, belle déguisée. La surprise de notre belle héroïne ne se peut exprimer. Comment, dit-elle, est-il possible que je sois si reconnoissable? Cette vieille bergère m'a vue à peine un moment, & elle sait que je suis travestie; où veux-je donc aller? Je serai reconnue de tout le monde; & si je le suis du roi, quelle sera ma honte & sa colère? Il croira que mon père est un lâche, qui n'ose paroître dans les périls. Après toutes ces réflexions, elle conclut qu'il falloit retourner sur ses pas.

Le comte & ses filles parloient d'elle, & comptoient les jours de son absence, lorsqu'ils la virent entrer; elle leur apprit son aventure: le bonhomme lui dit qu'il l'avoit bien prévu, que si elle avoit bien voulu le croire, elle ne seroit point partie, parce qu'il est impossible qu'on ne connoisse pas une fille déguisée. Toute cette petite famille se trouvoit dans un nouvel embarras, ne sachant comment faire, quand la seconde fille vint à son tour trouver le comte. Ma sœur, lui dit-elle, n'avoit jamais monté à cheval, il n'est point surprenant qu'on l'ait reconnue; à mon égard, si

vous me permettez d'aller à sa place, j'ose me promettre que vous en serez content.

Quoi que le vieillard pût lui dire pour combattre son dessein, il n'en put venir à bout. Il fallut qu'il consentît à la voir partir; elle prit un autre habit, d'autres armes, & un autre cheval. Ainsi équippée, elle embrassa mille fois son père & ses sœurs, résolue de bien servir le roi; mais en passant par le même pré où sa sœur avoit vu la bergère & le mouton, elle le trouva au fond du fossé, & la bergère occupée à le retirer. Malheureuse, s'écrioit-elle, la moitié de mon troupeau est péri de cette maniere; si quelqu'un m'aidoit, je pourrois sauver ce pauvre animal; mais tout le monde me fuit. Hé quoi, bergère, avez-vous si peu de soin de vos moutons, que vous les laissiez tomber dans l'eau? Et sans lui donner d'autre consolation, elle piqua son cheval.

La vieille lui cria de toute sa force: adieu, belle déguisée. Ce peu de mots n'affligea pas médiocrement notre amazone: quelle fatalité, dit-elle, me voilà aussi reconnue; ce qui est arrivé à ma sœur m'arrive; je ne suis pas plus heureuse qu'elle, & ce seroit une chose ridicule que j'allasse à l'armée avec un air si efféminé que tout le monde me reconnût. Elle retourna sur-le-champ à la maison de son

père, fort trifte du mauvais fuccès de fon voyage.

Il la reçut tendrement, & la loua d'avoir eu la prudence de revenir; mais cela n'empêcha pas que le chagrin ne recommençât, avec d'autant plus de force, qu'il en coûtoit déjà l'étoffe de deux habits inutiles, & plufieurs autres petites chofes. Le bon vieillard fe défoloit en fecret, parce qu'il ne vouloit pas montrer toute fa douleur à fes filles.

Enfin fa cadette vint le prier, avec les dernières inftances, de lui accorder la même grâce qu'il avoit faite à fes fœurs. Peut-être, dit-elle, que c'eft une préfomption d'efpérer réuffir mieux qu'elles; mais cependant je ne laifferai pas de tenter l'aventure; ma taille eft plus haute que la leur, vous favez que je vais tous les jours à la chaffe, cet exercice ne laiffe pas de donner quelque talent pour la guerre; & le défir extrême que j'ai de vous foulager dans vos peines, m'infpire un courage extraordinaire. Le comte l'aimoit beaucoup plus que fes deux autres fœurs; elle avoit tant de foin de lui, qu'il la regardoit comme fon unique confolation; elle lifoit des hiftoires agréables pour le divertir, elle le veilloit dans fes maladies, & tout le gibier qu'elle tuoit n'étoit que pour lui, de forte qu'il employa des rai-

ſons pour la détourner de ce deſſein, encore plus fortes que celles dont il s'étoit ſervi à l'égard de ſes ſœurs. Voulez-vous me quitter, ma chère fille, lui diſoit-il? Votre abſence me cauſera la mort; quand il ſeroit vrai que la fortune favoriſeroit votre voyage, & que vous reviendriez couverte de lauriers, je n'aurois pas le plaiſir d'en être témoin, mon âge avancé & votre abſence termineront ma vie. Non, mon père, lui diſoit Belle-belle, (c'eſt ainſi qu'il l'avoit nommée), ne croyez pas que je tarde long-temps; il faudra bien que la guerre finiſſe; & ſi je voyois quelqu'autre moyen de ſatisfaire aux ordres du roi, je ne le négligerois pas; car j'oſe vous dire que ſi mon éloignement vous cauſe de la peine, il m'en fait encore plus qu'à vous. Il conſentit enfin à ce qu'elle déſiroit. Elle ſe fit faire un habit très-ſimple, ceux de ſes ſœurs avoient trop coûté, & les finances du pauvre comte n'y pouvoient ſuffire; elle fut obligée de prendre un fort méchant cheval, parce que ſes deux ſœurs avoient preſque eſtropié les deux autres; mais tout cela ne la découragea point. Elle embraſſa ſon père, reçut reſpectueuſement ſa bénédiction, & après avoir mêlé ſes larmes à celles de ſon père & de ſes ſœurs, elle partit.



Que faites-vous la, Bergère

En passant par le pré dont j'ai déjà parlé, elle trouva la vieille bergère qui n'avoit point encore retiré son mouton, ou qui vouloit en retirer un autre du milieu d'un fossé profond. Que faites-vous là, bergère, dit Belle-Belle, en s'arrêtant? Je ne fais plus rien, seigneur, répondit la bergère, depuis qu'il est jour je suis occupée après ce mouton; mes peines ont été inutiles, je suis si lasse, que je ne puis respirer; il n'y a guères de jours qu'il ne m'arrive quelque nouveau malheur, & je ne trouve personne qui y prenne part.

Certainement je vous plains, dit Belle-Belle; mais pour vous marquer ma pitié, je veux vous aider. Elle descendit aussi-tôt de cheval; il étoit si docile, qu'elle ne prit pas la peine de l'attacher pour l'empêcher de s'enfuir; & sautant par-dessus la haie, après avoir essuyé quelques égratignures, elle se jeta dans le fossé. Elle se tourmenta tant, qu'elle retira le bien-aimé mouton. Ne pleurez plus, ma bonne mère, dit-elle à la bergère, voilà votre mouton, & pour avoir été si long-temps dans l'eau, je le trouve encore bien gai.

Vous n'avez pas obligé une ingrate, dit la bergère, je vous connois, charmante Belle-Belle, je sais où vous allez, & tous vos des-

feins; vos fœurs ont paffé par ce pré, je les connoiffois bien auffi, & je n'ignore pas ce qu'elles avoient dans l'efprit; mais elles m'ont paru fi dures, & leur procédé avec moi a été fi peu gracieux, que j'ai trouvé le moyen d'interrompre leur voyage: la chofe eft fort différente à votre égard; vous l'éprouverez, Belle-Belle, car je fuis fée, & mon inclination me porte à combler de biens ceux qui le méritent. Vous avez-là un cheval dont la maigreur effraye; je veux vous en donner un. Auffitôt elle toucha la terre de fa houlette, & fur-le-champ Belle-Belle entendit hennir derrière un buiffon: elle regarda promptement, elle apperçut le plus beau cheval du monde: il fe mit à courir & à fauter dans le pré. Belle-Belle, qui aimoit les chevaux, étoit ravie d'en voir un fi parfait, lorfque la fée appela ce beau courfier, & le touchant de fa houlette, elle dit: fidelle Camarade, fois mieux harnaché que le meilleur cheval de l'empereur Matapa. Sur le champ Camarade eut une houffe de velours vert, en broderie de diamans & de rubis, une felle de même, & une bride toute de perles, avec les boffettes & le mords d'or; enfin l'on ne pouvoit rien trouver de plus magnifique.

Ce que vous voyez, dit la fée, eft la moins

dre chose que l'on doive admirer dans ce cheval. Il a bien d'autres talens, dont je veux vous parler. Premiérement il ne mange qu'une fois en huit jours; il ne faut point prendre la peine de le panser; il sait le passé, le présent & l'avenir; il est à mon service depuis longtems, je l'ai façonné comme pour moi.

Lorsque vous souhaiterez d'être informée de quelque affaire, ou que vous aurez besoin de conseil, il ne faut que vous adresser à lui, il vous donnera de si bons avis, que les souverains seroient bienheureux d'avoir des conseillers qui lui ressemblâssent; il faut donc que vous le regardiez plutôt comme votre ami que comme votre cheval. Au reste, votre habit n'est point à mon gré; je veux vous en donner un qui vous siéra fort bien; elle frappa la terre de sa houlette, il en sortit un grand coffre couvert de maroquin du levant, clouté d'or: les chiffres de Belle-Belle étoient dessus; la fée chercha parmi les herbes une clef d'or faite en Angleterre, elle en ouvrit le coffre; il étoit doublé de peau d'Espagne tout en broderie: il y avoit dedans douze habits, douze cravattes, douze épées, douze plumets, & ainsi de tout par douzaine; les habits étoient si couverts de broderie & de diamans, que Belle-Belle avoit de la peine à les soulever:

choisissez celui qui vous plaît davantage, lui dit la fée, & pour les autres ils vous suivront par-tout, vous n'aurez qu'à frapper du pied, en disant, coffre de maroquin, viens à moi plein d'habits; coffre de maroquin, viens à moi plein de linge & de dentelles; coffre de maroquin, viens à moi plein de pierreries & d'argent; aussi-tôt vous le verrez ou dans la campagne, ou dans votre chambre. Il faut aussi que vous choisissiez un nom; car Belle-Belle ne convient pas au métier que vous allez faire; il me semble que vous pouvez vous appeler le chevalier Fortuné. Mais il est bien juste encore que vous me connoissiez, je vais prendre ma figure ordinaire devant vous. En même temps elle laissa tomber sa vieille peau, & parut si merveilleuse qu'elle éblouit les yeux de Belle-Belle. Son habit étoit de velours bleu, doublé d'hermine; ses cheveux nattés avec des perles, & sur sa tête une superbe couronne.

Belle-Belle, transportée d'admiration, se jeta à ses pieds, & s'y prosterna avec un respect & une reconnoissance inexprimables. La fée la releva & l'embrassa tendrement; elle lui dit de prendre un habit de brocard or & vert: elle obéit à ses ordres; & montant à cheval, elle continua son voyage,

ſi penétrée de toutes les choſes extraordinaires qui venoient de ſe paſſer, qu'elle ne penſoit plus qu'à cela.

En effet, elle ſe demandoit à elle-même par quel bonheur ineſpéré elle avoit pu s'attirer la bienveillance d'une fée ſi puiſſante; car enfin, diſoit-elle, je ne lui étois pas néceſſaire pour retirer ſon mouton; puiſqu'un ſeul coup de ſa baguette pourroit faire revenir un troupeau tout entier des Antipodes, s'il y étoit allé. J'ai été bien heureuſe de me trouver ſi diſpoſée à l'obliger; ce rien que j'ai fait pour elle eſt cauſe de tout ce qu'elle a fait pour moi; elle a connu mon cœur, & mes ſentimens lui ont été agréables. Ah! ſi mon père me voyoit à préſent ſi magnifique & ſi riche, quelle joie pour lui! mais tout au moins j'aurai le plaiſir de partager avec ma famille les biens qu'elle m'a faits.

En achevant ces diverſes réflexions, elle arriva dans une belle ville fort peuplée; elle s'attira les yeux de tout le monde, on la ſuivoit, on l'entouroit, & chacun diſoit, s'eſt-il jamais vu un chevalier plus beau, mieux fait, & plus richement habillé? Qu'il a de grâce à manier ce ſuperbe cheval!

On lui faiſoit de profondes révérences, il les rendoit d'un air honnête & civil. Lorſ-

qu'il voulut entrer dans l'hôtellerie, le gouverneur, qui se promenoit, & qui l'avoit admiré en passant, envoya un gentilhomme lui dire qu'il le prioit de venir en son château. Le chevalier Fortuné (car enfin il faut l'appeler ainsi) répliqua, que n'ayant point l'honneur d'être connu de lui, il ne vouloit pas prendre cette liberté, qu'il iroit le voir, & qu'il le supplioit de lui donner un de ses gens, auquel il pût confier quelque chose de conséquence pour porter à son père. Le gouverneur lui envoya aussitôt un homme très-fidelle, & Fortuné l'engagea de revenir le soir, parce que ses dépêches n'étoient pas encore commencées.

Il s'enferma dans sa chambre, puis frappant du pied, il dit, coffre de maroquin, viens à moi plein de diamans & de pistoles; aussitôt le coffre parut, mais il n'y avoit point de clef; & où la trouver? Quel dommage de rompre une serrure toute d'or, émaillée de plusieurs couleurs? De plus, que n'auroit-il pas eu à craindre de l'indiscrétion d'un serrurier? A peine auroit-il parlé des trésors du chevalier, que les voleurs se seroient assemblés pour le voler, & peut-être qu'ils l'auroient tué.

Le voilà donc à chercher la clef d'or par-

tout ; & plus il la cherchoit, & moins il la trouvoit : quelle désolation, s'écrioit-il ? Je ne pourrai me prévaloir des bontés de la fée, ni faire part à mon père du bien qu'elle m'a fait. En rêvant ainsi, il pensa que le meilleur parti à prendre c'étoit de consulter son cheval ; il descendit dans l'écurie, & lui dit tout bas : je te prie, mon Camarade, apprends-moi où je pourrai trouver la clef du coffre de maroquin ? Dans mon oreille, répondit-il. Fortuné regarda dans l'oreille de son cheval, il apperçoit un ruban vert, il le tire, & voit la clef qu'il souhaitoit tant d'avoir : il ouvrit le coffre de maroquin, où il y avoit plus de diamans & plus de pistoles qu'il n'en pourroit tenir dans un muid. Le chevalier en remplit trois cassettes, une pour son père, & les deux autres pour ses sœurs ; il en chargea l'homme que le gouverneur lui avoit envoyé, & le pria de ne s'arrêter ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez le comte.

Ce messager fit la dernière diligence, & quand il dit au bon vieillard qu'il venoit de la part de son fils le chevalier, & qu'il lui apportoit une cassette bien lourde, il demeura surpris de ce qui pouvoit être dedans ; car il étoit parti avec si peu d'argent, qu'il ne la

croyoit pas en état d'acheter quelque chose; ni même de payer le voyage de celui qu'il avoit chargé de son présent: il ouvrit d'abord sa lettre, & lorsqu'il vit ce que sa chère fille lui mandoit, il pensa expirer de joie; la vue des pierreries & de l'or lui confirmoit encore la vérité de ses paroles: ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que les deux sœurs de Belle-Belle ayant ouvert leurs boîtes, ne trouvèrent que des verrines au lieu de diamans, & des pistoles fausses, la fée ne voulant pas qu'elles se ressentissent de ses bienfaits; de sorte qu'elles s'imaginèrent que leur sœur avoit voulu se moquer d'elles, & elles en conçurent un dépit inexprimable; mais le comte les voyant fâchées, leur donna la plus grande partie des bijoux qu'il venoit de recevoir; & sitôt qu'elles les touchèrent, ils se changèrent comme les autres; elles jugèrent par-là qu'un pouvoir inconnu agissoit contr'elles, & prièrent leur père de garder ce qui restoit pour lui seul.

Le beau Fortuné n'attendit pas le retour de son messager, il partit; son voyage étoit trop pressé, il falloit se rendre aux ordres du roi. Il fut chez le gouverneur, toute la ville s'y assembla pour le voir; sa personne & toutes ses actions avoient un air si honnête, qu'on

ne pouvoit s'empêcher de l'admirer & de le chérir. Il ne disoit rien qui ne fît plaisir à entendre, & la foule étoit si grande autour de lui, qu'il ne savoit à quoi attribuer une chose si extraordinaire; car ayant toujours été à la campagne, il avoit vu très-peu de monde.

Il continua son chemin sur son excellent cheval, qui l'entretenoit agréablement de mille nouvelles, ou de ce qu'il y avoit de plus remarquable dans les histoires anciennes & modernes. Mon cher maître, disoit-il, je suis ravi d'être à vous, je connois que vous avez beaucoup de franchise & d'honneur, je suis rebuté de certaines gens avec lesquels j'ai vécu long-temps; & qui me faisoient haïr la vie, tant leur société m'étoit insupportable. Il y avoit entr'autres un homme qui me faisoit mille amitiés, qui m'élevoit au-dessus de Pégase & de Bucéphale, lorsqu'il parloit devant moi; mais aussitôt qu'il ne me voyoit plus, il me traitoit de rosse & de masette; il affectoit de me louer sur mes défauts pour me donner lieu d'en contracter de plus grands. Il est vrai qu'étant un jour fatigué de ses caresses, qui étoient à proprement parler des trahisons, je lui donnai un si terrible coup de pied, que j'eus le plai-

ſir de lui caſſer preſque toutes les dents, & je ne le vois jamais depuis, que je ne lui diſe avec beaucoup de ſincérité : il n'eſt pas juſte qu'une bouche qui s'ouvre ſi ſouvent pour déchirer ceux qui ne vous font aucun chagrin, ſoit auſſi agréable que celle d'un autre. Ho, ho ! s'écria le chevalier, tu es bien vif; ne craignois-tu point que cet homme en colère ne te paſsât ſon épée au travers du corps ? Il n'importe pas, ſeigneur, reprit Camarade, & puis j'aurois ſu ſon deſſein, dès qu'il l'auroit formé.

Ils parloient ainſi, lorſqu'ils arrivèrent dans une vaſte forêt. Camarade dit au chevalier : mon maître, il y a ici un homme qui nous peut être d'une grande utilité, c'eſt un bucheron; il a été doué. Qu'entends-tu par ce terme, interrompit Fortuné ? Doué, veut dire qu'il a reçu un ou pluſieurs dons des fées, ajouta le cheval, il faut que vous l'engagiez à venir avec vous. En même temps il fut dans l'endroit où le bucheron travailloit. Le jeune chevalier s'approcha d'un air doux & inſinuant, & lui fit pluſieurs queſtions ſur le lieu où ils étoient; s'il y avoit des bêtes ſauvages dans la forêt, & s'il étoit permis de chaſſer. Le bucheron répondit à tout en homme de bon ſens. Fortuné lui

demanda encore où étoient allés ceux qui l'avoient aidé à jeter tant d'arbres par terre: le bucheron dit qu'il les avoit abattus tout ſeul, que c'étoit l'ouvrage de quelques heures, & qu'il falloit qu'il en abattît bien d'autres pour ſe charger un peu. Quoi! vous prétendez emporter aujourd'hui tout ce bois, dit le chevalier? O ſeigneur, répliqua Forte-Echine, (c'eſt ainſi qu'on le nommoit), je ne ſuis pas d'une force ordinaire. Vous gagnez donc beaucoup, dit Fortuné? Très-peu, répondit le bucheron; car l'on eſt pauvre dans ce lieu: ici chacun fait ſon ouvrage, ſans prier le voiſin de le faire. Puiſque vous êtes dans un pays ſi peu opulent, ajouta le chevalier, il ne tiendra qu'à vous de paſſer ailleurs; venez avec moi, rien ne vous manquera; & quand vous voudrez revenir, je vous donnerai de l'argent pour votre voyage. Le bucheron crut ne pouvoir mieux faire, il abandonna ſa coignée, & ſuivit ſon nouveau maître.

Dès qu'il eut traverſé la forêt, il vit un homme dans la plaine, qui tenoit des rubans avec leſquels il s'attachoit les jambes, laiſſant ſi peu d'eſpace, qu'il y en avoit à peine pour marcher. Camarade s'arrêta, & dit à ſon maître: ſeigneur, voici encore un doué

vous en aurez beſoin ; il faut l'emmener. Fortuné s'approcha, & avec ſa grâce naturelle, il lui demanda pourquoi il attachoit ainſi ſes jambes. C'eſt, répondit-il, que je me prépare pour la chaſſe. Comment, dit le chevalier en ſouriant, prétendez-vous mieux courir quand vous êtes ainſi garotté ? Non ſeigneur, reprit-il, je ſuis perſuadé que ma courſe ſera moins rapide ; mais c'eſt auſſi mon deſſein ; car il n'y a point de cerf, de chevreuil ni de lièvre que je ne devance de beaucoup quand mes jambes ſont libres, de ſorte que les laiſſant toujours derrière moi, ils m'échappent, & je n'ai preſque jamais le plaiſir d'en prendre. Vous me paroiſſez un homme rare, dit Fortuné, comment vous appelez-vous ? L'on m'a nommé Léger, dit le chaſſeur, & je ſuis connu dans cette contrée. Si vous en vouliez voir un autre, ajouta le chevalier, je ſerois très-aiſe que vous vinſſiez avec moi, vous n'auriez pas tant de peine, & je vous traiterois fort bien. Léger étoit médiocrement heureux, il accepta volontiers le parti qui lui étoit propoſé ; ainſi Fortuné, ſuivi de ſon nouveau domeſtique, continua ſon voyage.

Il trouva le lendemain un homme ſur le bord d'un marais, qui ſe bandoit les yeux ; le

cheval

cheval dit à son maître : Seigneur, je vous conseille de prendre encore cet homme à votre service. Fortuné lui demanda aussitôt par quelle raison il se bandoit les yeux. C'est, dit-il, que je vois trop clair, j'apperçois le gibier à plus de quatre lieues de moi, & je ne tire aucun coup sans en tuer plus que je n'en veux : je suis donc obligé de me bander les yeux ; & bien que je ne fasse qu'entrevoir, je dépeuple un pays de perdreaux, & d'autres petits nids, en moins de deux heures.

Vous êtes bien adroit, repartit Fortuné. L'on m'appelle aussi le bon Tireur, dit cet homme, & je ne quitterois pas cette occupation pour aucunes choses du monde. J'ai pourtant grande envie de vous proposer celle de voyager avec moi, dit le chevalier, cela ne vous empêchera pas d'exercer votre talent. Le bon Tireur en fit quelque difficulté, & le chevalier eut plus de peine à le gagner que les autres, car ils sont ordinairement assez amis de la liberté : cependant il en vint à bout, & s'éloigna ensuite du marais où il s'étoit arrêté.

A quelques journées de là, il passa le long d'un pré ; il apperçut un homme dedans, qui étoit couché sur le côté. Camarade lui dit : Mon maître, cet homme est doué, je pré-

vois qu'il vous est très-nécessaire. Fortuné entra dans le pré, & le pria de lui dire ce qu'il y faisoit. J'ai besoin de quelques simples, répondit-il, & j'écoute l'herbe qui va sortir, pour voir s'il n'y en aura point de celles qu'il me faut. Quoi! dit le chevalier, vous avez l'ouie assez subtile pour entendre l'herbe sous la terre, & pour deviner celle qui va paroître? C'est par cette raison, dit l'écouteur, que l'on m'appelle Fine-oreille. Hé-bien! Fine-oreille, continua Fortuné, seriez-vous d'humeur à me suivre? Je vous donnerai d'assez gros gages pour que vous ayez lieu d'en être content. Cet homme charmé d'une si agréable proposition, n'hésita point à se mettre au nombre des autres.

Le chevalier continuant sa route, vit proche un grand chemin un homme, dont les joues enflées faisoient un assez plaisant effet: il étoit debout, tourné vers une haute montagne, éloignée de deux lieues, sur laquelle il y avoit cinquante ou soixante moulins à vent. Le cheval dit à son maître: voici un de nos doués, gardez-vous de manquer l'occasion de l'emmener avec vous. Fortuné, qui savoit tout engager dès qu'il paroissoit ou qu'il parloit, aborde cet homme, lui demande ce qu'il faisoit là. Je souffle un peu, seigneur, lui dit-il,

pour faire moudre tous ces moulins. Il me semble que vous êtes bien éloigné, reprit le chevalier. Au contraire, répliqua le Souffleur, je trouve que je suis trop près, & si je ne retenois la moitié de mon haleine, j'aurois déjà renversé les moulins, & peut-être la montagne où ils sont: je cause de cette manière mille maux sans le vouloir; & je vous dirai, seigneur, qu'étant fort maltraité de ma maîtresse, comme j'allois soupirer dans les bois, mes soupirs déracinoient les arbres, & faisoient un désordre étrange; de manière que l'on ne m'appela plus dans ce canton que l'Impétueux. Si quelqu'un a de la peine à vous voir, dit Fortuné, & que vous vouliez venir avec moi, voici des gens qui vous tiendront compagnie, ils ont aussi des talens extraordinaires. J'ai une curiosité si naturelle pour toutes les choses qui ne sont pas communes, répliqua l'Impétueux, que j'accepte votre proposition.

Fortuné, très-content, s'éloigna de ce lieu. Dès qu'il eut traversé un pays assez ouvert, il vit un grand étang où plusieurs sources tomboient; il y avoit au bord un homme qui le regardoit attentivement: seigneur, dit Camarade à son maître, voici un homme qui manque à votre équipage, si vous pouvez l'enga-

ger à vous suivre, cela ne seroit pas mal. Le chevalier s'approcha aussitôt de lui : voulez-vous bien m'apprendre, lui dit-il, ce que vous faites-là ? Seigneur, répondit cet homme, vous l'allez voir; dès que cet étang sera plein, je le boirai d'un trait; car j'ai encore soif, bien que je l'aie déjà vidé deux fois. En effet, il se baissa, & ne laissa pas de quoi régaler le plus petit poisson. Fortuné ne demeura pas moins surpris que toute sa troupe : eh quoi ! dit-il, êtes-vous toujours aussi altéré ? Non, dit le buveur d'eau, je bois seulement de cette manière quand j'ai mangé trop salé, ou qu'il s'agit de quelque gageure; je suis connu depuis ce temps-là par le nom de Trinquet, qu'on me donne; venez avec moi, Trinquet, dit le chevalier, je vous ferai trinquer du vin qui vous semblera meilleur que l'eau d'un étang. Cette promesse plut beaucoup à celui à qui elle étoit faite, & sur le champ il se mit à marcher avec les autres.

Le chevalier voyoit déjà le lieu du rendez-vous, où tous les sujets du roi devoient s'assembler, lorsqu'il apperçut un homme qui mangeoit si avidément, qu'encore qu'il eût plus de soixante mille pains de Gonesse devant lui, il paroissoit résolu de n'en pas laisser un seul petit morceau. Camarade dit à son maître :

ſeigneur, il ne vous manque plus que cet homme-ci, de grâce obligez-le de venir avec vous. Le chevalier l'aborda, & lui dit en ſouriant : avez-vous réſolu de manger tout ce pain à votre déjeuner ? Oui, répliqua-t-il, tout mon regret, c'eſt qu'il y en ait ſi peu ; mais les boulangers ſont de francs pareſſeux, qui ſe mettent peu en peine que l'on ait faim ou non. S'il vous en faut tous les jours autant, ajouta Fortuné, il n'y a guères de pays que vous ne ſoyiez en état d'affamer. Oh ! ſeigneur ! repartit Grugeon, c'eſt ainſi qu'on l'appeloit, je ſerois bien fâché d'avoir tant d'appétit, ni mon bien ni celui de mes voiſins n'y ſuffiroient pas : il eſt vrai que de temps en temps je ſuis bien aiſe de me régaler de cette manière. Mon ami Grugeon, dit Fortuné, attachez-vous à moi, je vous ferai faire bonne chère, & vous ne ſerez pas mécontent de m'avoir choiſi pour maître.

Camarade, qui ne manquoit ni d'eſprit, ni de prévoyance, avertit le chevalier qu'il étoit bon de défendre à tous ſes gens de ſe vanter des dons extraordinaires qu'ils avoient. Il ne différa point à les appeler, & leur dit : écoutez, Forte-échine, Léger, le bon Tireur, Fine-oreille, Impétueux, Trinquet & Grugeon ; je vous avertis que ſi vous me voulez

plaire, vous gardiez un ſecret inviolable ſur les talens que vous avez; & je vous aſſure que j'aurai tant de ſoin de vous rendre heureux, que vous ſerez contens. Chacun lui promit avec ſerment d'être fidelle à ſes ordres; & peu après le chevalier, plus paré de ſa beauté & de ſa bonne mine que de ſon magnifique habit, entra dans la ville capitale, monté ſur ſon excellent cheval, & ſuivi des gens du monde les mieux faits. Il ne tarda pas à leur faire faire des habits de livrée tous chamarés d'or & d'argent; il leur donna des chevaux, & s'étant logé dans la meilleure auberge, il attendit le jour marqué pour paroître à la revue; mais l'on ne parloit plus que de lui dans la ville, & le roi, prévenu de ſa réputation, avoit fort envie de le voir.

Toutes les troupes s'aſſemblèrent dans une grande plaine, le roi y vint avec la reine douairière ſa ſœur & toute leur cour; elle ne laiſſoit pas d'être encore pompeuſe, malgré les malheurs qui étoient arrivés à l'état, & Fortuné fut ébloui de tant de richeſſes. Mais ſi elles attirèrent ſes regards, ſon incomparable beauté n'attira pas moins ceux de cette célèbre troupe; chacun demandoit qui étoit ce jeune chevalier ſi bien fait & de ſi bon air; &

le roi, passant proche du lieu où il étoit, lui fit signe de s'approcher.

Fortuné aussitôt descendit de cheval, pour faire une profonde révérence au roi; il ne put s'empêcher de rougir, voyant avec quelle attention il le regardoit; cette nouvelle couleur releva encore l'éclat de son teint. Je suis bien-aise, lui dit le roi, d'apprendre par vous-même qui vous êtes, & votre nom. Sire, répliqua-t-il, je m'appelle Fortuné, sans avoir eu jusqu'à présent aucunes raisons de porter ce nom; car mon père, qui est comte de la Frontière, passe sa vie dans une grande pauvreté, quoiqu'il soit né avec autant de biens que de naissance. La fortune qui vous a servi de marraine, répondit le roi, n'a pas mal fait pour vos intérêts, de vous amener ici; je me sens une affection particulière pour vous, & je me souviens que votre père a rendu au mien de grands services; je veux les reconnoître en votre personne. C'est une chose juste, ajouta la reine douairière, qui n'avoit point encore parlé; & comme je suis votre aînée, mon frère, & que je sais plus particulièrement que vous tout ce que le comte de la Frontière a fait pendant plusieurs années pour le service de l'état, je vous prie de vous

reposer sur moi du soin de récompenser ce jeune chevalier.

Fortuné, ravi de l'accueil qu'on lui faisoit, ne pouvoit assez remercier le roi & la reine: il n'osoit cependant s'étendre beaucoup sur les sentimens de sa reconnoissance, croyant qu'il étoit plus respectueux de se taire, que de parler trop. Le peu qu'il dit parut si juste & si à propos, que chacun l'applaudit; ensuite il remonta à cheval, & se mêla parmi les seigneurs qui accompagnoient le roi; mais la reine l'appeloit à tous momens pour lui faire mille questions, & se tournant vers Floride, qui étoit sa plus chère confidente: que te semble de ce cavalier, lui disoit-elle assez bas? se peut-il un air plus noble & des traits plus réguliers? Je t'avoue que je n'ai jamais rien vu de plus aimable: Floride n'avoit pas de peine à convenir de ce que disoit la reine, & elle y ajoutoit de grandes louanges; car le cavalier ne lui sembloit pas moins aimable qu'à sa maîtresse.

Fortuné ne pouvoit s'empêcher de jeter les yeux de temps en temps sur le roi: c'étoit le prince du monde le mieux fait, toutes ses manières étoient prévenantes. Belle-belle, qui n'avoit point renoncé à son sexe en prenant

un habit qui le cachoit, ressentoit un véritable attachement pour lui.

Le roi lui dit après la revue, qu'il craignoit que la guerre ne fût sanglante, & qu'il avoit résolu de l'attacher à sa personne. La reine douairière, qui étoit présente, s'écria qu'elle avoit eu la même pensée, qu'il ne falloit point l'exposer au péril d'une longue campagne; que la charge de premier maître d'hôtel étoit vacante dans sa maison, qu'elle la lui donnoit. Non, dit le roi, j'en veux faire mon grand écuyer. Ils se disputoient ainsi l'un & l'autre le plaisir d'avancer Fortuné; & la reine, craignant de faire connoître les secrets mouvemens qui se passoient déjà dans son cœur, céda au roi la satisfaction d'avoir le chevalier.

Il n'y avoit guères de jours où il n'appelât son coffre de maroquin, & ne prît dedans un habit neuf. Il étoit assurément plus magnifique qu'aucun prince qui fût à la cour; de sorte que la reine lui demandoit quelquefois par quel moyen son père fournissoit à une si grande dépense; d'autres fois encore elle lui en faisoit la guerre: avouez la vérité, disoit-elle, vous avez une maîtresse; c'est elle qui vous envoie toutes les belles choses que nous voyons. Fortuné rougissoit, & répondoit res-

pectueusement aux différentes questions qui lui faisoit la reine.

D'ailleurs il s'acquittoit de sa charge admirablement bien; son cœur sensible au mérite du roi, l'attachoit plus à sa personne qu'il n'auroit voulu: quelle est ma destinée, disoit-il? j'aime un grand roi, sans pouvoir jamais espérer qu'il m'aime, ni qu'il me tienne compte de ce que je souffre. Le roi de son côté le combloit de faveurs, il ne trouvoit rien de bien fait que ce que faisoit le beau chevalier. La reine, déçue par son habit, pensoit sérieusement au moyen de contracter avec lui un mariage secret; l'inégalité de leur naissance étoit l'unique chose qui lui faisoit de la peine.

Elle n'étoit pas la seule qui ressentoit de l'inclination pour Fortuné; les plus belles personnes de la cour en prirent malgré elles. Il étoit accablé de billets tendres, de rendez-vous, de présens & de mille galanteries, auxquelles il répondit avec tant de nonchalance, que l'on ne doutoit point qu'il n'eût une maîtresse dans son pays; ce n'est pas que lorsqu'il étoit dans quelque fête, il n'y voulût paroître avantageusement; il remportoit le prix aux tournois, il tuoit à la chasse plus de gibier que tous les autres, il dansoit au bal avec plus de grâce & de propreté qu'aucun cour-

tisan; enfin, c'étoit un charme que de le voir & de l'entendre.

La reine auroit bien voulu s'épargner la honte de lui déclarer ses sentimens; elle chargea Floride de lui faire appercevoir que tant de marques de bonté, de la part d'une reine jeune & belle, ne devoient pas lui être indifférentes. Floride se trouva fort embarrassée de cette commission; elle n'avoit pu éviter le sort de la plupart de celles qui avoient vu le chevalier, il lui paroissoit trop aimable pour songer aux intérêts de sa maîtresse préférablement aux siens; de sorte que toutes les fois que la reine lui fournissoit l'occasion de l'entretenir, au lieu de lui parler de la beauté & des grandes qualités de cette princesse, elle ne lui parloit que de sa mauvaise humeur, que de ce que ses femmes souffroient auprès d'elle, que des injustices qu'elle avoit faites, & du mauvais usage qu'elle faisoit du pouvoir qu'elle avoit usurpé dans le royaume; ensuite faisant une comparaison de sentimens: je ne suis pas née reine, disoit-elle; mais, en vérité, je devrois l'être; j'ai un fonds de générosité qui me porte à faire du bien à tout le monde: ah! si j'étois dans cet auguste rang, continuoit-elle, que le beau Fortuné seroit

heureux! il m'aimeroit par reconnoissance, s'il ne m'aimoit pas par inclination.

Le jeune chevalier, tout éperdu de ce discours, ne savoit que répondre; cela étoit cause qu'il évitoit soigneusement des tête-à-tête avec elle; & la reine, impatiente, ne manquoit pas de demander à Floride comment elle gouvernoit l'esprit de Fortuné: il est si peu prévenu en sa faveur, lui disoit-elle, & il a tant de timidité, qu'il ne veut rien croire de tout ce que je lui dis de favorable de votre part, ou il feint de ne le pas croire, parce qu'il a quelque passion qui l'occupe. Je le crois comme toi, disoit la reine alarmée; mais seroit-il possible qu'il ne fît pas céder tout à son ambition? Et seroit-il possible, répliquoit Floride, que vous voulussiez devoir son cœur à votre couronne? Quand on est comme vous jeune & belle, que l'on a mille rares qualités, faut-il avoir recours à l'éclat d'un diadême? l'on a recours à tout, s'écria la reine, lorsqu'il s'agit d'un cœur rebelle qu'on veut assujettir. Floride connut bien qu'il ne lui étoit plus possible de guérir sa maîtresse de l'entêtement qu'elle avoit pris.

La reine attendoit toujours quelque heureux effet des soins de sa confidente; mais le peu de progrès qu'elle faisoit sur Fortuné, l'obligea

de chercher elle-même les moyens d'avoir une conversation avec lui. Elle savoit qu'il se rendoit tous les matins de bonne heure dans un petit bois, qui donnoit sous les fenêtres de son appartement. Elle se leva avec l'aurore; & regardant du côté qu'il devoit venir, elle l'apperçut d'un air mélancolique, qui se promenoit nonchalamment; elle appela aussitôt Floride: tu ne m'as parlé que trop juste, lui dit-elle, sans doute Fortuné aime dans cette cour ou dans son pays: vois la tristesse qui paroît sur son visage: je l'ai remarqué aussi dans toutes ses conversations, répliqua Floride; & s'il vous étoit possible de l'oublier, en vérité, madame, vous feriez bien. Il n'est plus temps, s'écria la reine, en poussant un profond soupir; mais puisqu'il entre dans ce berceau de verdure, allons-y, je ne veux être suivie que de toi. Cette fille n'osa arrêter la reine, quelqu'envie qu'elle en eût; car elle craignoit qu'elle ne se fît aimer de Fortuné, & une rivale d'un tel rang est toujours très-dangereuse. Dès que la reine eut fait quelques pas dans le bois, elle entendit chanter le chevalier, sa voix étoit très-agréable; il avoit fait ces paroles sur un air nouveau:

Ah qu'il est difficile
D'aimer avec tendresse & de vivre tranquille!

Plus je me vois heureux,
Et plus je crains la fin du bonheur qui m'enchante!
Le soin de l'avenir sans cesse m'épouvante,
Et me vient affliger au comble de mes vœux.

Fortuné avoit fait ce couplet de chanson par rapport à ses sentimens pour le roi, aux bontés que ce prince lui témoignoit, & à l'appréhension d'être enfin reconnu, & obligé de quitter une cour où il se trouvoit mieux qu'en aucun lieu du monde. La reine, qui s'étoit arrêtée pour l'écouter, en ressentit une peine extrême : que vais-je tenter, dit-elle tout bas à Floride ? ce jeune ingrat méprise l'honneur de me plaire, il s'estime heureux; il paroît satisfait de sa conquête, il me sacrifie à une autre. Il est un certain âge, répondit Floride, sur lequel la raison n'a pas encore de droits bien établis; si j'osois donner un conseil à votre majesté, ce seroit d'oublier un petit étourdi qui n'est pas capable de goûter sa fortune. La reine auroit bien voulu que sa confidente lui eût parlé d'une autre manière; elle lança même sur elle un regard furieux, & s'avançant avec précipitation, elle entra brusquement dans le cabinet de verdure où le chevalier se reposoit; elle feignit d'être surprise de l'y trouver, & d'avoir quelque peine qu'il la vît dans son déshabillé, bien qu'elle n'eût rien négligé de

tout ce qui pouvoit le rendre magnifique & galant.

Dès qu'elle parut, il voulut par respect se retirer; mais elle lui dit de rester, & qu'il lui aideroit à marcher: j'ai été ce matin éveillée agréablement par le chant des oiseaux; le temps frais & la pureté de l'air m'ont invitée à les venir entendre de plus près. Qu'ils sont heureux, hélas! ils ne connoissent que les plaisirs; les chagrins ne troublent point leur vie. Il me semble, madame, répliqua Fortuné, qu'ils ne sont pas absolument exempts de peine & d'inquiétude; ils ont toujours à éviter le plomb meurtrier ou les filets décevans des chasseurs; il n'est pas jusqu'aux oiseaux de proie qui ne fassent la guerre à ces petits innocens; lorsqu'un rude hiver gèle la terre & la couvre de neige, ils meurent, faute de quelques grains de chenevis ou de millet; & tous les ans ils ont l'embarras de chercher une maîtresse nouvelle. Vous croyez donc, chevalier, dit la reine en souriant, que c'est un embarras? Il y a des hommes qui le prennent en gré douze fois chaque année: eh, bon dieu! vous paroissez surpris, continua-t-elle? ne semble-t-il pas que vous ayez le coeur tourné d'une autre manière, & que vous n'avez encore jamais changé? Je ne peux, madame,

ſavoir de quoi je ſuis capable, dit le chevalier, car je n'ai point aimé ; mais j'oſe croire que ſi je prenois un attachement, ce ſeroit pour le reſte de ma vie. Vous n'avez point aimé, s'écria la reine, en le regardant ſi fixement que le pauvre chevalier en changea pluſieurs fois de couleur, vous n'avez point aimé ? Fortuné, pouvez-vous parler de cette manière à une reine qui lit ſur votre viſage & dans vos yeux la paſſion qui vous occupe, & qui vient même d'entendre les paroles que vous avez faites ſur l'air nouveau qui court à préſent ? Il eſt vrai, madame, répondit le chevalier, que ce couplet eſt de moi ; mais il eſt vrai auſſi que je l'ai fait ſans aucun deſſein particulier ; mes amis m'engagent tous les jours à leur faire des chanſons à boire, bien que je ne boive que de l'eau, il y en a d'autres qui en veulent de tendreſſe ; ainſi je chante l'Amour, je chante Bacchus, ſans être ni amoureux ni buveur.

La reine l'écoutoit avec tant d'émotion, qu'elle pouvoit à peine ſe ſoutenir ; ce qu'il lui diſoit ralumoit dans ſon cœur l'eſpoir que Floride avoit voulu lui ôter. Si je pouvois vous croire ſincère, dit elle, j'aurois lieu d'être ſurpriſe que juſqu'à préſent vous n'ayez trouvé

personne dans cette cour d'aſſez aimable pour vous fixer. Madame, répliqua Fortuné, je m'attache ſi fort à remplir les devoirs de ma charge, qu'il ne me reſte point de temps pour ſoupirer : vous n'aimez donc rien, ajouta-t-elle avec véhémence ? Non, madame, dit-il, je n'ai pas le cœur d'un caractère aſſez galant, je ſuis une eſpèce de miſantrope qui chéris ma liberté, & qui ne voudrois pas la perdre pour qui que ce fût au monde. La reine s'aſſit, & jetant ſur lui des regards obligeans : il eſt des chaînes ſi belles & ſi glorieuſes, reprit-elle, qu'on doit ſe trouver heureux de les porter ; ſi la fortune vous en avoit deſtiné de pareilles, je vous conſeillerois de renoncer à votre liberté. En parlant de cette manière, ſes yeux s'expliquoient trop intelligiblement, pour que le chevalier, qui avoit déjà des ſoupçons très-forts, n'eût pas entièrement lieu de ſe les confirmer. Dans la crainte que la converſation n'allât encore plus loin, il tira ſa montre, & pouſſant un peu l'aiguille, je ſupplie votre majeſté, dit-il, de permettre que j'aille au palais, voici l'heure du lever du roi, il m'a ordonné de m'y rendre : allez, bel indifférent, dit-elle, en pouſſant un profond ſoupir : vous avez raiſon de faire votre cour à mon frère ; mais ſouvenez-

vous que vous n'auriez pas tort de me dédier quelques-uns de vos devoirs.

La reine le ſuivit des yeux, puis elle les baiſſa ; & faiſant réflexion à ce qui venoit de ſe paſſer, elle rougit de honte & de colère. Ce qui ajoutoit même quelque choſe à ſon chagrin, c'eſt que Floride en avoit été témoin, & qu'elle remarquoit ſur ſon viſage un air de joie qui sembloit lui dire qu'elle auroit mieux fait de croire ſes conſeils que de parler à Fortuné ; elle rêva quelque temps, & prenant ſes tablettes, elle écrivit ces vers, qu'elle fit mettre en muſique par le Lully de ſa cour.

Tu vois, tu vois enfin le tourment que j'endure.
Mon vainqueur le connoît & n'en eſt point touché ;
Mon cœur en ſa préſence a montré ſa bleſſure,
Et le trait qui toujours devoit être caché :
As-tu vu ſon mépris, ſa rigueur inhumaine ?
Il me hait, je voudrois le haïr à mon tour ;
Mais c'eſt une eſpérance vaine,
Je ne ſaurois pour lui ſentir que de l'amour.

Floride fit très-bien ſon perſonnage auprès de la reine ; elle la conſola de ſon mieux, & lui donna quelques retours d'eſpérance, dont elle avoit bien beſoin pour ne pas ſuccomber. Fortuné ſe trouve dans une diſtance ſi éloignée de vous, madame, lui dit-elle, qu'il n'a peut-être pas compris ce que vous avez

voulu lui faire entendre; il me semble même que c'est déjà beaucoup qu'il vous ait assurée qu'il n'aime rien: il est si naturel de se flatter, qu'enfin la reine reprit un peu de cœur. Elle ignoroit que la malicieuse Floride, persuadée de l'éloignement du chevalier pour elle, vouloit l'engager à lui parler encore clairement, afin qu'il pût la choquer davantage par l'indifférence de ses réponses.

Il étoit de son côté dans le dernier embarras. Sa situation lui paroissoit cruelle, il n'auroit pas hésité à quitter la cour, si le trait fatal qui l'avoit blessé pour le roi ne l'eût arrêté malgré lui; il n'alloit plus chez la reine qu'aux heures où elle tenoit son cercle, & à la suite du roi: elle s'apperçut aussitôt de ce nouveau changement de conduite; elle lui donna lieu plusieurs fois de lui faire sa cour, sans qu'il en voulût profiter; mais un jour qu'elle descendoit dans ses jardins, elle le vit qui traversoit une grande allée, & qui s'enfonça promptement dans le petit bois; elle l'appela; il craignit de lui déplaire, en feignant de ne l'avoir pas entendue, il s'approcha d'un air respectueux.

Vous souvenez-vous, chevalier, lui dit-elle, de la conversation que nous eûmes, il y a quelque temps, dans le cabinet de ver-

dure? Je ne ſuis pas capable, répondit-il, madame, d'avoir oublié cet honneur: ſans doute les queſtions que je vous fis, ajouta-t-elle, vous causèrent de la peine; car depuis ce jour-là vous ne vous êtes pas mis en état que je vous en fiſſe d'autres. Comme le hazard ſeul me procura cette faveur, dit-il, il m'a ſemblé qu'il y auroit eu de la témérité d'en prendre d'autres: dites plutôt, ingrat, continua-t-elle en rougiſſant, que vous avez évité ma préſence: vous ne connoiſſez que trop mes ſentimens. Fortuné baiſſa les yeux d'un air embarraſſé & modeſte, & comme il héſitoit à lui répondre: vous êtes bien déconcerté; allez, ne cherchez rien à me dire, je vous entends mieux que je ne voudrois vous entendre; elle en auroit peut-être dit davantage, ſi elle n'eût apperçu le roi qui venoit ſe promener.

Elle s'avança auſſitôt, & le voyant fort mélancolique, elle le conjura de lui en apprendre la raiſon. Vous ſavez, dit le roi, qu'il y a un mois qu'on vint me donner avis qu'un dragon d'une grandeur prodigieuſe ravageoit toute la contrée. Je croyois qu'on pourroit le tuer, & j'avois donné là-deſſus les ordres néceſſaires; mais on a tout tenté inutilement: il dévore mes ſujets, leurs troupeaux,

& tout ce qu'il rencontre; il empoisonne les rivières & les fontaines où il se désaltère, & fait sécher les herbes & les plantes sur lesquelles il se repose. Pendant que le roi parloit ainsi, la reine rouloit dans son esprit irrité un moyen sûr de sacrifier le chevalier à son ressentiment.

Je n'ignore pas, répliqua-t-elle, les mauvaises nouvelles que vous avez reçues; Fortuné que vous avez vu auprès de moi, venoit de m'en rendre compte; mais, mon frere, vous allez être surpris de ce qui me reste à vous dire: c'est qu'il m'a priée avec la dernière instance, que vous lui permettiez d'aller combattre l'affreux dragon; il est vrai qu'il a une adresse si merveilleuse, & qu'il manie si bien ses armes, que je ne suis point surprise qu'il présume beaucoup de lui; ajoutez à cela, qu'il m'a dit avoir un secret pour endormir les dragons les plus éveillés; mais il n'en faut point parler, parce qu'il ne paroîtroit pas assez de valeur dans son action. De quelque manière qu'il la fît, répliqua le roi, elle seroit bien glorieuse pour lui, & bien utile pour nous, s'il pouvoit y réussir; cependant je crains que ce ne soit l'effet d'un zèle indiscret, & qu'il ne lui en coûte la vie? Non, mon frère, ajouta la reine, n'appréhendez

point, il m'a conté là-dessus des choses surprenantes ; vous savez qu'il est naturellement fort sincère, & puis quel honneur pourroit-il espérer, de mourir en étourdi? Enfin, continua-t-elle, je lui ai promis d'obtenir ce qu'il désire avec tant de passion, que si vous le lui refusez, il en mourra.

Je consens à ce que vous voulez, dit le roi; je vous avoue, malgré cela, que j'y ai de la répugnance : mais appelons-le. Aussitôt il fit signe à Fortuné de s'approcher, & lui dit d'un air obligeant : je viens d'apprendre par la reine le désir que vous avez de combattre le dragon qui nous désole ; c'est une résolution si hardie, que je ne peux croire que vous en envisagiez tout le péril. Je le lui ai représenté, dit la reine ; mais il a tant de zèle pour votre service, & de passion pour se signaler, que rien ne sauroit l'en détourner, & j'en augure quelque chose d'heureux.

Fortuné demeura surpris d'entendre ce que le roi & la reine lui disoient. Il avoit trop d'esprit pour ne pas pénétrer les mauvaises intentions de cette princesse; mais sa douceur ne lui permit pas de s'en expliquer; & sans rien répondre, il la laissa toujours parler, se contentant de faire de profondes révérences, que le roi prit pour de nouvelles prières de

lui accorder la permission qu'il souhaitoit. Allez donc, lui dit-il en soupirant; allez où la gloire vous appelle; je sais que vous avez tant d'adresse dans toutes les choses que vous faites, & particuliérement aux armes, que ce monstre aura peut-être de la peine à éviter vos coups. Sire, répliqua le chevalier, de quelque manière que je me tire du combat, je serai satisfait; je vous délivrerai d'un fléau terrible, ou je mourrai pour vous; mais honorez-moi d'une faveur qui me sera infiniment chère. Demandez tout ce que vous voudrez, dit le roi. J'ose, continua-t-il, demander votre portrait: le roi lui sut beaucoup de gré de songer à son portrait, dans un temps où il avoit lieu de s'occuper de bien d'autres choses: & la reine ressentit un nouveau chagrin qu'il ne lui eût pas fait la même prière; mais il auroit fallu avoir de la bonté de reste, pour vouloir le portrait d'une si méchante personne.

Le roi retourné dans son palais, & la reine dans le sien, Fortuné bien embarrassé de la parole qu'il avoit donnée, fut trouver son cheval, & lui dit: mon cher Camarade, il y a bien des nouvelles. Je les sais déjà, seigneur, répliqua-t-il. Que ferons-nous donc, ajouta Fortuné? Il faut partir au plutôt, ré-

pondit le cheval ; prenez un ordre du roi, par lequel il vous ordonne d'aller combattre le dragon, nous ferons ensuite notre devoir. Ce peu de mots consola notre jeune chevalier ; il ne manqua pas de se rendre le lendemain de bonne heure chez le roi, avec un habit de campagne aussi bien entendu que tous les autres qu'il avoit pris dans le coffre de maroquin.

Aussitôt que le roi l'apperçut, il s'écria : quoi ! vous êtes prêt à partir ? L'on ne peut avoir trop de diligence pour exécuter vos commandemens. Sire, répliqua-t-il, je viens prendre congé de vous. Le roi ne put s'empêcher de s'attendrir, voyant un chevalier si jeune, si beau, si parfait, sur le point de s'exposer au plus grand péril où un homme pouvoit jamais se mettre.

Il l'embrassa, & lui donna son portrait, enrichi de gros diamans. Fortuné le reçut avec une joie extraordinaire : les grandes qualités du roi l'avoient touché à tel point, qu'il n'imaginoit rien au monde de plus aimable que lui, & s'il souffroit en le quittant, c'étoit bien moins par la crainte d'être englouti du dragon, que par la privation d'une présence si chère.

Le roi voulut que son ordre particulier pour

pour Fortuné d'aller combattre, en renfermât un général à tous ses sujets de lui aider, & de lui donner les secours dont il pourroit avoir besoin; ensuite il prit congé du roi; & pour qu'on n'eût rien à remarquer dans sa conduite, il alla chez la reine, qui étoit à sa toilette, entourée de plusieurs dames: elle changea de couleur lorsqu'il parut; que n'avoit-elle pas à se reprocher sur son chapitre? Il la salua respectueusement, & lui demanda si elle vouloit l'honorer de ses ordres, qu'il alloit partir. Ce mot acheva de la déconcerter; & Floride, qui ne savoit rien de ce que la reine avoit tramé contre le chevalier, resta fort éperdue: elle auroit bien voulu l'entretenir en particulier; mais il fuyoit des conversations si embarrassantes.

Je prie les dieux, dit la reine, de vous faire vaincre, & de vous ramener triomphant. Madame, répliqua le chevalier, votre majesté me fait trop d'honneur: elle sait assez le péril où je m'expose, je ne l'ignore pas non plus; cependant je suis tout plein de confiance; peut-être que dans cette occasion je suis le seul qui espère. La reine entendoit bien ce qu'il vouloit lui dire; sans doute qu'elle auroit répondu à ce petit reproche, s'il y avoit eu moins de monde dans la chambre.

Enfin, le chevalier se rendit chez lui; il ordonna à ses sept excellens domestiques de monter à cheval & de le suivre, parce que le temps étoit venu d'éprouver ce qu'ils savoient faire; il n'y en eut aucun qui ne témoignât de la joie de pouvoir le servir. Ils ne tardèrent pas une heure à mettre tout en ordre, & ils partirent avec lui, l'assurant qu'ils ne négligeroient rien pour sa satisfaction. En effet, quand ils se trouvoient seuls dans la campagne, & qu'ils ne craignoient point d'être vus, chacun faisoit preuve de son adresse: Trinquet buvoit l'eau des étangs, & pêchoit le plus beau poisson pour le dîner de son maître. Léger, de son côté, attrapoit les cerfs à la course, & prenoit un lièvre par les oreilles, quelque rusé qu'il fût. Le bon Tireur ne faisoit quartier ni aux perdreaux, ni aux faisans: & quand le gibier étoit tué d'un côté, la venaison de l'autre, & le poisson hors de l'eau, Forte-Echine s'en chargeoit gaiment; il n'y avoit pas jusqu'à Fine-Oreille, qui ne se rendît utile; il écoutoit sortir de la terre les trufes, les morilles, lés champignons, les salades, les herbes fines; aussi Fortuné n'avoit presque pas besoin de mettre la main à la bourse pour faire les fraix de son voyage; il se feroit

assez bien diverti à voir tant de choses extraordinaires, s'il n'avoit pas eu le cœur tout rempli de ce qu'il venoit de quitter. Le mérite du roi lui étoit toujours présent, & la malice de la reine lui sembloit si grande, qu'il ne pouvoit s'empêcher de la détester.

Il marchoit, abîmé dans une profonde rêverie, quand il en fut tiré par les cris perçans de plusieurs personnes; c'étoit de pauvres paysans que le dragon dévoroit. Il en vit quelques-uns qui, s'étant échappés, fuyoient de toutes leurs forces, il les appela sans qu'ils voulussent s'arrêter, il les suivit & leur parla; il sut par eux que le monstre n'étoit pas éloigné. Il leur demanda comment ils faisoient pour s'en garantir; ils lui dirent que l'eau étoit rare dans le pays, que l'on n'en buvoit que de pluies, & que pour la conserver, ils avoient fait un étang; que le dragon, après bien des courses, y venoit boire; qu'il faisoit de si grands cris en arrivant, qu'on les entendoit d'une lieue; qu'alors tout le monde effrayé se cachoit, fermant les fenêtres & les portes des maisons.

Le chevalier entra dans une hôtellerie, bien moins pour se reposer que pour prendre les bons avis de son joli cheval. Quand chacun se fut retiré, il descendit dans l'écurie,

& lui dit, Camarade, que ferons-nous pour vaincre le dragon? Seigneur, lui dit-il, j'y rêverai cette nuit, & je vous en rendrai compte demain matin. Il lui dit lorfqu'il y retourna : je fuis d'avis que Fine-Oreille écoute fi le dragon eft proche ; auffi-tôt Fine-Oreille fe coucha par terre ; il entendit les cris du dragon qui étoit encore à fept lieues de-là ; quand le cheval le fut, il dit à Fortuné : commandez à Trinquet d'aller boire toute l'eau du grand étang, & que Forte-Echine y porte affez de vin pour le remplir, il faudra mettre autour des raifins fecs, du poivre, & plufieurs chofes qui altèrent ; commandez auffi que les habitans fe renferment chacun dans leurs maifons, & vous-même, feigneur, ne fortez pas de celle que vous choifirez avec tous vos gens ; le dragon ne tardera pas de venir boire à l'étang ; le vin lui femblera bon, & vous verrez qu'on en viendra à bout.

Dès que Camarade eut achevé de régler ce qu'on devoit faire, chacun s'employa à ce qui lui étoit ordonné. Le chevalier entra dans une maifon dont la vue donnoit fur l'étang. Il y étoit à peine, que l'affreux dragon y vint ; il but un peu, enfuite il mangea le déjeûner qu'on lui avoit préparé, & puis il but tant & tant qu'il s'ennivra. Il ne pouvoit plus

se remuer ; il étoit couché sur le côté, sa tête penchée & ses yeux fermés. Quand Fortuné le vit ainsi, il jugea bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre ; il sortit l'épée à la main, il l'attaqua avec un courage merveilleux. Le dragon se sentant percé de tous côtés vouloit s'élever, & fondre sur le chevalier ; mais il n'en avoit pas la force, & perdoit tout son sang, & le chevalier, ravi de l'avoir réduit dans cette extrémité, appela ses gens pour lier ce monstre avec des cordes & des chaînes, voulant ménager au roi le plaisir & la gloire de lui donner la mort ; de sorte que n'ayant plus rien à craindre, ils le traînèrent jusqu'à la ville.

Fortuné marchoit à la tête de son petit cortège. En approchant du palais, il envoya Léger, pour apprendre au roi la bonne nouvelle d'un succès si avantageux ; mais cela paroissoit presque incroyable, jusqu'à ce que l'on vît paroître le monstre sur une machine faite exprès, où il étoit garotté.

Le roi descendit, il embrassa Fortuné ; les dieux vous réservoient cette victoire, lui dit-il, & je ressens moins la joie de voir cet horrible dragon dans l'état où vous l'avez réduit, que de vous voir, mon cher chevalier. Sire, répliqua-t-il, votre majesté peut

lui donner les derniers coups, je ne l'ai amené que pour les recevoir de votre main. Le roi tira son épée, & acheva de tuer le plus cruel de ses ennemis; tout le monde jetoit des cris de joie & des acclamations pour un succès si inespéré.

Floride, toujours inquiète, ne demeura pas long-temps sans apprendre le retour du beau chevalier: elle courut l'annoncer à la reine, qui demeura si surprise, & si combattue par son amour & par sa haine, qu'elle ne pouvoit répondre à ce que lui disoit sa favorite; elle s'étoit reproché cent & cent fois le mauvais tour qu'elle lui avoit joué; mais elle aimoit mieux le voir mort, que de le voir indifférent: de sorte qu'elle ne savoit si elle étoit bien-aise ou fâchée qu'il revînt dans une cour, où sa présence alloit encore troubler le repos de sa vie.

Le roi, impatient de lui raconter l'heureux succès d'une aventure si extraordinaire, entra dans sa chambre, appuyé sur le chevalier: voici le vainqueur du dragon, dit-il à la reine, qui vient de me rendre le service le plus signalé que je pouvois souhaiter d'un fidelle sujet; c'est à vous madame, à qui il a parlé la première de l'envie qu'il avoit de combattre ce monstre; j'espère que vous lui tiendrez

compte du péril où il s'eſt expoſé. La reine, compoſant ſon viſage, honora Fortuné d'un accueil gracieux, & de mille louanges; elle le trouva encore plus aimable que lorſqu'il partit, & ſon attention à le regarder ne lui fit que trop entendre que ſon cœur étoit encore bleſſé.

Elle ne voulut pas ſe fier à ſes yeux de s'en expliquer tous ſeuls; & un jour qu'elle étoit à la chaſſe avec le roi, elle feignit de ne pas ſuivre les chiens, parce qu'elle étoit incommodée. Alors ſe tournant vers le jeune chevalier, qui n'étoit pas éloigné: vous me ferez le plaiſir, lui dit-elle, de reſter auprès de moi, je veux deſcendre & me repoſer un peu: allez, ajouta-t-elle, à ceux qui l'accompagnoient, ne quittez pas mon frère. Auſſitôt elle mit pied à terre avec Floride, & s'aſſit au bord d'un ruiſſeau, où elle demeura quelque temps dans un profond ſilence: elle rêvoit au tour qu'elle donneroit à ſon diſcours.

Enfin levant les yeux, elle les attacha ſur le chevalier, & lui dit: comme les bonnes intentions ne ſe manifeſtent pas toujours, je crains que vous n'ayez point pénétré les motifs qui m'engagèrent à preſſer le roi de

vous envoyer combattre le dragon; j'étois sûre, par un pressentiment qui ne m'a jamais trompée, que vous en sortiriez en homme de courage; & vos envieux parloient si mal du vôtre, parce que vous n'êtes point allé à l'armée, qu'il falloit une action aussi éclatante que celle-ci pour leur fermer la bouche : je vous aurois bien communiqué ce qui se disoit là-dessus, continua-t-elle, & j'aurois peut-être dû le faire, sans que je me persuadasse que votre ressentiment auroit des suites, & qu'il valoit mieux faire taire les mal-intentionnés par votre conduite intrépide dans le péril, que par une autorité qui marque plutôt que l'on est favori que soldat. Vous voyez à présent, chevalier, continua-t-elle, que j'ai pris un sensible intérêt à tout ce qui vous est arrivé de glorieux, & que vous auriez grand tort d'en juger d'une autre manière. La distance qui nous sépare est si grande, madame, répondit-il modestement, que je ne suis pas digne de l'éclaircissement que vous voulez bien me donner, ni du soin que vous avez pris de hasarder ma vie pour ménager mon honneur; le ciel m'a protégé avec plus de bonté que mes ennemis ne le souhaitoient; & je m'estimerai toujours heureux d'employer pour le service du roi &

le vôtre, une vie dont la perte m'eſt plus indifférente qu'on ne penſe.

Le reſpectueux reproche de Fortuné embarraſſa la reine : elle ſentit bien tout ce qu'il vouloit lui dire ; mais elle le trouvoit trop aimable pour chercher à l'éloigner par quelque réponſe trop aigre ; au contraire, elle feignit d'entrer dans ſes ſentimens, & ſe fit redire avec quelle adreſſe il avoit vaincu le dragon. Fortuné n'avoit garde d'apprendre à perſonne que c'étoit par le ſecours de ſes gens ; il ſe vantoit d'être allé au-devant de ce redoutable ennemi, & que ſa ſeule adreſſe, & même ſa témérité, l'avoient tiré d'affaire ; mais la reine ne ſongeant preſque plus à ce qu'il lui racontoit, l'interrompit pour lui demander s'il étoit à préſent bien convaincu de la part qu'elle prenoit dans tout ce qui le regardoit. Cette converſation alloit être pouſſée plus loin, lorſqu'il lui dit : madame, je viens d'entendre le ſon du cor, le roi approche ; votre majeſté ne veut-elle pas monter à cheval pour aller au-devant de lui ? Non, dit-elle, d'un air plein de dépit, il ſuffit que vous y alliez. Le roi me blâmeroit, madame, ajouta-t-il, ſi je vous laiſſois ſeule dans un lieu où vous pouvez courir quelque riſque : je vous diſpenſe de tant d'in-

quiétude, ajouta-t-elle d'un ton abſolu : allez, votre préſence m'importune.

A cet ordre, le chevalier lui fait une profonde révérence, monte à cheval, & ſe dérobe à ſa vue, inquiet du ſuccès que pourroit avoir ce nouveau reſſentiment. Il conſulta là-deſſus ſon beau cheval : apprends-moi, Camarade, lui dit-il, ſi cette reine trop tendre & trop colère trouvera encore quelque monſtre pour m'y livrer. Elle ne trouvera qu'elle, répondit le joli cheval ; mais elle eſt plus dragonne que le dragon que vous avez tué, & elle exercera ſuffiſamment votre patience & votre vertu. Ne me fera-t-elle point perdre les bonnes grâces du roi, s'écria-t-il ? voilà tout ce que je crains. Je ne veux pas vous révéler l'avenir, dit Camarade ; qu'il vous ſuffiſe que je veille à tout. Il n'en dit pas davantage, parce que le roi parut au bout d'une allée ; Fortuné le joignit, & lui apprit que la reine s'étoit trouvée mal, & lui avoit ordonné de reſter auprès d'elle. Il me ſemble, dit le roi en ſouriant, que vous êtes aſſez bien dans ſes bonnes grâces, & c'eſt à elle que vous ouvrez votre cœur préférablement à moi ; car enfin, je n'ai point oublié que vous la priâtes de vous procurer la gloire d'aller combattre le

dragon. Sire, répliqua le chevalier, je n'ose me défendre de ce que vous dites; mais je peux assurer votre majesté que je mets une grande différence entre vos bonnes grâces & celles de la reine; & s'il étoit permis à un sujet d'avoir son souverain pour confident, je me serois une joie bien délicate de vous déclarer tous les sentimens de mon cœur. Le roi l'interrompit pour lui demander où il avoit laissé la reine.

Pendant qu'il l'alloit joindre, elle se plaignoit à Floride de l'indifférence de Fortuné: sa vue me devient odieuse, s'écrioit-elle, il faut qu'il sorte de la cour, ou que je la quitte; je ne saurois plus souffrir un ingrat qui ose me témoigner tant de mépris. Et quel est le mortel qui ne s'estimeroit pas heureux de plaire à une reine toute puissante dans cet état? Il n'y a que lui au monde: ah! les dieux l'ont réservé pour troubler tout le repos de ma vie.

Floride n'étoit point fâchée du chagrin que sa maîtresse avoit contre Fortuné; & bien loin de l'appaiser, elle l'aigrissoit, en lui rappelant mille circonstances qu'elle n'avoit peut-être pas voulu remarquer. Son dépit augmenta encore, & lui fit concevoir un nouveau dessein pour perdre le pauvre chevalier.

Dès que le roi fut auprès d'elle, & qu'il lui eut témoigné son inquiétude pour sa santé, elle lui dit: je vous avoue que je me trouvois assez mal; mais il est difficile de ne pas guérir avec Fortuné, il est réjouissant, ses visions sont plaisantes: vous saurez, continua-t-elle, qu'il m'a priée d'obtenir une nouvelle grâce de votre majesté. Il la demande avec la dernière confiance de réussir dans l'entreprise du monde la plus téméraire. Quoi, ma sœur, s'écria le roi, veut-il aller combattre quelque nouveau dragon? C'en est plusieurs à la fois, dit-elle, qu'il s'assure de vaincre: vous le dirai-je? enfin il se vante d'obliger l'empereur à nous rendre tous nos trésors, & que pour cela, il ne lui faut point d'armée. Quel dommage, répliqua le roi, que ce pauvre garçon soit tombé dans une folie si extraordinaire! son combat contre le monstre, ajouta la reine, ne lui laisse plus concevoir que de grands desseins; & que hasardez-vous en lui donnant la permission de s'exposer encore pour votre service? Je hasarde sa vie qui m'est chère, répliqua le roi, j'aurois une peine extrême de le faire périr de gaieté de cœur. De quelle manière que la chose tourne, il est donc infaillible qu'il mourra, dit-elle, car je vous assure qu'il a une si forte

passion d'aller recouvrer vos trésors, qu'il ne sera plus que languir si vous lui en refusez la permission.

Le roi tomba dans une profonde tristesse: je ne puis imaginer, dit-il, ceux qui lui remplissent la tête de toutes ces chimères, je souffre de le voir en cet état. Au fond, répliqua la reine, il a combattu le dragon, il l'a vaincu, peut-être qu'il réussiroit de même. J'ai quelquefois des pressentimens justes, le cœur me dit que son entreprise sera heureuse; de grâce, mon frère, ne vous opposez point à son zèle. Il faut l'appeler, ajouta le roi, & lui représenter tout au moins ce qu'il hasarde. Voilà justement le moyen de le faire désespérer, répliqua la reine; il croira que vous ne voulez pas qu'il parte, & je vous assure qu'à l'égard de le retenir par aucune considération qui le concerne, il ne le fera pas; car je lui ai déjà dit tout ce qui se peut imaginer dans une telle occasion. Hé bien, s'écria le roi, qu'il parte, j'y consens. La reine ravie de cette permission, appela Fortuné: chevalier, lui dit-elle, remerciez le roi, il vous accorde la permission que vous désirez tant, d'aller trouver l'empereur Matapa, & de lui faire rendre de gré ou de force nos trésors qu'il a enlevés; pré-

parez-vous-y avec la même diligence que vous eûtes pour aller combattre le dragon.

Fortuné, surpris, reconnut à ce trait la fureur de la reine contre lui : cependant il sentit du plaisir à pouvoir donner sa vie pour un roi qui lui étoit si cher ; & sans se défendre de cette extraordinaire commission, il mit un genou en terre, & baisa la main du roi qui étoit de son côté très-attendri. La reine ressentoit une espèce de honte de voir avec quel respect il se voyoit condamné à affronter la mort. Seroit-ce, disoit-elle en elle-même, qu'il auroit pour moi de l'attachement, & que plutôt de me dédire de ce que j'ai avancé de sa part, il souffre le mauvais tour que je lui joue sans se plaindre ? Ah ! si je pouvois m'en flatter, que je me voudrois de mal de celui que je vais lui faire ! Le roi parla peu au chevalier, il remonta à cheval, & la reine dans sa calêche, feignant de se trouver encore mal.

Fortuné accompagna le roi jusqu'au bout de la forêt ; puis y entrant pour entretenir son cheval, il lui dit : mon fidelle Camarade, c'en est fait, il faut que je périsse. La reine vient de m'en ménager une occasion à laquelle je ne me ferois jamais attendu de sa part. Mon aimable maître, répliqua le cheval, cessez de vous allarmer ; bien que je n'aie pas été présent

à ce qui s'eſt paſſé, je le ſavois il y a long-temps; l'ambaſſade n'eſt pas ſi terrible que vous vous l'imaginez. Tu ne ſais donc pas, continua le chevalier, que cet empereur eſt le plus colère de tous les hommes, & que ſi je lui propoſe de rendre tout ce qu'il a pris au roi, il ne me fera d'autres réponſes que de m'attacher une corde au cou & de me faire jeter dans la rivière. Je ſuis informé de ſes violences, dit Camarade, mais que cela ne vous empêche pas de prendre vos gens avec vous, & de partir : ſi vous y périſſez, nous périrons tous; j'eſpère cependant un meilleur ſuccès.

Le chevalier un peu conſolé revint chez lui, donna les ordres néceſſaires, & alla enſuite prendre ceux du roi & ſes lettres de créance. Vous direz de ma part à l'empereur, lui dit-il, que je redemande mes ſujets qu'il retient en eſclavage, mes ſoldats priſonniers, mes chevaux dont il ſe ſert, & mes meubles avec mes tréſors. Que lui offrirai-je pour toutes ces choſes, dit Fortuné? Rien, répliqua le roi, que mon amitié. Le jeune ambaſſadeur ne fit pas un grand effort de mémoire pour retenir ſon inſtruction; il partit ſans voir la reine; elle en parut offenſée, mais il avoit peu de choſe à ménager avec elle : que pou-

voit-elle lui faire dans sa plus grande colère, qu'elle ne lui fît pas dans les transports de sa plus grande amitié ? Une tendresse de ce caractère lui paroissoit la chose du monde la plus redoutable. Sa confidente, qui savoit tout le secret, étoit désespérée contre sa maîtresse de vouloir sacrifier la fleur de toute la chevalerie.

Fortuné prit dans le coffre de maroquin tout ce qui lui étoit nécessaire pour son voyage : il ne se contenta pas de s'habiller magnifiquement, il voulut que ses sept hommes qui l'accompagnoient fussent très-bien mis : & comme ils avoient tous des chevaux excellens, & que Camarade sembloit plutôt voler en l'air que courir sur la terre, ils arrivèrent en peu de temps à la ville capitale où demeuroit l'empereur Matapa. Elle étoit plus grande que Paris, Constantinople & Rome ensemble ; & si peuplée, que les caves, les greniers & les toîts étoient habités.

Fortuné demeura bien surpris de voir une ville d'une si prodigieuse étendue. Il fit demander audience à l'empereur, & l'obtint sans peine ; mais quand il lui eut déclaré le sujet de son ambassade, bien que ce fût avec une grâce qui ajoutoit beaucoup à ses raisons,

l'empereur ne put s'empêcher d'en sourire. Si vous étiez à la tête de cinq cent mille hommes, lui dit-il, l'on pourroit vous écouter; mais l'on m'a dit que vous n'en aviez que sept. Je n'ai pas entrepris, seigneur, lui dit Fortuné, de vous faire rendre ce que mon maître souhaite par la force, mais par mes très-humbles remontrances. Par quelle voie que ce soit, ajouta l'empereur, vous n'en viendrez point à bout, que vous n'exécutiez une pensée qui vient de me venir; c'est que vous trouviez un homme qui ait assez bon appétit pour manger à son déjeûner tout le pain chaud qu'on aura cuit pour les habitans de cette grande ville. Le chevalier à cette proposition demeura surpris de joie, & comme il ne parloit pas assez promptement, l'empereur éclata de rire: vous voyez, lui dit-il, qu'il est naturel de répondre une extravagance à une proposition extravagante. Seigneur, dit Fortuné, j'accepte ce que vous m'offrez, j'amènerai demain un homme qui mangera tout le pain tendre, & même tout le pain dur de cette ville; commandez qu'on l'apporte dans la grande place, vous aurez le plaisir de lui voir mettre à profit jusqu'aux miettes. L'empereur répliqua qu'il y consentoit. Il ne fut parlé le reste du jour que de la folie du nouvel ambassadeur, &

Matapa jura qu'il le feroit mourir s'il ne tenoit sa parole.

Fortuné étant revenu à l'hôtel des ambassadeurs où il logeoit, il appela Grugeon, & lui dit : c'est cette fois-ci qu'il faut te préparer à manger du pain, il y va de tout pour nous. Il lui apprit là-dessus ce qu'il avoit promis à l'empereur. Ne vous inquiétez pas, mon maître, lui dit Grugeon, je mangerai tant qu'ils en seront plutôt las que moi. Fortuné ne laissoit pas de craindre qu'il n'en pût venir à bout ; il défendit qu'on lui donnât à souper, afin qu'il déjeûnât mieux ; mais cette précaution étoit inutile.

L'empereur, l'impératrice & la princesse se placèrent sur un balcon pour voir mieux ce qui alloit se passer. Fortuné arriva avec son petit cortège ; & lorsqu'il apperçut dans la grande place six montagnes de pain, plus hautes que les Pyrénées, il ne put s'empêcher de pâlir. Grugeon n'en fit pas de même ; car l'espérance de manger tant de bon pain lui faisoit grand plaisir ; il pria qu'on n'en réservât pas le plus petit morceau, disant qu'il vouloit même avoir le reste des souris. L'empereur plaisantoit avec toute sa cour de l'extravagance de Fortuné & de ses gens, mais Grugeon impatient, demanda le signal pour commencer :

on le lui donna par le bruit des trompettes & des tambours, en même temps il se jeta sur une des montagnes de pain, qu'il mangea en moins d'un quart d'heure, & toutes les autres furent gobées de même.

Il n'a jamais été un étonnement pareil, tout le monde demandoit s'il n'avoit point fasciné leurs yeux, & l'on alloit toucher à l'endroit où les pains avoient été apportés: il fallut que ce jour-là, depuis l'empereur jusqu'au chat, tout dînât sans pain.

Fortuné, infiniment content de ce bon succès, s'approche de l'empereur, & lui demande avec beaucoup de respect, s'il avoit agréable de lui tenir sa parole. L'empereur, un peu irrité d'avoir été pris pour dupe, lui dit: monsieur l'ambassadeur, c'est trop manger sans boire, il faut que vous ou quelqu'un de vos gens buviez toute l'eau des fontaines, des aqueducs & des réservoirs de toute la ville, & tout le vin qui se trouvera dans les caves. Seigneur, dit Fortuné, vous voulez me mettre dans l'impossibilité d'obéir à vos ordres; mais au fond, je ne laisserois pas de tenter l'aventure, si je pouvois me flatter que vous rendrez au roi mon maître ce que je vous ai demandé de sa part. Je le ferai, dit l'empereur, si vous pouvez réussir dans votre en-

treprise. Le chevalier demanda à l'empereur s'il y feroit préfent, il répliqua que la chofe étoit affez rare pour mériter fa curiofité; & montant dans un chariot magnifique, il fut à la fontaine des lions; il y en avoit fept de marbre, qui jetoient par la gueule des torrens d'eau, dont il fe formoit une rivière fur laquelle on traverfoit la ville en gondole.

Trinquet s'approcha du grand baffin, & fans reprendre haleine, il tarit cette fource auffi sèche que s'il n'y avoit jamais eu d'eau. Les poiffons de la rivière crioient vengeance contre lui, car ils ne favoient que devenir. Il n'en fit pas moins à toutes les autres fontaines, aux aqueducs & aux réfervoirs; enfin il auroit bu la mer, tant il étoit altéré. Après une telle expérience, l'empereur ne pouvoit guères douter qu'il ne bût le vin auffi-bien que l'eau, & chacun, dépité, n'avoit guère envie de lui donner le fien; mais Trinquet fe plaignit hautement de l'injuftice qu'on lui faifoit; il dit qu'il auroit mal à l'eftomac, & qu'il ne prétendoit pas feulement avoir le vin, mais que les liqueurs étoient auffi de fon marché; de forte que Matapa craignant de paroître trop ménager, confentit à ce que Trinquet lui demandoit. Fortuné prenant fon temps, fupplia l'empereur de fe fouvenir de ce qu'il lui avoit

promis. A ces paroles, il prit un air févère, & lui dit qu'il y penferoit.

En effet, il affembla fon confeil pour lui déclarer le chagrin extrême où il étoit d'avoir promis à ce jeune ambaffadeur tout ce qu'il avoit gagné fur fon maître; qu'il y avoit attaché des conditions dont il avoit cru l'exécution impoffible, & ce qu'il pourroit dire pour éviter une chofe fi préjudiciable. La princeffe fa fille, qui étoit une des plus belles perfonnes du monde, l'ayant entendu parler ainfi, lui dit : feigneur, vous favez que jufqu'à préfent j'ai vaincu tous ceux qui ont ofé me difputer le prix de la courfe; il faut dire à l'ambaffadeur, que s'il peut arriver avant moi au but qui fera marqué, vous promettez de ne plus éluder la parole que vous lui avez donnée.

L'empereur embraffa fa fille, il trouva fon confeil merveilleux, & le lendemain il reçut agréablement les devoirs de Fortuné.

J'ai encore une chofe à exiger, lui dit-il, c'eft que vous, ou quelqu'un de vos gens, couriez contre la princeffe ma fille; je vous jure par tous les élémens, que fi l'on remporte le prix fur elle, je donnerai toutes fortes de fatisfactions à votre maître. Fortuné ne refufa point ce défi; il dit à l'empereur qu'il l'acceptoit, & fur le champ, Matapa

ajouta que ce feroit dans deux heures. Il envoya dire à fa fille de fe préparer : c'étoit un exercice où elle étoit accoutumée dès fa plus tendre jeuneffe. Elle parut dans une grande allée d'orangers, qui avoit trois lieues de long, & qui étoit fi bien fablée, que l'on n'y voyoit pas une pierre groffe comme la tête d'une épingle : elle avoit une robe légère de taffetas couleur de rofe, femée de petites étoiles brodées d'or & d'argent ; fes beaux cheveux étoient attachés d'un ruban par derrière, & tomboient négligeamment fur fes épaules ; elle portoit de petits fouliers fans talons, extrêmement jolis, & une ceinture de pierreries, qui marquoit affez fa taille pour laiffer voir qu'il n'en a jamais été une plus belle : la jeune Athalante n'auroit jamais ofé lui rien difputer.

Fortuné vint, fuivi du fidelle Léger & de fes autres domeftiques ; l'empereur fe plaça avec toute fa cour ; l'ambaffadeur dit que Léger auroit l'honneur de courir contre la princeffe. Le coffre de maroquin lui avoit fourni un habit de toile d'Hollande, tout garni de dentelles d'Angleterre, des bas de foie couleur de feu, des plumes de même, & de beau linge. En cet état il avoit fort bonne mine : la princeffe l'accepta pour courir avec

elle, mais avant que de partir on lui apporta une liqueur, qui aidoit encore à la rendre plus légère, & à lui donner de la force. Le coureur s'écria qu'il falloit qu'on lui en donnât aussi, & que l'avantage devoit être égal. Très-volontiers, dit-elle, je suis trop juste pour vous en refuser. Aussitôt elle lui en fit verser; mais comme il n'étoit point accoutumé à cette eau, qui étoit très-forte, elle lui monta tout d'un coup à la tête; il fit deux ou trois tours, & se laissant tomber au pied d'un oranger, il s'endormit profondément.

Cependant on donnoit le signal pour partir: on l'avoit déjà recommencé trois fois; la princesse attendoit bonnement que Léger s'éveillât; elle pensa enfin qu'il lui étoit d'une grande conséquence de tirer son père de l'embarras où il étoit, de sorte qu'elle partit avec une grâce & une légéreté merveilleuse. Comme Fortuné se tenoit au bout de l'allée avec tous ses gens, il ne savoit rien de ce qui se passoit, lorsqu'il vit la princesse qui couroit toute seule, & qui n'étoit plus guères qu'à une demi-lieue du but. Dieux! s'écria-t-il, en parlant à son cheval, nous sommes perdus; je n'apperçois point Léger! Seigneur, dit Camarade, il faut que Fine-Oreille écoute, peut-être il nous apprendra ce qu'il fait. Fine-Oreille

ſe jeta par terre, & bien qu'il fût à deux lieues de Léger, il l'entendit ronfler. Vraiment, dit-il, il n'a garde de venir, il dort comme s'il étoit dans ſon lit. Hé! que ferons-nous donc, s'écria encore Fortuné? Mon maître, dit Camarade, il faut que bon Tireur lui décoche une flêche dans le petit bout de l'oreille, afin de le réveiller. Le bon Tireur prit ſon arc, & frappa ſi juſte, qu'il perça l'oreille de Léger. La douleur qu'il reſſentit le tira de ſon aſſoupiſſement; il ouvrit les yeux, il apperçut la princeſſe qui touchoit preſque au but, & il n'entendit derrière lui que des cris de joie & d'applaudiſſement. Il s'étonna d'abord; mais il regagna bien vîte ce que le ſommeil lui avoit fait perdre. Il ſembloit que les vents le portoient, & que les yeux ne le pouvoient ſuivre; enfin il arriva le premier, ayant encore la flèche dans l'oreille, car il ne s'étoit pas donné le temps de l'ôter.

L'empereur demeura ſi ſurpris des trois événemens qui s'étoient paſſés depuis l'arrivée de l'ambaſſadeur, qu'il crut que les dieux s'intéreſſoient pour lui, & qu'il ne pouvoit plus différer de tenir ſa parole. Approchez, lui dit-il, afin d'entendre par ma bouche, que je conſens que vous preniez ici ce que vous

ou

ou l'un de vos hommes, pourrez emporter des trésors de votre maître; car il ne faut pas que vous pensiez que je veuille jamais vous en donner davantage, ni que je laisse aller ses soldats, ses sujets & ses chevaux. L'ambassadeur lui fit une profonde révérence; il lui dit qu'il lui faisoit encore beaucoup de grâce, & qu'il le supplioit de donner ses ordres là-dessus.

Matapa tout plein de dépit parla au gardien de ses trésors, & s'en alla à une maison de plaisance qu'il avoit près de la ville. Aussitôt Fortuné & ses gens demandèrent l'entrée de tous les lieux où les meubles, les raretés, l'argent & les bijoux du roi étoient enfermés. On ne lui cacha rien, mais ce fut à condition qu'il n'y auroit qu'un seul homme qui pourroit s'en charger. Forte-Échine se présenta, & avec son secours l'ambassadeur emporta tous les meubles qui étoient dans les palais de l'empereur, cinq cent statues d'or plus hautes que des géans, des carosses, des chariots, & toutes sortes de choses, sans exception; avec cela Forte-Échine marchoit si légérement, qu'il ne sembloit pas qu'il eût une livre pesant sur son dos.

Lorsque les ministres de l'empereur virent que ces palais étoient démeublés à tel point,

qu'il n'y restoit ni chaises, ni coffre, ni marmite, ni lit pour se coucher, ils allèrent en diligence l'en avertir, & l'on peut juger de son étonnement, quand il sut qu'un seul homme emportoit tout : il s'écria qu'il ne le souffriroit pas, & commanda à ses gardes & à ses mousquetaires de monter à cheval, & de suivre en diligence les ravisseurs de ses trésors. Bien que Fortuné fût à plus de dix lieues, Fine-Oreille l'avertit qu'il entendoit un gros de cavalerie qui venoit à toute bride, & le bon Tireur, qui avoit la vue excellente, les apperçut; ils étoient au bord d'une rivière. Fortuné dit à Trinquet : nous n'avons point de bateau, si tu pouvois boire une partie de cette eau, nous passerions. Trinquet aussitôt fit son devoir. L'ambassadeur vouloit profiter du temps pour s'éloigner; son cheval lui dit : ne vous inquiétez pas, laissez approcher nos ennemis. Ils parurent au bord de la rivière, & sachant où les pêcheurs mettoient leurs bateaux, ils s'embarquèrent promptement, & ramoient de toutes leurs forces, lorsque l'Impétueux enfla ses joues, & commença de souffler; la rivière s'agita; les bateaux furent renversés, & la petite armée de l'empereur périt, sans qu'il s'en sauvât un seul pour lui en aller dire des nouvelles.

Chacun, joyeux d'un événement si favorable, ne songea plus qu'à demander la récompense qu'il croyoit avoir méritée; ils vouloient se rendre les maîtres de tous les trésors qu'ils emportoient, lorsqu'il s'éleva une grande dispute entr'eux sur le partage.

Si je n'avois pas gagné le prix, disoit le coureur, vous n'auriez rien; & si je ne t'avois pas entendu ronfler, dit Fine-Oreille, où en étions-nous? Qui t'auroit réveillé sans moi, repartit le bon Tireur? En vérité, ajouta Forte-Échine, je vous admire avec vos contestations; quelqu'un me doit-il disputer l'avantage de choisir, puisque j'ai eu la peine de porter tout? sans mon secours vous ne seriez point dans l'embarras de partager. Dites plutôt sans le mien, repartit Trinquet; la rivière, que j'ai bue comme un verre de limonade, vous auroit un peu embarrassés. On l'auroit été bien autrement, si je n'avois pas renversé les bateaux, dit l'Impétueux. J'ai gardé le silence jusqu'à présent, interrompit Grugeon; mais je ne puis m'empêcher de représenter, que c'est moi qui ai ouvert la scène aux grands événemens qui se sont passés, & que si j'avois laissé seulement une croûte de pain, tout étoit perdu.

Mes amis, dit Fortuné d'un air absolu, vous

avez tous fait des merveilles; mais nous devons laisser au roi le soin de reconnoître nos services; je serois bien fâché d'être récompensé d'une autre main que de la sienne: croyez-moi, remettons tout à sa volonté; il nous a envoyés pour rapporter ses trésors, & non pas pour les voler; cette pensée est même si honteuse, que je suis d'avis que l'on n'en parle jamais, & je vous assure qu'en mon particulier, je vous ferai tant de bien, que vous n'aurez rien à regretter, quand bien même il seroit possible que le roi vous négligeât.

Les sept doués se sentirent pénétrés de la remontrance de leur maître; ils se jetèrent à ses pieds, & lui promirent de n'avoir point d'autre volonté que la sienne; ainsi ils achevèrent leur voyage. Mais l'aimable Fortuné, en approchant de la ville, se sentoit agité de mille troubles différens: la joie d'avoir rendu un service considérable à son roi, à celui pour qui il ressentoit un attachement si tendre, l'espérance de le voir, d'en être favorablement reçu, tout cela le flattoit agréablement. D'ailleurs, la crainte d'irriter encore la reine, & d'éprouver de nouvelles persécutions de sa part & de celle de Floride, le jetoit dans un étrange abattement; enfin il arriva, & tout le peuple, ravi de voir tant de richesses qu'il

rapportoit, le ſuivoit avec mille acclamations, dont le bruit parvint juſqu'au palais.

Le roi ne put croire une choſe ſi extraordinaire, il courut chez la reine pour l'en informer; elle demeura d'abord tout éperdue, mais enſuite ſe remettant un peu : vous voyez, dit-elle, que les Dieux le protègent; il a heureuſement réuſſi, & je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il entreprenne ce qui paroît impoſſible aux autres. En achevant ces mots, elle vit entrer Fortuné; il informa leurs majeſtés du ſuccès de ſon voyage, ajoutant que les tréſors étoient dans le parc, parce qu'il y avoit tant d'or, de pierreries & de meubles, qu'on n'avoit point d'endroits aſſez grands pour les mettre; il eſt aiſé de croire que le roi témoigna beaucoup d'amitié à un ſujet ſi fidelle, ſi zélé & ſi aimable.

La préſence du Chevalier, & tous les avantages qu'il avoit remportés, r'ouvrirent dans le cœur de la reine une bleſſure qui n'étoit point encore fermée; elle le trouva plus charmant que jamais, & ſitôt qu'elle put être en liberté de parler à Floride, elle recommença ſes plaintes ordinaires. Tu vois ce que j'ai fait pour le perdre, lui diſoit-elle, je n'imaginois que ce ſeul moyen de l'oublier; une fatalité ſans pareille me le ramène toujours, & quel-

ques raiſons que j'euſſe de mépriſer un homme qui m'eſt ſi inférieur, & qui ne paye mes ſentimens que d'une noire ingratitude, je ne laiſſe pas de l'aimer encore, & de me réſoudre enfin à l'épouſer ſecrettement. A l'épouſer, madame, s'écria Floride! eſt-ce une choſe poſſible? ai-je bien entendu? Oui, reprit la reine, tu as entendu mon deſſein, il faut que tu le ſecondes; je te charge d'amener Fortuné ce ſoir dans mon cabinet, je veux lui déclarer moi-même juſqu'où vont mes bontés pour lui. Floride, au déſeſpoir d'être choiſie pour contribuer au mariage de ſa maîtreſſe & de ſon amant, n'oublia rien pour détourner la reine de le voir; elle lui repréſenta la colère du roi, s'il venoit à découvrir cette intrigue; qu'il feroit peut-être mourir le chevalier; que tout au moins il le condamneroit à une priſon perpétuelle, où elle ne le verroit plus. Toute ſon éloquence échoua, elle vit que la reine commençoit à ſe fâcher, elle n'eut pas d'autre parti à prendre que celui d'obéir.

Elle trouva Fortuné dans la galerie du Palais, où il faiſoit arranger les ſtatues d'or qu'il avoit rapportées de Matapa; elle lui dit de venir le ſoir chez la reine; cet ordre le fit trembler, Floride connut ſa peine. O dieu! lui dit-elle, que je vous plains! pourquoi faut-il

que le cœur de cette princesse n'ait pu vous échapper ? hélas ! j'en sais un moins dangereux que le sien, qui n'oseroit se déclarer. Le chevalier ne voulut pas s'embarquer dans un nouvel éclaircissement, il avoit déjà assez de chagrin ; & comme il ne cherchoit point à plaire à la reine, il prit un habit très-négligé, afin qu'elle ne pût penser qu'il eût aucun dessein ; mais s'il pouvoit quitter aisément les diamans & la broderie, il n'en alloit pas de même de ses charmes personnels ; il étoit toujours aimable, toujours merveilleux ; de quelque humeur qu'il fût, rien ne l'égaloit.

La reine prit grand soin de rehausser sa beauté de tout l'éclat qu'on peut recevoir d'une parure extraordinaire ; elle remarqua avec plaisir que Fortuné en paroissoit surpris. Les apparences, lui dit-elle, sont quelquefois si trompeuses, que je suis bien aise de me justifier sur ce que vous avez cru sans doute de mes sentimens. Lorsque j'ai engagé le roi de vous envoyer vers l'Empereur, il sembloit que je voulois vous sacrifier ; comptez cependant, beau Chevalier, que je savois tout ce qui devoit en arriver, & que je n'ai point eu d'autres vues que de vous ménager une gloire immortelle. Madame, lui dit-il, vous êtes trop élevée au-dessus de moi, pour que

vous deviez vous abaiſſer jusqu'à une explication; je n'entre point dans les motifs qui vous ont fait agir, il me suffit d'avoir obéi au roi. Vous avez trop d'indifférence pour l'éclairciſſement que je veux vous donner, ajouta-t-elle; mais enfin le temps eſt venu de vous convaincre de mes bontés; approchez, Fortuné, approchez, recevez ma main pour gage de ma foi.

Le pauvre chevalier demeura ſi interdit, qu'on ne l'a jamais été davantage; il fut vingt fois prêt de déclarer ſon ſexe à la reine: il n'oſa le faire, & répondit aux témoignages de ſon amitié par une froideur extrême; il lui dit des raiſons infinies ſur la colère où ſeroit le roi, d'apprendre que ſon ſujet, au milieu de ſa cour, eût oſé contracter un mariage ſi important ſans ſon aveu. Après que la reine eut eſſayé inutilement de le guérir de la peur qui ſembloit l'alarmer, elle prit tout-d'un-coup le viſage & la voix d'une furie; elle s'emporta; elle lui fit mille menaces; elle le chargea d'injures; elle le battit; elle l'égratigna; & tournant enſuite ſes fureurs contr'elle-même, elle s'arracha les cheveux, ſe mit le viſage & la gorge en ſang, déchira ſon voile & ſes dentelles; puis s'écriant: A moi, gardes, à moi, elle fit entrer les ſiens dans ſon

cabinet; elle leur commanda de mettre cet infortuné au fond d'un cachot, & du même pas elle courut chez le roi pour lui demander justice contre les violences de ce jeune monstre.

Elle raconta à son frère que depuis longtemps il avoit eu l'audace de lui déclarer sa passion; que dans l'espérance que l'absence & ses rigueurs pourroient le guérir, elle n'avoit négligé aucunes occasions de l'éloigner, comme il avoit pu le remarquer; mais que c'étoit un malheureux que rien ne pouvoit changer, qu'il voyoit l'extrémité où il s'étoit porté contr'elle; qu'elle vouloit qu'on lui fît son procès, & que s'il lui refusoit cette justice, elle en tireroit raison.

La manière dont elle parloit étonna le roi, il la connoissoit pour la plus violente femme du monde; elle avoit beaucoup de pouvoir, & elle étoit capable de bouleverser le royaume. La hardiesse de Fortuné demandoit une punition exemplaire; tout le monde savoit déjà ce qui venoit de se passer, & il devoit se porter lui-même à venger sa sœur. Mais, hélas! sur qui cette vengeance devoit-elle être exercée? sur un chevalier qui s'étoit exposé aux plus grands périls pour son service, auquel il étoit redevable de son repos & de

tous ſes tréſors, qu'il aimoit d'une inclination particulière: il auroit donné la moitié de ſa vie pour ſauver ce cher Favori. Il repréſenta à la reine l'utilité dont il lui étoit, les ſervices qu'il avoit rendus à l'état, ſa jeuneſſe, & toutes les choſes qui pouvoient l'engager à lui pardonner. Elle ne voulut pas l'entendre, elle demandoit ſa mort. Le roi ne pouvant donc plus éviter de lui donner des juges, nomma ceux qu'il crut les plus doux & les plus ſuſceptibles de tendreſſe, afin qu'ils fuſſent plus diſpoſés à tolérer cette faute.

Mais il ſe trompa dans ſes conjectures; les juges voulurent rétablir leur réputation aux dépens de ce pauvre malheureux: & comme c'étoit une affaire de grand éclat, ils s'armèrent de la dernière rigueur, & condamnèrent Fortuné ſans daigner l'entendre. Son arrêt portoit trois coups de poignards dans le cœur, parce que c'étoit ſon cœur qui étoit coupable.

Le roi craignoit autant cet arrêt que s'il avoit dû être prononcé contre lui-même; il exila tous les juges qui l'avoient donné, mais il ne pouvoit ſauver ſon aimable Fortuné, & la reine triomphoit du ſupplice qu'il alloit ſouffrir; ſes yeux altérés de ſang demandoient celui de cet illuſtre affligé. Le roi fit de nouvelles tentatives auprès d'elle, qui ne ſervirent

qu'à l'aigrir. Enfin le jour marqué pour cette terrible exécution arriva. L'on vint retirer le chevalier de la prison où il avoit été mis, & où il étoit démeuré sans que personne au monde lui eût parlé ; il ne savoit point le crime dont la reine l'accusoit, s'imaginant seulement que c'étoit quelque nouvelle persécution que son indifférence lui attiroit ; & ce qui lui faisoit le plus de peine, c'est qu'il croyoit que le roi secondoit les fureurs de cette princesse.

Floride, inconsolable de l'état où l'on réduisoit son amant, prit une résolution de la dernière violence ; c'étoit d'empoisonner la reine, & de s'empoisonner elle-même, s'il falloit que Fortuné éprouvât la rigueur d'une mort cruelle. Dès qu'elle en fut l'arrêt, le désespoir saisit son ame, elle ne pensa plus qu'à exécuter ses desseins ; mais on lui apporta un poison plus lent qu'elle ne vouloit ; de sorte qu'encore qu'elle l'eût fait prendre à la reine, cette princesse qui n'en ressentoit pas encore la malignité, fit amener le beau chevalier au milieu de la grande place du palais, pour recevoir la mort en sa présence. Les bourreaux le tirèrent de son cachot, avec leur coutume ordinaire, & le conduisirent comme un tendre agneau au supplice. Le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut la reine sur son cha-

riot, qui ne pouvoit être à ſon gré aſſez proche de lui, voulant, s'il ſe pouvoit, que ſon ſang réjaillît ſur elle. Pour le roi, il s'étoit enfermé dans ſon cabinet, afin de plaindre en liberté le ſort de ſon cher favori.

Lorſque l'on eut attaché Fortuné à un poteau, l'on arracha ſa robe & ſa veſte pour lui percer le cœur: mais quel étonnement fut celui de cette nombreuſe aſſemblée, quand on découvrit la gorge d'albâtre de la véritable Belle-Belle! chacun connut que c'étoit une fille innocente, accuſée injuſtement. La reine émue & confuſe ſe troubla à tel point, que le poiſon commença de faire des effets ſurprenans; elle tomboit dans de longues convulſions, dont elle ne revenoit que pour pouſſer des regrets cuiſans; & le peuple qui chériſſoit Fortuné lui avoit déjà rendu ſa liberté. L'on courut annoncer ces ſurprenantes nouvelles au roi, qui s'abandonnoit à une profonde triſteſſe. Dans ce moment la joie prit la place de la douleur; il courut dans la place, & fut charmé de voir la métamorphoſe de Fortuné.

Les derniers ſoupirs de la reine ſuſpendirent un peu les tranſports de ce prince; mais comme il réfléchit ſur ſa malice, il ne put la regretter, & réſolut d'épouſer Belle-Belle, pour lui payer par une couronne les obliga-

tions infinies qu'il lui avoit; il lui déclara ses intentions. Il est aisé de croire qu'elles la mirent au comble de ses souhaits, beaucoup moins par rapport à son élévation que par rapport à un roi plein de mérite, pour lequel elle avoit toujours ressenti une tendresse extrême.

Le jour du célèbre mariage du roi étant marqué, Belle-Belle reprit ses habits de fille, & parut alors mille fois plus aimable qu'elle ne l'étoit sous ceux du chevalier. Elle consulta son cheval sur la suite de ses aventures; il ne lui en promit plus que d'agréables; & en reconnoissance de tous les bons offices qu'il lui avoit rendus, elle lui fit faire une écurie lambrissée d'ébène & d'ivoire; il ne couchoit plus que sur des matelas de satin. A l'égard de ceux qui l'avoient suivie, ils eurent des récompenses proportionnées à leurs services.

Cependant Camarade disparut; on vint le dire à Belle-belle. Cette perte troubla la reine qui l'adoroit; elle fit chercher son cheval partout, ce fut inutilement pendant trois jours; le quatrième son inquiétude l'obligea de se lever avant l'aurore; elle descendit dans le jardin, traversa le bois, & se promena dans une vaste prairie, s'écriant de temps en temps: Camarade, mon cher Camarade, qu'êtes-vous devenu? m'abandonnez-vous? j'ai en-

core besoin de vôs sages conseils : revenez, revenez pour me les donner. Comme elle parloit ainsi, elle apperçut tout-d'un-coup un second soleil qui se levoit du côté d'Occident ; elle s'arrêta pour admirer ce prodige : son ravissement fut sans pareil, de voir que cela s'approchoit peu-à-peu d'elle, & de reconnoître au bout d'un moment son cheval, dont l'équipage étoit tout couvert de pierreries, & précédoit en cabriolant un char de perles & de topases ; vingt-quatre moutons le traînoient, leur laine étoit de fil d'or & de canetille très-brillante ; leurs traits de satin cramoisi, couverts d'émeraudes ; les escarboucles n'y manquoient pas, ils en avoient à leurs cornes & à leurs oreilles. Belle-belle reconnut dans le char sa protectrice la fée avec le comte son père & ses deux sœurs, qui lui crièrent en battant des mains, & lui faisant mille signes d'amitié, qu'elles venoient à ses nôces : elle pensa mourir de joie ; elle ne savoit que faire ni que dire pour leur en donner tous les témoignages qu'elle auroit voulu : elle se plaça dans le chariot, & ce pompeux équipage entra dans le palais, où tout étoit déjà préparé pour célébrer la plus grande fête qui pouvoit se faire dans le royaume. Ainsi l'amoureux roi attacha sa destinée à celle de

sa maîtresse; & cette charmante aventure a passé de siècles en siècles jusqu'au nôtre.

Le plus cruel lion de l'ardente Libye,
Pressé par le chasseur dont il ressent les traits,
Est moins à redouter qu'une amante en furie,
Qui voit mépriser ses attraits.
Le fer & le poison est la moindre vengeance
Qu'ose demander son couroux;
Pour en calmer la violence.
Vous en voyez ici les funestes effets:
On eût à Fortuné, malgré son innocence,
Fait souffrir le tourment du plus grand des forfaits.
Sa métamorphose nouvelle
Désarma tout un peuple à sa perte obstiné;
Et l'on reconnut Belle-Belle
Sous les habits de Fortuné.
La reine vainement demandoit son supplice;
Le ciel pour l'innocence a toujours combattu:
Après avoir puni le vice,
Il fait couronner la vertu.

DANDINARDIÈRE avoit écouté la lecture du conte de Belle-Belle avec beaucoup d'attention; & comme il étoit susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit lui donner, le prieur remarqua qu'il pleuroit tendrement: qu'avez-vous donc, dit-il, vous me paroissez bien touché? Hélas, qui ne le seroit, s'écria le petit homme! Il faut que vous ayiez

le cœur plus dur que les cailloux qui m'ont cassé la tête, pour vous défendre d'une si juste affliction. Si Belle-Belle avoit péri, répliqua le prieur, je crois effectivement que j'aurois regretté sa perte; mais vous vous affligez mal à propos, & son mariage la rend trop heureuse pour ne pas partager sa joie. Rions donc, dit Dandinardière, en s'essuyant les yeux; aussi-bien j'ai sujet de me réjouir, quand je pense au généreux don que vous me faites de cet admirable conte: je vous en ai une obligation si pressante, que je sacrifierois ma vie pour vous. Oh! vous êtes trop reconnoissant, reprit le prieur, je ne vous demande point d'autre récompense du service que je vous rends, que d'avoir la satisfaction de vous voir briller entre tous les conteurs de contes, comme le soleil brille dans un beau jour; je vais même de ce pas annoncer aux charmantes Virginie & Marthonide, que vous les surpassez dans ce genre d'écrire, & que si elles veulent venir cette après-midi dans votre chambre, vous les en convaincrez.

Vous me ravissez, dit-il, en le serrant étroitement entre ses bras; je suis persuadé qu'un tel ouvrage va m'immortaliser; je ne laisse pas de souffrir du secret dépit dont ces deux belles filles seront saisies, quand elles verront

que j'ai cent fois plus d'esprit qu'elles. Il faut qu'elles prennent patience, ajouta le prieur: mais adieu, j'ai assez lu pour avoir besoin de déjeuner. Et moi assez écouté, répliqua notre bourgeois, pour que ma pauvre tête s'accommode d'un peu de repos.

Le prieur sortit : il fut annoncer à mesdemoiselles de Saint Thomas que la Dandinardière avoit fait un chef-d'œuvre, & qu'il les convioit de le venir entendre. En vérité, dit Marthonide, il a une physionomie si spirituelle, qu'il ne faut que le voir pour se convaincre qu'il est capable de tout ce qu'il veut. C'est un bonheur particulier, ajouta Virginie, qu'un homme comme lui qui a toujours été parmi le feu & le carnage, qui a joué un rôle si élevé dans les plus grandes guerres de l'Europe, conserve autant de délicatesse que les gens de lettres, qui ne sortent pas de leur cabinet & des ruelles.

Le prieur mouroit d'envie de rire, quand il entendoit qu'elles disoient très-sérieusement que la Dandinardière étoit un général matamore, & qu'il s'étoit fait craindre & admirer à l'armée. Il ne voulut pas les en détromper, cela auroit été fort contraire à l'envie que l'on avoit de le marier avec une de ces deux belles filles; mais en les quittant, il fut dire

au vicomte de Berginville, qu'avant la fin du jour, il y auroit une rude guerre entre le petit bourgeois & mesdemoiselles de Saint-Thomas pour le conte de Belle-Belle. Est-il possible, s'écria le vicomte, que vous vouliez les brouiller dans le temps que nous songeons très-sérieusement à les unir pour toujours ? J'ai tort, dit le prieur, mais il m'a paru si plaisant de les entendre les uns & les autres assurer qu'ils ont composé cet ouvrage, se quereller là-dessus, & produire leurs témoins, que je n'ai pas été le maître de m'en empêcher. Je vous proteste, répliqua-t-il, que bien loin de leur donner des dispositions de tendresse, vous leur en feriez naître d'aversion, qui ne finiroient peut-être qu'avec la vie. Hé ! comment faire, ajouta le prieur ? Il a le conte sous son chevet, on lui arracheroit plutôt l'ame que ce petit cahier.

Je m'imagine un moyen pour l'avoir, répartit le vicomte ; puisqu'il est sous son chevet, pendant qu'on le pansera, je le lui volerai. Voilà le secret de le faire pendre, s'écria le prieur ; car il ne comprend rien au-dessus du plaisir de persuader à sa maîtresse qu'il a de l'esprit : dans quelle affliction le jeterez-vous, s'il assemble toute la compagnie pour l'entendre, & qu'il se trouve n'avoir rien

à dire ? Le ſeul remède que je ſais, répliqua le vicomte, c'eſt d'envoyer chez moi demander à ma femme ce qu'une de ſes amies lui a envoyé ; car enfin il n'a pas eu une ſi grande attention au ſujet, qu'il ne ſoit aiſément trompé dès qu'il y verra des fées. J'y conſens, dit le prieur, pourvu que vous conduiſiez bien l'affaire, autrement vous êtes un homme mort. Le vicomte envoya ſon valet-de-chambre en diligence ; & comme il n'y avoit pas loin, il fut aſſez tôt revenu pour que ſon maître pût faire adroitement l'échange qu'il avoit projeté.

Le prieur, impatient, courut dans la chambre de meſdemoiſelles de Saint-Thomas : je ſavois bien, leur dit-il, que monſieur de la Dandinardière eſt plus brave que n'étoient Alexandre & Céſar ; mais j'ignorois qu'il eût un eſprit univerſel : il vient d'achever un conte qui fera bien enrager les conteuſes ; & s'il commence ainſi pour la première fois, l'on peut dire que cet homme ira loin. En diſant cela, il rouloit deux gros yeux dans ſa tête, & faiſoit des grimaces myſtérieuſes qui alloient juſqu'à la convulſion. Virginie & Marthonide gardoient un profond ſilence, cauſé par l'étonnement d'une ſi grande nouvelle ; & le prieur reprenant la parole, dit

trente fois de ſuite, comme s'il eût répondu à ſes penſées : oui, c'eſt un prodige, oui, & encore oui. Virginie prit un goût admirable à l'entendre : ah ! monſieur, lui dit-elle, que vous louez bien, & que vous louez finement ! il faut que vous ſoyez le panégyriſte du plus illuſtre de tous les hommes, je veux parler de monſeigneur de la Dandinardière. Mais, dit Marthonide, en interrompant ſa ſœur, n'aurons-nous pas le plaiſir d'entendre la lecture de ce merveilleux ouvrage ? Sans doute, répliqua-t-il, je viens vous en prier de ſa part. Ah ! ma ſœur, quel plaiſir, dirent-elles ; il faut nous habiller plus proprement qu'à l'ordinaire.

Elles prirent chacune un juſte-au-corps de chaſſe, qu'elles avoient fait d'une jupe de moire verte, avec une capeline de velours uſé, plus pleine de gris que de noir. Leur bonnet étoit couvert de plumes de paon ; chacune avoit une écharpe de vieille dentelle d'oripeau pleine de clinquant, qui tomboit galamment en forme de bandoulière, avec un petit cor, dont elles ne ſavoient point ſonner. Mais enfin une telle magnificence ne laiſſoit pas de briller beaucoup dans le village de Saint-Thomas.

Quelque conſtellation biſarre ſe mêloit ce

jour-là de la parure de ces héroïnes, & de notre petit héros. Dans l'espérance de les voir, il avoit cherché ce qui lui fiéroit le mieux; car de paroître devant elles avec les serviettes qui enveloppoient sa tête, il ne pouvoit s'y résoudre; de les ôter, c'étoit encore pis: il prit le parti de l'entortiller de sa veste couleur de soucis & gris de lin; il s'en fit une espèce de turban, les deux manches pendoient des deux côtés; il avoit son hausse-col d'un acier bruni, moitié rouillé, moitié poli; ses gantelets dans ses mains avec une pile de carreaux qui les soutenoient. Il falloit certainement avoir un fond de sérieux misanthrope, pour résister à l'envie de rire que donnoit cette étrange figure; mais les divines Virginie & Marthonide n'étoient capables que d'admiration.

Elles dînèrent avec une frugalité qui n'étonna personne; l'on savoit bien qu'elles regardoient la nécessité de manger comme un défaut de la nature, auquel elles vouloient remédier en y résistant opiniâtrement, & bien souvent elles tomboient en foiblesse. Dès que l'on fut sorti de table, le prieur engagea madame de Saint-Thomas de venir voir l'illustre blessé, il lui promit la lecture du conte. Elle fut agréablement flattée, quand elle

pensa qu'on la convioit d'entendre un ouvrage d'esprit ; elle se retira aussitôt, & d'un pas grave elle parvint à la chambre du moribond; ses filles, mitigées entre l'air d'Amazones & celui de provinciales, la suivirent. Les messieurs leur donnèrent la main ; & la Dandinardière, transporté de joie de les voir, savoit si peu ce qu'il faisoit, qu'il fut cent fois prêt de sauter de son lit pour leur faire les honneurs de cet appartement.

Après les premières civilités, chacun se plaça ; notre petit homme prenant un ton de voix étudié, leur dit : pardon, mesdames ; pardon, d'oser vous attirer en ces lieux : vous aurez sujet de dire que vous attendiez l'agréable chant du rossignol, & que vous n'avez trouvé qu'un hibou. Nous n'avons jamais hiboudé personne, répliqua madame de Saint-Thomas, qui se piquoit de faire des mots & de parler extraordinairement ; & puis nous savons bien que votre rossignolerie se soutient à merveille. J'ai autant d'envie de vous louer que ma mère, dit Virginie, & je le ferois peut-être en termes qui ne dissonneroient pas à la délicatesse de vos oreilles ; mais la passion que j'ai de lire le conte que vous avez fait, m'impose le silence. Ah, ah, ah ! mademoiselle, dit la Dandinardière,

vous m'allez gâter, si je n'y prends garde; des louanges d'un petit becot vermeillet me suffoquent. Ne vous lassez point d'en entendre, ajouta Marthonide, un mérite aussi éclatant que le vôtre, est exposé à de rudes assauts. Vous me comblez de grâces charmantes personnes, s'écria-t-il, je ne puis en telle occasion, répondre que par mon silence, pendant lequel monsieur le prieur de Richecourt lira mon ouvrage; je l'ai fait ce qui s'appelle en poste: il faut savoir avec quelle diligence je broche dans ces brouissailles, j'en suis honteux comme un chien.

Il y a une heure, dit madame de Saint-Thomas en l'interrompant, que j'admire les expressions nobles & aisées dont vous vous servez; l'on doit avouer que les gens de la cour ont quelque chose qui les met au-dessus des autres mortels. Oh! madame, dit la Dandinardière, il y a cour & cour; celle où j'ai été élevé est si délicate, qu'on n'y souffriroit pas la moindre obscénité; qui feroit là un barbarisme, seroit proscrit: il faut être puriste ou crever. Virginie, sa sœur & sa mère auroient laissé parler le malade toute la journée sans l'interrompre, tant elles étoient ravies des grands mots qu'il débitoit; mais l'on entendit tout-d'un-coup un furieux bruit dans

la cour : c'étoit Alain qui faisoit entrer une charette & trois ânons chargés de la bibliothèque de son maître ; il se battoit à coups de poings avec le charretier, qu'il accusoit d'avoir volé un livre pour chanter au lutrin. Le paysan, indigné de l'injustice de ce majordome, le tenoit aux cheveux ; & de part & d'autre, l'on ne voyoit que bras haussés & bras baissés sur le visage ou sur l'estomac des champions.

La Dandinardière à ces nouvelles se jeta hors du lit, enveloppé comme un mort dans son drap ; il courut en cet équipage à la fenêtre, ravi de voir faire tant de prouesses à son fidelle Alain ; mais faisant tout-d'un-coup réflexion à l'irrégularité de son déshabillé, il s'adressa aux dames pour leur en faire des excuses. Je vous avoue, leur dit-il, que j'ai une valeur incommode ; elle me domine à tel point, que je ne puis entendre le cliquetis des armes sans être ému : j'ai fait cent combats en ma vie, uniquement pour le seul plaisir de ferrailler. Il raisonnoit ainsi, son drap assez mal mis sur lui, son turban de travers, & ses pieds nuds qu'il laissoit voir sans affectation, quand madame de Saint-Thomas le pria de se remettre au lit. Il envoya séparer Alain qui méditoit déjà une honorable retraite ;

car

car le charretier pour un coup reçu, lui en donnoit six; & en vérité il aimoit mieux sa peau que tous les livres de son maître: garde, dit-il à son adversaire, notre lutrin, & me laisse aller en paix. Non, dit le charretier, tu m'as larronné mon honneur, délarronne-le moi, ou tu es mort. Le secours que madame de Saint-Thomas envoyoit, arriva là-dessus, très-à-propos pour le retirer des mains du furibond charretier; mais la dispute recommença avec plus de chaleur, lorsqu'il fallut payer; car Alain, entendu sur ses intérêts, vouloit rabattre dix sols, pour en faire compensation avec les coups qu'il avoit par devers lui, dont il saignoit, & dont ses yeux étoient meurtris.

Enfin tout fut pacifié, la charrette & les ânons partirent, les livres restèrent entassés sur l'herbe, & la pluie vint si abondante, que quelque diligence qu'on pût faire pour les en garantir, il n'y eut pas moyen de les sauver. Les regrets de la Dandinardière réjouïssoient fort ceux qui savoient jusqu'à quel point alloit son ignorance: ah, mes livres grecs, s'écrioit-il! cheres délices de ma solitude! ah, mes livres hébreux, dont j'ai commencé une si pénible traduction! ah, mes poëtes latins! ah, mon algèbre, vous voilà

donc noyés ! Si vous aviez péri dans la mer, ou au milieu d'une ville en feu, ou par quelque coup de tonnerre, votre perte étant plus honorable, me feroit moins fenfible; mais par une méchante pluie, au milieu d'une cour! non, je ne m'en confolerai jamais. Virginie, tendrement touchée de la jufte douleur du favant la Dandinardière, le conjuroit de ceffer fes juftes plaintes, à moins qu'il ne voulût la faire mourir. Elle lui promit que tout le monde alloit s'occuper à fécher fes pauvres auteurs mouillés, & qu'il en refteroit encore affez pour l'entretenir agréablement. Marthonide ajouta de nouvelles raifons à celles de fa fœur. Le petit affligé trouva qu'il auroit grand tort de ne pas fe confoler, puifque les plus aimables perfonnes qui fuffent dans l'univers s'en mêloient. Il fecoua deux ou trois fois la tête, en difant: chagrin, noir chagrin, je veux que tu te diffipes. Son turban en tomba, il en eut un nouveau dépit; mais pour faire diverfion avec tant de fujets de peine, le prieur demanda audience à toute la compagnie, afin de lire le conte dont il leur avoit parlé; chacun fe tut, & il commença ainfi.

LE PIGEON
ET
LA COLOMBE,
CONTE.

IL étoit une fois un roi & une reine qui s'aimoient si chèrement, que cette union servoit d'exemple dans toutes les familles; & l'on auroit été bien surpris de voir un ménage en discorde dans leur royaume. Il se nommoit le royaume des Déserts.

La reine avoit eu plusieurs enfans; il ne lui restoit qu'une fille, dont la beauté étoit si grande, que si quelque chose pouvoit la consoler de la perte des autres, c'étoit les charmes que l'on remarquoit dans celle-ci. Le roi & la reine l'élevoient comme leur unique espérance; mais le bonheur de la famille royale dura peu. Le roi étant à la chasse sur un cheval ombrageux, il entendit tirer quelques coups; le bruit & le feu l'effrayèrent, il prit le mors aux dents, il partit comme un éclair; il voulut l'arrêter au bord d'un précipice; il se cabra, & s'étant renversé sur lui,

la chûte fut si rude qu'il le tua avant qu'on fût en état de le secourir.

Des nouvelles si funestes réduisirent la reine à l'extrémité : elle ne put modérer sa douleur ; elle sentit bien qu'elle étoit trop violente pour y résister, & elle ne songea plus qu'à mettre ordre aux affaires de sa fille, afin de mourir avec quelque sorte de repos. Elle avoit une amie qui s'appeloit la Fée Souveraine, parce qu'elle avoit une grande autorité dans tous les empires, & qu'elle étoit fort habile. Elle lui écrivit, d'une main mourante, qu'elle souhaitoit de rendre les derniers soupirs entre ses bras ; qu'elle se hâtât de venir, si elle vouloit la trouver en vie, & qu'elle avoit des choses de conséquence à lui dire.

Quoique la fée ne manquât pas d'affaires, elle les quitta toutes, & montant sur son chameau de feu, qui alloit plus vîte que le soleil, elle arriva chez la reine, qui l'attendoit impatiemment ; elle lui parla de plusieurs choses qui regardoient la régence du royaume, la priant de l'accepter & de prendre soin de la petite princesse Constancia. Si quelque chose, ajouta-t-elle, peut soulager l'inquiétude que j'ai de la laisser orpheline dans un âge si tendre, c'est l'espérance que

vous me donnerez en sa personne des marques de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi; qu'elle trouvera en vous une mère qui peut la rendre bien plus heureuse & plus parfaite que je n'aurois fait, & que vous lui choisirez un époux assez aimable pour qu'elle n'aime jamais que lui. Tu souhaites tout ce qu'il faut souhaiter, grande reine, lui dit la fée, je n'oublierai rien pour ta fille; mais j'ai tiré son horoscope, il semble que le destin est irrité contre la nature, d'avoir épuisé tous ses trésors en la formant; il a résolu de la faire souffrir, & ta royale majesté doit savoir qu'il prononce quelquefois des arrêts sur un ton si absolu, qu'il est impossible de s'y soustraire. Tout au moins, reprit la reine, adoucissez ses disgrâces, & n'oubliez rien pour les prévenir: il arrive souvent que l'on évite de grands malheurs, lorsqu'on y fait une sérieuse attention. La fée Souveraine lui promit tout ce qu'elle souhaitoit, & la reine ayant embrassé cent & cent fois sa chère Constancia, mourut avec assez de tranquillité.

La fée lisoit dans les astres avec la même facilité qu'on lit à présent les contes nouveaux qui s'impriment tous les jours. Elle vit que la princesse étoit menacée de la fatale passion d'un géant, dont les états n'étoient

pas fort éloignés du royaume des Déserts : elle connoissoit bien qu'il falloit sur toutes choses l'éviter, & elle n'en trouva pas de meilleur moyen que d'aller cacher sa chère élève à un des bouts de la terre, si éloigné de celui où le géant régnoit, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il vînt y troubler leur repos.

Dès que la fée Souveraine eut choisi des ministres capables de gouverner l'état qu'elle vouloit leur confier, & qu'elle eut établi des loix si judicieuses, que tous les sages de la Grèce n'auroient pu rien faire d'approchant, elle entra une nuit dans la chambre de Constancia ; & sans la réveiller, elle l'emporta sur son chameau de feu, puis partit pour aller dans un pays fertile, où l'on vivoit sans ambition & sans peine ; c'étoit une vraie vallée de Tempé : l'on n'y trouvoit que des bergers & des bergères, qui demeuroient dans des cabanes dont chacun étoit l'architecte.

Elle n'ignoroit pas que si la princesse passoit seize ans sans voir le géant, elle n'auroit plus qu'à retourner en triomphe dans son royaume ; mais que s'il la voyoit plutôt, elle seroit exposée à de grandes peines. Elle étoit très-soigneuse de la cacher aux yeux de tout le monde ; & pour qu'elle parût moins belle,

elle l'avoit habillée en bergère, avec de grosses cornettes toujours abattues sur son visage; mais telle que le soleil, qui, enveloppé d'une nuée, la perce par de longs traits de lumière, cette charmante princesse ne pouvoit être si bien couverte, que l'on n'apperçût quelques-unes de ses beautés; & malgré tous les soins de la fée, on ne parloit plus de Constancia que comme d'un chef-d'œuvre des cieux qui ravissoit tous les cœurs.

Sa beauté n'étoit pas la seule chose qui la rendoit merveilleuse: Souveraine l'avoit douée d'une voix si admirable, & de toucher si bien tous les instrumens dont elle vouloit jouer, que sans jamais avoir appris la musique, elle auroit pu donner des leçons aux muses, & même au céleste Apollon.

Ainsi elle ne s'ennuyoit point, la fée lui avoit expliqué les raisons qu'elle avoit de l'élever dans une condition si obscure. Comme elle étoit toute pleine d'esprit, elle y entroit avec tant de jugement, que Souveraine s'étonnoit qu'à un âge si peu avancé, l'on pût trouver tant de docilité & d'esprit. Il y avoit plusieurs mois qu'elle n'étoit allée au royaume des Déserts, parce qu'elle ne la quittoit qu'avec peine; mais sa présence y étoit nécessaire, l'on n'agissoit que par ses ordres, & les

ministres ne faisoient pas également bien leur devoir. Elle partit, lui recommandant fort de s'enfermer jusqu'à son retour.

Cette belle princesse avoit un petit mouton qu'elle aimoit chèrement, elle se plaisoit à lui faire des guirlandes de fleurs; d'autres fois, elle le couvroit de nœuds de rubans. Elle l'avoit nommé Rufon. Il étoit plus habile que tous ses camarades, il entendoit la voix & les ordres de sa maîtresse, il y obéissoit ponctuellement: Rufon, lui disoit-elle, allez querir ma quenouille; il couroit dans sa chambre, & la lui apportoit en faisant mille bonds. Il sautoit autour d'elle, il ne mangeoit plus que les herbes qu'elle avoit cueillies, & il seroit plutôt mort de soif que de boire ailleurs que dans le creux de sa main. Il savoit fermer la porte, battre la mesure quand elle chantoit, & bêler en cadence. Rufon étoit aimable, Rufon étoit aimé; Constancia lui parloit sans cesse & lui faisoit mille caresses.

Cependant une jolie brebis du voisinage plaisoit pour le moins autant à Rufon que sa princesse. Tout mouton est mouton, & la plus chétive brebis étoit plus belle aux yeux de Rufon que la mère des amours. Constancia lui reprochoit souvent ses coquetteries:

Le Pigeon et la Colombe | *Tom. 4. pag. 165*



Jurez-vous une fidélité éternelle en présence de cette merveilleuse Fée ?

Marillier del. | Patas Sculp.

petit libertin, disoit-elle, ne saurois-tu rester auprès de moi ? Tu m'es si cher, je néglige tout mon troupeau pour toi, & tu ne veux pas laisser cette galeuse pour me plaire. Elle l'attachoit avec une chaîne de fleurs ; alors il sembloit se dépiter, & tiroit tant & tant qu'il la rompoit : ah ! lui disoit Constancia en colère, la fée m'a dit bien des fois que les hommes sont volontaires comme toi, qu'ils fuient le plus léger assujettissement ; & que ce sont les animaux du monde les plus mutins. Puisque tu veux leur ressembler, méchant Ruson, vas chercher ta belle bête de brebis, si le loup te mange, tu seras bien mangé ; je ne pourrai peut-être pas te secourir.

Le mouton amoureux ne profita point des avis de Constancia. Etant tout le jour avec sa chère brebis, proche de la maisonnette où la princesse travailloit toute seule, elle l'entendit bêler si haut & si pitoyablement, qu'elle ne douta point de sa funeste aventure. Elle se lève bien émue, sort, & voit un loup qui emportoit le pauvre Ruson : elle ne songea plus à tout ce que la fée lui avoit dit en partant ; elle courut après le ravisseur de son mouton, criant au loup ! au loup ! Elle le suivoit, lui jetant des pierres avec sa houlette sans qu'il quittât sa proie ; mais, hélas ! en

paſſant proche d'un bois, il en ſortit bien un autre loup: c'étoit un horrible géant. A la vue de cet épouvantable coloſſe, la princeſſe tranſie de peur leva les yeux vers le ciel pour lui demander du ſecours, & pria la terre de l'engloutir. Elle ne fut écoutée ni du ciel ni de la terre; elle méritoit d'être punie de n'avoir pas cru la fée Souveraine.

Le géant ouvrit les bras pour l'empêcher de paſſer outre; mais quelque terrible & furieux qu'il fût, il reſſentit les effets de ſa beauté. Quel rang tiens-tu parmi les déeſſes, lui dit-il d'une voix qui faiſoit plus de bruit que le tonnerre? car ne penſes pas que je m'y méprenne, tu n'es point une mortelle; apprends-moi ſeulement ton nom, & ſi tu es fille ou femme de Jupiter? qui ſont tes frères? quelles ſont tes ſœurs? Il y a long-temps que je cherche une déeſſe pour l'épouſer, te voilà heureuſement trouvée. La princeſſe ſentoit que la peur avoit lié ſa langue, & que les paroles mouroient dans ſa bouche.

Comme il vit qu'elle ne répondit pas à ſes galantes queſtions: Pour une divinité, lui dit-il, tu n'as guères d'eſprit. Sans autre diſcours, il ouvrit un grand ſac & la jeta dedans.

La première choſe qu'elle apperçut au fond, ce fut le méchant loup & le pauvre mouton.

Le géant s'étoit diverti à les prendre à la course : tu mourras avec moi, mon cher Ruson, lui dit-elle en le baisant, c'est une petite consolation, il vaudroit bien mieux nous sauver ensemble.

Cette triste pensée la fit pleurer amèrement, elle soupiroit & sanglottoit fort haut; Ruson bêloit, le loup hurloit; céla réveilla un chien, un chat, un coq & un perroquet qui dormoient. Ils commencèrent de leur côté à faire un bruit désespéré : voilà un étrange charivari dans la besace du géant. Enfin, fatigué de les entendre, il pensa tout tuer, mais il se contenta de lier le sac, & de le jeter sur le haut d'un arbre, après l'avoir marqué pour le venir reprendre; il alloit se battre en duel contre un autre géant, & toute cette crierie lui déplaisoit.

La princesse se douta bien que pour peu qu'il marchât il s'éloigneroit beaucoup, car un cheval courant à toute bride n'auroit pu l'attraper quand il alloit au petit pas : elle tira ses ciseaux & coupa la toile de la besace; puis elle en fit sortir son cher Ruson, le chien, le chat, le coq, le perroquet, elle se sauva ensuite, & laissa le loup dedans, pour lui apprendre à manger les petits moutons. La nuit étoit fort obscure, c'étoit une

mais quel fut son étonnement de remarquer à vingt pas d'elle un jeune homme qui se tenoit derrière quelques buissons ? Il s'en couvroit pour la voir sans être vu : la beauté de sa taille, celle de sa tête, la noblesse de son air, & la magnificence de ses habits surprirent si fort la princesse, qu'elle se leva brusquement, dans la résolution de s'éloigner. Je ne sais quel charme secret l'arrêta ; elle jetoit les yeux d'un air craintif sur cet inconnu, le géant ne lui avoit presque pas fait plus de peur ; mais la peur part de différentes causes : leurs regards & leurs actions marquoient assez les sentimens qu'ils avoient déjà l'un pour l'autre.

Ils seroient peut-être demeurés long-temps sans se parler que des yeux, si le prince n'avoit pas entendu le bruit des cors & celui des chiens qui s'approchoient ; il s'apperçut qu'elle en étoit étonnée : ne craignez rien, belle bergère, lui dit-il, vous êtes en sûreté dans ces lieux : plût au ciel que ceux qui vous y voient y pussent être de même ! Seigneur, dit-elle, j'implore votre protection, je suis une pauvre orpheline qui n'ai point d'autre parti à prendre que d'être bergère ; procurez-moi un troupeau, j'en aurai grand soin. Heureux les moutons, dit-il en souriant, que vous voudrez conduire au pâtu-

rage! mais enfin, aimable bergère, si vous le souhaitez, j'en parlerai à la reine ma mère, & je me ferai un plaisir de commencer dès aujourd'hui à vous rendre mes services. Ah! seigneur, dit Constancia, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise, je n'aurois osé le faire si j'avois su votre rang.

Le prince l'écoutoit avec le dernier étonnement, il lui trouvoit de l'esprit & de la politesse, rien ne répondoit mieux à son excellente beauté; mais rien ne s'accordoit plus mal avec la simplicité de ses habits & l'état de bergère. Il voulut même essayer de lui faire prendre un autre parti: songez vous, lui dit-il, que vous serez exposée, toute seule dans un bois ou dans une campagne, n'ayant pour compagnie que vos innocentes brebis? Les manières délicates que je vous remarque s'accommoderont-elles de la solitude? Qui sait d'ailleurs si vos charmes, dont le bruit se répandra dans cette contrée; ne vous attireront point mille importuns? Moi-même, adorable bergère, moi-même je quitterai la cour pour m'attacher à vos pas; & ce que je ferai, d'autres le feront aussi. Cessez; lui dit-elle, seigneur, de me flatter par des louanges que je ne mérite point; je suis née dans un hameau; je n'ai jamais connu que la vie

champêtre, & j'éſpère que vous me laiſſerez garder tranquillement les troupeaux de la reine, ſi elle daigne me les confier; je la ſupplierai même de me mettre ſous quelque bergère plus expérimentée que moi; & comme je ne la quitterai point, il eſt bien certain que je ne m'ennuierai pas.

Le prince ne put lui répondre; ceux qui l'avoient ſuivi à la chaſſe parurent ſur un côteau. Je vous quitte, charmante perſonne, lui dit-il d'un air empreſſé; il ne faut pas que tant de gens partagent le bonheur que j'ai de vous voir; allez au bout de cette prairie, il y a une maiſon où vous pourrez demeurer en ſûreté, après que vous aurez dit que vous y venez de ma part. Conſtancia, qui auroit eu de la peine à ſe trouver en ſi grande compagnie, ſe hâta de marcher vers le lieu que Conſtancio (c'eſt ainſi que s'appeloit le prince) lui avoit enſeigné.

Il la ſuivit des yeux, il ſoupira tendrement, & remontant à cheval, il ſe mit à la tête de ſa troupe ſans continuer la chaſſe. En entrant chez la reine, il la trouva fort irritée contre une vieille bergère qui lui rendoit un aſſez mauvais compte de ſes agneaux. Après que la reine eut bien grondé, elle lui dit de ne paroître jamais devant elle.

Cette occaſion favoriſa le deſſein de Conſtancio; il lui conta qu'il avoit rencontré une jeune fille qui déſiroit paſſionnément d'être à elle, qu'elle avoit l'air ſoigneux, & qu'elle ne paroiſſoit pas intéreſſée. La reine goûta fort ce que lui diſoit ſon fils, elle accepta la bergère avant de l'avoir vue, & dit au prince de donner ordre qu'on la menât avec les autres dans les paçages de la couronne. Il fut ravi qu'elle la diſpensât de venir au palais: certains ſentimens empreſſés & jaloux lui faiſoient craindre des rivaux, bien qu'il n'y en eût aucuns qui puſſent lui rien diſputer ni ſur le rang, ni ſur le mérite; il eſt vrai qu'il craignoit moins les grands ſeigneurs que les petits, & qu'il penſoit qu'elle auroit plus de penchant pour un ſimple berger que pour un prince qui étoit ſi proche du trône.

Il ſeroit difficile de raconter toutes les réflexions dont celle-ci étoit ſuivie: que ne reprochoit-il pas à ſon cœur, lui qui juſques alors n'avoit rien aimé, & qui n'avoit trouvé perſonne digne de lui! Il ſe donnoit à une fille d'une naiſſance ſi obſcure, qu'il ne pourroit jamais avouer ſa paſſion ſans rougir: il voulut la combattre; & ſe perſuadant que l'abſence étoit un remède immanquable, particulièrement ſur une tendreſſe naiſſante, il

évita de revoir la bergère ; il suivit son penchant pour la chasse & pour le jeu : en quelque lieu qu'il apperçut des moutons, il s'en détournoit comme s'il eût rencontré des serpens ; de sorte qu'avec un peu de temps, le trait qui l'avoit blessé lui parut moins sensible. Mais un jour des plus ardens de la canicule, Constancio, fatigué d'une longue chasse, se trouvant au bord de la rivière, il en suivit le cours à l'ombre des alisiers qui joignoient leurs branches à celles des saules, & rendoient cet endroit aussi frais qu'agréable. Une profonde revêrie le surprit, il étoit seul, il ne songeoit plus à tous ceux qui l'attendoient, quand il fut frappé tout-d'un-coup par les charmans accens d'une voix qui lui parut céleste ; il s'arrêta pour l'écouter, & ne demeura pas médiocrement surpris d'entendre ces paroles :

Hélas ! j'avois promis de vivre sans ardeur ;
Mais l'amour prend plaisir à me rendre parjure ;
Je me sens déchirer d'une vive blessure,
Constancio devient le maître de mon cœur.
L'autre jour je le vis dans cette solitude ;
Fatigué du travail qu'il trouve en ces forêts ;
Il chantoit son inquiétude ;
Assis sous ces ombrages frais.
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue ;
Je demeurai long-temps immobile, éperdue ;

De la main de l'Amour je vis partir les traits
Que je porte au fond de mon ame.
Le mal que je ressens a pour moi trop d'attraits;
Je vois par l'ardeur qui m'enflamme,
Que je n'en guérirai jamais.

Sa curiosité l'emporta sur le plaisir qu'il avoit d'entendre chanter si bien : il s'avança diligemment ; le nom de Constancio l'avoit frappé, car c'étoit le sien ; mais cependant un berger pouvoit le porter aussi-bien qu'un prince, & ainsi il ne savoit si c'étoit pour lui ou pour quelqu'autre que ces paroles avoient été faites. Il eut à peine monté sur une petite éminence couverte d'arbres, qu'il apperçut au pied la belle Constancia : elle étoit assise sur le bord d'un ruisseau, dont la chûte précipitée faisoit un bruit si agréable, qu'elle sembloit y vouloir accorder sa voix. Son fidelle mouton, couché sur l'herbe, se tenoit comme un mouton favori bien plus près d'elle que les autres; Constancia lui donnoit de temps en temps de petits coups de sa houlette, elle le caressoit d'un air enfantin, & toutes les fois qu'elle le touchoit, il baisoit sa main, & la regardoit avec des yeux tout pleins d'esprit. Ah! que tu serois heureux, disoit le prince tout bas, si tu connoissois le prix des caresses qui te sont faites! Hé quoi! cette bergère est encore plus

belle que lorſque je la rencontrai ! Amour ! Amour ! que veux-tu de moi ? dois-je l'aimer, ou plutôt ſuis-je encore en état de m'en défendre ? Je l'avois évitée ſoigneuſement, parce que je ſentois bien tout le danger qu'il y a de la voir ; quelles impreſſions, grands dieux, ces premiers mouvemens ne firent-ils pas ſur moi ! Ma raiſon eſſayoit de me ſecourir, je fuyois un objet ſi aimable : hélas ! je le trouve, mais celui dont elle parle eſt l'heureux berger qu'elle a choiſi !

Pendant qu'il raiſonnoit ainſi, la bergère ſe leva pour raſſembler ſon troupeau, & le faire paſſer dans un autre endroit de la prairie où elle avoit laiſſé ſes compagnes. Le prince craignit de perdre cette occaſion de lui parler : il s'avança vers elle d'un air empreſſé : Aimable bergère, lui dit-il, ne voulez-vous pas bien que je vous demande ſi le petit ſervice que je vous ai rendu vous a fait quelque plaiſir ? A ſa vue, Conſtancia rougit, ſon teint parut animé des plus vives couleurs : Seigneur, lui dit-elle, j'aurois pris ſoin de vous faire mes très-humbles remerciemens, s'il convenoit à une pauvre fille comme moi d'en faire à un prince comme vous ; mais encore que j'aie manqué, le ciel m'eſt témoin que je n'en ſuis point ingrate, & que je prie les dieux de com-

bler vos jours de bonheur. Conſtancia, répliqua-t-il, s'il eſt vrai que mes bonnes intentions vous aient touchée au point que vous le dites, il vous eſt aiſé de me le marquer. Hé! que puis-je faire pour vous, ſeigneur, répliqua-t-elle d'un air empreſſé? Vous pouvez me dire, ajouta-t-il, pour qui ſont les paroles que vous venez de chanter. Comme je ne les ai pas faites, répartit-elle, il me ſeroit difficile de vous apprendre rien là-deſſus.

Dans le temps qu'elle parloit, il l'examinoit, il la voyoit rougir, elle étoit embarraſſée & tenoit les yeux baiſſés. Pourquoi me cacher vos ſentimens, Conſtancia, lui dit-il; votre viſage trahit le ſecret de votre cœur, vous aimez? il ſe tut & la regarda encore avec plus d'application. Seigneur, lui dit-elle, les choſes où j'ai quelque intérêt méritent ſi peu qu'un grand prince s'en informe, & je ſuis ſi accoutumée à garder le ſilence avec mes chères brebis, que je vous ſupplie de me pardonner ſi je ne réponds point à vos queſtions; elle s'éloigna ſi vîte qu'il n'eut pas le temps de l'arrêter.

La jalouſie ſert quelquefois de flambeau pour r'allumer l'amour: celui du prince prit dans ce moment tant de forces qu'il ne s'éteignit jamais; il trouva mille grâces nouvelles dans

cette jeune perſonne, qu'il n'avoit point remarquées la première fois qu'il la vit ; la manière dont elle le quitta lui fit croire, autant que les paroles, qu'elle étoit prévenue pour quelque berger. Une profonde triſteſſe s'empara de ſon ame, il n'oſa la ſuivre, bien qu'il eût une extrême envie de l'entretenir : il ſe coucha dans le même lieu qu'elle venoit de quitter ; & après avoir eſſayé de ſe ſouvenir des paroles qu'elle venoit de chanter, il les écrivit ſur ſes tablettes, & les examina avec attention. Ce n'eſt que depuis quelques jours, diſoit-il, qu'elle a vu ce Conſtancio qui l'occupe : faut-il que je me nomme comme lui, & que je ſois ſi éloigné de ſa bonne fortune ? qu'elle m'a regardé froidement ! elle me paroît plus indifférente aujourd'hui que lorſque je la rencontrai la première fois ; ſon plus grand ſoin a été de chercher un prétexte pour s'éloigner de moi. Ces penſées l'affligèrent ſenſiblement, car il ne pouvoit comprendre qu'une ſimple bergère pût être ſi indifférente pour un grand prince.

Dès qu'il fut de retour, il fit appeler un jeune garçon qui étoit de tous ſes plaiſirs ; il avoit de la naiſſance, il étoit aimable ; il lui ordonna de s'habiller en berger, d'avoir un troupeau, & de le conduire tous les jours aux

pacages de la reine, afin de voir ce que faisoit Conftancia, fans lui être fufpect. Mirtain (c'eft ainfi qu'il fe nommoit) avoit trop envie de plaire à fon maître pour en négliger une occafion qui paroiffoit l'intéreffer; il lui promit de s'acquitter fort bien de fes ordres, & dès le lendemain, il fut en état d'aller dans la plaine : celui qui en prenoit foin ne l'y auroit pas reçu s'il n'eût montré un ordre du prince, difant qu'il étoit fon berger, & qu'il l'avoit chargé de fes moutons.

Auffitôt on le laiffa venir parmi la troupe champêtre; il étoit galant, il plut fans peine aux bergères; mais à l'égard de Conftancia, il lui trouvoit un air de fierté fi fort au-deffus de ce qu'elle paroiffoit être, qu'il ne pouvoit accorder tant de beauté, d'efprit & de mérite avec la vie ruftique & champêtre qu'elle menoit; il la fuivoit inutilement, il la trouvoit toujours feule au fond des bois, qui chantoit d'un air occupé; il ne voyoit aucuns bergers qui ofaffent entreprendre de lui plaire, la chofe fembloit trop difficile. Mirtain tenta cette grande aventure, il fe rendit affidu auprès d'elle, & connut par fa propre expérience, qu'elle ne vouloit point d'engagement.

Il rendoit compte tous les foirs au prince

de la ſituation des choſes; tout ce qu'il lui apprenoit ne ſervoit qu'à le déſeſpérer. Ne vous y trompez pas, ſeigneur, lui dit-il un jour, cette belle fille aime; il faut que ce ſoit en ſon pays. Si cela étoit, reprit le prince, ne voudroit-elle pas y retourner ? Que ſavons-nous, ajouta Mirtain, ſi elle n'a point quelques raiſons qui l'empêchent de revoir ſa patrie, elle eſt peut-être en colère contre ſon amant ? Ah! s'écria le prince, elle chante trop tendrement les paroles que j'ai entendues: il eſt vrai, continua Mirtain, que tous les arbres ſont couverts de chiffres de leurs noms; & puiſque rien ne lui plaît ici, ſans doute quelque choſe lui a plu ailleurs. Eprouve, dit le prince, ſes ſentimens pour moi, dis-en du bien, dis-en du mal, tu pourras connoître ce qu'elle penſe.

Mirtain ne manqua pas de chercher une occaſion de parler à Conſtancia. Qu'avez-vous, belle bergère, lui dit-il ? Vous paroiſſez mélancolique malgré toutes les raiſons que vous avez d'être plus gaie qu'une autre ? Et quels ſujets de joie me trouvez-vous, lui dit-elle, je ſuis réduite à garder des moutons; éloignée de mon pays, je n'ai aucunes nouvelles de mes parens, tout cela eſt-il fort agréable ? Non, répliqua-t-il, mais vous êtes la plus aimable perſonne du monde, vous avez beaucoup

beaucoup d'esprit, vous chantez d'une manière ravissante, & rien ne peut égaler votre beauté. Quand je posséderois tous ces avantages, ils me toucheroient peu, dit-elle, en poussant un profond soupir. Quoi donc, ajouta Mirtain, vous avez de l'ambition, vous croyez qu'il faut être née sur le trône & du sang des dieux, pour vivre contente? Ah! détrompez-vous de cette erreur, je suis au prince Constancio, & malgré l'inégalité de nos conditions, je ne laisse pas de l'approcher quelquefois, je l'étudie, je pénètre ce qui se passe dans son ame, & je sais qu'il n'est point heureux. Hé! qui trouble son repos, dit la princesse? Une passion fatale, continua Mirtain. Il aime, reprit-elle d'un air inquiet, hélas! que je le plains! mais que dis-je, continua-t-elle en rougissant? Il est trop aimable pour n'être pas aimé. Il n'ose s'en flatter, belle bergère, dit-il; & si vous vouliez bien le mettre en repos là-dessus, il ajouteroit plus de foi à vos paroles qu'à aucune autre. Il ne me convient pas, dit-elle, de me mêler des affaires d'un si grand prince; celles dont vous me parlez sont trop particulières pour que je m'avise d'y entrer. Adieu, Mirtain, ajouta-t-elle, en le quittant brusquement, si vous voulez m'obliger, ne me parlez plus de votre prince ni de ses amours.

Elle s'éloigna toute émue, elle n'avoit pas été indifférente au mérite du prince ; le premier moment qu'elle le vit ne s'effaça plus de sa pensée, & sans le charme secret qui l'arrêtoit malgré elle, il est certain qu'elle auroit tout tenté pour retrouver la fée Souveraine. Au reste, l'on s'étonnera que cette habile personne qui savoit tout ne vînt pas la chercher, mais cela ne dépendoit plus d'elle. Aussitôt que le géant eut rencontré la princesse, elle fut soumise à la fortune pour un certain temps, il falloit que sa destinée s'accomplît, de sorte que la fée se contentoit de la venir voir dans un rayon du soleil ; les yeux de Constancia ne le pouvoient regarder assez fixement pour l'y remarquer.

Cette aimable personne s'étoit apperçue avec dépit, que le prince l'avoit si fort négligée, qu'il ne l'auroit pas revue si le hasard ne l'eût conduit dans le lieu où elle chantoit ; elle se vouloit un mal mortel des sentimens qu'elle avoit pour lui ; & s'il est possible d'aimer & de haïr en même temps, je puis dire qu'elle le haïssoit parce qu'elle l'aimoit trop. Combien de larmes répandoit-elle en secret ! Le seul Ruson en étoit témoin ; souvent elle lui confioit ses ennuis comme s'il avoit été capable de l'entendre ; & lorsqu'il bondissoit dans

la plaine avec les brebis : prends garde, Ruſon, prends garde, s'écrioit-elle, que l'amour ne t'enflamme ; de tous les maux c'eſt le plus grand, & ſi tu aimes ſans être aimé, pauvre petit mouton, que feras-tu ?

Ces réflexions étoient ſuivies de mille reproches qu'elle ſe faiſoit ſur ſes ſentimens pour un prince indifférent ; elle avoit bien envie de l'oublier, lorſqu'elle le trouva qui s'étoit arrêté dans un lieu agréable pour y rêver avec plus de liberté à la Bergère qu'il fuyoit. Enfin, accablé de ſommeil, il ſe coucha ſur l'herbe ; elle le vit, & ſon inclination pour lui prit de nouvelles forces ; elle ne put s'empêcher de faire les paroles qui donnèrent lieu à l'inquiétude du prince. Mais de quel ennui ne fut-elle pas frappée à ſon tour, lorſque Mirtain lui dit que Conſtancio aimoit ! Quelqu'attention qu'elle eût faite ſur elle-même, elle n'avoit pas été maîtreſſe de s'empêcher de changer pluſieurs fois de couleur. Mirtain, qui avoit ſes raiſons pour l'étudier, le remarqua, il en fut ravi, & courut rendre compte à ſon maître de ce qui s'étoit paſſé.

Le prince avoit bien moins de diſpoſition à ſe flatter que ſon confident ; il ne crut voir que de l'indifférence dans le procédé de la bergère, il en accuſa l'heureux Conſtancio

qu'elle aimoit, & dès le lendemain il fut la chercher. Auſſitôt qu'elle l'apperçut, elle s'enfuit comme ſi elle eût vu un tigre ou un lion; la fuite étoit le ſeul remède qu'elle imaginoit à ſes peines. Depuis ſa converſation avec Mirtain, elle comprit qu'elle ne devoit rien oublier pour l'arracher de ſon cœur, & que le moyen d'y réuſſir, c'étoit de l'éviter.

Que devint Conſtancio, quand ſa bergère s'éloigna ſi bruſquement? Mirtain étoit auprès de lui. Tu vois, lui dit-il, tu vois l'heureux effet de tes ſoins, Conſtancia me hait, je n'oſe la ſuivre pour m'éclaircir moi-même de ſes ſentimens. Vous avez trop d'égards pour une perſonne ſi ruſtique, répliqua Mirtain; &, ſi vous le voulez, Seigneur, je vais lui ordonner de votre part de venir vous trouver. Ah! Mirtain, s'écria le prince, qu'il y a de différence entre l'amant & le confident! Je ne penſe qu'à plaire à cette aimable fille, je lui ai trouvé une ſorte de politeſſe qui s'accommoderoit mal des airs bruſques que tu veux prendre; je conſens à ſouffrir plutôt qu'à la chagriner. En achevant ces mots, il fut d'un autre côté, avec une ſi profonde mélancolie, qu'il pouvoit faire pitié à une perſonne moins touchée que Conſtancia.

Dès qu'elle l'eut perdu de vue, elle revint

sur ses pas, pour avoir le plaisir de se trouver dans l'endroit qu'il venoit de quitter. C'est ici, disoit-elle, où il s'est arrêté, c'est-là qu'il m'a regardée; mais, hélas! dans tous ces lieux il n'a que de l'indifférence pour moi, il y vient pour rêver en liberté à ce qu'il aime: cependant, continuoit-elle, ai-je raison de me plaindre? Par quel hasard voudroit-il s'attacher à une fille qu'il croit si fort au-dessous de lui? Elle vouloit quelquefois lui apprendre ses aventures; mais la fée Souveraine lui avoit défendu si absolument de n'en point parler, que pour lors son obéissance prévalut sur ses propres intérêts, & elle prit la résolution de garder le silence.

Au bout de quelques jours le Prince revint encore, elle l'évita soigneusement, il en fut affligé, & chargea Mirtain de lui en faire des reproches; elle feignit de n'y avoir pas fait réflexion, mais que puisqu'il daignoit s'en appercevoir, elle y prendroit garde. Mirtain, bien content d'avoir tiré cette parole d'elle, en avertit son maître; dès le lendemain il vint la chercher. A son abord elle parut interdite; quand il lui parla de ses sentimens, elle le fut bien davantage: quelqu'envie qu'elle eût de le croire, elle appréhendoit de se tromper, & que jugeant d'elle par ce qu'il en voyoit,

il ne voulût peut-être se faire un plaisir de l'éblouir par une déclaration qui ne convenoit point à une pauvre bergère. Cette pensée l'irrita, elle en parut plus fière, & reçut si froidement les assurances qu'il lui donnoit de sa passion, qu'il se confirma tous ses soupçons. Vous êtes touchée, lui dit-il; un autre a su vous charmer; mais j'atteste les dieux que si je peux le connoître, il éprouvera tout mon courroux. Je ne vous demande grâce pour personne, Seigneur, répliqua-t-elle; si vous êtes jamais informé de mes sentimens, vous les trouverez bien éloignés de ceux que vous m'attribuez. Le prince, à ces mots, reprit quelque espérance, mais elle fut bientôt détruite par la suite de leur conversation; car elle lui protesta qu'elle avoit un fond d'indifférence invincible, & qu'elle sentoit bien qu'elle n'aimeroit de sa vie. Ces dernières paroles le jetèrent dans une douleur inconcevable, il se contraignit pour ne lui pas montrer toute sa douleur.

Soit la violence qu'il s'étoit faite, soit l'excès de sa passion, qui avoit pris de nouvelles forces par les difficultés qu'il envisageoit, il tomba si dangereusement malade, que les médecins ne connoissant rien à la cause de son mal, désespérèrent bientôt de sa vie. Mir-

tain ; qui étoit toujours demeuré par son ordre auprès de Constancia, lui en apprit les fâcheuses nouvelles, elle les entendit avec un trouble & une émotion difficiles à exprimer. Ne savez-vous point quelque remède, lui dit-il, pour la fièvre & pour les grands maux de tête & de coeur ? J'en sais un, répliqua-t-elle, ce sont des simples avec des fleurs ; tout consiste dans la manière de les appliquer. Ne viendrez vous pas au palais pour cela, ajouta-t-il ? Non, dit-elle, en rougissant, je craindrois trop de ne pas réussir. Quoi! vous pourriez négliger quelque chose pour nous le rendre, continua-t-il ? Je vous croyois bien dure, mais vous l'êtes encore cent fois plus que je ne l'avois imaginé. Les reproches de Mirtain faisoient plaisir à Constancia, elle étoit ravie qu'il la pressât de voir le prince : ce n'étoit que pour se procurer cette satisfaction, qu'elle s'étoit vantée de savoir un remède propre à le soulager, car il est vrai qu'elle n'en avoit aucun.

Mirtain se rendit auprès de lui, il lui conta ce que la bergère avoit dit, & avec quelle ardeur elle souhaitoit le retour de sa santé. Tu cherches à me flatter, lui dit Constancio, mais je te le pardonne, & je voudrois (dussé-je être trompé) pouvoir penser que cette belle fille a quelqu'amitié pour moi. Vas chez la

reine, dis-lui qu'une de ſes bergères a un ſecret merveilleux, qu'elle pourra me guérir, obtiens permiſſion de l'amener: cours, vole, Mirtain, les momens vont me paroître des ſiècles.

La reine n'avoit pas encore vu la bergère quand Mirtain lui en parla; elle dit qu'elle n'ajoutoit point foi à ce que de petites ignorantes ſe piquoient de ſavoir, & que c'étoit là une folie. Certainement, madame, lui dit-il, l'on peut quelquefois trouver plus de ſoulagement dans l'uſage des ſimples que dans tous les livres d'Eſculape. Le prince ſouffre tant, qu'il ſouhaite d'éprouver tout ce que cette jeune-fille propoſe. Volontiers, dit la reine; mais ſi elle ne le guérit pas, je la traiterai ſi rudement, qu'elle n'aura plus l'audace de ſe vanter mal-à-propos. Mirtain retourna vers ſon maître, il lui rendit compte de la mauvaiſe humeur de la reine, & qu'il en craignoit les effets pour Conſtancia. J'aimerois mieux mourir, s'écria le prince; retourne ſur tes pas, dis à ma mere que je la prie de laiſſer cette belle fille auprès de ſes innocentes brebis: quel paiement, continua-t-il, pour la peine qu'elle prendroit! je ſens que cette idée redouble mon mal.

Mirtain courut chez la reine, lui dire de la part du prince de ne point faire venir Conſ-

tancia ; mais comme elle étoit naturellement fort prompte, elle se mit en colère de ses irrésolutions : je l'ai envoyé querir, dit-elle : si elle guérit mon fils, je lui donnerai quelque chose ; si elle ne le guérit pas, je sais ce que j'ai à faire. Retournez auprès de lui, & tâchez de le divertir, il est dans une mélancolie qui me désole. Mirtain lui obéit, & se garda bien de dire à son maître la mauvaise humeur où il l'avoit trouvée, car il seroit mort d'inquiétude pour sa bergère.

Le pacage royal étoit si proche de la ville, qu'elle ne tarda pas long-temps à s'y rendre, sans compter qu'elle étoit guidée par une passion qui fait aller ordinairement bien vîte. Lorsqu'elle fut au palais, on vint le dire à la reine ; mais elle ne daigna pas la voir, elle se contenta de lui mander qu'elle prît bien garde à ce qu'elle alloit entreprendre ; que si elle manquoit de guérir le prince, elle la feroit coudre dans un sac, & jeter dans la rivière. A cette menace la belle princesse pâlit, son sang se glaça. Hélas! dit-elle en elle-même, ce châtiment m'est bien dû, j'ai fait un mensonge lorsque je me suis vantée d'avoir quelque science, & mon envie de voir Constancio n'est pas assez raisonnable pour que les dieux me protègent ; elle baissa doucement la tête,

laissant couler des larmes sans rien répondre.

Ceux qui étoient autour d'elle l'admiroient, elle leur paroissoit plutôt une fille du ciel qu'une personne mortelle. De quoi vous défiez-vous, aimable bergère, lui dirent-ils! vous portez dans vos yeux la mort & la vie, un seul de vos regards peut conserver notre jeune prince; venez dans sa chambre, essuyez vos pleurs, & employez vos remèdes sans crainte.

La manière dont on lui parloit, & l'extrême désir qu'elle avoit de le voir, lui redonnèrent de la confiance: elle pria qu'on la laissât entrer dans le jardin pour cueillir elle-même tout ce qui lui étoit nécessaire, elle prit du myrthe, du trèfle, des herbes & des fleurs, les unes dédiées à Cupidon, les autres à sa mère; les plumes d'une colombe, & quelques gouttes de sang d'un pigeon: elle appela à son secours toutes les déïtés & toutes les fées. Ensuite, plus tremblante que la tourterelle quand elle voit un milan, elle dit qu'on pouvoit la mener dans la chambre du prince. Il étoit couché, son visage étoit pâle & ses yeux languissans; mais aussitôt qu'il l'apperçut, il prit une meilleure couleur, elle le remarqua avec une extrême joie.

Seigneur, lui dit-elle, il y a déjà plusieurs jours que je fais des vœux pour le retour de

vôtre santé; mon zèle m'a même engagée à dire à l'un de vos bergers que je savois quelques petits remèdes, & que volontiers j'essayerois de vous soulager; mais la reine m'a mandé que si le ciel m'abandonne dans cette entreprise, elle veut qu'on me noie si vous ne guérissez pas; jugez, seigneur, des alarmes où je suis, & soyez persuadé que je m'intéresse plus à votre conservation par rapport à vous que par rapport à moi. Ne craignez rien, charmante bergère, lui dit-il, les souhaits favorables que vous faites pour ma vie vont me la rendre si chère, que j'en serai occupé très-sérieusement. Je négligeois mes jours: hélas! en puis-je avoir d'heureux, quand je me souviens de ce que je vous ai entendu chanter pour Constancio! Ces fatales paroles & vos froideurs m'ont réduit au triste état où vous me voyez; mais, belle bergère, vous m'ordonnez de vivre, vivons & ne vivons que pour vous.

Constancia ne cachoit qu'avec peine le plaisir que lui causoit une déclaration si obligeante; cependant, comme elle appréhendoit que quelqu'un n'écoutât ce que lui disoit le prince, elle demanda s'il ne trouveroit pas bon qu'elle lui mît un bandeau & des bracelets, des herbes qu'elle avoit cueillies. Il lui tendit les bras

d'une manière si tendre, qu'elle lui attacha promptement un des bracelets, de peur qu'on ne pénétrât ce qui se passoit entr'eux ; & après avoir bien fait de petites cérémonies pour en imposer à toute la cour de ce prince, il s'écria au bout de quelques momens que son mal diminuoit. Cela étoit vrai, comme il le disoit : on appela ses médecins, ils demeurèrent surpris de l'excellence d'un remède dont les effets étoient si prompts ; mais quand ils virent la bergère qui l'avoit appliqué, ils ne s'étonnèrent plus de rien, & dirent en leur jargon, qu'un de ses regards étoit plus puissant que toute la pharmacie ensemble.

La bergère étoit si peu touchée de toutes les louanges qu'on lui donnoit, que ceux qui ne la connoissoient pas, prenoient pour stupidité ce qui avoit une source bien différente : elle se mit dans un coin de la chambre, se cachant à tout le monde, hors à son malade, dont elle s'approchoit de temps en temps pour lui toucher la tête ou le pouls, & dans ces petits momens ils se disoient mille jolies choses où le cœur avoit encore plus de part que l'esprit. J'espère, lui dit-elle, seigneur, que le sac qu'a fait faire la reine pour me noyer, ne servira point à un usage si funeste ; votre santé qui m'est précieuse va se rétablir.

Il ne tiendra qu'à vous, aimable Conſtancia, répondit-il; un peu de part dans votre cœur peut tout faire pour mon repos & pour la conſervation de ma vie.

Le prince ſe leva, & fut dans l'appartement de la reine. Lorſqu'on lui dit qu'il entroit, elle ne voulut pas le croire; elle s'avança bruſquement, & demeura bien ſurpriſe de le trouver à la porte de ſa chambre. Quoi! c'eſt vous, mon fils, mon cher fils, s'écria-t-elle! à qui dois-je une réſurrection ſi merveilleuſe? A vos bontés, madame, lui dit le prince, vous m'avez envoyé chercher la plus habile perſonne qui ſoit dans l'univers; je vous ſupplie de la récompenſer d'une manière proportionnée au ſervice que j'en ai reçu. Cela ne preſſe pas, répondit la reine d'un air rude; c'eſt une pauvre bergère, qui s'eſtimera heureuſe de garder toujours mes moutons.

Dans ce moment le roi arriva, on lui étoit allé annoncer la bonne nouvelle de la guériſon du prince; & comme il entroit chez la reine, la premiére chofe qui frappa ſes yeux, ce fut Conſtancia: ſa beauté, ſemblable au ſoleil qui brille de mille feux, l'éblouit à tel point, qu'il demeura quelques inſtans ſans pouvoir demander à ceux qui étoient près de lui, ce qu'il voyoit de ſi merveilleux, &

depuis quand les déesses habitoient dans son palais; enfin il rappela ses esprits, il s'approcha d'elle, & sachant qu'elle étoit l'enchanteresse qui venoit de guérir son fils, il l'embrassa, & dit galamment qu'il se trouvoit fort mal, & qu'il la conjuroit de le guérir aussi.

Il entra, & elle le suivit. La reine ne l'avoit point encore vue; son étonnement ne se peut représenter; elle poussa un grand cri, & tomba en foiblesse, jetant sur la bergère des regards furieux. Constancio & Constancia en demeurèrent effrayés. Le roi ne savoit à quoi attribuer un mal si subit, toute la cour étoit consternée; enfin la reine revint à elle. Le roi lui demanda plusieurs fois ce qu'elle avoit vu pour se trouver si abattue: elle dissimula son inquiétude, dit que c'étoient des vapeurs; mais le prince, qui la connoissoit bien, en demeura fort inquiet; elle parla à la bergère avec quelque sorte de bonté, disant qu'elle vouloit la garder auprès d'elle, pour avoir soin des fleurs de son parterre. La princesse ressentit de la joie, de penser qu'elle restoit dans un lieu où elle pourroit voir tous les jours Constancio.

Cependant le roi obligea la reine d'entrer dans son cabinet; il lui demanda tendrement ce qui pouvoit la chagriner. Ah! sire, s'é-

cria-t-elle, j'ai fait un rêve affreux, je n'avois jamais vu cette jeune bergère, quand mon imagination me l'a si bien représentée, qu'en jetant les yeux sur son visage, je l'ai reconnue: elle épousoit mon fils; je suis trompée si cette malheureuse paysanne ne me donne bien de la douleur. Vous ajoutez trop de foi à la chose du monde la plus incertaine, lui dit le roi; je vous conseille de ne point agir sur de tels principes; renvoyez la bergère garder vos troupeaux, & ne vous affligez point mal-à-propos. Le conseil du roi fâcha la reine; bien éloignée de le suivre, elle ne s'appliqua plus qu'à pénétrer les sentimens de son fils pour Constancia.

Ce prince profitoit de toutes les occasions de la voir. Comme elle avoit soin des fleurs, elle étoit souvent dans le jardin à les arroser; & il sembloit que lorsqu'elle les avoit touchées, elles en étoient plus brillantes & plus belles. Ruson lui tenoit compagnie, elle lui parloit quelquefois du prince, quoiqu'il ne pût lui répondre; & lorsqu'il l'abordoit, elle demeuroit si interdite, que ses yeux lui découvroient assez le secret de son cœur. Il en étoit ravi, & lui disoit tout ce que la passion la plus tendre peut inspirer.

La reine, sur la foi de son rêve, & bien

davantage ſur l'incomparable beauté de Conſtancia, ne pouvoit plus dormir en repos. Elle ſe levoit avant le jour; elle ſe cachoit tantôt derrière des paliſſades, tantôt au fond d'une grotte, pour entendre ce que ſon fils diſoit à cette belle fille; mais ils avoient l'un & l'autre la précaution de parler ſi bas, qu'elle ne pouvoit agir que ſur des ſoupçons. Elle en étoit encore plus inquiète; elle ne regardoit le prince qu'avec mépris, penſant jour & nuit que cette bergère monteroit ſur le trône.

Conſtancio s'obſervoit autant qu'il lui étoit poſſible, quoique, malgré lui, chacun s'apperçut qu'il aimoit Conſtancia, & que ſoit qu'il la louât par l'habitude qu'il avoit à l'admirer, ou qu'il la blâmât exprès, il s'acquittoit de l'un & de l'autre en homme intéreſſé. Conſtancia, de ſon côté, ne pouvoit s'empêcher de parler du prince à ſes compagnes: comme elle chantoit ſouvent les paroles qu'elle avoit faites pour lui, la reine qui les entendit, ne demeura pas moins ſurpriſe de ſa merveilleuſe voix, que du ſujet de ſa poéſie: que vous ai-je donc fait, juſtes dieux! diſoit-elle, pour me vouloir punir par la choſe du monde qui m'eſt la plus ſenſible? hélas! je deſtinois mon fils à ma nièce, & je vois,

avec un mortel déplaisir, qu'il s'attache à une malheureuse bergère, qui le rendra peut-être rebelle à mes volontés.

Pendant qu'elle s'affligeoit, & qu'elle prenoit mille desseins furieux pour punir Constancia d'être si belle & si charmante, l'amour faisoit sans cesse de nouveaux progrès sur nos jeunes amans. Constancia, convaincue de la sincérité du prince, ne put lui cacher la grandeur de sa naissance & ses sentimens pour lui. Un aveu si tendre & une confidence si particulière le ravirent à tel point, qu'en tout autre lieu que dans le jardin de la reine, il se feroit jeté à ses pieds pour l'en remercier. Ce ne fut pas même sans peine qu'il s'en empêcha; il ne voulut plus combattre sa passion, il avoit aimé Constancia bergère, il est aisé de croire qu'il l'adora lorsqu'il fut son rang; & s'il n'eut pas de peine à se laisser persuader sur une chose aussi extraordinaire que de voir une grande princesse errante par le monde, tantôt bergère & tantôt jardinière, c'est qu'en ce temps-là ces sortes d'aventures étoient très-communes, & qu'il lui trouvoit un air & des manières qui lui étoient caution de la sincérité de ses paroles.

Constancio, touché d'amour & d'estime, jura une fidélité éternelle à la princesse : elle

ne la lui jura pas moins de son côté; ils se promirent de s'épouser dès qu'ils auroient fait agréer leur mariage aux personnes de qui ils dépendoient. La reine s'apperçut de toute la force de cette passion naissante : sa confidente, qui ne cherchoit pas moins qu'elle à découvrir quelque chose pour faire sa cour, vint lui dire un jour que Constancia envoyoit Ruson, tous les matins dans l'appartement du prince; que ce petit mouton portoit deux corbeilles; qu'elle les emplissoit de fleurs, & que Mirtain le conduisoit. La reine, à ces nouvelles, perdit patience: le pauvre Ruson passoit, elle fut l'attendre elle-même; & malgré les prières de Mirtain, elle l'emmena dans sa chambre, elle mit les corbeilles & les fleurs en pièces, & chercha tant, qu'elle trouva dans un gros œillet, qui n'étoit pas encore fleuri, un petit morceau de papier, que Constancia y avoit glissé avec beaucoup d'adresse; elle faisoit de tendres reproches au prince, sur les périls où il s'exposoit presque tous les jours à la chasse. Son billet contenoit ces vers :

Parmi tous mes plaisirs j'éprouve des alarmes;
Mon prince, chaque jour, vous chassez dans ces lieux,
Ciel! pouvez-vous trouver des charmes
A suivre des forêts les hôtes furieux?

Tournez plutôt, tournez vos armes
Contre les tendres cœurs qui cèdent à vos coups:
Des ours & des lions évitez le couroux.

Pendant que la reine s'emportoit contre la bergère, Mirtain étoit allé rendre compte à son maître de la mauvaise aventure du mouton. Le prince, inquiet, accourut dans l'appartement de sa mère; mais elle étoit déjà passée chez le roi. Voyez, seigneur, lui dit-elle, voyez les nobles inclinations de votre fils; il aime cette malheureuse bergère, qui nous a persuadé qu'elle savoit des remèdes sûrs pour le guérir: hélas! elle n'en sait que trop; en effet, continua-t-elle, c'est l'amour qui l'a instruite, elle ne lui a rendu la santé que pour lui faire de plus grands maux; & si nous ne prévenons les malheurs qui nous menacent, mon songe ne se trouvera que trop véritable. Vous êtes naturellement rigoureuse, lui dit le roi, vous voudriez que votre fils ne songeât qu'à la princesse que vous lui destinez; la chose n'est pas aisée, il faut que vous ayez un peu d'indulgence pour son âge. Je ne puis souffrir votre prévention en sa faveur, s'écria la reine, vous ne pouvez jamais le blâmer; tout ce que je vous demande, seigneur, c'est de consentir que je l'éloigne pour quelque temps; l'absence aura

plus de pouvoir que toutes mes raiſons. Le roi aimoit la paix, il donna les mains à ce que ſa femme déſiroit, & ſur-le-champ elle revint dans ſon appartement.

Elle y trouva le prince, il l'attendoit avec la derniere inquiétude : mon fils, lui dit-elle, avant qu'il pût lui parler, le roi vient de me montrer des lettres du roi ſon frère ; il le conjure de vous envoyer dans ſa cour, afin que vous connoiſſiez la princeſſe qui vous eſt deſtinée depuis votre enfance, & qu'elle vous connoiſſe auſſi ; n'eſt-il pas juſte que vous jugiez vous-même de ſon mérite, & que vous l'aimiez avant de vous unir enſemble pour jamais ? Je ne dois pas ſouhaiter des règles particulières pour moi, lui dit le prince : ce n'eſt point la coutume, madame, que les ſouverains paſſent les uns chez les autres, & qu'ils conſultent leur cœur plutôt que les raiſons d'état qui les engagent à faire une alliance ; la perſonne que vous me deſtinez ſera belle ou laide, ſpirituelle ou bête, je ne vous obéirai pas moins. Je t'entends, ſcélérat, s'écria la reine, en éclatant tout-d'un-coup, je t'entends ; tu adores une indigne bergère, tu crains de la quitter : tu la quitteras, où je la ferai mourir à tes yeux ; mais ſi tu pars ſans balancer, & que tu travailles à l'oublier, je la

garderai auprès de moi, & l'aimerai autant que je la hais.

Le prince, aussi pâle que s'il eût été sur le point de perdre la vie, consultoit dans son esprit quel parti il devoit prendre ; il ne voyoit de tous côtés que des peines affreuses, il savoit que sa mère étoit la plus cruelle & la plus vindicative princesse du monde, il craignit que la résistance ne l'irritât, & que sa chère maîtresse n'en ressentît le contre-coup ; enfin pressé de dire s'il vouloit partir, il y consentit, comme un homme consent à boire un verre de poison qui va le tuer.

Il eut à peine donné sa parole, que sortant de la chambre de sa mère, il entra dans la sienne le cœur si serré, qu'il pensa expirer. Il raconta son affliction au fidelle Mirtain, & dans l'impatience d'en faire part à Constancia, il fut la chercher ; elle étoit au fond d'une grotte, où elle se mettoit lorsque les ardeurs du soleil la brûloient dans le parterre ; il y avoit un petit lit de gazon au bord d'un ruisseau, qui tomboit du haut d'un rocher de rocaille. En ce lieu paisible, elle défit les nattes de ses cheveux, ils étoient d'un blond argenté, plus fin que la soie & tout ondés ; elle mit ses pieds nus dans l'eau, dont le murmure agréable, joint à la fatigue du travail, la livrèrent insen-

ſiblement aux douceurs du ſommeil. Bien que ſes yeux fuſſent fermés, ils conſervoient mille attraits ; de longues paupières noires faiſoient éclater toute la blancheur de ſon teint; les grâces & les amours ſembloient s'être raſſemblés autour d'elle, la modeſtie & la douceur augmentoient ſa beauté.

C'eſt en ce lieu que l'amoureux prince la trouva : il ſe ſouvint que la première fois qu'il l'avoit vue elle dormoit auſſi; mais les ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés depuis étoient devenus ſi tendres, qu'il auroit volontiers donné la moitié de ſa vie pour paſſer l'autre auprès d'elle; il la regarda quelque temps avec un plaiſir qui ſuſpendit ſes ennuis; enſuite parcourant ſes beautés, il apperçut ſon pied plus blanc que la neige : il ne ſe laſſoit pas de l'admirer, & s'approchant, il ſe mit à genoux & lui prit la main; auſſitôt elle s'éveilla, elle parut fâchée de ce qu'il avoit vu ſon pied, elle le cacha, en rougiſſant comme une roſe vermeille qui s'épanouit au lever de l'aurore.

Hélas! que cette belle couleur lui dura peu; elle remarqua une nouvelle triſteſſe ſur le viſage de ſon prince : qu'avez-vous, ſeigneur, lui dit-elle, toute effrayée, je connois dans vos yeux que vous êtes affligé? Ah! qui ne le ſeroit, ma c[illegible]e princeſſe, lui dit-il, en

verſant des larmes qu'il n'eut pas la force de retenir, l'on va nous ſéparer, il faut que je parte, ou que j'expoſe vos jours à toutes les violences de la reine : elle ſait l'attachement que j'ai pour vous, elle a même vu le billet que vous m'avez écrit, une de ſes femmes me l'a dit; & ſans vouloir entrer dans ma juſte douleur, elle m'envoie inhumainement chez le roi ſon frère. Que me dites-vous, prince, s'écria-t-elle, vous êtes ſur le point de m'abandonner, & vous croyez que cela eſt néceſſaire pour conſerver ma vie ? pouvez-vous en imaginer un tel moyen ? laiſſez-moi mourir à vos yeux, je ſerai moins à plaindre que de vivre éloignée de vous.

Une converſation ſi tendre ne pouvoit manquer d'être ſouvent interrompue par des ſanglots & par des larmes; ces jeunes amans ne connoiſſoient point encore les rigueurs de l'abſence, ils ne les avoient pas prévues; & c'eſt ce qui ajoutoit de nouveaux ennuis à ceux dont ils avoient été traverſés. Ils ſe firent mille ſermens de ne changer jamais : le prince promit à Conſtancia de revenir avec la dernière diligence : je ne pars, lui dit-il, que pour choquer mon oncle & ſa fille, afin qu'il ne penſe plus à me la donner pour femme, je ne travaillerai qu'à déplaire à cette prin-

cesse, & j'y réussirai. Ne vous montrez donc pas, lui dit Constancia; car vous serez à son gré, quelques soins que vous preniez pour le contraire. Ils pleuroient tous deux si amèrement; ils se regardoient avec une douleur si touchante; ils se faisoient des promesses réciproques si passionnées, que ce leur étoit un sujet de consolation, de pouvoir se persuader toute l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre, & que rien n'altéroit des sentimens si tendres & si vifs.

Le temps s'étoit passé dans cette douce conversation avec tant de rapidité, que la nuit étoit déjà fort obscure avant qu'ils eussent pensé à se séparer; mais la reine voulant consulter le prince sur l'équipage qu'il mèneroit, Mirtain se hâta de le venir chercher; il le trouva encore aux pieds de sa maîtresse, retenant sa main dans les siennes. Lorsqu'ils l'apperçurent, ils se saisirent à tel point, qu'ils ne pouvoient presque plus parler : il dit à son maître que la reine le demandoit, il fallut obéir à ses ordres; la princesse s'éloigna de son côté.

La reine trouva le prince si mélancolique & si changé, qu'elle devina aisément ce qui en étoit la cause; elle ne voulut plus lui en parler, il suffisoit qu'il partît. En effet, tout fut

préparé

préparé avec une telle diligence, qu'il sembloit que les fées s'en mêloient. A son égard il n'étoit occupé que de ce qui avoit quelque rapport à sa passion. Il voulut que Mirtain restât à la cour, pour lui mander tous les jours des nouvelles de sa princesse; il lui laissa ses plus belles pierreries, en cas qu'elle en eût besoin, & sa prévoyance n'oublia rien dans une occasion qui l'intéressoit tant.

Enfin il fallut partir. Le désespoir de nos jeunes amans ne sauroit être exprimé; si quelque chose pouvoit le rendre moins violent, c'étoit l'espoir de se revoir bientôt. Constancia comprit alors toute la grandeur de son infortune: être fille de roi, avoir des états considérables, & se trouver entre les mains d'une cruelle reine, qui éloignoit son fils dans la crainte qu'il ne l'aimât, elle qui ne lui étoit inférieure en rien, & qui devoit être ardemment désirée des premiers souverains de l'univers; mais l'étoile en avoit décidé ainsi.

La reine, ravie de voir son fils absent, ne songea plus qu'à surprendre les lettres qu'on lui écrivoit: elle y réussit, & connut que Mirtain étoit son confident; elle donna ordre qu'on l'arrêtât sur un faux prétexte, & l'envoya dans un château où il souffroit une rude prison. Le prince, à ces nouvelles, s'irrita

beaucoup ; il écrivit au roi & à la reine, pour leur demander la liberté de ſon favori : ſes prières n'eurent aucun effet ; mais ce n'étoit pas en cela ſeul qu'on vouloit lui faire de la peine.

Un jour que la princeſſe ſe leva dès l'aurore, elle entra pour cueillir des fleurs, dont on couvroit ordinairement la toilette de la reine ; elle apperçut le fidelle Ruſon qui marchoit aſſez loin devant elle, & qui retourna ſur ſes pas tout effrayé ; comme elle s'avançoit pour voir ce qui lui cauſoit tant de peur, qu'il la tiroit par ſa robe, afin de l'en empêcher (car il étoit tout plein d'eſprit) elle entendit les ſifflemens aigus de pluſieurs ſerpens ; auſſitôt elle fut environnée de crapauds, de vipères, de ſcorpions, d'aſpics & de ſerpens qui l'entourèrent ſans la piquer ; ils s'élançoient en l'air pour ſe jeter ſur elle, & retomboient toujours dans la même place, ne pouvant avancer.

Malgré la frayeur dont elle étoit ſaiſie, elle ne laiſſa pas de remarquer ce prodige, & elle ne put l'attribuer qu'à une bague conſtellée qui venoit de ſon amant. De quelque côté qu'elle ſe tournât, elle voyoit accourir ces venimeuſes bêtes, les allées en étoient pleines, il y en avoit ſur les fleurs & ſous les arbres. La

belle Constancia ne savoit que devenir, elle apperçut la reine à sa fenêtre qui rioit de sa frayeur; elle connut alors qu'elle ne devoit pas se promettre d'être secourue par ses ordres. Il faut mourir, dit-elle généreusement, ces affreux monstres qui m'environnent ne sont point venus tous seuls ici, c'est la reine qui les y a fait apporter, la voilà qui veut être spectatrice de la déplorable fin de ma vie; certainement elle a été jusqu'à cette heure si malheureuse, que je n'ai pas lieu de l'aimer, & si j'en regrette la perte, les dieux, les justes dieux me sont témoins de ce qui me touche en cette occasion.

Après avoir parlé ainsi, elle s'avança, tous les serpens & leurs camarades s'éloignoient d'elle, à mesure qu'elle marchoit vers eux; elle sortit de cette manière avec autant d'étonnement qu'elle en causoit à la reine; il y avoit long-temps qu'on apprêtoit ces dangereuses bêtes pour faire périr la bergère par leurs piqûres; elle pensoit que son fils n'en seroit point surpris, qu'il attribueroit sa mort à une cause naturelle, & qu'elle seroit à couvert de ses reproches; mais son projet ayant manqué, elle eut recours à un autre expédient.

Il y avoit au bout de la forêt une fée d'un abord inaccessible, car elle avoit des éléphans

qui couroient ſans ceſſe autour de la forêt, & qui dévoroient les pauvres voyageurs, leurs chevaux, & juſqu'aux fers dont ils étoient ferrés, tant ils avoient bon appétit. La reine étoit convenue avec elle, que ſi par un haſard preſque inouï, quelqu'un de ſa part arrivoit juſques à ſon palais, elle le chargeroit de quelque choſe de mortel pour lui rapporter.

Elle appela Conſtancia, elle lui donna ſes ordres, & lui dit de partir : elle avoit entendu parler à toutes ſes compagnes du péril qu'il y avoit d'aller dans cette forêt ; & même une vieille bergère lui avoit raconté qu'elle s'en étoit tirée heureuſement par le ſecours d'un petit mouton qu'elle avoit mené avec elle ; car quelque furieux que ſoient les éléphans, lorſqu'ils voient un agneau, ils deviennent auſſi doux que lui : cette même bergère lui avoit encore dit, qu'ayant été chargée de rapporter une ceinture brûlante à la reine, dans la crainte qu'elle ne la lui fît mettre, elle en avoit entouré des arbres qui en avoient été conſumés, & qu'enſuite la ceinture ne lui fit plus le mal que la reine avoit eſpéré.

Lorſque la princeſſe écoutoit ce conte, elle ne croyoit pas qu'il lui feroit un jour utile ; mais quand la reine lui eut prononcé ſes ordres (d'un air ſi abſolu, que l'arrêt en étoit

irrévocable) elle pria les dieux de la favoriſer : elle prit Ruſon avec elle, & partit pour la forêt périlleuſe. La reine fut ravie : nous ne verrons plus, dit-elle au roi, l'objet odieux des amours de notre fils, je l'ai envoyée dans un lieu où mille comme elle ne feroient pas le quart du déjeûner des éléphans. Le roi lui dit qu'elle étoit trop vindicative, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir regret à la plus belle fille qu'il eût jamais vue : vraiment, repliqua-t-elle, je vous conſeille de l'aimer, & de répandre des larmes pour ſa mort, comme l'indigne Conſtancio en répand pour ſon abſence.

Cependant Conſtancia fut à peine dans la forêt, qu'elle ſe vit entourée d'éléphans : ces horribles coloſſes, ravis de voir le beau mouton qui marchoit plus hardiment que ſa maîtreſſe, le careſſoient auſſi doucement avec leurs formidables trompes, qu'une dame auroit pu le faire avec ſa main ; la princeſſe avoit tant de peur que les éléphans ne ſéparaſſent ſes intérêts d'avec ceux de Ruſon, qu'elle le prit entre ſes bras, quoiqu'il fût déjà lourd : de quelque côté qu'elle ſe tournât, elle le leur montroit toujours ; ainſi elle s'avançoit diligemment vers le palais de cette inacceſſible vieille.

Elle y parvint avec beaucoup de crainte & de peine: ce lieu lui parut fort négligé; la fée qui l'habitoit ne l'étoit pas moins: elle cachoit une partie de son étonnement, de la voir chez elle, car il y avoit bien long-temps qu'aucunes créatures n'avoient pu y parvenir. Que demandez-vous, la belle fille, lui dit-elle? la princesse lui fit humblement les recommandations de la reine, & la pria de sa part de lui envoyer la ceinture d'amitié: elle ne sera pas refusée, dit-elle, sans doute c'est pour vous. Je ne sais point, madame, répliqua-t-elle. Oh! pour moi, je le sais bien: & prenant dans sa cassette une ceinture de velours bleu, d'où pendoient de longs cordons pour mettre une bourse, des ciseaux & un couteau; elle lui fit ce beau présent: tenez, lui dit-elle, cette ceinture vous rendra toute aimable, pourvu que vous la mettiez aussitôt que vous serez dans la forêt.

Après que Constancia l'eut remerciée, elle se chargea de Ruson qui lui étoit plus nécessaire que jamais; les éléphans lui firent fête, & la laissèrent passer malgré leur inclination dévorante: elle n'oublia pas de mettre la ceinture d'amitié autour d'un arbre; en même temps il se prit à brûler, comme s'il eût été dans le plus grand feu du monde; elle en ôta

la ceinture, & fut la porter ainsi d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'elle ne les brûlât plus; ensuite elle arriva au palais, fort lasse.

Quand la reine la vit, elle demeura si surprise, qu'elle ne put s'en taire. Vous êtes une friponne, lui dit-elle; vous n'avez point été chez mon amie la fée? Vous me pardonnerez, madame, répondit la belle Constancia, je vous rapporte la ceinture d'amitié que je lui ai demandée de votre part. Ne l'avez-vous pas mise, ajouta la reine? Elle est trop riche pour une pauvre bergère comme moi, répliqua-t-elle: non, non, dit la reine, je vous la donne pour votre peine, ne manquez-pas de vous en parer. Mais, dites-moi, qu'avez-vous rencontré sur le chemin? j'ai vu, dit-elle, des éléphans si spirituels, & qui ont tant d'adresse, qu'il n'y a point de pays où l'on ne prît plaisir à les voir; il semble que cette forêt est leur royaume, & qu'il y en a entr'eux de plus absolus les uns que les autres. La reine étoit bien chagrine, & ne disoit pas tout ce qu'elle pensoit; mais elle espéroit que la ceinture brûleroit la bergère, sans que rien au monde pût l'en garantir. Si les éléphans t'ont fait grace, disoit-elle tout bas, la ceinture me vengera: tu verras, malheureuse, quelle

amitié j'ai pour toi, & le profit que tu recevras d'avoir su plaire à mon fils !

Constancia s'étoit retirée dans sa petite chambre, où elle pleuroit l'absence de son cher prince; elle n'osoit lui écrire, parce que la reine avoit des espions en campagne qui arrêtoient les couriers, & elle avoit pris de cette manière les lettres de son fils. Hélas! Constancio, disoit-elle, vous recevrez bientôt de tristes nouvelles de moi; vous ne deviez point partir, & m'abandonner aux fureurs de votre mère; vous m'auriez défendue, ou vous auriez reçu mes derniers soupirs; au lieu que je suis livrée à son pouvoir tyrannique, & que je me trouve sans aucune consolation.

Elle alla au point du jour dans le jardin travailler à son ordinaire; elle y trouva encore mille bêtes venimeuses, dont sa bague la garantit: elle avoit mis la ceinture de velours bleu; & quand la reine l'apperçut, qui cueilloit des fleurs aussi tranquillement que si elle n'avoit eu qu'un fil autour d'elle, il n'a jamais été un dépit égal au sien. Quelle puissance s'intéresse pour cette bergère, s'écria-t-elle? Par ses attraits elle enchante mon fils, & par des simples innocens elle lui rend la santé; les serpens, les aspics rampent à ses pieds sans la piquer: les éléphans à sa vue de-

viennent obligeans & gracieux ; la ceinture qui devoit l'avoir brûlée par le pouvoir de féerie, ne fert qu'à la parer : il faut donc que j'aie recours à des remèdes plus certains.

Elle envoya auffitôt au port le capitaine de fes gardes, en qui elle avoit beaucoup de confiance, pour voir s'il n'y avoit point de navires prêts à partir pour les régions les plus éloignées ; il en trouva un qui devoit mettre à la voile au commencement de la nuit : la reine en eut grande joie, elle fit parler au patron, on lui propofa d'acheter la plus belle efclave qui fût au monde. Le marchand ravi le voulut bien : il vint au palais ; & fans que la pauvre Conftancia en sût rien, il la vit dans le jardin ; il demeura furpris des charmes de cette incomparable fille, & la reine qui favoit tout mettre à profit, parce qu'elle étoit très-avare, la vendit fort cher.

Conftancia ignoroit les nouveaux déplaifirs qu'on lui préparoit, elle fe retira de bonne heure dans fa petite chambre, pour avoir le plaifir de rêver fans témoins à Conftancio, & de faire réponfe à une de fes lettres qu'elle avoit enfin reçue : elle la lifoit, fans pouvoir quitter une lecture fi agréable, lorfqu'elle vit entrer la reine. Cette princeffe avoit une clef qui ouvroit toutes les ferrures du palais : elle

étoit ſuivie de deux muets & de ſon capitaine des gardes ; les muets lui mirent un mouchoir dans la bouche, lièrent ſes mains & l'enlevèrent. Ruſon voulut ſuivre ſa chère maîtreſſe, la reine ſe jeta ſur lui & l'en empêcha, car elle craignoit que ſes bêlemens ne fuſſent entendus ; elle vouloit que tout ſe paſsât avec beaucoup de ſecret & de ſilence. Ainſi Conſtancia n'ayant aucun ſecours, fut tranſportée dans le vaiſſeau : comme l'on n'attendoit qu'elle pour partir, il cingla auſſitôt en haute mer.

Il faut lui laiſſer faire ſon voyage. Telle étoit ſa triſte fortune, car la fée Souveraine n'avoit pu fléchir le Deſtin en ſa faveur ; & tout ce qu'elle pouvoit, c'étoit de la ſuivre par-tout dans une nuée obſcure où perſonne ne la voyoit. Cependant le prince Conſtancio occupé de ſa paſſion, ne gardoit point de meſure avec la princeſſe qu'on lui avoit deſtinée : bien qu'il fût naturellement le plus poli de tous les hommes, il ne laiſſoit pas de lui faire mille bruſqueries ; elle s'en plaignoit ſouvent à ſon père, qui ne pouvoit s'empêcher d'en quereller ſon neveu ; ainſi le mariage ſe reculoit fort. Quand la reine trouva à propos d'écrire au prince que Conſtancia étoit à l'extrémité, il en reſſentit une douleur inexprimable ; il ne voulut

plus garder de mesures dans une rencontre où sa vie couroit pour le moins autant de risque que celle de sa maîtresse, & il partit comme un éclair.

Quelque diligence qu'il pût faire, il arriva trop tard. La reine, qui avoit prévu son retour, fit dire pendant quelques jours que Constancia étoit malade; elle mit auprès d'elle des femmes qui savoient parler & se taire, comme il leur étoit ordonné. Le bruit de sa mort se répandit ensuite, & l'on enterra une figure de cire, disant que c'étoit elle. La reine, qui cherchoit tous les moyens possibles de convaincre le prince de cette mort, fit sortir Mirtain de prison, pour qu'il assistât à ses funérailles; de sorte que le jour de son enterrement ayant été su de tout le monde, chacun y vint pour regretter cette charmante fille; & la reine qui composoit son visage comme elle vouloit, feignit de sentir cette perte par rapport au prince.

Il arriva avec toute l'inquiétude qu'on peut se figurer; quand il entra dans la ville, il ne put s'empêcher de demander au premier qu'il trouva, des nouvelles de sa chère Constancia: ceux qui lui répondirent ne la connoissoient point; & n'étant préparés sur rien, ils lui dirent qu'elle étoit morte. A ces funestes

paroles il ne fut plus le maître de sa douleur; il tomba de cheval sans pouls, sans voix. On s'assembla; l'on vit que c'étoit le prince, chacun s'empressa de le secourir, & on le porta presque mort au palais.

Le roi ressentit vivement le pitoyable état de son fils; la reine s'y étoit préparée, elle crut que le temps & la perte de ses tendres espérances le guériroient; mais il étoit trop touché pour se consoler: son déplaisir bien loin de diminuer augmentoit à tous momens: il passa deux jours sans voir ni parler à personne; il alla ensuite dans la chambre de la reine, les yeux pleins de larmes, la vue égarée, le visage pâle. Il lui dit que c'étoit elle qui avoit fait mourir sa chère Constancia, mais qu'elle en seroit bientôt punie puisqu'il alloit mourir, & qu'il vouloit aller au lieu où elle étoit enterrée.

La reine ne pouvant l'en détourner, prit le parti de le conduire elle-même dans un bois planté de cyprès, où elle avoit fait élever le tombeau. Quand le prince se trouva au lieu où sa maîtresse reposoit pour toujours, il dit des choses si tendres & si passionnées, que jamais personne n'a parlé comme lui. Malgré la dureté de la reine, elle fondoit en larmes: Mirtain s'affligeoit autant que son maître, &

tous ceux qui l'entendoient partageoient son désespoir. Enfin tout d'un coup poussé par sa fureur il tira son épée, & s'approchant du marbre qui couvroit ce beau corps, il alloit se tuer, si la reine & Mirtain ne lui eussent arrêté le bras. Non, dit-il, rien au monde ne m'empêchera de mourir & de rejoindre ma chère princesse. Le nom de princesse qu'il donnoit à la bergère surprit la reine : elle ne savoit si son fils rêvoit, & elle lui auroit cru l'esprit perdu, s'il n'avoit parlé juste dans tout ce qu'il disoit.

Elle lui demanda pourquoi il nommoit Constancia princesse ; il répliqua qu'elle l'étoit, que son royaume s'appeloit le royaume des Déserts, qu'il n'y avoit point d'autre héritière, & qu'il n'en auroit jamais parlé s'il eût eu encore des mesures à garder. Hélas ! mon fils, dit la reine, puisque Constancia est d'une naissance convenable à la vôtre, consolez-vous, car elle n'est point morte.

Il faut vous avouer, pour adoucir vos douleurs, que je l'ai vendue à des marchands, ils l'emmènent esclave. Ah ! s'écria le prince, vous me parlez ainsi, pour suspendre le dessein que j'ai formé de mourir ; mais ma résolution est fixe, rien ne peut m'en détourner. Il faut, ajouta la reine, vous en convaincre par vos

yeux. Auſſitôt elle commanda que l'on déterrât la figure de cire. Comme il crut en la voyant d'abord que c'étoit le corps de ſon aimable princeſſe, il tomba dans une grande défaillance, dont on eut bien de la peine à le retirer. La reine l'aſſuroit inutilement que Conſtancia n'étoit point morte ; après le mauvais tour qu'elle lui avoit fait, il ne pouvoit la croire : mais Mirtain ſut le perſuader de cette vérité ; il connoiſſoit l'attachement qu'il avoit pour lui, & qu'il ne ſeroit pas capable de lui dire un menſonge.

Il ſentit quelque ſoulagement, parce que de tous les malheurs le plus terrible c'eſt la mort, & il pouvoit encore ſe flatter du plaiſir de revoir ſa maîtreſſe. Cependant où la chercher ? On ne connoiſſoit point les marchands qui l'avoient achetée ; ils n'avoient pas dit où ils alloient : c'étoient-là de grandes difficultés ; mais il n'en eſt guères qu'un véritable amour ne ſurmonte, il aimoit mieux périr en courant après les raviſſeurs de ſa maîtreſſe, que de vivre ſans elle.

Il fit mille reproches à la reine ſur ſon implacable dureté ; il ajouta qu'elle auroit le temps de ſe repentir du mauvais tour qu'elle lui avoit joué, qu'il alloit partir, réſolu de ne revenir jamais ; qu'ainſi, voulant en perdre

une, elle en perdroit deux. Cette mère affligée se jeta au cou de son fils, lui mouilla le visage de ses larmes, & le conjura par la vieillesse de son père & par l'amitié qu'elle avoit pour lui, de ne les pas abandonner; que s'il les privoit de la consolation de le voir, il seroit cause de leur mort; qu'il étoit leur unique espérance, s'ils venoient à manquer; que leurs voisins & leurs ennemis s'empareroient du royaume. Le prince l'écouta froidement & respectueusement; mais il avoit toujours devant les yeux la dureté qu'elle avoit eue pour Constancia: sans elle, tous les royaumes de la terre ne l'auroient point touché; de sorte qu'il persista avec une fermeté surprenante dans la résolution de partir le lendemain.

Le roi essaya inutilement de le faire rester, il passa la nuit à donner des ordres à Mirtain, il lui confia le fidelle mouton pour en avoir soin. Il prit une grande quantité de pierreries, & dit à Mirtain de garder les autres, & qu'il seroit le seul qui recevroit de ses nouvelles, à condition de les tenir secrettes, parce qu'il vouloit faire ressentir à sa mère toutes les peines de l'inquiétude.

Le jour ne paroissoit pas encore, lorsque l'impatient Constancio monta à cheval, se dévouant à la fortune, & la priant de lui être

aſſez favorable pour lui faire retrouver ſa maîtreſſe. Il ne ſavoit de quel côté tourner ſes pas; mais comme elle étoit partie dans un vaiſſeau, il crut qu'il devoit s'embarquer pour la ſuivre. Il ſe rendit au plus fameux port; & ſans être accompagné d'aucun de ſes domeſtiques, ni connu de perſonne, il s'informa du lieu le plus éloigné où l'on pouvoit aller, & enſuite de toutes les côtes, plages & ports où ils ſurgiroient; puis il s'embarqua dans l'eſpérance qu'une paſſion auſſi pure & auſſi forte que la ſienne ne ſeroit pas toujours malheureuſe.

Dès que l'on approchoit de terre, il montoit dans la chaloupe, & venoit parcourir le rivage, criant de tous côtés, Conſtancia, belle Conſtancia, où êtes-vous ? Je vous cherche & je vous appelle en vain: ſerez-vous encore long-temps éloignée de moi ? Ses regrets & ſes plaintes étoient perdues dans le vague de l'air, il revenoit dans le vaiſſeau, le cœur pénétré de douleur, & les yeux pleins de larmes.

Un ſoir que l'on avoit jeté l'ancre derrière un grand rocher, il vint à ſon ordinaire prendre terre ſur le rivage; & comme le pays étoit inconnu, & la nuit fort obſcure, ceux qui l'accompagnoient ne voulurent point

s'avancer, dans la crainte de périr en ce lieu. Pour le prince, qui faisoit peu de cas de sa vie, il se mit à marcher, tombant & se relevant cent fois; à la fin il découvrit une grande lueur qui lui parut provenir de quelque feu; à mesure qu'il s'en approchoit, il entendoit beaucoup de bruit & des marteaux qui donnoient des coups terribles. Bien loin d'avoir peur, il se hâta d'arriver à une grande forge ouverte de tous les côtés, où la fournaise étoit si allumée, qu'il sembloit que le soleil brilloit au fond: trente géans, qui n'avoient chacun qu'un œil au milieu du front, travailloient en ce lieu à faire des armes.

Constancio s'approcha d'eux, & leur dit: Si vous êtes capables de pitié parmi le fer & le feu qui vous environnent, si par hasard vous avez vu aborder dans ces lieux la belle Constancia, que des marchands emmènent captive, que je sache où je pourrai la trouver, demandez-moi tout ce que j'ai au monde, je vous le donnerai de tout mon cœur. Il eut à peine cessé sa petite harangue, que le bruit qui avoit cessé à son arrivée, recommença avec plus de force. Hélas! dit-il, vous n'êtes point touchés de ma douleur, barbares, je ne dois rien attendre de vous!

Il voulut aussitôt tourner ses pas ailleurs;

quand il entendit une douce symphonie qui le ravit; & regardant vers la fournaise, il vit le plus bel enfant que l'imagination puisse jamais se représenter : il étoit plus brillant que le feu dont il sortit. Lorsqu'il eut considéré ses charmes, le bandeau qui couvroit ses yeux, l'arc & les flêches qu'il portoit, il ne douta point que ce ne fût Cupidon. C'étoit lui en effet qui lui cria : arrête, Constancio, tu brûles d'une flamme trop pure pour que je te refuse mon secours; je m'appelle l'amour vertueux; c'est moi qui t'ai blessé pour la jeune Constancia; & c'est moi qui la défends contre le géant qui la persécute. La fée Souveraine est mon intime amie; nous sommes unis ensemble pour te la garder, mais il faut que j'éprouve ta passion avant que de te découvrir où elle est. Ordonne, amour, ordonne tout ce qu'il te plaira, s'écria le prince, je n'omettrai rien pour t'obéir. Jette-toi dans ce feu, répliqua l'enfant, & souviens-toi que si tu n'aimes pas uniquement & fidellement, tu es perdu. Je n'ai aucun sujet d'avoir peur, dit Constancio, aussitôt il se jeta dans la fournaise, il perdit toute connoissance, ne sachant où il étoit, ni ce qu'il étoit lui-même.

Il dormit trente heures, & se trouva à son reveil le plus beau pigeon qui fût au monde;

au lieu d'être dans cette horrible fournaiſe, il étoit couché dans un petit nid de roſes, de jaſmins & de chévrefeuilles. Il fut auſſi ſurpris qu'on peut jamais l'être; ſes pieds pattus, les différentes couleurs de ſes plumes, & ſes yeux tout de feu l'étonnoient beaucoup; il ſe miroit dans un ruiſſeau, & voulant ſe plaindre, il trouva qu'il avoit perdu l'uſage de la parole, quoiqu'il eût conſervé celui de ſon eſprit.

Il enviſagea cette métamorphoſe comme le comble de tous les malheurs: ah! perfide amour, penſoit-il en lui-même, quelle récompenſe donnes-tu au plus parfait de tous les amans? Faut-il être léger, traître & parjure pour trouver grâce devant toi? J'en ai bien vu de ce caractère que tu as couronnés, pendant que tu affliges ceux qui ſont véritablement fidelles: que puis-je me promettre, continua-t-il, d'une figure auſſi extraordinaire que la mienne? Me voilà pigeon: encore ſi je pouvois parler, comme parla autrefois l'oiſeau Bleu (dont j'ai toute ma vie aimé le conte) je volerois ſi loin & ſi haut, je chercherois ſous tant de climats différens ma chère maîtreſſe, & je m'en informerois à tant de perſonnes, que je la trouverois; mais je n'ai pas la liberté de prononcer ſon nom; & l'unique remède qu'il m'eſt permis de tenter, c'eſt

de me précipiter dans quelque abîme pour y mourir.

Occupé de cette funeste résolution, il vola sur une haute montagne d'où il voulut se jeter en bas; mais ses aîles le soutinrent malgré lui; il en fut étonné; car n'ayant pas encore été Pigeon, il ignoroit de quel secours peuvent être des plumes; il prit la résolution de se les arracher toutes, & sans quartier il commença de se plumer.

Ainsi dépouillé, il alloit tenter une nouvelle cabriole du sommet d'un rocher, quand deux filles survinrent. Dès qu'elles virent cet infortuné oiseau, l'une se dit à l'autre: d'où vient cet infortuné Pigeon? Sort-il des serres aiguës de quelque oiseau de proie, ou de la gueule d'une belette? J'ignore d'où il vient, répondit la plus jeune, mais je sais bien où il ira; & se jetant sur la pacifique bestiole, elle ira, continua-t-elle, tenir compagnie à cinq de son espèce, dont je veux faire une tourte pour la fée Souveraine.

Le prince Pigeon l'entendant parler ainsi, bien loin de fuir, s'approcha pour qu'elle lui fît la grâce de le tuer promptement: mais ce qui devoit causer sa perte le garantit; car ces filles le trouvèrent si poli & si familier, qu'elles résolurent de le nourir. La plus belle

l'enferma dans une corbeille couverte où elle mettoit ordinairement son ouvrage, & elles continuèrent leur promenade.

Depuis quelques jours, disoit l'une d'elles, il semble que notre maîtresse a bien des affaires, elle monte à tout moment sur son chameau de feu, & va jour & nuit d'un pôle à l'autre sans s'arrêter. Si tu étois discrète, répartit sa compagne, je t'en apprendrois la raison, car elle a bien voulu me l'apprendre. Va, je saurai me taire, s'écria celle qui avoit déjà parlé, assures-toi de mon secret. Saches donc, reprit-elle, que sa princesse Constancia, qu'elle aime si fort, est persécutée d'un géant qui veut l'épouser : il l'a mise dans une tour ; & pour l'empêcher d'achever ce mariage, il faut qu'elle fasse des choses surprenantes.

Le prince écoutoit leur conversation du fond de son panier : il avoit cru jusqu'alors que rien ne pouvoit augmenter ses disgraces ; mais il connut avec une extrême douleur qu'il s'étoit bien trompé ; & l'on peut assez juger par tout ce que j'ai raconté de sa passion, & par les circonstances où il se trouvoit, d'être devenu pigeonneau dans le temps où son secours étoit si nécessaire à sa princesse, qu'il ressentit un véritable désespoir ; son ima-

gination ingénieuſe à le tourmenter lui repréſentoit Conſtancia dans la fatale tour, aſſiégée par les importunités, les violences & les emportemens d'un redoutable géant : il appréhendoit qu'elle craignît, & qu'elle ne donnât les mains à ſon mariage. Un moment après, il appréhendoit qu'elle ne craignît pas, & qu'elle n'expoſât ſa vie aux fureurs d'un tel amant. Il ſeroit difficile de repréſenter l'état où il étoit.

La jeune perſonne qui le portoit dans ſa manette, étant de retour avec ſa compagne au palais de la fée qu'elles ſervoient, la trouvèrent qui ſe promenoit dans une allée ſombre de ſon jardin. Elles ſe proſternèrent d'abord à ſes pieds, & lui dirent enſuite : grande reine, voici un Pigeon que nous avons trouvé; il eſt doux, il eſt familier & s'il avoit des plumes, il ſeroit fort beau; nous avons réſolu de le nourrir dans notre chambre; mais ſi vous l'agréez, il pourra quelquefois vous divertir dans la vôtre. La fée prit la corbeille où il étoit enfermé, elle l'en tira, & fit des réflexions ſérieuſes ſur les grandeurs du monde; car il étoit extraordinaire de voir un prince tel que Conſtancio ſous la figure d'un pigeon prêt à être rôti ou bouilli; & quoique ce fût elle qui eût juſqu'alors conduit cette mé-

tamorphose, & que rien n'arrivât que par ses ordres; cependant, comme elle moralisoit volontiers sur tous les événemens, celui-là la frappa fort. Elle caressa le pigeonneau, & de sa part il n'oublia rien pour s'attirer son attention, afin qu'elle voulût le soulager dans sa triste aventure: il lui faisoit la révérence à la pigeonne, en tirant un peu le pied; il la béquetoit d'un air caressant: bien qu'il fût pigeon novice, il en savoit déjà plus que les vieux pères & les vieux ramiers.

La fée Souveraine le porta dans son cabinet, en ferma la porte, & lui dit: prince, le triste état où je te trouve aujourd'hui ne m'empêche pas de te connoître & de t'aimer, à cause de ma fille Constancia, qui est aussi peu indifférente pour toi que tu l'es pour elle: n'accuses personne que moi de ta métamorphose; je t'ai fait entrer dans la fournaise pour éprouver la candeur de ton amour: il est pur, il est ardent, il faut que tu aies tout l'honneur de l'aventure. Le Pigeon baissa trois fois la tête en signe de reconnoissance, & il écouta ce que la fée vouloit lui dire.

La reine ta mère, reprit-elle, eut à peine reçu l'argent & les pierreries en échange de la princesse, qu'elle l'envoya avec la dernière violence aux marchands qui l'avoient

achetée ; & sitôt qu'elle fut dans le vaisseau, ils firent voile aux grandes Indes, où ils étoient bien sûrs de se défaire avec beaucoup de profit du précieux joyau qu'ils emmenoient. Ses pleurs & ses prières ne changèrent point leur résolution : elle disoit inutilement que le prince Constancio la rachèteroit de tout ce qu'il possédoit au monde. Plus elle leur faisoit valoir ce qu'ils en pouvoient attendre, plus ils se hâtoient de le fuir, dans la crainte qu'il ne fût averti de son enlèvement, & qu'il ne vînt leur arracher cette proie.

Enfin après avoir couru la moitié du monde, ils se trouvèrent battus d'une furieuse tempête. La princesse, accablée de sa douleur & des fatigues de la mer, étoit mourante ; ils appréhendoient de la perdre, & se sauvèrent dans le premier port ; mais comme ils débarquoient, ils virent venir un géant d'une grandeur épouvantable ; il étoit suivi de plusieurs autres, qui tous ensemble dirent qu'ils vouloient voir ce qu'il y avoit de plus rare dans leur vaisseau. Le géant étant entré, le premier objet qui frappa sa vue, ce fut la jeune princesse ; ils se reconnurent aussitôt l'un & l'autre. Ah ! petite scélérate, s'écria-t-il, les dieux justes & pitoyables te ramènent donc sous mon pouvoir : te souvient-il du

du jour que je te trouvai, & que tu coupas mon sac? Je me trompe si tu me joues le même tour à présent. En effet, il la prit comme un aigle prend un poulet, & malgré sa résistance & les prières des marchands, il l'emporta dans ses bras, courant de toute sa force jusqu'à sa grande tour.

Cette tour est sur une haute montagne: les enchanteurs qui l'ont bâtie n'ont rien oublié pour la rendre belle & curieuse. Il n'y a point de porte, l'on y monte par les fenêtres qui sont très-hautes; les murs de diamans brillent comme le soleil, & sont d'une dureté à toute épreuve. En effet, ce que l'art & la nature peuvent rassembler de plus riche est au-dessous de ce qu'on y voit. Quand le furieux géant tint la charmante Constancia, il lui dit qu'il vouloit l'épouser, & la rendre la plus heureuse personne de l'univers; qu'elle seroit maîtresse de tous ses trésors, qu'il auroit la bonté de l'aimer, & qu'il ne doutoit point qu'elle ne fût ravie que sa bonne fortune l'eût conduite vers lui. Elle lui fit connoître par ses larmes & par ses lamentations l'excès de son désespoir; & comme je conduisois tout secrètement, malgré le destin, qui avoit juré la perte de Constancia, j'inspirai au géant des sentimens de douceur

qu'il n'avoit connus de ſa vie ; de ſorte qu'au lieu de ſe fâcher, il dit à la princeſſe qu'il lui donnoit un an, pendant lequel il ne lui feroit aucunes violences; mais que ſi elle ne prenoit pas dans ce temps la réſolution de le ſatisfaire, il l'épouſeroit malgré elle, & qu'enſuite il la feroit mourir; qu'ainſi elle pouvoit voir ce qui l'accommoderoit le mieux.

Après cette funeſte déclaration, il fit enfermer avec elle les plus belles filles du monde pour lui tenir compagnie, & la retirer de cette profonde triſteſſe où elle s'abîmoit. Il mit des géans aux environs de la tour pour empêcher que qui que ce fût en approchât : & en effet, ſi l'on avoit cette témérité, l'on en recevroit bientôt la punition, car ce ſont des gardes bien redoutables & bien cruels.

Enfin la pauvre princeſſe ne voyant aucune apparence d'être ſecourue, & qu'il ne reſte plus qu'un jour pour achever l'année, ſe prépare à ſe précipiter du haut de la tour dans la mer. Voilà, ſeigneur Pigeon, l'état où elle eſt réduite; le ſeul remède que j'y trouve, c'eſt que vous voliez vers elle, tenant dans votre bec une petite bague que voilà; ſitôt qu'elle l'aura miſe à ſon doigt, elle deviendra colombe, & vous vous ſauverez heureuſement.

Le pigeonneau étoit dans la dernière impatience de partir, il ne savoit comment le faire comprendre ; il tirailla la manchette & le tablier en falbala de la fée, il s'approcha ensuite des fenêtres, où il donna quelques coups de becs contre les vitres. Tout cela vouloit dire en langage pigeonique : je vous supplie, madame, de m'envoyer avec votre bague enchantée pour soulager notre belle princesse. Elle entendit son jargon, & répondant à ses désirs ; allez, volez, charmant Pigeon, lui dit-elle, voici la bague qui vous guidera ; prenez grand soin de ne pas la perdre, car il n'y a que vous au monde qui puissiez retirer Constancia du lieu où elle est.

Le prince Pigeon, comme je l'ai déjà dit, n'avoit point de plumes, il se les étoit arrachées dans son extrême désespoir. La fée le frotta d'une essence merveilleuse, qui lui en fit revenir de si belles & si extraordinaires, que les pigeons de Vénus n'étoient pas dignes d'entrer en aucune comparaison avec lui. Il fut ravi de se voir remplumé ; & prenant l'essor, il arriva au lever de l'aurore sur le haut de la tour, dont les murs de diamans brilloient à un tel point, que le soleil a moins de feu dans son plus grand éclat. Il y avoit un spacieux jardin sur le donjon, au

milieu duquel s'élevoit un oranger chargé de fleurs & de fruits; le reste du jardin étoit fort curieux, & le prince Pigeon n'auroit pas été indifférent au plaisir de l'admirer, s'il n'avoit été occupé de choses bien plus importantes.

Il se percha sur l'oranger, il tenoit dans son bec la bague, & ressentoit une terrible inquiétude, lorsque la princesse entra: elle avoit une longue robe blanche, sa tête étoit couverte d'un grand voile noir brodé d'or, il étoit abattu sur son visage, & traînoit de tous côtés. L'amoureux Pigeon auroit pu douter que c'étoit elle, si la noblesse de sa taille & son air majestueux eussent pu être dans une autre à un point si parfait. Elle vint s'asseoir sous l'oranger, & levant son voile tout-d'un-coup, il en demeura pour quelque temps ébloui.

Tristes regrets, tristes pensées, s'écria-t-elle! vous êtes à présent inutiles, mon cœur affligé a passé un an entier entre la crainte & l'espérance; mais le terme fatal est arrivé! c'est aujourd'hui; c'est dans quelques heures qu'il faut que je meure, ou que j'épouse le géant: hélas, est-il possible que la fée Souveraine & le prince Constancio m'aient si fort abandonnée! que leur ai-je fait? Mais à quoi

me servent ces réflexions ? Ne vaut-il pas mieux exécuter le noble dessein que j'ai conçu? Elle se leva d'un air plein de hardiesse pour se précipiter : cependant, comme le moindre bruit lui faisoit peur, & qu'elle entendit le pigeonneau qui s'agitoit sur l'arbre, elle leva les yeux pour voir ce que c'étoit ; en même temps il vola sur elle, & posa dans son sein l'importante petite bague. La princesse surprise des caresses de ce bel oiseau & de son charmant plumage, ne le fut pas moins du présent qu'il venoit de lui faire. Elle considéra la bague, elle y remarqua quelques caractères mystérieux, & elle la tenoit encore, lorsque le géant entra dans le jardin, sans qu'elle l'eût même entendu venir.

Quelques-unes des femmes qui la servoient étoient allé rendre compte à ce terrible amant du désespoir de la princesse, & qu'elle vouloit se tuer, plutôt que de l'épouser. Lorsqu'il sût qu'elle étoit montée si matin au haut de la tour, il craignit une funeste catastrophe : son cœur qui jusqu'alors n'avoit été capable que de barbarie, étoit tellement enchanté des beaux yeux de cette aimable personne, qu'il l'aimoit avec délicatesse. O dieux, que devint-elle quand elle le vit ! elle appréhenda qu'il ne lui ôtât les moyens qu'elle cherchoit

de mourir. Le pauvre Pigeon n'étoit pas médiocrement effrayé de ce formidable colosse. Dans le trouble où elle étoit, elle mit la bague à son doigt, & sur-le-champ, ô merveille! elle fut métamorphosée en colombe, & s'envola à tire d'aîles avec le fidelle pigeon.

Jamais surprise n'a égalé celle du géant. Après avoir regardé sa maîtresse devenue colombe, qui traversoit le vaste espace de l'air, il demeura quelque temps immobile, puis il poussa des cris & fit des hurlemens qui ébranlèrent les montagnes, & ne finirent qu'avec sa vie: il la termina au fond de la mer, où il étoit bien plus juste qu'il se noyât que la charmante princesse. Elle s'éloignoit donc très-diligemment avec son guide; mais lorsqu'ils eurent fait un assez long chemin pour ne plus rien craindre, ils s'abattirent doucement dans un bois fort sombre par la quantité d'arbres, & fort agréable à cause de l'herbe verte & des fleurs qui couvroient la terre. Constancia ignoroit encore que le Pigeon fût son véritable amant. Il étoit très-affligé de ne pouvoir parler pour lui en rendre compte, quand il sentit une main invisible qui lui délioit la langue; il en eut une sensible joie, & dit aussitôt à la princesse: Votre cœur ne vous a-t-il pas appris, char-

mante Colombe, que vous êtes avec un pigeon qui brûle toujours des mêmes feux que vous allumez? Mon cœur souhaitoit le bonheur qui m'arrive, repliqua-t-elle, mais il n'osoit s'en flatter; hélas, qui l'auroit pu imaginer! j'étois sur le point de périr sous les coups de ma bisarre fortune; vous êtes venu m'arracher d'entre les bras de la mort, ou d'un monstre que je redoutois plus qu'elle.

Le prince, ravi d'entendre parler sa Colombe, & de la retrouver aussi tendre qu'il la désiroit, lui dit tout ce que la passion la plus délicate & la plus vive peut inspirer; il lui raconta ce qui s'étoit passé depuis le triste moment de son absence, particulièrement la rencontre surprenante de l'amour Forgeron & de la fée dans son palais: elle eut une grande joie de savoir que sa meilleure amie étoit toujours dans ses intérêts. Allons la trouver, mon cher prince, dit-elle à Constancio, & la remercier de tout le bien qu'elle nous fait: elle nous rendra notre première figure; nous retournerons dans votre royaume ou dans le mien.

Si vous m'aimez autant que je vous aime, répliqua-t-il, je vous ferois une proposition où l'amour seul a part. Mais, aimable princesse, vous m'allez dire que je suis un extra-

de mourir. Le pauvre Pigeon n'étoit pas médiocrement effrayé de ce formidable colosse. Dans le trouble où elle étoit, elle mit la bague à son doigt, & sur-le-champ, ô merveille! elle fut métamorphosée en colombe, & s'envola à tire d'aîles avec le fidelle pigeon.

Jamais surprise n'a égalé celle du géant. Après avoir regardé sa maîtresse devenue colombe, qui traversoit le vaste espace de l'air, il demeura quelque temps immobile, puis il poussa des cris & fit des hurlemens qui ébranlèrent les montagnes, & ne finirent qu'avec sa vie: il la termina au fond de la mer, où il étoit bien plus juste qu'il se noyât que la charmante princesse. Elle s'éloignoit donc très-diligemment avec son guide; mais lorsqu'ils eurent fait un assez long chemin pour ne plus rien craindre, ils s'abattirent doucement dans un bois fort sombre par la quantité d'arbres, & fort agréable à cause de l'herbe verte & des fleurs qui couvroient la terre. Constancia ignoroit encore que le Pigeon fût son véritable amant. Il étoit très-affligé de ne pouvoir parler pour lui en rendre compte, quand il sentit une main invisible qui lui délioit la langue; il en eut une sensible joie, & dit aussitôt à la princesse: Votre cœur ne vous a-t-il pas appris, char-

mante Colombe, que vous êtes avec un pigeon qui brûle toujours des mêmes feux que vous allumez? Mon cœur souhaitoit le bonheur qui m'arrive, repliqua-t-elle, mais il n'osoit s'en flatter; hélas, qui l'auroit pu imaginer! j'étois sur le point de périr sous les coups de ma bisarre fortune; vous êtes venu m'arracher d'entre les bras de la mort, ou d'un monstre que je redoutois plus qu'elle.

Le prince, ravi d'entendre parler sa Colombe, & de la retrouver aussi tendre qu'il la désiroit, lui dit tout ce que la passion la plus délicate & la plus vive peut inspirer; il lui raconta ce qui s'étoit passé depuis le triste moment de son absence, particulièrement la rencontre surprenante de l'amour Forgeron & de la fée dans son palais: elle eut une grande joie de savoir que sa meilleure amie étoit toujours dans ses intérêts. Allons la trouver, mon cher prince, dit-elle à Constancio, & la remercier de tout le bien qu'elle nous fait: elle nous rendra notre première figure; nous retournerons dans votre royaume ou dans le mien.

Si vous m'aimez autant que je vous aime, répliqua-t-il, je vous ferois une proposition où l'amour seul a part. Mais, aimable princesse, vous m'allez dire que je suis un extra-

vagant. Ne ménagez point la réputation de votre esprit aux dépens de votre cœur, reprit-elle, parlez sans crainte; je vous entendrai toujours avec plaisir. Je serois d'avis, continua-t-il, que nous ne changeassions point de figure; vous colombe, & moi pigeon, pouvons brûler des mêmes feux qui ont brûlé Constancio & Constancia. Je suis persuadé qu'étant débarrassés du soin de nos royaumes, n'ayant ni conseil à tenir, ni guerre à faire, ni audiences à donner, exempts de jouer sans cesse un rôle importun sur le grand théâtre du monde, il nous sera plus aisé de vivre l'un pour l'autre dans cette aimable solitude. Ah! s'écria la Colombe, que votre dessein renferme de grandeur & de délicatesse! Quelque jeune que je sois, hélas! j'ai tant éprouvé de disgraces; la fortune, jalouse de mon innocente beauté, m'a persécutée si opiniâtrément, que je serai ravie de renoncer à tous les biens qu'elle donne, afin de ne vivre que pour vous. Oui, mon cher prince, j'y consens: choisissons un pays agréable, & passons sous cette métamorphose nos plus beaux jours; menons une vie innocente, sans ambition & sans désirs, que ceux qu'un amour vertueux inspire.

C'est moi qui veux vous guider, s'écria

l'Amour en descendant du plus haut de l'Olympe. Un dessein si tendre mérite ma protection ; & la mienne aussi, dit la fée Souveraine qui parut tout-d'un-coup. Je viens vous chercher pour m'avancer de quelques momens le plaisir de vous voir. Le Pigeon & la Colombe eurent autant de joie que de surprise de ce nouvel événement. Nous nous mettons sous votre conduite, dit Constancia à la fée. Ne nous abandonnez pas, dit Constancio à l'Amour. Venez, dit-il, à Paphos, l'on y respecte encore ma mère, & l'on y aime toujours les oiseaux qui lui étoient consacrés. Non, répondit la princesse, nous ne cherchons point le commerce des hommes : heureux qui peut y renoncer ! il nous faut seulement une belle solitude.

La fée aussitôt frappa la terre de sa baguette. L'amour la frappa d'une flèche dorée. Ils virent en même temps le plus beau désert de la nature & le mieux orné de bois, de fleurs, de prairies & de fontaines. Restez-y des millions d'années, s'écria l'Amour. Jurez-vous une fidélité éternelle en présence de cette merveilleuse fée. Je le jure à ma Colombe, s'écria le Pigeon. Je le jure à mon Pigeon, s'écria la Colombe. Votre mariage, dit la fée, ne pouvoit être fait par un dieu plus capable

de le rendre heureux. Au reste, je vous promets que si vous vous lassez de cette métamorphose, je ne vous abandonnerai point, & je vous rendrai votre première figure. Pigeon & Colombe en remercièrent la fée; mais ils l'assurèrent qu'ils ne l'appelleroient point pour cela; qu'ils avoient trop éprouvé les malheurs de la vie: ils la prièrent seulement de leur faire venir Ruson, en cas qu'il ne fût pas mort. Il a changé d'état, dit l'Amour, c'est moi qui l'avois condamné à être mouton. Il m'a fait pitié, je l'ai rétabli sur le trône d'où je l'avois arraché. A ces nouvelles, Constancia ne fut plus surprise des jolies choses qu'elle lui avoit vu faire. Elle conjura l'Amour de lui apprendre les aventures d'un mouton qui lui avoit été si cher. Je viendrai vous le dire, répliqua-t-il obligeamment. Pour aujourd'hui, je suis attendu & souhaité en tant d'endroits, que je ne sais où j'irai le premier. Adieu, continua-t-il, heureux & tendres époux; vous pouvez vous vanter d'être les plus sages de mon empire.

La fée Souveraine resta quelque temps avec les nouveaux mariés. Elle ne pouvoit assez louer le mépris qu'ils faisoient des grandeurs de la terre; mais il est bien certain qu'ils prenoient le meilleur parti pour la tranquillité de

la vie. Enfin elle les quitta; l'on a su par elle & par l'Amour, que le prince Pigeon & la princesse Colombe se sont toujours aimés fidellement.

D'un amour pur nous voyons le destin:
Des troubles renaissans, un espoir incertain,
De tristes accidens, de fatales traverses
Affligent quelquefois les plus parfaits amans.
L'amour, qui nous unit par des nœuds si charmans,
Pour conduire au bonheur, a des routes diverses:
Le ciel, en les troublant, assure nos désirs.
Jeunes cœurs, il est vrai, des épreuves si rudes
Vous arrachent des pleurs, vous coûtent des soupirs;
Mais quand l'amour est pur! peines, inquiétudes,
Sont autant de garans des plus charmans plaisirs.

La lecture du conte étoit à peine finie, quand Virginie & Marthonide se levèrent, battant des mains & criant *vivat, vivat;* voilà un ouvrage parfait. La Dandinardière leur dit d'un air composé & modeste, qu'il les prioit de l'épargner; qu'il étoit impossible que cela fût bien, parce que la diligence qu'il avoit faite pour le commencer étoit presqu'incroyable. Ce que je vous dis est si vrai, ajouta-t-il, que je n'ai pas eu le temps de le lire, & que j'y trouve des choses toutes différentes de ce que j'y avois voulu mettre.

Par exemple, sur le titre, j'aurois gagé qu'il y avoit Belle-Belle, ou le chevalier Fortuné; & malgré cela, ce sont des moineaux. Dites le Pigeon & la Colombe, reprit le prieur en l'interrompant. La Dandinardière remarqua que sa mémoire l'avoit mal servi; mais pour payer d'esprit, il s'écria: J'appelle tout animal en plume un moineau, soit canards, dindons, perdrix, poules & poulets; je ne saurois me donner la fatigue de les distinguer.

Vous avez raison, monsieur, dit madame de Saint-Thomas, qui étoit fort satisfaite de son conte, il ne faut pas qu'un homme d'esprit comme vous donne dans des règles vulgaires. Oh, madame, continua-t-il, je m'en garde bien, je veux me distinguer un peu; & si tout le monde se mettoit en tête de parler l'un comme l'autre, appeler un chat un chat, un loup un loup, quelle différence y auroit-il donc entre l'habile homme & l'ignorant?

Ah! monsieur, dit Marthonide, que je me sais de gré, dans le dénouement où l'on est ici de belles conversations & de bons modèles, d'avoir déjà pensé ce que vous nous dites! madame la baronne, ma mère, peut rendre témoignage, qu'étant presque au maillot, je ne voulois pas dire comme tout le

monde, nourrice, je disois tétai. Quel charmant naturel, s'écria-t-il! si vous étiez à la cour, on vous éléveroit des statues, on vous érigeroit des temples! Fi donc, monsieur, dit madame de Saint-Thomas, mes filles ne sont point des payennes, elles ne veulent ni temples, ni statues. Ne le prenez pas si fort à la lettre, ma mère, dit Virginie, nous accepterions les temples dont il parle. Vraiment vous êtes plaisante, mademoiselle, répondit la baronne, en se boursouflant: vous prétendez, je crois, me faire des leçons, & m'apprendre ce qu'il faut expliquer à la lettre. Comme la conversation alloit s'échauffer entre la mère & la fille, Marthonide l'interrompit, & dit à la Dandinardière qu'elle étoit encore frappée du titre de ce conte de Belle-Belle qu'il croyoit avoir mis au sien. Je ne sais comment cela s'est passé, dit-il; sans doute les fées s'en mêlent, car assurément j'y parlois de Grugeon & de Forte-Echine, de ..... Vous n'en parliez point, dit le prieur, en l'interrompant, de peur que Marthonide ne reconnût son bien, & ne le réclamât: c'est que je vous ai entretenu de ce conte, & vous en avez la mémoire récente. Le petit Bourgeois le crut, & la précieuse Amazone ne pénétra rien.

Alain s'étoit déjà débarbouillé ; il tenoit sur son dos un grand mannequin plein de livres, & entrant tout essoufflé dans la chambre : ma bonne femme de mère, dit-il, m'assuroit que les esprits étoient aussi légers que le vent ; si elle vivoit encore, je saurois bien que lui dire ; car j'en porte sur mes épaules qui sont plus lourds que les bras du maudit charretier qui vient pourtant de m'assommer. Tais-toi, poltron, s'écria notre bourgeois ; j'ai vu avec honte de quelle manière tu t'es battu, & j'ai été sur le point de lui aller aider, pour t'apprendre s'il est écrit en aucun lieu du monde, que le valet d'un maître comme moi doive se laisser assommer par un maraud comme lui. En effet, dit Alain un peu échauffé, j'ai eu tort de me hasarder à recevoir seulement une chiquenaude, pour défendre vos intérêts avec trop de zèle. Il s'agissoit, monsieur, de ce livre que vous aviez si grande envie de vendre aux marguilliers de notre paroisse. Je croyois en bonne conscience qu'il l'avoit volé, je voulois le lui faire rendre. Il est plus fort que moi ; si j'ai souffert dans cette occasion, vous en êtes la cause ; & pour récompense, vous me querellez. Bien, bien, je . . . . Tais-toi, impudent babillard, s'écria la Dandinardière plus rouge qu'un tison ; si ces illustres dames

n'étoient pas préſentes, je pourrois te payer une partie de ce que je te dois; mais tu n'y perdras rien. Monſieur, dit-il, je veux y perdre tout, ou m'en aller, car je ne ſuis pas aſſez ſot pour attendre des coups de bâton; j'en ai déjà reçu de votre grâce la moitié plus qu'il ne m'en falloit: pour à préſent, je vous proteſte que je vais quitter le juſte-au-corps, ou il faut que vous me promettiez devant témoins de me laiſſer en paix.

Le petit bourgeois avoit perdu plus de la moitié de ſa patience. Quand il vit qu'Alain profitoit du mauvais état où ſa bleſſure le réduiſoit, pour ſe familiariſer avec lui (quoiqu'il ne l'eût point encore trouvé mauvais), il s'emporta beaucoup, parce qu'il vouloit impoſer à madame de Saint-Thomas & à ſes filles beaucoup de conſidération: pour réparer l'impertinence de ſon valet, il en commit une plus grande, car il ſe jeta de ſon lit, & courut après lui. Alain connut tout le péril où il s'étoit expoſé; mais comme il ſavoit par une longue expérience pluſieurs tours pour éviter la grêle des coups de poing, il s'aviſa d'en faire un à ſon maître, s'arrêtant près de lui. La Dandinardière, ravi, hauſſa les bras, afin de les faire tomber à plomb ſur ſa tête; le valet ſe coula par deſſous, & notre héros

Alain s'étoit déjà débarbouillé ; il tenoit sur son dos un grand mannequin plein de livres, & entrant tout essoufflé dans la chambre : ma bonne femme de mère, dit-il, m'assuroit que les esprits étoient aussi légers que le vent ; si elle vivoit encore, je saurois bien que lui dire ; car j'en porte sur mes épaules qui sont plus lourds que les bras du maudit charretier qui vient pourtant de m'assommer. Tais-toi, poltron, s'écria notre bourgeois ; j'ai vu avec honte de quelle manière tu t'es battu, & j'ai été sur le point de lui aller aider, pour t'apprendre s'il est écrit en aucun lieu du monde, que le valet d'un maître comme moi doive se laisser assommer par un maraud comme lui. En effet, dit Alain un peu échauffé, j'ai eu tort de me hasarder à recevoir seulement une chiquenaude, pour défendre vos intérêts avec trop de zèle. Il s'agissoit, monsieur, de ce livre que vous aviez si grande envie de vendre aux marguilliers de notre paroisse. Je croyois en bonne conscience qu'il l'avoit volé, je voulois le lui faire rendre. Il est plus fort que moi ; si j'ai souffert dans cette occasion, vous en êtes la cause ; & pour récompense, vous me querellez. Bien, bien, je . . . . Tais-toi, impudent babillard, s'écria la Dandinardière plus rouge qu'un tison ; si ces illustres dames

n'étoient pas présentes, je pourrois te payer une partie de ce que je te dois; mais tu n'y perdras rien. Monsieur, dit-il, je veux y perdre tout, ou m'en aller, car je ne suis pas assez sot pour attendre des coups de bâton; j'en ai déjà reçu de votre grâce la moitié plus qu'il ne m'en falloit: pour à présent, je vous proteste que je vais quitter le juste-au-corps, ou il faut que vous me promettiez devant témoins de me laisser en paix.

Le petit bourgeois avoit perdu plus de la moitié de sa patience. Quand il vit qu'Alain profitoit du mauvais état où sa blessure le réduisoit, pour se familiariser avec lui (quoiqu'il ne l'eût point encore trouvé mauvais), il s'emporta beaucoup, parce qu'il vouloit imposer à madame de Saint-Thomas & à ses filles beaucoup de considération: pour réparer l'impertinence de son valet, il en commit une plus grande, car il se jeta de son lit, & courut après lui. Alain connut tout le péril où il s'étoit exposé; mais comme il savoit par une longue expérience plusieurs tours pour éviter la grêle des coups de poing, il s'avisa d'en faire un à son maître, s'arrêtant près de lui. La Dandinardière, ravi, haussa les bras, afin de les faire tomber à plomb sur sa tête; le valet se coula par dessous, & notre héros

donna du nez en terre avec tant de force, que le turban, le hausse-col, & même les gantelets, qui étoient les seules hardes dont il étoit habillé, roulèrent aux quatre coins de la chambre.

Alain n'attendit pas un second choc, il s'étoit évadé pendant qu'on relevoit son pauvre maître; & si la scène avoit été moins près de la porte, madame de Saint-Thomas se seroit sauvée avec ses filles; mais il auroit fallu marcher sur le corps de la Dandinardière. Dans cet embarras, elles n'eurent point d'autre parti à prendre que de se mettre à la fenêtre.

Lorsque le pétulant petit homme fut couché, le vicomte les pria de s'approcher de lui, pour le consoler de sa disgrâce. La baronne avoit bien envie de n'en rien faire : quoi! disoit-elle, monsieur de Berginville, croyez-vous que je m'accommode qu'on manque au respect qui m'est dû? Je veux lui apprendre que dans toute ma race, les femmes ne se sont jamais relâchées là-dessus. Serai-je la seule qui déroge à cette louable coutume? Non, non, je crèverois plutôt. Elle commençoit à s'échauffer. La Dandinardière entendoit avec inquiétude son grommellement; il pria le prieur de lui faire des excuses de son indiscrète vivacité; & celui-ci, aidé des ama-

zones, s'en acquitta si bien, que la baronne lui pardonna, à condition qu'il pardonneroit au bon Alain. Ce dernier traité de paix ne fut pas moins difficile à conclure que l'autre. Le bourgeois sentoit son cœur fort ulcéré contre son valet; la culbute qu'il avoit faite lui sembloit de dure digestion. Cependant il aimoit si fort Virginie, que pour la revoir près de son lit, il promit à sa mère la grâce d'Alain.

Le tour qu'il venoit de jouer à son maître pesoit beaucoup sur sa conscience : il s'étoit allé cacher dans un grenier, & s'étant couvert de mille bottes de foin, il étoit près d'y étouffer, quand un valet de ses amis vint lui annoncer la bonne nouvelle de sa réconciliation; & qu'on le demandoit; il hésita quelques momens sur ce qu'il devoit faire; il envoya prier le baron de S. Thomas de lui conseiller s'il retourneroit dans la chambre, ou s'il s'enfuiroit plus loin. Enfin on lui dit tant qu'il pouvoit revenir, qu'on le vit paroître tout-d'un-coup au pied du lit, d'un air suppliant. Sa posture attendrit la compagnie, & la baronne souhaita même qu'Alain ne fût point admonesté. La Dandinardière, qui se piquoit de faire les choses de bonne grâce, lui dit qu'elle pouvoit faire les loix, avec une entière certitude qu'il les suivroit toujours.

Pour appaiser la querelle, dit Virginie, je vous demande quelques momens d'audience, afin de vous lire à mon tour un conte que l'on ne trouvera peut-être pas ennuyeux, quoiqu'il soit fort long. S'il est de vous, charmante personne, répondit la Dandinardière, je suis certain que vous aurez le suffrage de tous ceux qui sont ici. Je ne vous dirai point de qui il est, répliqua-t-elle; mais pour vous ôter de bonne heure la prévention que vous pourriez avoir en ma faveur, je vous déclare qu'il n'est point de moi. Et de qui peut-il donc être, s'écria le petit Bourgeois, en se donnant un air de capacité? car je vous avoue, mesdemoiselles, que je n'ai de goût que pour vos ouvrages, & que j'irois jusqu'à Rome pour en voir. Rien n'est plus flatteur, répondit Virginie, vous dites les choses de la manière du monde la plus obligeante; mais on doit aussi avouer que les plus beaux termes, les expressions les plus nobles, les pensées les plus fines & les mieux nourries s'offrent en foule à votre esprit; vous n'êtes jamais embarrassé que sur le choix, & vous le faites toujours bon. Ha, ha! ma princesse, vous m'assassinez, répartit la Dandinardière; vos coups sont pénétrans; & quoique vous frappiez avec des fléches dorées, les blessures n'en sont pas moins profon-

des. Je vous demande quartier, belle Amazone, me voilà rendu, je suis mort ou peu s'en faut; mais mort d'admiration, mort d'une plénitude de reconnoissance. Je suis ..... Halte là, mon ami, dit le baron en riant, vous venez tous deux de débiter de si grandes gentillesses, que nous en sommes tous charmés; mais la conversation devient trop sérieuse. Pour l'égayer, dit le vicomte, je vais proposer un mariage à monsieur de la Dandinardière. Je veux, dit-il, en se rengorgeant avec une moue propre à faire rire; je veux une fille belle & jeune, riche & de qualité, mais sur-tout qu'elle ait tant d'esprit, qu'elle soit l'admiration de notre siècle & de tous les siècles à venir; car je m'ennuirois mortellement avec une personne ordinaire. Apprenez-nous, dit le prieur, ce que vous échangerez contre tant de mérite? Il me sied mal d'en parler, répliqua-t-il; cependant puisque vous m'y forcez, je ne suis pas fâché de vous dire que sur le fait de la valeur & de la naissance, je ne le céderois pas à don Japhet d'Arménie. Le sérieux du baron l'abandonna en cet endroit. Voilà une riche comparaison, dit-il; j'ai toujours remarqué qu'il n'en fait jamais d'autre. Puisque vous êtes content sur ces deux articles, reprit la Dandinardière, vous ne le

feriez vraiment pas moins fur celui de mon bien : je pourrois vous faire voir un revenu très-net & très-honnête. A l'égard du caractère, de mon esprit & de ma perfonne, la feule modeftie m'empêche d'en parler. Il eft vrai, dit le vicomte, que vous avez beaucoup de bon, mais un feul défaut fuffit pour gâter tout cela, c'eft l'intérêt : il n'eft point féant qu'on trouve au rang de la bravoure, de la qualité, de toute la délicateffe dans les fentimens & les manières qu'on peut jamais défirer, une fordide paffion pour les biens de ce monde, cela offufque le refte & fâlit l'imagination. Oui, monfieur, répliqua la Dandinardière, d'un ton de voix paffionné, j'en fuis d'avis, l'on ne fongera jamais au folide, & l'on renverfera la marmite dès le premier jour. Voyez ces fages du fiècle, qui favent compter qu'un & un font deux : ils ne font pas affez dupes pour fe marier fans avoir reçu de groffes fommes. J'en veux faire autant, ou mourir en la peine. M. de la Dandinardière, s'écria le baron, vous pafferez le refte de vos jours dans le célibat ; c'eft grand dommage, des marmots de votre façon vaudroient leur pefant d'or. Attachez-vous donc à l'amour de la vertu, & détachez-vous de celui des richeffes. Ho, ho ! comme vous en parlez,

dit-il, tout chagrin, cela ſent ſon Gentilhomme de campagne, qui préfère une idée de généroſité à l'eſſentiel. Je le répète encore, ſi je ne rencontre une perſonne qui vaille autant que moi, & qui me donne à ſouper quand je lui aurai donné à dîner, je fais banqueroute à l'amour.

Une déclaration ſi franche ſurprit toute la compagnie. La Dandinardière en rioit comme un fou, & frappoit des mains dans ſon lit, faiſant des bonds qui étonnoient les deux belles précieuſes. Vous vous applaudiſſez, dit la baronne, d'avoir le goût ſi fin. Hé, hé! madame, point du tout, dit-il; mais pour peu qu'un galant homme ſache le cours du monde, il ſe garantit de ces feux follets qui s'élèvent des vapeurs groſſières de la terre. Vous entendez ſuffiſamment que cette comparaiſon eſt juſte. Ho! ſi nous l'entendons, s'écria Virginie, il faudroit n'avoir point d'eſprit. Je n'en ai donc point, répliqua le prieur, car je vous proteſte qu'il ne me paroît rien de plus embrouillé que votre diſcours. C'eſt par malice ou par envie que vous en parlez ainſi, ajouta Marthonide. Qui ne voit pas que ces feux follets ſont les follettes inclinations du cœur, qui s'élèvent dans la moyenne région de la tête, comme les autres font dans celle

de l'air ; & que tout cela veut dire que mon-ſieur a raiſon ? Oui, raiſon, reprit Virginie ; mais une raiſon ſublunaire de la nature des étoiles, tant elle eſt brillante.

Le pauvre baron de S. Thomas ſuoit d'entendre ce pompeux galimathias où ſes filles avoient tant de part : il hauſſoit les épaules, & regardoit le vicomte & le prieur avec un œil noir, qui leur faiſoit aſſez entendre ce qu'il ſouffroit, de voir ces trois perſonnes dans le grand chemin des Petites-Maiſons.

Le prieur, qui commençoit auſſi à s'ennuyer de tous ces fades diſcours, dit au Bourgeois : j'avois deſſein à mon tour de vous propoſer la plus charmante perſonne du monde ; mais vous êtes trop difficile, & ſi le roi de Siam ne prend ſoin de vous envoyer la princeſſe reine, ou le grand Mogol, quelques-unes de ſes filles, nous ne danſerons point à votre nôce. Toute plaiſanterie à part, monſieur le prieur, dit la Dandinardière, je pourrois prétendre aux meilleurs partis de France, ſi je faiſois valoir ma qualité & ma valeur ; mais je veux bien, malgré toute ma délicateſſe, entendre vos propoſitions, & m'humaniſer un peu. Je vous aſſure, dit Virginie, en les interrompant, qu'il ne ſera plus parlé de rien, juſqu'à ce que le conte dont je vous ai fait

fête, soit lu. Pour ma pénitence d'avoir pensé à autre chose, répliqua le prieur, je m'offre de le lire : chacun prit un air d'attention qui le convioit à commencer. Virginie lui donna un rouleau de papier fort griffonné, car c'étoit une dame qui l'avoit écrit : il commença aussitôt.

LA PRINCESSE BELLE-ETOILE *ET* LE PRINCE CHÉRI,

CONTE.

IL étoit une fois une princesse à laquelle il ne restoit plus rien de ses grandeurs passées que son dais & son cadenat ; l'un étoit de velours, en broderies de perles, & l'autre d'or, enrichi de diamans. Elle les garda tant qu'elle put ; mais l'extrême nécessité où elle se trouvoit réduite, l'obligeoit de temps en temps à détacher une perle, un diamant, une émeraude,

& cela se vendoit secrètement pour nourrir son équipage. Elle étoit veuve, chargée de trois filles très-jeunes & très-aimables. Elle comprit que si elle les élevoit dans un air de grandeur & de magnificence convenable à leur rang, elles se ressentiroient davantage dans la suite de leurs disgrâces. Elle prit donc la résolution de vendre le peu qui lui restoit, & de s'en aller bien loin avec ses trois filles, s'établir dans quelque maison de campagne, où elles feroient une dépense convenable à leur petite fortune. En passant dans une forêt très-dangereuse, elle fut volée, de sorte qu'il ne lui resta presque plus rien. Cette pauvre princesse, plus chagrine de ce dernier malheur que de tous ceux qui l'avoient précédé, connut bien qu'il falloit gagner sa vie ou mourir de faim. Elle avoit aimé autrefois la bonne chère, & savoit faire des sauces excellentes. Elle n'alloit jamais sans sa petite cuisine d'or, que l'on venoit voir de bien loin. Ce qu'elle avoit fait pour se divertir, elle le fit alors pour subsister. Elle s'arrêta proche d'une grande ville, dans une maison fort jolie; elle y faisoit des ragoûts merveilleux; l'on étoit friand dans ce pays-là, de sorte que tout le monde accouroit chez elle. L'on ne parloit que de la bonne fricasseuse, à peine

lui

lui donnoit-on le temps de respirer. Cependant ses trois filles devenoient grandes ; & leur beauté n'auroit pas fait moins de bruit que les sauces de la Princesse, si elle ne les avoit cachées dans une chambre, d'où elles sortoient très-rarement.

Un jour des plus beaux de l'année, il entra chez elle une petite vieille, qui paroissoit bien lasse ; elle s'appuyoit sur un bâton, son corps étoit tout courbé, & son visage plein de rides. Je viens, dit-elle, afin que vous me fassiez un bon repas, car je veux, avant que d'aller en l'autre monde, pouvoir m'en vanter en celui-ci. Elle prit une chaise de paille, se mit auprès du feu, & dit à la princesse de se hâter. Comme elle ne pouvoit pas tout faire, elle appela ses trois filles : l'aînée avoit nom Roussette, la seconde Brunette, & la dernière Blondine. Elle leur avoit donné ces noms, par rapport à la couleur de leurs cheveux. Elles étoient vêtues en paysannes, avec des corsets & des jupes de différentes couleurs. La cadette étoit la plus belle & la plus douce. Leur mère commanda à l'une d'aller querir de petits pigeons dans la volière, à l'autre de tuer des poulets, à l'autre de faire la pâtisserie. Enfin, en moins d'un moment, elles mirent devant la vieille un couvert très-propre, du

linge fort blanc, de la vaiſſelle de terre bien verniſſée, & on la ſervit à pluſieurs ſervices. Le vin étoit bon, la glace n'y manquoit pas, les verres rincés à tous momens par les plus belles mains du monde ; tout cela donnoit de l'appétit à la vieille petite bonne femme. Si elle mangea bien, elle but encore mieux. Elle ſe mit en pointe de vin : elle diſoit mille choſes, où la princeſſe, qui ne faiſoit pas ſemblant d'y prendre garde, trouvoit beaucoup d'eſprit.

Le repas finit auſſi gaiment qu'il avoit commencé ; la vieille ſe leva, elle dit à la Princeſſe : ma grande amie, ſi j'avois de l'argent, je vous paierois, mais il y a ſi long-temps que je ſuis ruinée ; j'avois beſoin de vous trouver pour faire ſi bonne chère ! tout ce que je puis vous promettre, c'eſt de vous envoyer de meilleures pratiques que la mienne. La princeſſe ſe prit à ſourire, & lui dit gracieuſement : allez, ma bonne mère, ne vous inquiétez point, je ſuis toujours aſſez payée quand je fais quelque plaiſir : nous avons été ravies de vous ſervir, dit Blondine, & ſi vous vouliez ſouper ici, nous ferions encore mieux. Oh que l'on eſt heureux, s'écria la vieille, lorſqu'on eſt né avec un cœur ſi bienfaiſant ! mais croyez-vous n'en pas recevoir la récompenſe ? Soyez certaines, continua-t-elle, que

que le premier souhait que vous ferez sans songer à moi, sera accompli. En même temps elle disparut, & elles n'eurent pas lieu de douter que ce ne fût une fée.

Cette aventure les étonna : elles n'en avoient jamais vu : elles étoient peureuses ; de sorte que pendant cinq ou six mois elles en parlèrent ; & sitôt qu'elles désiroient quelque chose, elles pensoient à elle. Rien ne réussissoit, dont elles étoient fortement en colère contre la fée. Mais un jour que le roi alloit à la chasse, il passa chez la bonne fricasseuse, pour voir si elle étoit aussi habile qu'on disoit ; & comme il approchoit du jardin avec grand bruit, les trois sœurs qui cueilloient des fraises l'entendirent ; ah ! dit Roussette, si j'étois assez heureuse pour épouser monseigneur l'amiral, je je me vante que je ferois avec mon fuseau & ma quenouille tant de fil, & de ce fil tant de toile, qu'il n'auroit plus besoin d'en acheter pour les voiles de ses navires. Et moi, dit Brunette, si la fortune m'étoit assez favorable pour me faire épouser le frère du roi, je me vante qu'avec mon aiguille, je lui ferois tant de dentelles, qu'il en verroit son palais rempli. Et moi, ajouta Blondine, je me vante que si le roi m'épousoit, j'aurois, au bout de neuf mois, deux beaux garçons & une belle

fille ; que leurs cheveux tomberoient par anneaux, répandant de fines pierres, avec une brillante étoile sur le front, & le cou entouré d'une riche chaîne d'or.

Un des favoris du roi, qui s'étoit avancé pour avertir l'hôtesse de sa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta sans faire aucun bruit, & fut bien surpris de la conversation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir ; il en rit en effet, & commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent aussitôt d'un air & d'une grâce merveilleuse. Elles saluèrent le roi avec beaucoup de respect & de modestie ; & lorsqu'il demanda s'il étoit vrai qu'elles venoient de s'entretenir des époux qu'elles désiroient, elles rougirent & baissèrent les yeux : il les pressa encore davantage de l'avouer ; elles en convinrent, & il s'écria aussitôt : certainement je ne sais quelle puissance agit sur moi, mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie épousé la belle Blondine. Sire, dit le frère du roi, je vous demande permission de me marier avec cette jolie brunette. Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la rousse me plaît infiniment.

Le roi, bien aise d'être imité par les plus

grands de ſon royaume, leur dit qu'il approuvoit leur choix, & demanda à leur mère ſi elle le vouloit bien. Elle répondit que c'étoit la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embraſſa, le prince & l'amiral n'en firent pas moins.

Quand le roi fut prêt à dîner, on vit deſcendre par la cheminée une table de ſept couverts d'or, & tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas. Cependant le roi héſitoit à manger, il craignoit que l'on n'eût accommodé les viandes au ſabat; & cette manière de ſervir par la cheminée lui étoit un peu ſuſpecte.

Le buffet s'arrangea, l'on ne voyoit que baſſins & vaſes d'or, dont le travail ſurpaſſoit la matière. En même temps un eſſain de mouches à miel parut dans des ruches de cryſtal, & commença la plus charmante muſique qui ſe puiſſe imaginer. Toute la ſalle étoit pleine de frêlons, de mouches, de guêpes & de moucherons, & d'autres beſtiolinettes de cette eſpèce, qui ſervoient le roi avec une adreſſe ſurnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportoient à boire, ſans qu'un ſeul oſât ſe noyer dans le vin, ce qui eſt d'une modération & d'une diſcipline étonnante. La princeſſe & ſes filles pénétroient aſſez que tout ce

ſeriez vraiment pas moins ſur celui de mon bien : je pourrois vous faire voir un revenu très-net & très-honnête. A l'égard du caractère, de mon eſprit & de ma perſonne, la ſeule modeſtie m'empêche d'en parler. Il eſt vrai, dit le vicomte, que vous avez beaucoup de bon, mais un ſeul défaut ſuffit pour gâter tout cela, c'eſt l'intérêt : il n'eſt point ſéant qu'on trouve au rang de la bravoure, de la qualité, de toute la délicateſſe dans les ſentimens & les manières qu'on peut jamais déſirer, une ſordide paſſion pour les biens de ce monde, cela offuſque le reſte & ſâlit l'imagination. Oui, monſieur, répliqua la Dandinardière, d'un ton de voix paſſionné, j'en ſuis d'avis, l'on ne ſongera jamais au ſolide, & l'on renverſera la marmite dès le premier jour. Voyez ces ſages du ſiècle, qui ſavent compter qu'un & un font deux : ils ne ſont pas aſſez dupes pour ſe marier ſans avoir reçu de groſſes ſommes. J'en veux faire autant, ou mourir en la peine. M. de la Dandinardière, s'écria le baron, vous paſſerez le reſte de vos jours dans le célibat ; c'eſt grand dommage, des marmots de votre façon vaudroient leur peſant d'or. Attachez-vous donc à l'amour de la vertu, & détachez-vous de celui des richeſſes. Ho, ho ! comme vous en parlez,

dit-il, tout chagrin, cela ſent ſon Gentilhomme de campagne, qui préfère une idée de généroſité à l'eſſentiel. Je le répète encore, ſi je ne rencontre une perſonne qui vaille autant que moi, & qui me donne à ſouper quand je lui aurai donné à dîner, je fais banqueroute à l'amour.

Une déclaration ſi franche ſurprit toute la compagnie. La Dandinardière en rioit comme un fou, & frappoit des mains dans ſon lit, faiſant des bonds qui étonnoient les deux belles précieuſes. Vous vous applaudiſſez, dit la baronne, d'avoir le goût ſi fin. Hé, hé! madame, point du tout, dit-il; mais pour peu qu'un galant homme ſache le cours du monde, il ſe garantit de ces feux follets qui s'élèvent des vapeurs groſſières de la terre. Vous entendez ſuffiſamment que cette comparaiſon eſt juſte. Ho! ſi nous l'entendons, s'écria Virginie, il faudroit n'avoir point d'eſprit. Je n'en ai donc point, répliqua le prieur, car je vous proteſte qu'il ne me paroît rien de plus embrouillé que votre diſcours. C'eſt par malice ou par envie que vous en parlez ainſi, ajouta Marthonide. Qui ne voit pas que ces feux follets ſont les follettes inclinations du cœur, qui s'élèvent dans la moyenne région de la tête, comme les autres font dans celle

de l'air ; & que tout cela veut dire que monſieur a raiſon ? Oui, raiſon, reprit Virginie ; mais une raiſon ſublunaire de la nature des étoiles, tant elle eſt brillante.

Le pauvre baron de S. Thomas ſuoit d'entendre ce pompeux galimathias où ſes filles avoient tant de part : il hauſſoit les épaules, & regardoit le vicomte & le prieur avec un œil noir, qui leur faiſoit aſſez entendre ce qu'il ſouffroit, de voir ces trois perſonnes dans le grand chemin des Petites-Maiſons.

Le prieur, qui commençoit auſſi à s'ennuyer de tous ces fades diſcours, dit au Bourgeois : j'avois deſſein à mon tour de vous propoſer la plus charmante perſonne du monde ; mais vous êtes trop difficile, & ſi le roi de Siam ne prend ſoin de vous envoyer la princeſſe reine, ou le grand Mogol, quelques-unes de ſes filles, nous ne danſerons point à votre nôce. Toute plaiſanterie à part, monſieur le prieur, dit la Dandinardière, je pourrois prétendre aux meilleurs partis de France, ſi je faiſois valoir ma qualité & ma valeur ; mais je veux bien, malgré toute ma délicateſſe, entendre vos propoſitions, & m'humaniſer un peu. Je vous aſſure, dit Virginie, en les interrompant, qu'il ne ſera plus parlé de rien, juſqu'à ce que le conte dont je vous ai fait

fête, soit lu. Pour ma pénitence d'avoir pensé à autre chose, répliqua le prieur, je m'offre de le lire : chacun prit un air d'attention qui le convioit à commencer. Virginie lui donna un rouleau de papier fort griffonné, car c'étoit une dame qui l'avoit écrit : il commença aussitôt.

LA PRINCESSE BELLE-ETOILE *ET* LE PRINCE CHÉRI, *CONTE.*

Il étoit une fois une princesse à laquelle il ne restoit plus rien de ses grandeurs passées que son dais & son cadenat ; l'un étoit de velours, en broderies de perles, & l'autre d'or, enrichi de diamans. Elle les garda tant qu'elle put ; mais l'extrême nécessité où elle se trouvoit réduite, l'obligeoit de temps en temps à détacher une perle, un diamant, une émeraude,

& cela se vendoit secrètement pour nourrir son équipage. Elle étoit veuve, chargée de trois filles très-jeunes & très-aimables. Elle comprit que si elle les élevoit dans un air de grandeur & de magnificence convenable à leur rang, elles se ressentiroient davantage dans la suite de leurs disgrâces. Elle prit donc la résolution de vendre le peu qui lui restoit, & de s'en aller bien loin avec ses trois filles, s'établir dans quelque maison de campagne, où elles feroient une dépense convenable à leur petite fortune. En passant dans une forêt très-dangereuse, elle fut volée, de sorte qu'il ne lui resta presque plus rien. Cette pauvre princesse, plus chagrine de ce dernier malheur que de tous ceux qui l'avoient précédé, connut bien qu'il falloit gagner sa vie ou mourir de faim. Elle avoit aimé autrefois la bonne chère, & savoit faire des sauces excellentes. Elle n'alloit jamais sans sa petite cuisine d'or, que l'on venoit voir de bien loin. Ce qu'elle avoit fait pour se divertir, elle le fit alors pour subsister. Elle s'arrêta proche d'une grande ville, dans une maison fort jolie; elle y faisoit des ragoûts merveilleux; l'on étoit friand dans ce pays-là, de sorte que tout le monde accouroit chez elle. L'on ne parloit que de la bonne fricasseuse, à peine

lui

lui donnoit-on le temps de respirer. Cependant ses trois filles devenoient grandes; & leur beauté n'auroit pas fait moins de bruit que les sauces de la Princesse, si elle ne les avoit cachées dans une chambre, d'où elles sortoient très-rarement.

Un jour des plus beaux de l'année, il entra chez elle une petite vieille, qui paroissoit bien lasse; elle s'appuyoit sur un bâton, son corps étoit tout courbé, & son visage plein de rides. Je viens, dit-elle, afin que vous me fassiez un bon repas, car je veux, avant que d'aller en l'autre monde, pouvoir m'en vanter en celui-ci. Elle prit une chaise de paille, se mit auprès du feu, & dit à la princesse de se hâter. Comme elle ne pouvoit pas tout faire, elle appela ses trois filles: l'aînée avoit nom Roussette, la seconde Brunette, & la dernière Blondine. Elle leur avoit donné ces noms, par rapport à la couleur de leurs cheveux. Elles étoient vêtues en paysannes, avec des corsets & des jupes de différentes couleurs. La cadette étoit la plus belle & la plus douce. Leur mère commanda à l'une d'aller querir de petits pigeons dans la volière, à l'autre de tuer des poulets, à l'autre de faire la pâtisserie. Enfin, en moins d'un moment, elles mirent devant la vieille un couvert très-propre, du

linge fort blanc, de la vaiſſelle de terre bien verniſſée, & on la ſervit à pluſieurs ſervices. Le vin étoit bon, la glace n'y manquoit pas, les verres rincés à tous momens par les plus belles mains du monde; tout cela donnoit de l'appétit à la vieille petite bonne femme. Si elle mangea bien, elle but encore mieux. Elle ſe mit en pointe de vin : elle diſoit mille choſes, où la princeſſe, qui ne faiſoit pas ſemblant d'y prendre garde, trouvoit beaucoup d'eſprit.

Le repas finit auſſi gaiment qu'il avoit commencé; la vieille ſe leva, elle dit à la Princeſſe : ma grande amie, ſi j'avois de l'argent, je vous paierois, mais il y a ſi long-temps que je ſuis ruinée; j'avois beſoin de vous trouver pour faire ſi bonne chère! tout ce que je puis vous promettre, c'eſt de vous envoyer de meilleures pratiques que la mienne. La princeſſe ſe prit à ſourire, & lui dit gracieuſement: allez, ma bonne mère, ne vous inquiétez point, je ſuis toujours aſſez payée quand je fais quelque plaiſir: nous avons été ravies de vous ſervir, dit Blondine, & ſi vous vouliez ſouper ici, nous ferions encore mieux. Oh que l'on eſt heureux, s'écria la vieille, lorſqu'on eſt né avec un cœur ſi bienfaiſant! mais croyez-vous n'en pas recevoir la récompenſe? Soyez certaines, continua-t-elle, que

que le premier souhait que vous ferez sans songer à moi, sera accompli. En même temps elle disparut, & elles n'eurent pas lieu de douter que ce ne fût une fée.

Cette aventure les étonna : elles n'en avoient jamais vu : elles étoient peureuses ; de sorte que pendant cinq ou six mois elles en parlèrent ; & sitôt qu'elles désiroient quelque chose, elles pensoient à elle. Rien ne réussissoit, dont elles étoient fortement en colère contre la fée. Mais un jour que le roi alloit à la chasse, il passa chez la bonne fricasseuse, pour voir si elle étoit aussi habile qu'on disoit ; & comme il approchoit du jardin avec grand bruit, les trois sœurs qui cueilloient des fraises l'entendirent ; ah ! dit Roussette, si j'étois assez heureuse pour épouser monseigneur l'amiral, je je me vante que je ferois avec mon fuseau & ma quenouille tant de fil, & de ce fil tant de toile, qu'il n'auroit plus besoin d'en acheter pour les voiles de ses navires. Et moi, dit Brunette, si la fortune m'étoit assez favorable pour me faire épouser le frère du roi, je me vante qu'avec mon aiguille, je lui ferois tant de dentelles, qu'il en verroit son palais rempli. Et moi, ajouta Blondine, je me vante que si le roi m'épousoit, j'aurois, au bout de neuf mois, deux beaux garçons & une belle

fille ; que leurs cheveux tomberoient par anneaux, répandant de fines pierres, avec une brillante étoile sur le front, & le cou entouré d'une riche chaîne d'or.

Un des favoris du roi, qui s'étoit avancé pour avertir l'hôtesse de sa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta sans faire aucun bruit, & fut bien surpris de la conversation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir ; il en rit en effet, & commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent aussitôt d'un air & d'une grâce merveilleuse. Elles saluèrent le roi avec beaucoup de respect & de modestie ; & lorsqu'il demanda s'il étoit vrai qu'elles venoient de s'entretenir des époux qu'elles désiroient, elles rougirent & baissèrent les yeux : il les pressa encore davantage de l'avouer ; elles en convinrent, & il s'écria aussitôt : certainement je ne sais quelle puissance agit sur moi, mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie épousé la belle Blondine. Sire, dit le frère du roi, je vous demande permission de me marier avec cette jolie brunette. Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la rousse me plaît infiniment.

Le roi, bien aise d'être imité par les plus

grands de son royaume, leur dit qu'il approuvoit leur choix, & demanda à leur mère si elle le vouloit bien. Elle répondit que c'étoit la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embrassa, le prince & l'amiral n'en firent pas moins.

Quand le roi fut prêt à dîner, on vit descendre par la cheminée une table de sept couverts d'or, & tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas. Cependant le roi hésitoit à manger, il craignoit que l'on n'eût accommodé les viandes au sabat; & cette manière de servir par la cheminée lui étoit un peu suspecte.

Le buffet s'arrangea, l'on ne voyoit que bassins & vases d'or, dont le travail surpassoit la matière. En même temps un essain de mouches à miel parut dans des ruches de crystal, & commença la plus charmante musique qui se puisse imaginer. Toute la salle étoit pleine de frêlons, de mouches, de guêpes & de moucherons, & d'autres bestiolinettes de cette espèce, qui servoient le roi avec une adresse surnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportoient à boire, sans qu'un seul osât se noyer dans le vin, ce qui est d'une modération & d'une discipline étonnante. La princesse & ses filles pénétroient assez que tout ce

qui se passoit ne pouvoit s'attribuer qu'à la petite vieille : elles bénissoient l'heure où elles l'avoient connue.

Après le repas, qui fut si long que la nuit surprit la compagnie à table, dont sa majesté ne laissa pas d'avoir un peu de honte, car il sembloit que dans cet hymen, Bacchus avoit pris la place de Cupidon, le roi se leva, & dit : achevons la fête par où elle devoit commencer. Il tira sa bague de son doigt, & la mit dans celui de Blondine, le prince & l'amiral l'imitèrent. Les abeilles redoublèrent leurs chants. L'on dansa, l'on se réjouit ; & tous ceux qui avoient suivi le roi, vinrent saluer la reine & la princesse. Pour l'amirale, on ne lui faisoit pas tant de cérémonies, dont elle se désespéroit, car elle étoit l'aînée de Brunette & de Blondine, & se trouvoit moins bien mariée.

Le roi envoya son grand écuyer apprendre à la reine sa mère ce qui venoit de se passer, & pour faire venir ses plus magnifiques chariots, afin d'emmener la reine Blondine avec ses deux sœurs. La reine mère étoit la plus cruelle de toutes les femmes, & la plus emportée. Quand elle sut que son fils s'étoit marié sans sa participation, & sur-tout à une fille d'une naissance si obscure, & que le prince

en avoit fait autant, elle entra dans une telle colère, qu'elle effraya toute la cour. Elle demanda au grand écuyer quelle raison avoit pu engager le roi à un si indigne mariage? Il lui dit que c'étoit l'espérance d'avoir deux garçons & une fille dans neuf mois, qui naîtroient avec de grands cheveux bouclés, des étoiles sur la tête, & chacun une chaîne d'or au cou; & que des choses si rares l'avoient charmé. La reine mère sourit dédaigneusement de la crédulité de son fils; elle dit là-dessus bien des choses offensantes, qui marquoient assez sa fureur.

Les chariots étoient déjà arrivés à la petite maisonnette. Le roi convia sa belle-mère à le suivre, & lui promit qu'elle seroit regardée avec toute sorte de distinction. Mais elle pensa aussitôt que la cour est une mer toujours agitée. Sire, lui dit-elle, j'ai trop d'expérience des choses du monde pour quitter le repos que je n'ai acquis qu'avec beaucoup de peine. Quoi! répliqua le roi, voulez-vous continuer à tenir hôtellerie? Non, dit-elle, vous me ferez quelque bien pour vivre. Souffrez au moins, ajouta-t-il, que je vous donne un équipage & des officiers. Je vous en rends grâce, dit-elle, quand je suis seule, je n'ai point d'ennemis qui me tourmentent; mais si j'avois des

de l'air ; & que tout cela veut dire que monſieur a raiſon ? Oui, raiſon, reprit Virginie ; mais une raiſon ſublunaire de la nature des étoiles, tant elle eſt brillante.

Le pauvre baron de S. Thomas ſuoit d'entendre ce pompeux galimathias où ſes filles avoient tant de part : il hauſſoit les épaules, & regardoit le vicomte & le prieur avec un œil noir, qui leur faiſoit aſſez entendre ce qu'il ſouffroit, de voir ces trois perſonnes dans le grand chemin des Petites-Maiſons.

Le prieur, qui commençoit auſſi à s'ennuyer de tous ces fades diſcours, dit au Bourgeois : j'avois deſſein à mon tour de vous propoſer la plus charmante perſonne du monde ; mais vous êtes trop difficile, & ſi le roi de Siam ne prend ſoin de vous envoyer la princeſſe reine, ou le grand Mogol, quelques-unes de ſes filles, nous ne danſerons point à votre nôce. Toute plaiſanterie à part, monſieur le prieur, dit la Dandinardière, je pourrois prétendre aux meilleurs partis de France, ſi je faiſois valoir ma qualité & ma valeur ; mais je veux bien, malgré toute ma délicateſſe, entendre vos propoſitions, & m'humaniſer un peu. Je vous aſſure, dit Virginie, en les interrompant, qu'il ne ſera plus parlé de rien, juſqu'à ce que le conte dont je vous ai fait

fête, soit lu. Pour ma pénitence d'avoir pensé à autre chose, répliqua le prieur, je m'offre de le lire : chacun prit un air d'attention qui le convioit à commencer. Virginie lui donna un rouleau de papier fort griffonné, car c'étoit une dame qui l'avoit écrit : il commença aussitôt.

LA PRINCESSE BELLE-ETOILE *ET* LE PRINCE CHÉRI,

CONTE.

IL étoit une fois une princesse à laquelle il ne restoit plus rien de ses grandeurs passées que son dais & son cadenat ; l'un étoit de velours, en broderies de perles, & l'autre d'or, enrichi de diamans. Elle les garda tant qu'elle put ; mais l'extrême nécessité où elle se trouvoit réduite, l'obligeoit de temps en temps à détacher une perle, un diamant, une émeraude,

& cela se vendoit secrètement pour nourrir son équipage. Elle étoit veuve, chargée de trois filles très-jeunes & très-aimables. Elle comprit que si elle les élevoit dans un air de grandeur & de magnificence convenable à leur rang, elles se ressentiroient davantage dans la suite de leurs disgrâces. Elle prit donc la résolution de vendre le peu qui lui restoit, & de s'en aller bien loin avec ses trois filles, s'établir dans quelque maison de campagne, où elles feroient une dépense convenable à leur petite fortune. En passant dans une forêt très-dangereuse, elle fut volée, de sorte qu'il ne lui resta presque plus rien. Cette pauvre princesse, plus chagrine de ce dernier malheur que de tous ceux qui l'avoient précédé, connut bien qu'il falloit gagner sa vie ou mourir de faim. Elle avoit aimé autrefois la bonne chère, & savoit faire des sauces excellentes. Elle n'alloit jamais sans sa petite cuisine d'or, que l'on venoit voir de bien loin. Ce qu'elle avoit fait pour se divertir, elle le fit alors pour subsister. Elle s'arrêta proche d'une grande ville, dans une maison fort jolie; elle y faisoit des ragoûts merveilleux; l'on étoit friand dans ce pays-là, de sorte que tout le monde accouroit chez elle. L'on ne parloit que de la bonne fricasseuse, à peine

lui

lui donnoit-on le temps de respirer. Cependant ses trois filles devenoient grandes; & leur beauté n'auroit pas fait moins de bruit que les fauces de la Princesse, si elle ne les avoit cachées dans une chambre, d'où elles sortoient très-rarement.

Un jour des plus beaux de l'année, il entra chez elle une petite vieille, qui paroissoit bien lasse; elle s'appuyoit sur un bâton, son corps étoit tout courbé, & son visage plein de rides. Je viens, dit-elle, afin que vous me fassiez un bon repas, car je veux, avant que d'aller en l'autre monde, pouvoir m'en vanter en celui-ci. Elle prit une chaise de paille, se mit auprès du feu, & dit à la princesse de se hâter. Comme elle ne pouvoit pas tout faire, elle appela ses trois filles: l'aînée avoit nom Roussette, la seconde Brunette, & la dernière Blondine. Elle leur avoit donné ces noms, par rapport à la couleur de leurs cheveux. Elles étoient vêtues en paysannes, avec des corsets & des jupes de différentes couleurs. La cadette étoit la plus belle & la plus douce. Leur mère commanda à l'une d'aller querir de petits pigeons dans la volière, à l'autre de tuer des poulets, à l'autre de faire la pâtisserie. Enfin, en moins d'un moment, elles mirent devant la vieille un couvert très-propre, du

linge fort blanc, de la vaiſſelle de terre bien vernïſſée, & on la ſervit à pluſieurs ſervices. Le vin étoit bon, la glace n'y manquoit pas, les verres rincés à tous momens par les plus belles mains du monde ; tout cela donnoit de l'appétit à la vieille petite bonne femme. Si elle mangea bien, elle but encore mieux. Elle ſe mit en pointe de vin : elle diſoit mille choſes, où la princeſſe, qui ne faiſoit pas ſemblant d'y prendre garde, trouvoit beaucoup d'eſprit.

Le repas finit auſſi gaiment qu'il avoit commencé ; la vieille ſe leva, elle dit à la Princeſſe : ma grande amie, ſi j'avois de l'argent, je vous paierois, mais il y a ſi long-temps que je ſuis ruinée ; j'avois beſoin de vous trouver pour faire ſi bonne chère ! tout ce que je puis vous promettre, c'eſt de vous envoyer de meilleures pratiques que la mienne. La princeſſe ſe prit à ſourire, & lui dit gracieuſement : allez, ma bonne mère, ne vous inquiétez point, je ſuis toujours aſſez payée quand je fais quelque plaiſir : nous avons été ravies de vous ſervir, dit Blondine, & ſi vous vouliez ſouper ici, nous ferions encore mieux. Oh que l'on eſt heureux, s'écria la vieille, lorſqu'on eſt né avec un cœur ſi bienfaiſant ! mais croyez-vous n'en pas recevoir la récompenſe ? Soyez certaines, continua-t-elle, que

que le premier souhait que vous ferez sans songer à moi, sera accompli. En même temps elle disparut, & elles n'eurent pas lieu de douter que ce ne fût une fée.

Cette aventure les étonna : elles n'en avoient jamais vu : elles étoient peureuses ; de sorte que pendant cinq ou six mois elles en parlèrent ; & sitôt qu'elles désiroient quelque chose, elles pensoient à elle. Rien ne réussissoit, dont elles étoient fortement en colère contre la fée. Mais un jour que le roi alloit à la chasse, il passa chez la bonne fricasseuse, pour voir si elle étoit aussi habile qu'on disoit ; & comme il approchoit du jardin avec grand bruit, les trois sœurs qui cueilloient des fraises l'entendirent ; ah ! dit Roussette, si j'étois assez heureuse pour épouser monseigneur l'amiral, je je me vante que je ferois avec mon fuseau & ma quenouille tant de fil, & de ce fil tant de toile, qu'il n'auroit plus besoin d'en acheter pour les voiles de ses navires. Et moi, dit Brunette, si la fortune m'étoit assez favorable pour me faire épouser le frère du roi, je me vante qu'avec mon aiguille, je lui ferois tant de dentelles, qu'il en verroit son palais rempli. Et moi, ajouta Blondine, je me vante que si le roi m'épousoit, j'aurois, au bout de neuf mois, deux beaux garçons & une belle

fille ; que leurs cheveux tomberoient par anneaux, répandant de fines pierres, avec une brillante étoile sur le front, & le cou entouré d'une riche chaîne d'or.

Un des favoris du roi, qui s'étoit avancé pour avertir l'hôtesse de sa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta sans faire aucun bruit, & fut bien surpris de la conversation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir ; il en rit en effet, & commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent aussitôt d'un air & d'une grâce merveilleuse. Elles saluèrent le roi avec beaucoup de respect & de modestie ; & lorsqu'il demanda s'il étoit vrai qu'elles venoient de s'entretenir des époux qu'elles désiroient, elles rougirent & baissèrent les yeux : il les pressa encore davantage de l'avouer ; elles en convinrent, & il s'écria aussitôt : certainement je ne sais quelle puissance agit sur moi, mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie épousé la belle Blondine. Sire, dit le frère du roi, je vous demande permission de me marier avec cette jolie brunette. Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la rousse me plaît infiniment.

Le roi, bien aise d'être imité par les plus

grands de son royaume, leur dit qu'il approuvoit leur choix, & demanda à leur mère si elle le vouloit bien. Elle répondit que c'étoit la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embrassa, le prince & l'amiral n'en firent pas moins.

Quand le roi fut prêt à dîner, on vit descendre par la cheminée une table de sept couverts d'or, & tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas. Cependant le roi hésitoit à manger, il craignoit que l'on n'eût accommodé les viandes au sabat; & cette manière de servir par la cheminée lui étoit un peu suspecte.

Le buffet s'arrangea, l'on ne voyoit que bassins & vases d'or, dont le travail surpassoit la matière. En même temps un essain de mouches à miel parut dans des ruches de crystal, & commença la plus charmante musique qui se puisse imaginer. Toute la salle étoit pleine de frêlons, de mouches, de guêpes & de moucherons, & d'autres bestiolinettes de cette espèce, qui servoient le roi avec une adresse surnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportoient à boire, sans qu'un seul osât se noyer dans le vin, ce qui est d'une modération & d'une discipline étonnante. La princesse & ses filles pénétroient assez que tout ce

feriez vraiment pas moins fur celui de mon bien : je pourrois vous faire voir un revenu très-net & très-honnête. A l'égard du caractère, de mon efprit & de ma perfonne, la feule modeftie m'empêche d'en parler. Il eft vrai, dit le vicomte, que vous avez beaucoup de bon, mais un feul défaut fuffit pour gâter tout cela, c'eft l'intérêt : il n'eft point féant qu'on trouve au rang de la bravoure, de la qualité, de toute la délicateffe dans les fentimens & les manières qu'on peut jamais défirer, une fordide paffion pour les biens de ce monde, cela offufque le refte & fâlit l'imagination. Oui, monfieur, répliqua la Dandinardière, d'un ton de voix paffionné, j'en fuis d'avis, l'on ne fongera jamais au folide ; & l'on renverfera la marmite dès le premier jour. Voyez ces fages du fiècle, qui favent compter qu'un & un font deux : ils ne font pas affez dupes pour fe marier fans avoir reçu de groffes fommes. J'en veux faire autant, ou mourir en la peine. M. de la Dandinardière, s'écria le baron, vous pafferez le refte de vos jours dans le célibat ; c'eft grand dommage, des marmots de votre façon vaudroient leur pefant d'or. Attachez-vous donc à l'amour de la vertu, & détachez-vous de celui des richeffes. Ho, ho ! comme vous en parlez,

dit-il, tout chagrin, cela ſent ſon Gentilhomme de campagne, qui préfère une idée de générofité à l'eſſentiel. Je le répète encore, ſi je ne rencontre une perſonne qui vaille autant que moi, & qui me donne à ſouper quand je lui aurai donné à dîner, je fais banqueroute à l'amour.

Une déclaration ſi franche ſurprit toute la compagnie. La Dandinardière en rioit comme un fou, & frappoit des mains dans ſon lit, faiſant des bonds qui étonnoient les deux belles précieuſes. Vous vous applaudiſſez, dit la baronne, d'avoir le goût ſi fin. Hé, hé! madame, point du tout, dit-il; mais pour peu qu'un galant homme ſache le cours du monde, il ſe garantit de ces feux follets qui s'élèvent des vapeurs groſſières de la terre. Vous entendez ſuffiſamment que cette comparaiſon eſt juſte. Ho! ſi nous l'entendons, s'écria Virginie, il faudroit n'avoir point d'eſprit. Je n'en ai donc point, répliqua le prieur, car je vous proteſte qu'il ne me paroît rien de plus embrouillé que votre diſcours. C'eſt par malice ou par envie que vous en parlez ainſi, ajouta Marthonide. Qui ne voit pas que ces feux follets ſont les follettes inclinations du cœur, qui s'élèvent dans la moyenne région de la tête, comme les autres font dans celle

de l'air; & que tout cela veut dire que monsieur a raison? Oui, raison, reprit Virginie; mais une raison sublunaire de la nature des étoiles, tant elle est brillante.

Le pauvre baron de S. Thomas suoit d'entendre ce pompeux galimathias où ses filles avoient tant de part : il haussoit les épaules, & regardoit le vicomte & le prieur avec un œil noir, qui leur faisoit assez entendre ce qu'il souffroit, de voir ces trois personnes dans le grand chemin des Petites-Maisons.

Le prieur, qui commençoit aussi à s'ennuyer de tous ces fades discours, dit au Bourgeois : j'avois dessein à mon tour de vous proposer la plus charmante personne du monde; mais vous êtes trop difficile, & si le roi de Siam ne prend soin de vous envoyer la princesse reine, ou le grand Mogol, quelques-unes de ses filles, nous ne danserons point à votre nôce. Toute plaisanterie à part, monsieur le prieur, dit la Dandinardière, je pourrois prétendre aux meilleurs partis de France, si je faisois valoir ma qualité & ma valeur; mais je veux bien, malgré toute ma délicatesse, entendre vos propositions, & m'humaniser un peu. Je vous assure, dit Virginie, en les interrompant, qu'il ne sera plus parlé de rien, jusqu'à ce que le conte dont je vous ai fait

e, soit lu. Pour ma pénitence d'avoir pensé
utre chose, répliqua le prieur, je m'offre
le lire : chacun prit un air d'attention
i le convioit à commencer. Virginie lui
onna un rouleau de papier fort griffonné,
ır c'étoit une dame qui l'avoit écrit : il com-
ıença aussitôt.

LA PRINCESSE BELLE-ETOILE ET LE PRINCE CHÉRI, CONTE.

IL étoit une fois une princesse à laquelle il ne restoit plus rien de ses grandeurs passées que son dais & son cadenat ; l'un étoit de velours, en broderies de perles, & l'autre d'or, enrichi de diamans. Elle les garda tant qu'elle put ; mais l'extrême nécessité où elle se trouvoit réduite, l'obligeoit de temps en temps à détacher une perle, un diamant, une émeraude,

& cela se vendoit secrètement pour nourrir son équipage. Elle étoit veuve, chargée de trois filles très-jeunes & très-aimables. Elle comprit que si elle les élevoit dans un air de grandeur & de magnificence convenable à leur rang, elles se ressentiroient davantage dans la suite de leurs disgrâces. Elle prit donc la résolution de vendre le peu qui lui restoit, & de s'en aller bien loin avec ses trois filles, s'établir dans quelque maison de campagne, où elles feroient une dépense convenable à leur petite fortune. En passant dans une forêt très-dangereuse, elle fut volée, de sorte qu'il ne lui resta presque plus rien. Cette pauvre princesse, plus chagrine de ce dernier malheur que de tous ceux qui l'avoient précédé, connut bien qu'il falloit gagner sa vie ou mourir de faim. Elle avoit aimé autrefois la bonne chère, & savoit faire des sauces excellentes. Elle n'alloit jamais sans sa petite cuisine d'or, que l'on venoit voir de bien loin. Ce qu'elle avoit fait pour se divertir, elle le fit alors pour subsister. Elle s'arrêta proche d'une grande ville, dans une maison fort jolie; elle y faisoit des ragoûts merveilleux; l'on étoit friand dans ce pays-là, de sorte que tout le monde accouroit chez elle. L'on ne parloit que de la bonne fricasseuse, à peine lui

lonnoit-on le temps de respirer. Cependant trois filles devenoient grandes; & leur auté n'auroit pas fait moins de bruit que les ıces de la Princesse, si elle ne les avoit caées dans une chambre, d'où elles sortoient ès-rarement.

Un jour des plus beaux de l'année, il entra hez elle une petite vieille, qui paroissoit bien asse; elle s'appuyoit sur un bâton, son corps ́toit tout courbé, & son visage plein de rides. Je viens, dit-elle, afin que vous me fassiez un bon repas, car je veux, avant que d'aller en l'autre monde, pouvoir m'en vanter en celui-ci. Elle prit une chaise de paille, se mit auprès du feu, & dit à la princesse de se hâter. Comme elle ne pouvoit pas tout faire, elle appela ses trois filles : l'aînée avoit nom Roussette, la seconde Brunette, & la dernière Blondine. Elle leur avoit donné ces noms, par rapport à la couleur de leurs cheveux. Elles étoient vêtues en paysannes, avec des corsets & des jupes de différentes couleurs. La cadette étoit la plus belle & la plus douce. Leur mère commanda à l'une d'aller querir de petits pigeons dans la volière, à l'autre de tuer des poulets, à l'autre de faire la pâtisserie. Enfin, en moins d'un moment, elles mirent devant la vieille un couvert très-propre, du

linge fort blanc, de la vaiſſelle de terre bien verniſſée, & on la ſervit à pluſieurs ſervices. Le vin étoit bon, la glace n'y manquoit pas, les verres rincés à tous momens par les plus belles mains du monde; tout cela donnoit de l'appétit à la vieille petite bonne femme. Si elle mangea bien, elle but encore mieux. Elle ſe mit en pointe de vin : elle diſoit mille choſes, où la princeſſe, qui ne faiſoit pas ſemblant d'y prendre garde, trouvoit beaucoup d'eſprit.

Le repas finit auſſi gaiment qu'il avoit commencé; la vieille ſe leva, elle dit à la Princeſſe : ma grande amie, ſi j'avois de l'argent, je vous paierois, mais il y a ſi long-temps que je ſuis ruinée; j'avois beſoin de vous trouver pour faire ſi bonne chère ! tout ce que je puis vous promettre, c'eſt de vous envoyer de meilleures pratiques que la mienne. La princeſſe ſe prit à ſourire, & lui dit gracieuſement : allez, ma bonne mère, ne vous inquiétez point, je ſuis toujours aſſez payée quand je fais quelque plaiſir : nous avons été ravies de vous ſervir, dit Blondine, & ſi vous vouliez ſouper ici, nous ferions encore mieux. Oh que l'on eſt heureux, s'écria la vieille, lorſqu'on eſt né avec un cœur ſi bienfaiſant ! mais croyez-vous n'en pas recevoir la récompenſe ? Soyez certaines, continua-t-elle, que

le premier souhait que vous ferez sans ger à moi, sera accompli. En même temps : disparut, & elles n'eurent pas lieu de dou- que ce ne fût une fée.

Cette aventure les étonna : elles n'en avoient nais vu : elles étoient peureuses ; de sorte ie pendant cinq ou six mois elles en parlè- nt ; & sitôt qu'elles désiroient quelque chose, les pensoient à elle. Rien ne réussissoit, dont les étoient fortement en colère contre la ée. Mais un jour que le roi alloit à la chasse, passa chez la bonne fricasseuse, pour voir i elle étoit aussi habile qu'on disoit ; & comme l approchoit du jardin avec grand bruit, les trois sœurs qui cueilloient des fraises l'enten- dirent ; ah ! dit Roussette, si j'étois assez heu- reuse pour épouser monseigneur l'amiral, je je me vante que je ferois avec mon fuseau & ma quenouille tant de fil, & de ce fil tant de toile, qu'il n'auroit plus besoin d'en acheter pour les voiles de ses navires. Et moi, dit Brunette, si la fortune m'étoit assez favorable pour me faire épouser le frère du roi, je me vante qu'avec mon aiguille, je lui ferois tant de dentelles, qu'il en verroit son palais rem- pli. Et moi, ajouta Blondine, je me vante que si le roi m'épousoit, j'aurois, au bout de neuf mois, deux beaux garçons & une belle

fille ; que leurs cheveux tomberoient par anneaux, répandant de fines pierres, avec une brillante étoile sur le front, & le cou entouré d'une riche chaîne d'or.

Un des favoris du roi, qui s'étoit avancé pour avertir l'hôtesse de sa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta sans faire aucun bruit, & fut bien surpris de la conversation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir ; il en rit en effet, & commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent aussitôt d'un air & d'une grâce merveilleuse. Elles saluèrent le roi avec beaucoup de respect & de modestie ; & lorsqu'il demanda s'il étoit vrai qu'elles venoient de s'entretenir des époux qu'elles désiroient, elles rougirent & baissèrent les yeux : il les pressa encore davantage de l'avouer ; elles en convinrent, & il s'écria aussitôt : certainement je ne sais quelle puissance agit sur moi, mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie épousé la belle Blondine. Sire, dit le frère du roi, je vous demande permission de me marier avec cette jolie brunette. Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la rousse me plaît infiniment.

Le roi, bien aise d'être imité par les plus

grands de son royaume, leur dit qu'il approuvoit leur choix, & demanda à leur mère si elle le vouloit bien. Elle répondit que c'étoit la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embrassa, le prince & l'amiral n'en firent pas moins.

Quand le roi fut prêt à dîner, on vit descendre par la cheminée une table de sept couverts d'or, & tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas. Cependant le roi hésitoit à manger, il craignoit que l'on n'eût accommodé les viandes au sabat; & cette manière de servir par la cheminée lui étoit un peu suspecte.

Le buffet s'arrangea, l'on ne voyoit que bassins & vases d'or, dont le travail surpassoit la matière. En même temps un essain de mouches à miel parut dans des ruches de crystal, & commença la plus charmante musique qui se puisse imaginer. Toute la salle étoit pleine de frêlons, de mouches, de guêpes & de moucherons, & d'autres bestiolinettes de cette espèce, qui servoient le roi avec une adresse surnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportoient à boire, sans qu'un seul osât se noyer dans le vin, ce qui est d'une modération & d'une discipline étonnante. La princesse & ses filles pénétroient assez que tout ce

fille ; que leurs cheveux tomberoient par anneaux, répandant de fines pierres, avec une brillante étoile sur le front, & le cou entouré d'une riche chaîne d'or.

Un des favoris du roi, qui s'étoit avancé pour avertir l'hôtesse de sa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta sans faire aucun bruit, & fut bien surpris de la conversation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir ; il en rit en effet, & commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent aussitôt d'un air & d'une grâce merveilleuse. Elles saluèrent le roi avec beaucoup de respect & de modestie ; & lorsqu'il demanda s'il étoit vrai qu'elles venoient de s'entretenir des époux qu'elles désiroient, elles rougirent & baissèrent les yeux : il les pressa encore davantage de l'avouer ; elles en convinrent, & il s'écria aussitôt : certainement je ne sais quelle puissance agit sur moi, mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie épousé la belle Blondine. Sire, dit le frère du roi, je vous demande permission de me marier avec cette jolie brunette. Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la rousse me plaît infiniment.

Le roi, bien aise d'être imité par les plus

grands de son royaume, leur dit qu'il approuvoit leur choix, & demanda à leur mère si elle le vouloit bien. Elle répondit que c'étoit la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embrassa, le prince & l'amiral n'en firent pas moins.

Quand le roi fut prêt à dîner, on vit descendre par la cheminée une table de sept couverts d'or, & tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas. Cependant le roi hésitoit à manger, il craignoit que l'on n'eût accommodé les viandes au sabat; & cette manière de servir par la cheminée lui étoit un peu suspecte.

Le buffet s'arrangea, l'on ne voyoit que bassins & vases d'or, dont le travail surpassoit la matière. En même temps un essain de mouches à miel parut dans des ruches de crystal, & commença la plus charmante musique qui se puisse imaginer. Toute la salle étoit pleine de frêlons, de mouches, de guêpes & de moucherons, & d'autres bestiolinettes de cette espèce, qui servoient le roi avec une adresse surnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportoient à boire, sans qu'un seul osât se noyer dans le vin, ce qui est d'une modération & d'une discipline étonnante. La princesse & ses filles pénétroient assez que tout ce

feriez vraiment pas moins fur celui de mon bien : je pourrois vous faire voir un revenu très-net & très-honnête. A l'égard du caractère, de mon esprit & de ma personne, la feule modestie m'empêche d'en parler. Il est vrai, dit le vicomte, que vous avez beaucoup de bon, mais un feul défaut fuffit pour gâter tout cela, c'eft l'intérêt : il n'eft point féant qu'on trouve au rang de la bravoure, de la qualité, de toute la délicateffe dans les fentimens & les manières qu'on peut jamais défirer, une fordide paffion pour les biens de ce monde, cela offufque le refte & fâlit l'imagination. Oui, monfieur, répliqua la Dandinardière, d'un ton de voix paffionné, j'en fuis d'avis, l'on ne fongera jamais au folide ; & l'on renverfera la marmite dès le premier jour. Voyez ces fages du fiècle, qui favent compter qu'un & un font deux : ils ne font pas affez dupes pour fe marier fans avoir reçu de groffes fommes. J'en veux faire autant, ou mourir en la peine. M. de la Dandinardière, s'écria le baron, vous pafferez le refte de vos jours dans le célibat ; c'eft grand dommage, des marmots de votre façon vaudroient leur pefant d'or. Attachez-vous donc à l'amour de la vertu, & détachez-vous de celui des richeffes. Ho, ho ! comme vous en parlez,

dit-il, tout chagrin, cela ſent ſon Gentilhomme de campagne, qui préfère une idée de généroſité à l'eſſentiel. Je le répète encore, ſi je ne rencontre une perſonne qui vaille autant que moi, & qui me donne à ſouper quand je lui aurai donné à dîner, je fais banqueroute à l'amour.

Une déclaration ſi franche ſurprit toute la compagnie. La Dandinardière en rioit comme un fou, & frappoit des mains dans ſon lit, faiſant des bonds qui étonnoient les deux belles précieuſes. Vous vous applaudiſſez, dit la baronne, d'avoir le goût ſi fin. Hé, hé! madame, point du tout, dit-il; mais pour peu qu'un galant homme ſache le cours du monde, il ſe garantit de ces feux follets qui s'élèvent des vapeurs groſſières de la terre. Vous entendez ſuffiſamment que cette comparaiſon eſt juſte. Ho! ſi nous l'entendons, s'écria Virginie, il faudroit n'avoir point d'eſprit. Je n'en ai donc point, répliqua le prieur, car je vous proteſte qu'il ne me paroît rien de plus embrouillé que votre diſcours. C'eſt par malice ou par envie que vous en parlez ainſi, ajouta Marthonide. Qui ne voit pas que ces feux follets ſont les follettes inclinations du cœur, qui s'élèvent dans la moyenne région de la tête, comme les autres font dans celle

de l'air; & que tout cela veut dire que monſieur a raiſon? Oui, raiſon, reprit Virginie; mais une raiſon ſublunaire de la nature des étoiles, tant elle eſt brillante.

Le pauvre baron de S. Thomas ſuoit d'entendre ce pompeux galimathias où ſes filles avoient tant de part : il hauſſoit les épaules, & regardoit le vicomte & le prieur avec un œil noir, qui leur faiſoit aſſez entendre ce qu'il ſouffroit, de voir ces trois perſonnes dans le grand chemin des Petites-Maiſons.

Le prieur, qui commençoit auſſi à s'ennuyer de tous ces fades diſcours, dit au Bourgeois : j'avois deſſein à mon tour de vous propoſer la plus charmante perſonne du monde; mais vous êtes trop difficile, & ſi le roi de Siam ne prend ſoin de vous envoyer la princeſſe reine, ou le grand Mogol, quelques-unes de ſes filles, nous ne danſerons point à votre nôce. Toute plaiſanterie à part, monſieur le prieur, dit la Dandinardière, je pourrois prétendre aux meilleurs partis de France, ſi je faiſois valoir ma qualité & ma valeur; mais je veux bien, malgré toute ma délicateſſe, entendre vos propoſitions, & m'humaniſer un peu. Je vous aſſure, dit Virginie, en les interrompant, qu'il ne ſera plus parlé de rien, juſqu'à ce que le conte dont je vous ai fait

fête, soit lu. Pour ma pénitence d'avoir pensé à autre chose, répliqua le prieur, je m'offre de le lire : chacun prit un air d'attention qui le convioit à commencer. Virginie lui donna un rouleau de papier fort griffonné, car c'étoit une dame qui l'avoit écrit : il commença aussitôt.

LA PRINCESSE BELLE-ETOILE *ET* LE PRINCE CHÉRI, *CONTE.*

Il étoit une fois une princesse à laquelle il ne restoit plus rien de ses grandeurs passées que son dais & son cadenat ; l'un étoit de velours, en broderies de perles, & l'autre d'or, enrichi de diamans. Elle les garda tant qu'elle put ; mais l'extrême nécessité où elle se trouvoit réduite, l'obligeoit de temps en temps à détacher une perle, un diamant, une émeraude,

& cela se vendoit secrètement pour nourrir son équipage. Elle étoit veuve, chargée de trois filles très-jeunes & très-aimables. Elle comprit que si elle les élevoit dans un air de grandeur & de magnificence convenable à leur rang, elles se ressentiroient davantage dans la suite de leurs disgrâces. Elle prit donc la résolution de vendre le peu qui lui restoit, & de s'en aller bien loin avec ses trois filles, s'établir dans quelque maison de campagne, où elles feroient une dépense convenable à leur petite fortune. En passant dans une forêt très-dangereuse, elle fut volée, de sorte qu'il ne lui resta presque plus rien. Cette pauvre princesse, plus chagrine de ce dernier malheur que de tous ceux qui l'avoient précédé, connut bien qu'il falloit gagner sa vie ou mourir de faim. Elle avoit aimé autrefois la bonne chère, & savoit faire des sauces excellentes. Elle n'alloit jamais sans sa petite cuisine d'or, que l'on venoit voir de bien loin. Ce qu'elle avoit fait pour se divertir, elle le fit alors pour subsister. Elle s'arrêta proche d'une grande ville, dans une maison fort jolie; elle y faisoit des ragoûts merveilleux; l'on étoit friand dans ce pays-là, de sorte que tout le monde accouroit chez elle. L'on ne parloit que de la bonne fricasseuse, à peine

lui donnoit-on le temps de reſpirer. Cependant ſes trois filles devenoient grandes; & leur beauté n'auroit pas fait moins de bruit que les ſauces de la Princeſſe, ſi elle ne les avoit cachées dans une chambre, d'où elles ſortoient très-rarement.

Un jour des plus beaux de l'année, il entra chez elle une petite vieille, qui paroiſſoit bien laſſe; elle s'appuyoit ſur un bâton, ſon corps étoit tout courbé, & ſon viſage plein de rides. Je viens, dit-elle, afin que vous me faſſiez un bon repas, car je veux, avant que d'aller en l'autre monde, pouvoir m'en vanter en celui-ci. Elle prit une chaiſe de paille, ſe mit auprès du feu, & dit à la princeſſe de ſe hâter. Comme elle ne pouvoit pas tout faire, elle appela ſes trois filles: l'aînée avoit nom Rouſſette, la ſeconde Brunette, & la dernière Blondine. Elle leur avoit donné ces noms, par rapport à la couleur de leurs cheveux. Elles étoient vêtues en payſannes, avec des corſets & des jupes de différentes couleurs. La cadette étoit la plus belle & la plus douce. Leur mère commanda à l'une d'aller querir de petits pigeons dans la volière, à l'autre de tuer des poulets, à l'autre de faire la pâtiſſerie. Enfin, en moins d'un moment, elles mirent devant la vieille un couvert très-propre, du

& cela se vendoit secrètement pour nourrir son équipage. Elle étoit veuve, chargée de trois filles très-jeunes & très-aimables. Elle comprit que si elle les élevoit dans un air de grandeur & de magnificence convenable à leur rang, elles se ressentiroient davantage dans la suite de leurs disgrâces. Elle prit donc la résolution de vendre le peu qui lui restoit, & de s'en aller bien loin avec ses trois filles, s'établir dans quelque maison de campagne, où elles feroient une dépense convenable à leur petite fortune. En passant dans une forêt très-dangereuse, elle fut volée, de sorte qu'il ne lui resta presque plus rien. Cette pauvre princesse, plus chagrine de ce dernier malheur que de tous ceux qui l'avoient précédé, connut bien qu'il falloit gagner sa vie ou mourir de faim. Elle avoit aimé autrefois la bonne chère, & savoit faire des sauces excellentes. Elle n'alloit jamais sans sa petite cuisine d'or, que l'on venoit voir de bien loin. Ce qu'elle avoit fait pour se divertir, elle le fit alors pour subsister. Elle s'arrêta proche d'une grande ville, dans une maison fort jolie; elle y faisoit des ragoûts merveilleux; l'on étoit friand dans ce pays-là, de sorte que tout le monde accouroit chez elle. L'on ne parloit que de la bonne fricasseuse, à peine lui

lui donnoit-on le temps de respirer. Cependant ses trois filles devenoient grandes; & leur beauté n'auroit pas fait moins de bruit que les sauces de la Princesse, si elle ne les avoit cachées dans une chambre, d'où elles sortoient très-rarement.

Un jour des plus beaux de l'année, il entra chez elle une petite vieille, qui paroissoit bien lasse; elle s'appuyoit sur un bâton, son corps étoit tout courbé, & son visage plein de rides. Je viens, dit-elle, afin que vous me fassiez un bon repas, car je veux, avant que d'aller en l'autre monde, pouvoir m'en vanter en celui-ci. Elle prit une chaise de paille, se mit auprès du feu, & dit à la princesse de se hâter. Comme elle ne pouvoit pas tout faire, elle appela ses trois filles: l'aînée avoit nom Roussette, la seconde Brunette, & la dernière Blondine. Elle leur avoit donné ces noms, par rapport à la couleur de leurs cheveux. Elles étoient vêtues en paysannes, avec des corsets & des jupes de différentes couleurs. La cadette étoit la plus belle & la plus douce. Leur mère commanda à l'une d'aller querir de petits pigeons dans la volière, à l'autre de tuer des poulets, à l'autre de faire la pâtisserie. Enfin, en moins d'un moment, elles mirent devant la vieille un couvert très-propre, du

linge fort blanc, de la vaisselle de terre bien vernissée, & on la servit à plusieurs services. Le vin étoit bon, la glace n'y manquoit pas, les verres rincés à tous momens par les plus belles mains du monde ; tout cela donnoit de l'appétit à la vieille petite bonne femme. Si elle mangea bien, elle but encore mieux. Elle se mit en pointe de vin : elle disoit mille choses, où la princesse, qui ne faisoit pas semblant d'y prendre garde, trouvoit beaucoup d'esprit.

Le repas finit aussi gaiment qu'il avoit commencé; la vieille se leva, elle dit à la Princesse : ma grande amie, si j'avois de l'argent, je vous paierois, mais il y a si long-temps que je suis ruinée; j'avois besoin de vous trouver pour faire si bonne chère : tout ce que je puis vous promettre, c'est de vous envoyer de meilleures pratiques que la mienne. La princesse se prit à sourire, & lui dit gracieusement: allez, ma bonne mère, ne vous inquiétez point, je suis toujours assez payée quand je fais quelque plaisir : nous avons été ravies de vous servir, dit Blondine, & si vous vouliez souper ici, nous ferions encore mieux. Oh que l'on est heureux, s'écria la vieille, lorsqu'on est né avec un cœur si bienfaisant ! mais croyez-vous n'en pas recevoir la récompense ? Soyez certaines, continua-t-elle, que

que le premier fouhait que vous ferez fans fonger à moi, fera accompli. En même temps elle difparut, & elles n'eurent pas lieu de douter que ce ne fût une fée.

Cette aventure les étonna : elles n'en avoient jamais vu : elles étoient peureufes ; de forte que pendant cinq ou fix mois elles en parlèrent ; & fitôt qu'elles défiroient quelque chofe, elles penfoient à elle. Rien ne réuffiffoit, dont elles étoient fortement en colère contre la fée. Mais un jour que le roi alloit à la chaffe, il paffa chez la bonne fricaffeufe, pour voir fi elle étoit auffi habile qu'on difoit ; & comme il approchoit du jardin avec grand bruit, les trois fœurs qui cueilloient des fraifes l'entendirent ; ah ! dit Rouffette, fi j'étois affez heureufe pour époufer monfeigneur l'amiral, je je me vante que je ferois avec mon fufeau & ma quenouille tant de fil, & de ce fil tant de toile, qu'il n'auroit plus befoin d'en acheter pour les voiles de fes navires. Et moi, dit Brunette, fi la fortune m'étoit affez favorable pour me faire époufer le frère du roi, je me vante qu'avec mon aiguille, je lui ferois tant de dentelles, qu'il en verroit fon palais rempli. Et moi, ajouta Blondine, je me vante que fi le roi m'époufoit, j'aurois, au bout de neuf mois, deux beaux garçons & une belle

fille ; que leurs cheveux tomberoient par anneaux, répandant de fines pierres, avec une brillante étoile sur le front, & le cou entouré d'une riche chaîne d'or.

Un des favoris du roi, qui s'étoit avancé pour avertir l'hôtesse de sa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta sans faire aucun bruit, & fut bien surpris de la conversation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir ; il en rit en effet, & commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent aussitôt d'un air & d'une grâce merveilleuse. Elles saluèrent le roi avec beaucoup de respect & de modestie ; & lorsqu'il demanda s'il étoit vrai qu'elles venoient de s'entretenir des époux qu'elles désiroient, elles rougirent & baissèrent les yeux : il les pressa encore davantage de l'avouer ; elles en convinrent, & il s'écria aussitôt : certainement je ne sais quelle puissance agit sur moi, mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie épousé la belle Blondine. Sire, dit le frère du roi, je vous demande permission de me marier avec cette jolie brunette. Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la rousse me plaît infiniment.

Le roi, bien aise d'être imité par les plus

grands de son royaume, leur dit qu'il approuvoit leur choix, & demanda à leur mère si elle le vouloit bien. Elle répondit que c'étoit la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embrassa, le prince & l'amiral n'en firent pas moins.

Quand le roi fut prêt à dîner, on vit descendre par la cheminée une table de sept couverts d'or, & tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas. Cependant le roi hésitoit à manger, il craignoit que l'on n'eût accommodé les viandes au sabat; & cette manière de servir par la cheminée lui étoit un peu suspecte.

Le buffet s'arrangea, l'on ne voyoit que bassins & vases d'or, dont le travail surpassoit la matière. En même temps un essain de mouches à miel parut dans des ruches de crystal, & commença la plus charmante musique qui se puisse imaginer. Toute la salle étoit pleine de frêlons, de mouches, de guêpes & de moucherons, & d'autres bestiolinettes de cette espèce, qui servoient le roi avec une adresse surnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportoient à boire, sans qu'un seul osât se noyer dans le vin, ce qui est d'une modération & d'une discipline étonnante. La princesse & ses filles pénétroient assez que tout ce

fille ; que leurs cheveux tomberoient par anneaux, répandant de fines pierres, avec une brillante étoile sur le front, & le cou entouré d'une riche chaîne d'or.

Un des favoris du roi, qui s'étoit avancé pour avertir l'hôtesse de sa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta sans faire aucun bruit, & fut bien surpris de la conversation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir ; il en rit en effet, & commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent aussitôt d'un air & d'une grâce merveilleuse. Elles saluèrent le roi avec beaucoup de respect & de modestie ; & lorsqu'il demanda s'il étoit vrai qu'elles venoient de s'entretenir des époux qu'elles désiroient, elles rougirent & baissèrent les yeux : il les pressa encore davantage de l'avouer ; elles en convinrent, & il s'écria aussitôt : certainement je ne sais quelle puissance agit sur moi, mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie épousé la belle Blondine. Sire, dit le frère du roi, je vous demande permission de me marier avec cette jolie brunette. Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la rousse me plaît infiniment.

Le roi, bien aise d'être imité par les plus

grands de son royaume, leur dit qu'il approuvoit leur choix, & demanda à leur mère si elle le vouloit bien. Elle répondit que c'étoit la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embrassa, le prince & l'amiral n'en firent pas moins.

Quand le roi fut prêt à dîner, on vit descendre par la cheminée une table de sept couverts d'or, & tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas. Cependant le roi hésitoit à manger, il craignoit que l'on n'eût accommodé les viandes au sabat; & cette manière de servir par la cheminée lui étoit un peu suspecte.

Le buffet s'arrangea, l'on ne voyoit que bassins & vases d'or, dont le travail surpassoit la matière. En même temps un essain de mouches à miel parut dans des ruches de crystal, & commença la plus charmante musique qui se puisse imaginer. Toute la salle étoit pleine de frêlons, de mouches, de guêpes & de moucherons, & d'autres bestiolinettes de cette espèce, qui servoient le roi avec une adresse surnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportoient à boire, sans qu'un seul osât se noyer dans le vin, ce qui est d'une modération & d'une discipline étonnante. La princesse & ses filles pénétroient assez que tout ce

qui se passoit ne pouvoit s'attribuer qu'à la petite vieille : elles bénissoient l'heure où elles l'avoient connue.

Après le repas, qui fût si long que la nuit surprit la compagnie à table, dont sa majesté ne laissa pas d'avoir un peu de honte, car il sembloit que dans cet hymen, Bacchus avoit pris la place de Cupidon, le roi se leva, & dit : achevons la fête par où elle devoit commencer. Il tira sa bague de son doigt, & la mit dans celui de Blondine, le prince & l'amiral l'imitèrent. Les abeilles redoublèrent leurs chants. L'on dansa, l'on se réjouit; & tous ceux qui avoient suivi le roi, vinrent saluer la reine & la princesse. Pour l'amirale, on ne lui faisoit pas tant de cérémonies, dont elle se désespéroit, car elle étoit l'aînée de Brunette & de Blondine, & se trouvoit moins bien mariée.

Le roi envoya son grand écuyer apprendre à la reine sa mère ce qui venoit de se passer, & pour faire venir ses plus magnifiques chariots, afin d'emmener la reine Blondine avec ses deux sœurs. La reine mère étoit la plus cruelle de toutes les femmes, & la plus emportée. Quand elle sut que son fils s'étoit marié sans sa participation, & sur-tout à une fille d'une naissance si obscure, & que le prince

en avoit fait autant, elle entra dans une telle colère, qu'elle effraya toute la cour. Elle demanda au grand écuyer quelle raison avoit pu engager le roi à un si indigne mariage ? Il lui dit que c'étoit l'espérance d'avoir deux garçons & une fille dans neuf mois, qui naîtroient avec de grands cheveux bouclés, des étoiles sur la tête, & chacun une chaîne d'or au cou, & que des choses si rares l'avoient charmé. La reine mère sourit dédaigneusement de la crédulité de son fils; elle dit là-dessus bien des choses offensantes, qui marquoient assez sa fureur.

Les chariots étoient déjà arrivés à la petite maisonnette. Le roi convia sa belle-mère à le suivre, & lui promit qu'elle seroit regardée avec toute sorte de distinction. Mais elle pensa aussitôt que la cour est une mer toujours agitée. Sire, lui dit-elle, j'ai trop d'expérience des choses du monde pour quitter le repos que je n'ai acquis qu'avec beaucoup de peine. Quoi ! répliqua le roi, voulez-vous continuer à tenir hôtellerie ? Non, dit-elle, vous me ferez quelque bien pour vivre. Souffrez au moins, ajouta-t-il, que je vous donne un équipage & des officiers. Je vous en rends grâce, dit-elle, quand je suis seule, je n'ai point d'ennemis qui me tourmentent; mais si j'avois des

domestiques, je craindrois d'en trouver en eux. Le roi admira l'esprit & la modération d'une femme qui pensoit & qui parloit comme un philosophe.

Pendant qu'il pressoit sa belle-mère de venir avec lui, l'amirale Rousse faisoit cacher au fond de son chariot tous les beaux bassins & les vases d'or du buffet, voulant en profiter sans rien laisser; mais la fée qui voyoit tout, bien que personne ne la vît, les changea en cruches de terre. Lorsqu'elle fut arrivée, & qu'elle voulut les emporter dans son cabinet, elle ne trouva rien qui en valût la peine.

Le roi & la reine embrassèrent tendrement la sage princesse, & l'assurèrent qu'elle pourroit disposer à sa volonté de tout ce qu'ils avoient. Ils quittèrent le séjour champêtre, & vinrent à la ville, précédés des trompettes, des hautbois, des tymbales & des tambours qui se faisoient entendre bien loin. Les confidens de la reine-mère lui avoient conseillé de cacher sa mauvaise humeur, parce que le roi s'en offenseroit, & que cela pourroit avoir des suites fâcheuses: elle se contraignit donc, & ne fit paroître que de l'amitié à ses deux belles-filles, leur donnant des pierreries & des louanges indifféremment sur tout ce qu'elles faisoient bien ou mal.

La reine Blonde & la princeſſe Brunette étoient étroitement unies; mais à l'égard de l'amirale Rouſſe, elle les haïſſoit mortellement. Voyez, diſoit-elle, la bonne fortune de mes deux ſœurs: l'une eſt reine, l'autre princeſſe du ſang, leurs maris les adorent; & moi, qui ſuis l'aînée, qui me trouve cent fois plus belle qu'elles, je n'ai qu'un amiral pour époux, dont je ne ſuis point chérie comme je devrois l'être. La jalouſie qu'elle avoit contre ſes ſœurs, la rangea du parti de la reine-mère; car l'on ſavoit bien que la tendreſſe qu'elle témoignoit à ſes belles-filles n'étoit qu'une feinte, & qu'elle trouveroit avec plaiſir l'occaſion de leur faire du mal.

La reine & la princeſſe devinrent groſſes, & par malheur une grande guerre étant ſurvenue, il fallut que le roi partît pour ſe mettre à la tête de ſon armée. La jeune reine & la princeſſe étant obligées de reſter ſous le pouvoir de la reine-mère, la prièrent de trouver bon qu'elles retournaſſent chez leur mère, afin de ſe conſoler avec elle d'une ſi cruelle abſence. Le roi n'y put conſentir. Il conjura ſa femme de reſter au palais, il l'aſſura que ſa mère en uſeroit bien. En effet, il la pria avec la dernière inſtance d'aimer ſa belle-fille, & d'en avoir ſoin. Il ajouta qu'elle ne pouvoit l'obli-

& cela se vendoit secrètement pour nourrir son équipage. Elle étoit veuve, chargée de trois filles très-jeunes & très-aimables. Elle comprit que si elle les élevoit dans un air de grandeur & de magnificence convenable à leur rang, elles se ressentiroient davantage dans la suite de leurs disgrâces. Elle prit donc la résolution de vendre le peu qui lui restoit, & de s'en aller bien loin avec ses trois filles, s'établir dans quelque maison de campagne, où elles feroient une dépense convenable à leur petite fortune. En passant dans une forêt très-dangereuse, elle fut volée, de sorte qu'il ne lui resta presque plus rien. Cette pauvre princesse, plus chagrine de ce dernier malheur que de tous ceux qui l'avoient précédé, connut bien qu'il falloit gagner sa vie ou mourir de faim. Elle avoit aimé autrefois la bonne chère, & savoit faire des sauces excellentes. Elle n'alloit jamais sans sa petite cuisine d'or, que l'on venoit voir de bien loin. Ce qu'elle avoit fait pour se divertir, elle le fit alors pour subsister. Elle s'arrêta proche d'une grande ville, dans une maison fort jolie; elle y faisoit des ragoûts merveilleux; l'on étoit friand dans ce pays-là, de sorte que tout le monde accouroit chez elle. L'on ne parloit que de la bonne fricasseuse, à peine

lui

lui donnoit-on le temps de reſpirer. Cependant ſes trois filles devenoient grandes; & leur beauté n'auroit pas fait moins de bruit que les ſauces de la Princeſſe, ſi elle ne les avoit cachées dans une chambre, d'où elles ſortoient très-rarement.

Un jour des plus beaux de l'année, il entra chez elle une petite vieille, qui paroiſſoit bien laſſe; elle s'appuyoit ſur un bâton, ſon corps étoit tout courbé, & ſon viſage plein de rides. Je viens, dit-elle, afin que vous me faſſiez un bon repas, car je veux, avant que d'aller en l'autre monde, pouvoir m'en vanter en celui-ci. Elle prit une chaiſe de paille, ſe mit auprès du feu, & dit à la princeſſe de ſe hâter. Comme elle ne pouvoit pas tout faire, elle appela ſes trois filles: l'aînée avoit nom Rouſſette, la ſeconde Brunette, & la dernière Blondine. Elle leur avoit donné ces noms, par rapport à la couleur de leurs cheveux. Elles étoient vêtues en payſannes, avec des corſets & des jupes de différentes couleurs. La cadette étoit la plus belle & la plus douce. Leur mère commanda à l'une d'aller querir de petits pigeons dans la volière, à l'autre de tuer des poulets, à l'autre de faire la pâtiſſerie. Enfin, en moins d'un moment, elles mirent devant la vieille un couvert très-propre, du

linge fort blanc, de la vaiſſelle de terre bien verniſſée, & on la ſervit à pluſieurs ſervices. Le vin étoit bon, la glace n'y manquoit pas, les verres rincés à tous momens par les plus belles mains du monde; tout cela donnoit de l'appétit à la vieille petite bonne femme. Si elle mangea bien, elle but encore mieux. Elle ſe mit en pointe de vin : elle diſoit mille choſes, où la princeſſe, qui ne faiſoit pas ſemblant d'y prendre garde, trouvoit beaucoup d'eſprit.

Le repas finit auſſi gaiment qu'il avoit commencé; la vieille ſe leva, elle dit à la Princeſſe : ma grande amie, ſi j'avois de l'argent, je vous paierois, mais il y a ſi long-temps que je ſuis ruinée; j'avois beſoin de vous trouver pour faire ſi bonne chère : tout ce que je puis vous promettre, c'eſt de vous envoyer de meilleures pratiques que la mienne. La princeſſe ſe prit à ſourire, & lui dit gracieuſement : allez, ma bonne mère, ne vous inquiétez point, je ſuis toujours aſſez payée quand je fais quelque plaiſir : nous avons été ravies de vous ſervir, dit Blondine, & ſi vous vouliez ſouper ici, nous ferions encore mieux. Oh que l'on eſt heureux, s'écria la vieille, lorſqu'on eſt né avec un cœur ſi bienfaiſant ! mais croyez-vous n'en pas recevoir la récompenſe ? Soyez certaines, continua-t-elle, que

que le premier souhait que vous ferez sans songer à moi, sera accompli. En même temps elle disparut, & elles n'eurent pas lieu de douter que ce ne fût une fée.

Cette aventure les étonna : elles n'en avoient jamais vu : elles étoient peureuses ; de sorte que pendant cinq ou six mois elles en parlèrent ; & sitôt qu'elles désiroient quelque chose, elles pensoient à elle. Rien ne réussissoit, dont elles étoient fortement en colère contre la fée. Mais un jour que le roi alloit à la chasse, il passa chez la bonne fricasseuse, pour voir si elle étoit aussi habile qu'on disoit ; & comme il approchoit du jardin avec grand bruit, les trois sœurs qui cueilloient des fraises l'entendirent ; ah ! dit Roussette, si j'étois assez heureuse pour épouser monseigneur l'amiral, je je me vante que je ferois avec mon fuseau & ma quenouille tant de fil, & de ce fil tant de toile, qu'il n'auroit plus besoin d'en acheter pour les voiles de ses navires. Et moi, dit Brunette, si la fortune m'étoit assez favorable pour me faire épouser le frère du roi, je me vante qu'avec mon aiguille, je lui ferois tant de dentelles, qu'il en verroit son palais rempli. Et moi, ajouta Blondine, je me vante que si le roi m'épousoit, j'aurois, au bout de neuf mois, deux beaux garçons & une belle

fille ; que leurs cheveux tomberoient par anneaux, répandant de fines pierres, avec une brillante étoile fur le front, & le cou entouré d'une riche chaîne d'or.

Un des favoris du roi, qui s'étoit avancé pour avertir l'hôteffe de fa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta fans faire aucun bruit, & fut bien furpris de la converfation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir; il en rit en effet, & commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent auffitôt d'un air & d'une grâce merveilleufe. Elles faluèrent le roi avec beaucoup de refpect & de modeftie; & lorfqu'il demanda s'il étoit vrai qu'elles venoient de s'entretenir des époux qu'elles défiroient, elles rougirent & baifsèrent les yeux : il les preffa encore davantage de l'avouer; elles en convinrent, & il s'écria auffitôt: certainement je ne fais quelle puiffance agit fur moi, mais je ne fortirai pas d'ici que je n'aie époufé la belle Blondine. Sire, dit le frère du roi, je vous demande permiffion de me marier avec cette jolie brunette. Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la rouffe me plaît infiniment.

Le roi, bien aife d'être imité par les plus

grands de son royaume, leur dit qu'il approuvoit leur choix, & demanda à leur mère si elle le vouloit bien. Elle répondit que c'étoit la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embrassa, le prince & l'amiral n'en firent pas moins.

Quand le roi fut prêt à dîner, on vit descendre par la cheminée une table de sept couverts d'or, & tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas. Cependant le roi hésitoit à manger, il craignoit que l'on n'eût accommodé les viandes au sabat; & cette manière de servir par la cheminée lui étoit un peu suspecte.

Le buffet s'arrangea, l'on ne voyoit que bassins & vases d'or, dont le travail surpassoit la matière. En même temps un essain de mouches à miel parut dans des ruches de crystal, & commença la plus charmante musique qui se puisse imaginer. Toute la salle étoit pleine de frêlons, de mouches, de guêpes & de moucherons, & d'autres bestiolinettes de cette espèce, qui servoient le roi avec une adresse surnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportoient à boire, sans qu'un seul osât se noyer dans le vin, ce qui est d'une modération & d'une discipline étonnante. La princesse & ses filles pénétroient assez que tout ce

qui se passoit ne pouvoit s'attribuer qu'à la petite vieille : elles bénissoient l'heure où elles l'avoient connue.

Après le repas, qui fût si long que la nuit surprit la compagnie à table, dont sa majesté ne laissa pas d'avoir un peu de honte, car il sembloit que dans cet hymen, Bacchus avoit pris la place de Cupidon, le roi se leva, & dit : achevons la fête par où elle devoit commencer. Il tira sa bague de son doigt, & la mit dans celui de Blondine, le prince & l'amiral l'imitèrent. Les abeilles redoublèrent leurs chants. L'on dansa, l'on se réjouit ; & tous ceux qui avoient suivi le roi, vinrent saluer la reine & la princesse. Pour l'amirale, on ne lui faisoit pas tant de cérémonies, dont elle se désespéroit, car elle étoit l'aînée de Brunette & de Blondine, & se trouvoit moins bien mariée.

Le roi envoya son grand écuyer apprendre à la reine sa mère ce qui venoit de se passer, & pour faire venir ses plus magnifiques chariots, afin d'emmener la reine Blondine avec ses deux sœurs. La reine mère étoit la plus cruelle de toutes les femmes, & la plus emportée. Quand elle sut que son fils s'étoit marié sans sa participation, & sur-tout à une fille d'une naissance si obscure, & que le prince

en avoit fait autant, elle entra dans une telle colère, qu'elle effraya toute la cour. Elle demanda au grand écuyer quelle raifon avoit pu engager le roi à un fi indigne mariage ? Il lui dit que c'étoit l'efpérance d'avoir deux garçons & une fille dans neuf mois, qui naîtroient avec de grands cheveux bouclés, des étoiles fur la tête, & chacun une chaîne d'or au cou, & que des chofes fi rares l'avoient charmé. La reine mère fourit dédaigneufement de la crédulité de fon fils; elle dit là-deffus bien des chofes offenfantes, qui marquoient affez fa fureur.

Les chariots étoient déjà arrivés à la petite maifonnette. Le roi convia fa belle-mère à le fuivre, & lui promit qu'elle feroit regardée avec toute forte de diftinction. Mais elle penfa auffitôt que la cour eft une mer toujours agitée. Sire, lui dit-elle, j'ai trop d'expérience des chofes du monde pour quitter le repos que je n'ai acquis qu'avec beaucoup de peine. Quoi! répliqua le roi, voulez-vous continuer à tenir hôtellerie? Non, dit-elle, vous me ferez quelque bien pour vivre. Souffrez au moins, ajouta-t-il, que je vous donne un équipage & des officiers. Je vous en rends grâce, dit-elle, quand je fuis feule, je n'ai point d'ennemis qui me tourmentent; mais fi j'avois des

domeſtiques, je craindrois d'en trouver en eux. Le roi admira l'eſprit & la modération d'une femme qui penſoit & qui parloit comme un philoſophe.

Pendant qu'il preſſoit ſa belle-mère de venir avec lui, l'amirale Rouſſe faiſoit cacher au fond de ſon chariot tous les beaux baſſins & les vaſes d'or du buffet, voulant en profiter ſans rien laiſſer ; mais la fée qui voyoit tout, bien que perſonne ne la vît, les changea en cruches de terre. Lorſqu'elle fut arrivée, & qu'elle voulut les emporter dans ſon cabinet, elle ne trouva rien qui en valût la peine.

Le roi & la reine embraſsèrent tendrement la ſage princeſſe, & l'aſſurèrent qu'elle pourroit diſpoſer à ſa volonté de tout ce qu'ils avoient. Ils quittèrent le ſéjour champêtre, & vinrent à la ville, précédés des trompettes, des hautbois, des tymbales & des tambours qui ſe faiſoient entendre bien loin. Les confidens de la reine-mère lui avoient conſeillé de cacher ſa mauvaiſe humeur, parce que le roi s'en offenſeroit, & que cela pourroit avoir des ſuites fâcheuſes : elle ſe contraignit donc, & ne fit paroître que de l'amitié à ſes deux belles-filles, leur donnant des pierreries & des louanges indifféremment ſur tout ce qu'elles faiſoient bien ou mal.

La reine Blonde & la princeſſe Brunette étoient étroitement unies; mais à l'égard de l'amirale Rouſſe, elle les haïſſoit mortellement. Voyez, diſoit-elle, la bonne fortune de mes deux ſœurs: l'une eſt reine, l'autre princeſſe du ſang, leurs maris les adorent; & moi, qui ſuis l'aînée, qui me trouve cent fois plus belle qu'elles, je n'ai qu'un amiral pour époux, dont je ne ſuis point chérie comme je devrois l'être. La jalouſie qu'elle avoit contre ſes ſœurs, la rangea du parti de la reine-mère; car l'on ſavoit bien que la tendreſſe qu'elle témoignoit à ſes belles-filles n'étoit qu'une feinte, & qu'elle trouveroit avec plaiſir l'occaſion de leur faire du mal.

La reine & la princeſſe devinrent groſſes; & par malheur une grande guerre étant ſurvenue, il fallut que le roi partît pour ſe mettre à la tête de ſon armée. La jeune reine & la princeſſe étant obligées de reſter ſous le pouvoir de la reine-mère, la prièrent de trouver bon qu'elles retournaſſent chez leur mère, afin de ſe conſoler avec elle d'une ſi cruelle abſence. Le roi n'y put conſentir. Il conjura ſa femme de reſter au palais, il l'aſſura que ſa mère en uſeroit bien. En effet, il la pria avec la dernière inſtance d'aimer ſa belle-fille, & d'en avoir ſoin. Il ajouta qu'elle ne pouvoit l'obli-

domestiques, je craindrois d'en trouver en eux. Le roi admira l'esprit & la modération d'une femme qui pensoit & qui parloit comme un philosophe.

Pendant qu'il pressoit sa belle-mère de venir avec lui, l'amirale Rousse faisoit cacher au fond de son chariot tous les beaux bassins & les vases d'or du buffet, voulant en profiter sans rien laisser; mais la fée qui voyoit tout, bien que personne ne la vît, les changea en cruches de terre. Lorsqu'elle fut arrivée, & qu'elle voulut les emporter dans son cabinet, elle ne trouva rien qui en valût la peine.

Le roi & la reine embrassèrent tendrement la sage princesse, & l'assurèrent qu'elle pourroit disposer à sa volonté de tout ce qu'ils avoient. Ils quittèrent le séjour champêtre, & vinrent à la ville, précédés des trompettes, des hautbois, des tymbales & des tambours qui se faisoient entendre bien loin. Les confidens de la reine-mère lui avoient conseillé de cacher sa mauvaise humeur, parce que le roi s'en offenseroit, & que cela pourroit avoir des suites fâcheuses: elle se contraignit donc, & ne fit paroître que de l'amitié à ses deux belles-filles, leur donnant des pierreries & des louanges indifféremment sur tout ce qu'elles faisoient bien ou mal.

La reine Blonde & la princeſſe Brunette étoient étroitement unies; mais à l'égard de l'amirale Rouſſe, elle les haïſſoit mortellement. Voyez, diſoit-elle, la bonne fortune de mes deux ſœurs: l'une eſt reine, l'autre princeſſe du ſang, leurs maris les adorent; & moi, qui ſuis l'aînée, qui me trouve cent fois plus belle qu'elles, je n'ai qu'un amiral pour époux, dont je ne ſuis point chérie comme je devrois l'être. La jalouſie qu'elle avoit contre ſes ſœurs, la rangea du parti de la reine-mère; car l'on ſavoit bien que la tendreſſe qu'elle témoignoit à ſes belles-filles n'étoit qu'une feinte, & qu'elle trouveroit avec plaiſir l'occaſion de leur faire du mal.

La reine & la princeſſe devinrent groſſes, & par malheur une grande guerre étant ſurvenue, il fallut que le roi partît pour ſe mettre à la tête de ſon armée. La jeune reine & la princeſſe étant obligées de reſter ſous le pouvoir de la reine-mère, la prièrent de trouver bon qu'elles retournaſſent chez leur mère, afin de ſe conſoler avec elle d'une ſi cruelle abſence. Le roi n'y put conſentir. Il conjura ſa femme de reſter au palais, il l'aſſura que ſa mère en uſeroit bien. En effet, il la pria avec la dernière inſtance d'aimer ſa belle-fille, & d'en avoir ſoin. Il ajouta qu'elle ne pouvoit l'obli-

ger plus ſenſiblement, qu'il eſpéroit lui avoir de beaux enfans, & qu'il en attendoit les nouvelles avec beaucoup d'inquiétude. Cette méchante reine, ravie de ce que ſon fils lui confioit ſa femme, lui promit de ne ſonger qu'à ſa conſervation, & l'aſſura qu'il pouvoit partir avec un entier repos d'eſprit. Ainſi il s'en alla dans une ſi forte envie de revenir bientôt, qu'il haſardoit ſes troupes en toutes rencontres; & ſon bonheur faiſoit non-ſeulement que ſa témérité lui réuſſiſſoit toujours, mais encore qu'il avançoit fort ſes affaires. La reine acoucha avant ſon retour. La princeſſe ſa ſœur eut le même jour un beau garçon, elle mourut auſſitôt.

L'amirale Rouſſe étoit fort occupée des moyens de nuire à la jeune reine. Quand elle lui vit des enfans ſi jolis, & qu'elle n'en avoit point, ſa fureur augmenta; elle prit la réſolution de parler promptement à la reine mère, car il n'y avoit pas de temps à perdre. Madame, lui dit-elle, je ſuis ſi touchée de l'honneur que votre majeſté m'a fait en me donnant quelque part dans ſes bonnes grâces, que je me dépouille volontiers de mes propres intérêts pour ménager les vôtres; je comprends tous les déplaiſirs dont vous êtes accablée depuis les indignes mariages du roi &

du prince. Voilà quatre enfans qui vont éterniser la faute qu'ils ont commise : notre pauvre mère est une pauvre villageoise qui n'avoit pas de pain quand elle s'est avisée de devenir fricasseuse ; croyez-moi, madame, faisons une fricassée aussi de tous ces petits marmots, & les ôtons du monde avant qu'ils vous fassent rougir. Ah ! ma chère amirale, dit la reine en l'embrassant, que je t'aime d'être si équitable, & de partager, comme tu fais, mes justes déplaisirs ! j'avois déjà résolu d'exécuter ce que tu me proposes, il n'y a que la manière qui m'embarrasse. Que cela ne vous fasse point de peine, reprit la Rousse, ma doguine vient de faire deux chiens & une chienne ; ils ont chacun une étoile sur le front, avec une marque autour du cou, qui fait une espèce de chaîne. Il faut faire accroire à la reine qu'elle est accouchée de toutes ces petites bêtes, & prendre les deux fils, la fille & le fils de la princesse, que l'on fera mourir.

Ton dessein me plaît infiniment, s'écria-t-elle, j'ai déjà donné des ordres là-dessus à Feintise, sa dame d'honneur, de sorte qu'il faut avoir les petits chiens. Les voilà, dit l'amirale, je les ai apportés. Aussitôt elle ouvrit une grande bourse qu'elle avoit toujours à son côté, elle en tira trois doguines

bêtes, que la reine & elle emmaillottèrent comme les enfans de la reine auroient dû être, & tous ornés de dentelles & de langes brochés d'or. Elles les arrangèrent dans une corbeille couverte, puis cette méchante reine, ſuivie de la rouſſe, ſe rendit auprès de la reine. Je viens vous remercier, lui dit-elle, des beaux héritiers que vous donnez à mon fils, voilà des têtes bien faites pour porter une couronne. Je ne m'étonne pas ſi vous promettiez à votre mari deux fils & une fille avec des étoiles ſur le front, de longs cheveux, & des chaînes d'or au cou. Tenez, nourriſſez-les, car il n'y a point de femme qui veuille donner à téter à des chiens.

La pauvre reine, qui étoit accablée du mal qu'elle avoit ſouffert, penſa mourir de douleur quand elle apperçut ces trois chiennes de bêtes, & qu'elle vit cette eſpèce de doguinerie qui faiſoit ſur ſon lit un bruit déſeſpéré : elle ſe mit à pleurer amèrement, puis joignant ſes mains : hélas! madame, dit-elle, n'ajoutez point des reproches à mon affliction, elle ne peut aſſurément être plus grande. Si les dieux avoient permis ma mort avant que j'euſſe reçu l'affront de me voir mère de ces petits monſtres, je me ſerois eſtimée trop heureuſe : hélas! que ferai-je ? Le roi va me

haïr autant qu'il m'a aimée. Les soupirs & les sanglots étouffèrent sa voix, elle n'eut plus de force pour parler; & la reine-mère, continuant à lui dire des injures, eut le plaisir de passer ainsi trois heures au chevet de son lit.

Elle s'en alla ensuite; & sa sœur, qui feignoit de partager ses déplaisirs, lui dit qu'elle n'étoit pas la première à qui semblable malheur étoit arrivé; qu'on voyoit bien que c'étoit là un tour de cette vieille fée qui leur avoit promis tant de merveilles; mais que comme il seroit peut-être dangereux pour elle de voir le roi, elle lui conseilloit de s'en aller chez leur pauvre mère avec ses trois enfans de chien. La reine ne lui répondit que par ses larmes. Il falloit avoir le cœur bien dur, pour n'être pas touché de l'état où elles la réduisoient! elle donna à téter à ces vilains chiens, croyant en être la mère.

La reine commanda à Feintise de prendre les enfans de la reine avec le fils de la princesse, de les étrangler & de les enterrer si bien, qu'on n'en sût jamais rien. Comme elle étoit sur le point d'exécuter cet ordre, & qu'elle tenoit déjà le cordeau fatal, elle jeta les yeux sur eux, & les trouva si merveilleusement beaux, & vit qu'ils marquoient tant de choses extraordinaires par les étoiles qui bril-

loient à leur front, qu'elle n'osa porter ses criminelles mains sur un sang si auguste.

Elle fit amener une chaloupe au bord de la mer, elle y mit les quatre enfans dans un même berceau & quelques chaînes de pierreries, afin que si la fortune les conduisoit entre les mains d'une personne assez charitable pour les vouloir nourrir, elle en trouvât aussitôt sa récompense.

La chaloupe poussée par un grand vent s'éloigna si vîte du rivage, que Feintise la perdit de vue; mais en même temps les vagues s'enflèrent, & le soleil se cacha, les nues se fondirent en eau, mille éclats de tonnerre faisoient retentir tous les environs. Elle ne douta point que la petite barque ne fût submergée; & elle ressentit de la joie de ce que ces pauvres innocens étoient péris, car elle auroit toujours appréhendé quelqu'événement extraordinaire en leur faveur.

Le roi, sans cesse occupé de sa chère épouse & de l'état où il l'avoit laissée, ayant une trève pour peu de temps, revint en poste: il arriva douze heures après qu'elle fut accouchée. Quand la reine-mère le sut, elle alla au-devant de lui avec un air composé de douleur; elle le tint long-temps serré entre ses bras, lui mouillant le visage de larmes; il

sembloit que sa douleur l'empêchoit de parler. Le roi, tout tremblant, n'osoit demander ce qui étoit arrivé, car il ne doutoit pas que ce ne fussent de fort grands malheurs. Enfin elle fit un effort pour lui raconter que sa femme étoit accouchée de trois chiens : aussitôt Feintise les présenta ; & l'amirale toute en pleurs se jetant aux pieds du roi, le supplia de ne point faire mourir la reine, & de se contenter de la renvoyer chez sa mère, qu'elle y étoit déjà résolue, & qu'elle recevroit ce traitement comme une grande grâce.

Le roi étoit si éperdu, qu'il pouvoit à peine respirer : il regardoit les doguins, & remarquoit avec surprise cette étoile qu'ils avoient au milieu du front, & la couleur différente qui faisoit le tour de leur cou. Il se laissa tomber sur un fauteuil, roulant dans son esprit mille pensées, & ne pouvant prendre une résolution fixe ; mais la reine mère le pressa si fort, qu'il prononça l'exil de l'innocente reine. Aussitôt on la mit dans une litière avec ses trois chiens ; & sans avoir aucuns égards pour elle, on la conduisit chez sa mère, où elle arriva presque morte.

Les dieux avoient regardé d'un œil de pitié la barque où les trois princes étoient

avec la princeſſe. La fée qui les protégeoit fit tomber, au lieu de pluie, du lait dans leurs petites bouches ; ils ne ſouffrirent point de cet orage épouvantable qui s'étoit élevé ſi promptement. Enfin ils voguèrent ſept jours & ſept nuits ; ils étoient en pleine mer auſſi tranquilles que ſur un canal, lorſqu'ils furent rencontrés par un vaiſſeau corſaire. Le capitaine ayant été frappé, quoique d'aſſez loin, du brillant éclat des étoiles qu'ils avoient ſur le front, aborda la chaloupe, perſuadé qu'elle étoit pleine de pierreries. Il y en trouva en effet ; & ce qui le toucha davantage, ce fut la beauté des quatre merveilleux enfans. Le déſir de les conſerver l'engagea à retourner chez lui pour les donner à ſa femme qui n'en avoit point, & qui en ſouhaitoit depuis long-temps.

Elle s'inquiéta fort de le voir revenir ſi promptement, car il alloit faire un voyage de long cours ; mais elle fut tranſportée de joie quand il remit entre ſes mains un tréſor ſi conſidérable ; ils admirèrent enſemble la merveille des étoiles, la chaîne d'or qui ne pouvoit s'ôter de leur cou, & leurs longs cheveux. Ce fut bien autre choſe lorſque cette femme les peigna, car il en tomboit à tous momens des perles, des rubis, des dia-

mans, des émeraudes de différentes grandeur & toutes parfaites : elle en parla à son mari, qui ne s'en étonna pas moins qu'elle.

Je suis bien las, lui dit-il, du métier de corsaire; si les cheveux de ces petits enfans continuent à nous donner des trésors, je ne veux plus courir les mers, & mon bien sera aussi considérable que celui de nos plus grands capitaines. La femme du corsaire, qui se nommoit Corsine, fut ravie de la résolution de son mari, elle en aima davantage ces quatre enfans; elle nomma la princesse, Belle-Etoile; son frère aîné, Petit-Soleil, le second, Heureux, & le fils aîné de la princesse, Chéri. Il étoit si fort au-dessus des deux autres pour sa beauté, qu'encore qu'il n'eût ni étoile, ni chaîne, Corsine l'aimoit plus que les autres.

Comme elle ne pouvoit les élever sans le secours de quelque nourrice, elle pria son mari, qui aimoit beaucoup la chasse, de lui attraper des faons tout petits; il en trouva le moyen, car la forêt où ils demeuroient étoit fort spacieuse. Corsine les ayant, elle les exposa du côté du vent; les biches, qui les sentirent, accoururent pour leur donner à tetter. Corsine les cacha, & mit à la place les enfans, qui s'accommodèrent à merveille du lait de biche. Tous les jours deux fois

elles venoient quatre de compagnie jusques chez Corsine, chercher les princes & la princesse, qu'elles prenoient pour les faons.

C'est ainsi que se passa la tendre jeunesse des princes : le Corsaire & sa femme les aimoient si passionnément, qu'ils leur donnoient tous leurs soins. Cet homme avoit été bien élevé : c'étoit moins par inclination que par bizarrerie de la fortune, qu'il étoit devenu Corsaire. Il avoit épousé Corsine chez une princesse où son esprit s'étoit heureusement cultivé ; elle savoit vivre, & quoiqu'elle se trouvât dans une espèce de désert, où ils ne subsistoient que des larcins qu'il faisoit dans ses courses, elle n'avoit point encore oublié l'usage du monde ; ils avoient la dernière joie de n'être plus en obligation de s'exposer à tous les périls attachés au métier de corsaire, ils devenoient assez riches sans cela. De trois en trois jours, il tomboit, comme je l'ai déjà dit, des cheveux de la princesse & de ses frères, des pierreries considérables, que Corsine alloit vendre à la ville la plus proche, & elle en rapportoit mille gentillesses pour ses quatre marmots.

Quand ils furent sortis de la première enfance, le Corsaire s'appliqua sérieusement à cultiver le beau naturel dont le ciel les avoit

loués; & comme il ne doutoit point qu'il n'y eût de grands myſtères cachés dans leur naiſſance & dans la rencontre qu'il en avoit faite, il voulut reconnoître par leur éducation ce préſent des dieux; de ſorte qu'après avoir rendu ſa maiſon plus logeable, il attira chez lui des perſonnes de mérite, qui leur apprirent diverſes ſciences avec une facilité qui ſurprenoit tous ces grands maîtres.

Le Corſaire & ſa femme n'avoient jamais dit l'aventure des quatre enfans. Ils paſſoient pour être les leurs, quoiqu'ils marquaſſent, par toutes leurs actions, qu'ils ſortoient d'un ſang plus illuſtre. Ils étoient très-unis entr'eux; il s'y trouvoit du naturel & de la politeſſe, mais le prince Chéri avoit pour la princeſſe Belle-Etoile des ſentimens plus empreſſés & plus vifs que les deux autres; dès qu'elle ſouhaitoit quelque choſe, il tentoit juſqu'à l'impoſſible pour la ſatisfaire; il ne la quittoit preſque jamais; lorſqu'elle alloit à la chaſſe, il l'accompagnoit; quand elle n'y alloit point, il trouvoit toujours des excuſes pour ſe défendre de ſortir. Petit-Soleil & Heureux qui étoient ſes frères, lui parloient avec moins de tendreſſe & de reſpect. Elle remarqua cette différence, elle en tint compte à Chéri, & elle l'aima plus que les autres.

A mesure qu'ils avançoient en âge, leur mutuelle tendresse augmentoit ; ils n'en eurent d'abord que du plaisir. Mon tendre frère, lui disoit Belle-Etoile, si mes désirs suffisoient pour vous rendre heureux, vous seriez un des plus grands rois de la terre. Hélas! ma sœur, répliquoit-il, ne m'enviez pas le bonheur que je goûte auprès de vous; je préférerois de passer une heure où vous êtes, à toute l'élévation que vous me souhaitez. Quand elle disoit la même chose à ses frères, ils répondoient naturellement qu'ils en seroient ravis ; & pour les éprouver davantage, elle ajoutoit : oui ; je voudrois que vous remplissiez le premier trône du monde, dussé-je ne vous voir jamais. Ils disoient aussitôt : Vous avez raison, ma sœur, l'un vaudroit bien mieux que l'autre. Vous consentiriez donc, répliquoit-elle, à ne me plus voir ? Sans doute, disoient-ils, il nous suffiroit d'apprendre quelquefois de vos nouvelles.

Lorsqu'elle se trouvoit seule, elle examinoit ces différentes manières d'aimer, & elle sentoit son cœur disposé tout comme les leurs : car encore que Petit-Soleil & Heureux lui fussent chers, elle ne souhaitoit point de rester avec eux toute sa vie ; & à l'égard de Chéri, elle fondoit en larmes. Quand elle

nſoit que leur père l'enverroit peut-être
:umer les mers, ou qu'il le mèneroit à l'ar-
ιée. C'eſt ainſi que l'amour, maſqué du
om ſpecieux d'un excellent naturel s'établiſ-
ɔit dans ces jeunes cœurs. Mais à quatorze
.ns Belle-Etoile commença de ſe reprocher
'injuſtice qu'elle croyoit faire à ſes frères,
de ne les pas aimer également. Elle s'imagina
que les ſoins & les careſſes de Chéri en
étoient la cauſe. Elle lui défendit de cher-
cher davantage les moyens de ſe faire aimer.
Vous ne les avez que trop trouvés, lui diſoit-
elle agréablement, & vous êtes parvenu à
me faire mettre une grande différence entre
vous & eux. Quelle joie ne reſſentoit-il pas
lorſqu'elle lui parloit ainſi! bien loin de dimi-
nuer ſon empreſſement, elle l'augmentoit: il
lui faiſoit chaque jour une galanterie nouvelle.

Ils ignoroient encore juſqu'où alloit leur
tendreſſe, & ils n'en connoiſſoient point l'eſ-
pèce, lorſqu'un jour on apporta à Belle-Etoile
pluſieurs livres nouveaux: elle prit le premier
qui tomba ſous ſa main; c'étoit l'hiſtoire de
deux jeunes amans, dont la paſſion avoit
commencé ſe croyant frère & ſœur, enſuite
ils avoient été reconnus par leurs proches,
& après des peines infinies ils s'étoient épou-
ſés. Comme Chéri liſoit parfaitement bien,

A mesure qu'ils avançoient en âge, leur mutuelle tendresse augmentoit ; ils n'en eurent d'abord que du plaisir. Mon tendre frère, lui disoit Belle-Etoile, si mes désirs suffisoient pour vous rendre heureux, vous seriez un des plus grands rois de la terre. Hélas! ma sœur, répliquoit-il, ne m'enviez pas le bonheur que je goûte auprès de vous; je préférerois de passer une heure où vous êtes, à toute l'élévation que vous me souhaitez. Quand elle disoit la même chose à ses frères, ils répondoient naturellement qu'ils en seroient ravis ; & pour les éprouver davantage, elle ajoutoit : oui ; je voudrois que vous remplissiez le premier trône du monde, dussé-je ne vous voir jamais. Ils disoient aussitôt : Vous avez raison, ma sœur, l'un vaudroit bien mieux que l'autre. Vous consentiriez donc, répliquoit-elle, à ne me plus voir ? Sans doute, disoient-ils, il nous suffiroit d'apprendre quelquefois de vos nouvelles.

Lorsqu'elle se trouvoit seule, elle examinoit ces différentes manières d'aimer, & elle sentoit son cœur disposé tout comme les leurs : car encore que Petit-Soleil & Heureux lui fussent chers, elle ne souhaitoit point de rester avec eux toute sa vie ; & à l'égard de Chéri, elle fondoit en larmes. Quand elle

nſoit que leur père l'enverroit peut-être
umer les mers, ou qu'il le mèneroit à l'ar-
ée. C'eſt ainſi que l'amour, maſqué du
om ſpecieux d'un excellent naturel s'établiſ-
oit dans ces jeunes cœurs. Mais à quatorze
ns Belle-Etoile commença de ſe reprocher
'injuſtice qu'elle croyoit faire à ſes frères,
de ne les pas aimer également. Elle s'imagina
que les ſoins & les careſſes de Chéri en
étoient la cauſe. Elle lui défendit de cher-
cher davantage les moyens de ſe faire aimer.
Vous ne les avez que trop trouvés, lui diſoit-
elle agréablement, & vous êtes parvenu à
me faire mettre une grande différence entre
vous & eux. Quelle joie ne reſſentoit-il pas
lorſqu'elle lui parloit ainſi! bien loin de dimi-
nuer ſon empreſſement, elle l'augmentoit: il
lui faiſoit chaque jour une galanterie nouvelle.

Ils ignoroient encore juſqu'où alloit leur
tendreſſe, & ils n'en connoiſſoient point l'eſ-
pèce, lorſqu'un jour on apporta à Belle-Etoile
pluſieurs livres nouveaux: elle prit le premier
qui tomba ſous ſa main; c'étoit l'hiſtoire de
deux jeunes amans, dont la paſſion avoit
commencé ſe croyant frère & ſœur, enſuite
ils avoient été reconnus par leurs proches,
& après des peines infinies ils s'étoient épou-
ſés. Comme Chéri liſoit parfaitement bien,

qu'il entendoit tout finement, & qu'il se faisoit entendre de même, elle le pria de lire auprès d'elle pendant qu'elle achèveroit un ouvrage de lassis qu'elle avoit envie de finir.

Il lut cette aventure, & ce ne fut pas sans une grande inquiétude qu'il y vit une peinture naïve de tous ses sentimens. Belle-Etoile n'étoit pas moins surprise; il sembloit que l'auteur avoit lu tout ce qui se passoit dans son ame. Plus Chéri lisoit, plus il étoit touché: plus la princesse l'écoutoit, plus elle étoit attendrie; quelque effort qu'elle pût faire, ses yeux se remplirent de larmes, & son visage en étoit couvert. Chéri se faisoit de son côté une violence inutile; il pâlissoit, il changeoit de couleur & de ton de voix: ils souffroient l'un & l'autre tout ce que l'on peut souffrir. Ah, ma sœur, s'écria-t-il en la regardant tristement, & laissant tomber son livre! ah, ma sœur, qu'Hippolyte fut heureux de n'être pas le frère de Julie! Nous n'aurons pas une semblable satisfaction, répondit-elle: hélas, nous est-elle moins due! En achevant ces mots, elle connut qu'elle en avoit trop dit, elle demeura interdite; & si quelque chose put consoler le prince, ce fut l'état où il la vit. Depuis ce moment ils tombèrent l'un & l'autre dans une profonde tristesse, sans s'ex-

pliquer davantage : ils pénétroient une partie de ce qui se passoit dans leurs ames ; ils s'étudièrent pour cacher à tout le monde un secret qu'ils auroient voulu ignorer eux-mêmes, & duquel ils ne s'entretenoient point. Cependant il est si naturel de se flatter, que la princesse ne laissoit pas de compter pour beaucoup que Chéri seul n'eût point d'étoile ni de chaîne au cou ; car pour les longs cheveux & le don de répandre des pierreries quand on les peignoit, il l'avoit comme ses cousins.

Les trois princes étant allés un jour à la chasse, Belle-Etoile s'enferma dans un petit cabinet, qu'elle aimoit parce qu'il étoit sombre, & qu'elle y rêvoit avec plus de liberté qu'ailleurs : elle ne faisoit aucun bruit. Ce cabinet n'étoit séparé de la chambre de Corsine que par une cloison, & cette femme la croyoit à la promenade : elle l'entendit qui disoit au corsaire, voilà Belle-Etoile en âge d'être mariée : si nous savions qui elle est, nous tâcherions de l'établir d'une manière convenable à son rang ; ou si nous pouvions croire que ceux qui passent pour ses frères ne le sont pas, nous lui en donnerions un, car que peut-elle jamais trouver d'aussi parfait qu'eux ?

Lorſque je les rencontrai, dit le Corſaire, je ne vis rien qui pût m'inſtruire de leur naiſſance; les pierreries qui étoient attachées ſur leur berceau, faiſoient connoître que ces enfans appartenoient à des perſonnes riches: ce qu'il y auroit de ſingulier, c'eſt qu'ils fuſſent tous jumeaux; car ils paroiſſoient de même âge, & il n'eſt pas ordinaire qu'on en ait quatre. Je ſoupçonne auſſi, dit Corſine, que Chéri n'eſt pas leur frère, il n'a ni étoile ni chaîne au cou: il eſt vrai, répliqua ſon mari; mais les diamans tombent de ſes cheveux comme de ceux des autres, & après toutes les richeſſes que nous avons amaſſées par le moyen de ces chers enfans, il ne me reſte plus rien à ſouhaiter que de découvrir leur origine. Il faut laiſſer agir les dieux, dit Corſine, ils nous les ont donnés, & ſans doute quand il en ſera temps ils développeront ce qui nous eſt caché.

Belle-Etoile écoutoit attentivement cette converſation. L'on ne peut exprimer la joie qu'elle eut de pouvoir eſpérer qu'elle ſortoit d'un ſang illuſtre; car encore qu'elle n'eût jamais manqué de reſpect pour ceux dont elle croyoit tenir le jour, elle n'avoit pas laiſſé de reſſentir de la peine d'être fille d'un Corſaire. Mais ce qui flattoit davantage ſon imagination,

imagination, c'étoit de penser que Chéri n'étoit peut-être point son frère: elle brûloit d'impatience de l'entretenir, & de leur dire à tous une aventure si extraordinaire.

Elle monta sur un cheval isabelle, dont les crins noirs étoient rattachés avec des boucles de diamans, car elle n'avoit qu'à se peigner une seule fois pour en garnir tout un équipage de chasse: sa housse de velours vert étoit chamarrée de diamans & brodée de rubis: elle monta promptement à cheval, & fut dans la forêt chercher ses frères. Le bruit des cors & des chiens lui fit assez entendre où ils étoient: elle les joignit au bout d'un moment. A sa vue, Chéri se détacha & vint au-devant d'elle plus vîte que les autres. Quelle agréable surprise, lui cria-t-il, Belle-Etoile! vous venez enfin à la chasse, vous que l'on ne peut distraire pour un moment des plaisirs que vous donnent la musique & les sciences que vous apprenez?

J'ai tant de choses à vous dire, répliqua-t-elle, que voulant être en particulier, je suis venue vous chercher. Hélas! ma sœur, dit-il en soupirant, que me voulez-vous aujourd'hui? Il semble qu'il y a long-temps que vous ne me voulez plus rien. Elle rougit, puis baissant les yeux, elle demeura sur son che-

val, triſte & rêveuſe, ſans lui répondre. Enfin ſes deux frères arrivèrent: elle ſe réveilla à leur vue comme d'un profond ſommeil, & ſauta à terre marchant la première : ils la ſuivirent tous ; & quand elle fut au milieu d'une petite pelouſe ombragée d'arbres, mettons-nous ici, leur dit-elle, & apprenez ce que je viens d'entendre.

Elle leur raconta exactement la converſation du Corſaire avec ſa femme, & comme quoi ils n'étoient point leurs enfans. Il ne ſe peut rien ajouter à la ſurpriſe des trois princes; ils agitèrent entr'eux ce qu'ils devoient faire. L'un vouloit partir ſans rien dire; l'autre ne vouloit point partir du tout, & l'autre vouloit partir & le dire. Le premier ſoutenoit que c'étoit le moyen le plus ſûr, parce que le gain qu'ils faiſoient en les peignant les obligeroit de les retenir; l'autre répondoit qu'il auroit été bon de les quitter ſi l'on avoit ſu un lieu fixe où aller, & de quelle condition l'on étoit, mais que le titre d'errans dans le monde n'étoit pas agréable : le dernier ajoutoit qu'il y auroit de l'ingratitude de les abandonner ſans leur agrément; qu'il y auroit de la ſtupidité de vouloir reſter davantage avec eux au milieu d'une forêt, où ils ne pourroient apprendre qui ils étoient, & que

le meilleur parti c'étoit de leur parler, & de les faire consentir à leur éloignement. Ils goûtèrent tous cet avis. Aussitôt ils montèrent à cheval pour venir trouver le Corsaire & Corsine.

Le cœur de Chéri étoit flatté par tout ce que l'espérance peut offrir de plus agréable pour consoler un amant affligé : son amour lui faisoit deviner une partie des choses futures : il ne se croyoit plus le frère de Belle-Etoile : sa passion contrainte prenant un peu l'essor, lui permettoit mille tendres idées qui le charmoient. Ils joignirent le Corsaire & Corsine avec un visage mêlé de joie & d'inquiétude. Nous ne venons pas, dit Petit-Soleil (car il portoit la parole) pour vous dénier l'amitié, la reconnoissance & le respect que nous vous devons ; bien que nous soyons informés de la manière que vous nous trouvâtes sur la mer, & que vous n'êtes ni notre père ni notre mère, la pitié avec laquelle vous nous avez sauvés, la noble éducation que vous nous avez donnée, tant de soins & de bontés que vous avez eus pour nous, sont des engagemens si indispensables, que rien au monde ne peut nous affranchir de votre dépendance. Nous venons donc vous renouveller nos sincères remerciemens ; vous

ſupplier de nous raconter un événement ſi rare, & de nous conſeiller, afin que nous conduiſant par vos ſages avis, nous n'ayons rien à nous reprocher.

Le Corſaire & Corſine furent bien ſurpris qu'une choſe qu'ils avoient cachée avec tant de ſoin, eût été découverte. On vous a trop bien informés, dirent-ils, & nous ne pouvons vous céler que vous n'êtes point en effet nos enfans, & que la fortune ſeule vous a fait tomber entre nos mains. Nous n'avons aucune lumière ſur votre naiſſance; mais les pierreries qui étoient dans votre berceau peuvent marquer que vos parens ſont ou grands ſeigneurs ou fort riches : au reſte, que pouvons-nous vous conſeiller? ſi vous conſultez l'amitié que nous avons pour vous, ſans doute vous reſterez avec nous, & vous conſolerez notre vieilleſſe par votre aimable compagnie; ſi le château que nous avons bâti en ces lieux ne vous plaît pas, ou que le ſéjour de cette ſolitude vous chagrine, nous irons où vous voudrez, pourvu que ce ne ſoit point à la cour; une longue expérience nous en a dégoûtés, & vous en dégoûteroit peut-être, ſi vous étiez informés des agitations continuelles, des feintes, de l'envie, des inégalités, des véritables maux & des

faux biens que l'on y trouve : nous vous en dirions davantage, mais vous croiriez que nos conseils sont intéressés ; ils le sont aussi, mes enfans : nous désirons de vous arrêter dans cette paisible retraite, quoique vous soyez maîtres de la quitter quand vous le voudrez : ne laissez pourtant pas de considérer que vous êtes au port, & que vous allez sur une mer orageuse ; que les peines y surpassent presque toujours les plaisirs ; que le cours de la vie est limité ; qu'on la quitte souvent au milieu de sa carrière ; que les grandeurs du monde sont de faux brillans dont on se laisse éblouir par une fatalité étrange, & que le plus solide de tous les biens, c'est de savoir se borner, jouir de sa tranquillité, & se rendre sage.

Le Corsaire n'auroit pas fini sitôt ses remontrances, s'il n'eût été interrompu par le prince Heureux. Mon cher père, lui dit-il, nous avons trop d'envie de découvrir quelque chose de notre naissance, pour nous ensevelir au fond d'un désert : la morale que vous établissez est excellente, & je voudrois que nous fussions capables de la suivre, mais je ne sais quelle fatalité nous appelle ailleurs ; permettez que nous remplissions le cours de notre destinée, nous reviendrons vous revoir & vous rendre compte de toutes nos aven-

tures. A ces mots le Corſaire & ſa femme ſe prirent à pleurer. Les princes s'attendrirent fort, particulièrement Belle-Etoile, qui avoit un naturel admirable, & qui n'auroit jamais penſé à quitter le déſert, ſi elle avoit été sûre que Chéri fût toujours reſté avec elle.

Cette réſolution étant priſe, ils ne ſongèrent plus qu'à faire leur équipage pour s'embarquer; car ayant été trouvés ſur la mer, ils avoient quelque eſpérance qu'ils y recevroient des lumières de ce qu'ils vouloient ſavoir. Ils firent entrer dans leur petit vaiſſeau un cheval pour chacun d'eux; & après s'être peignés juſqu'à s'en écorcher pour laiſſer plus de pierreries à Corſine, ils la prièrent de leur donner en échange les chaînes de diamans qui étoient dans leur berceau. Elle alla les querir dans ſon cabinet, où elle les avoit ſoigneuſement gardées, & elle les attacha toutes ſur l'habit de Belle-Etoile qu'elle embraſſoit ſans ceſſe, lui mouillant le viſage de ſes larmes.

Jamais ſéparation n'a été ſi triſte: le Corſaire & ſa femme en penſèrent mourir: leur douleur ne provenoit point d'une ſource intéreſſée; car ils avoient amaſſé tant de tréſors, qu'ils n'en ſouhaitoient plus. Petit-Soleil, Heureux, Chéri & Belle-Etoile montèrent

dans le vaisseau. Le Corsaire l'avoit fait faire très-bon & très-magnifique : le mât étoit d'ébène & de cèdre ; les cordages de soie verte mêlée d'or ; les voiles de drap d'or & vert, & les peintures excellentes. Quand il commença à voguer, Cléopâtre avec son Antoine, & même toute la chiourme de Vénus, auroit baissé le pavillon devant lui. La princesse étoit assise sous un riche pavillon, vers la poupe, ses deux frères & son cousin se tenoient près d'elle, plus brillans que les astres, & leurs étoiles jetoient de longs rayons de lumière qui éblouissoient. Ils résolurent d'aller au même endroit où le Corsaire les avoit trouvés, & en effet ils s'y rendirent. Ils se préparèrent à faire là un grand sacrifice aux dieux & aux fées, pour obtenir leur protection, & qu'ils fussent conduits dans le lieu de leur naissance. On prit une tourterelle pour l'immoler : la princesse pitoyable la trouva si belle, qu'elle lui sauva la vie ; & pour la garantir de pareil accident, elle la laissa aller. Pars, lui dit-elle, petit oiseau de Vénus ; & si j'ai quelque jour besoin de toi, n'oublies pas le bien que je te fais.

La tourterelle s'envola : le sacrifice étant fini, ils commencèrent un concert si charmant, qu'il sembloit que toute la nature gardoit un

profond ſilence pour les écouter : les flots de la mer ne s'élevoient point : le vent ne ſouffloit pas : Zéphyre ſeul agitoit les cheveux de la princeſſe, & mettoit ſon voile un peu en déſordre. Dans le moment il ſortit de l'eau une Syrène qui chantoit ſi bien, que la princeſſe & ſes frères l'admirèrent. Après avoir dit quelques airs, elle ſe tourna vers eux, & leur cria : *Ceſſez de vous inquiéter ; laiſſez aller votre vaiſſeau ; deſcendez où il s'arrêtera, & que tous ceux qui s'aiment continuent de s'aimer.*

Belle-Etoile & Chéri reſſentirent une joie extraordinaire de ce que la Syrène venoit de dire. Ils ne doutèrent point que ce ne fût pour eux ; & ſe faiſant un ſigne d'intelligence, leurs cœurs ſe parlèrent ſans que Petit-Soleil & Heureux s'en apperçuſſent. Le navire voguoit au gré des vents & de l'onde ; leur navigation n'eut rien d'extraordinaire ; le temps étoit toujours beau, & la mer toujours calme. Ils ne laiſsèrent pas de reſter trois mois entiers dans leur voyage, pendant leſquels l'amoureux prince Chéri s'entretenoit ſouvent avec la princeſſe. Que j'ai de flatteuſes eſpérances, lui dit-il un jour, charmante Etoile ! je ne ſuis point votre frère ; ce cœur qui reconnoît votre pouvoir, & qui n'en reconnoîtra jamais

utre, n'eſt pas né pour les crimes : c'en
oit un de vous aimer comme je fais, ſi
us étiez ma ſœur; mais la charitable Syrène
i nous eſt venu conſeiller, m'a confirmé ce
e j'avois là-deſſus dans l'eſprit. Ah! mon
:re, repliqua-t-elle, ne vous fiez point trop
une choſe qui eſt encore ſi obſcure que nous
: pouvons la pénétrer! quelle ſeroit notre
:ſtinée, ſi nous irritions les dieux par des ſen-
nens qui pourroient leur déplaire? la Syrène
eſt ſi peu expliquée, qu'il faut avoir bien
ıvie de deviner pour nous appliquer ce qu'elle
dit. Vous vous en défendez, cruelle, dit
: prince affligé, bien moins par le reſpect
ue vous avez pour les dieux, que par aver-
on pour moi. Belle-Etoile ne lui repliqua
ıen; & levant les yeux au ciel, elle pouſſa
n profond ſoupir, qu'il ne put s'empêcher
'expliquer en ſa faveur.

Ils étoient dans la ſaiſon où les jours ſont
ongs & brûlans : vers le ſoir la princeſſe &
es frères montèrent ſur le tillac pour voir
oucher le ſoleil dans le ſein de l'onde; elle
'aſſit, les princes ſe placèrent auprès d'elle;
ls prirent des inſtrumens & commencèrent
eur agréable concert. Cependant le vaiſſeau
ouſſé par un vent frais ſembloit voguer plus
égèrement, & ſe hâtoit de doubler un petit

promontoire qui cachoit une partie de la plus belle ville du monde; mais tout d'un coup elle se découvrit, son aspect étonna notre aimable jeunesse : tous les palais en étoient de marbre, les couvertures dorées, & le reste des maisons de porcelaines fort fines; plusieurs arbres toujours verts mêloient l'émail de leurs feuilles aux diverses couleurs du marbre, de l'or & des porcelaines; de sorte qu'ils souhaitoient que leur vaisseau entrât dans le port; mais ils doutoient d'y pouvoir trouver place, tant il y en avoit d'autres dont les mâts sembloient composer une forêt flottante.

Leurs desirs furent accomplis, ils abordèrent, & le rivage en un moment se trouva couvert du peuple, qui avoit apperçu la magnificence du navire : celui que les Argonautes avoient construit pour la conquête de la toison ne brilloit pas tant; les étoiles & la beauté des merveilleux enfans ravissoient ceux qui les voyoient; l'on courut dire au roi cette nouvelle : comme il ne pouvoit la croire, & que la grande terrasse du palais donnoit jusqu'au bord de la mer, il s'y rendit promptement; il vit que les princes Petit-Soleil & Chéri, tenant la princesse entre leurs bras, la portèrent à terre, qu'ensuite l'on fit sortir leurs chevaux; dont les riches harnois répon-

doient bien à tout le reste. Petit Soleil en montoit un plus noir que du geai; celui d'Heureux étoit gris; Chéri avoit le sien blanc comme neige, & la princesse son Isabelle. Le roi les admiroit tous quatre sur leurs chevaux qui marchoient si fièrement, qu'ils écartoient tous ceux qui vouloient s'approcher.

Les princes ayant entendu que l'on disoit voilà le roi, levèrent les yeux, & l'ayant vu d'un air plein de majesté, aussitôt ils lui firent une profonde révérence, & passèrent doucement, tenant les yeux attachés sur lui. De son côté, il les regardoit; & n'étoit pas moins charmé de l'incomparable beauté de la princesse, que de la bonne mine des jeunes princes. Il commanda à son écuyer de leur aller offrir sa protection, & toutes les choses dont ils pourroient avoir besoin dans un pays où ils étoient apparemment étrangers. Ils reçurent l'honneur que le roi leur faisoit avec beaucoup de respect & de reconnoissance, & lui dirent qu'ils n'avoient besoin que d'une maison où ils pussent être en particulier; qu'ils seroient bien-aises qu'elle fût à une ou deux lieues de la ville, parce qu'ils aimoient fort la promenade. Sur-le-champ le premier écuyer leur en fit donner une des plus magnifiques,

où ils logèrent commodément avec tout leur train.

Le roi avoit l'esprit si rempli des quatre enfans qu'il venoit de voir, que sur-le-champ il alla dans la chambre de la reine sa mère lui dire la merveille des étoiles qui brilloient sur leurs fronts, & tout ce qu'il avoit admiré en eux. Elle en fut toute interdite; elle lui demanda sans aucune affectation quel âge ils pouvoient avoir; il répondit quinze ou seize ans : elle ne témoigna point son inquiétude, mais elle craignoit terriblement que Feintise ne l'eût trahie. Cependant le roi se promenoit à grands pas, & disoit : qu'un père est heureux d'avoir des fils si parfaits & une fille si belle! Pour moi, infortuné souverain, je suis père de trois chiens; voilà d'illustres successeurs, & ma couronne est bien affermie!

La reine mère écoutoit ces paroles avec une inquiétude mortelle. Les étoiles brillantes, & l'âge à-peu-près de ces étrangers, avoient tant de rapport à celui des princes & de leur sœur, qu'elle eut de grands soupçons d'avoir été trompée par Feintise, & qu'au lieu de tuer les enfans du roi, elle ne les eût sauvés. Comme elle se possédoit beaucoup, elle ne témoigna rien de ce qui se passoit dans son ame; elle ne voulut pas même envoyer ce

jour-là s'informer de bien des choses qu'elle avoit envie de savoir ; mais le lendemain elle commanda à son secretaire d'y aller, & que sous prétexte de donner des ordres dans la maison pour leur commodité, il examinât tout, & s'ils avoient des étoiles sur le front.

Le sécretaire partit assez matin; il arriva comme la princesse se mettoit à sa toilette: en ce temps là l'on n'achetoit point son teint chez les marchands; qui étoit blanche restoit blanche, qui étoit noire ne devenoit point blanche; de sorte qu'il la vit décoïffée. On la peignoit; ses cheveux blonds, plus fins que des filets d'or, descendoient par boucles jusqu'à terre; il y avoit plusieurs corbeilles autour d'elle, afin que les pierreries qui tomboient de ses cheveux ne fussent pas perdues; son étoile sur le front jettoit des feux qu'on avoit peine à soutenir; & la chaîne d'or de son cou n'étoit pas moins extraordinaire que les précieux diamans qui rouloient du haut de sa tête. Le sécretaire avoit bien de la peine à croire ce qu'il voyoit; mais la princesse ayant choisi la plus grosse perle, elle le pria de la garder pour se souvenir d'elle; c'est la même que les rois d'Espagne estiment tant sous le nom de *Peregrina*, qui veut dire *Pelerine*, parce qu'elle vient d'une voyageuse.

Le sécretaire confus d'une si grande libéralité, prit congé d'elle, & salua les trois princes, avec lesquels il demeura long-temps pour être informé d'une partie de ce qu'il désiroit savoir. Il retourna en rendre compte à la reine mère, qui se confirma dans les soupçons qu'elle avoit déjà. Il lui dit que Chéri n'avoit point d'étoile, mais qu'il tomboit des pierreries de ses cheveux comme de ceux de ses frères, & qu'à son gré c'étoit le mieux fait; qu'ils venoient de fort loin; que leur père & leur mère ne leur avoient donné qu'un certain temps, afin de voir les pays étrangers. Cet article déroutoit un peu la reine, & elle se figuroit quelquefois que ce n'étoit point les enfans du roi.

Elle flottoit ainsi entre la crainte & l'espérance, quand le roi, qui aimoit fort la chasse, alla du côté de leur maison; le grand écuyer, qui l'accompagnoit, lui dit en passant que c'étoit-là qu'il avoit logé Belle-Etoile & ses frères par son ordre. La reine m'a conseillé, repartit le roi, de ne les pas voir; elle appréhende qu'ils viennent de quelque pays infecté de la peste, & qu'ils n'en apportent le mauvais air. Cette jeune étrangère, repartit le premier écuyer, est en effet très-dangereuse; mais, sire, je craindrois plus ses yeux que le

mauvais air. En vérité, dit le roi, je le crois comme vous, & pouſſant auſſitôt ſon cheval, il entendit des inſtrumens & des voix; il s'arrêta proche d'un grand ſallon, dont les fenêtres étoient ouvertes; & après avoir admiré la douceur de cette ſymphonie, il s'avança.

Le bruit des chevaux obligea les princes à regarder; dès qu'ils virent le roi, ils le saluèrent reſpectueuſement, & ſe hâtèrent de ſortir, l'abordant avec un viſage gai & tant de marques de ſoumiſſion qu'ils embraſſoient ſes genoux; la princeſſe lui baiſoit les mains comme s'ils l'euſſent reconnu pour être leur père. Il les careſſa fort, & ſentoit ſon cœur ſi ému qu'il n'en pouvoit deviner la cauſe. Il leur dit qu'ils ne manquaſſent pas de venir au palais, qu'il vouloit les entretenir & les préſenter à ſa mère. Ils le remercièrent de l'honneur qu'il leur faiſoit, & lui dirent qu'auſſitôt que leurs habits & leurs équipages ſeroient achevés, ils ne manqueroient pas de lui faire leur cour.

Le roi les quitta pour achever la chaſſe qui étoit commencée; il leur en envoya obligeamment la moitié, & porta l'autre à la reine ſa mère. Quoi! lui dit-elle, eſt-il poſſible que vous ayez fait une ſi petite chaſſe? vous tuez

ordinairement trois fois plus de gibier. Il eſt vrai, répartit le roi, mais j'en ai régalé les beaux étrangers; je ſens pour eux une inclination ſi parfaite, que j'en ſuis ſurpris moi-même, & ſi vous aviez moins peur de l'air contagieux, je les aurois déjà fait venir loger dans le palais. La reine mère ſe fâcha beaucoup : elle l'accuſoit de manquer d'égards pour elle, & lui fit des reproches de s'expoſer ſi légèrement.

Dès qu'il l'eut quittée, elle envoya dire à Feintiſe de lui venir parler; elle s'enferma avec elle dans ſon cabinet, & la prit d'une main par les cheveux, lui portant un poignard ſur la gorge : malheureuſe, dit-elle, je ne ſais quel reſte de bonté m'empêche de te ſacrifier à mon juſte reſſentiment : tu m'as trahie; tu n'as point tué les quatre enfans que j'avois remis entre tes mains pour en être défaite; avoue au moins ton crime, & peut-être que je te le pardonnerai. Feintiſe, demi-morte de peur, ſe jeta à ſes pieds, & lui dit comme la choſe s'étoit paſſée; qu'elle croyoit impoſſible que les enfans fuſſent encore en vie, parce qu'il s'étoit élevé une tempête ſi effroyable, qu'elle avoit penſé être accablée de la grêle; mais qu'enfin elle lui demandoit du temps, & qu'elle trouveroit le moyen de la défaire d'eux

l'un après l'autre, sans que personne au monde pût l'en soupçonner.

La reine, qui ne vouloit que leur mort, s'appaisa un peu ; elle lui dit de n'y perdre pas un moment ; & en effet la vieille Feintise, qui se voyoit en grand péril, ne négligea rien de ce qui dépendoit d'elle : elle épia le temps que les trois princes étoient à la chasse, & portant sous son bras une guitare, elle alla s'asseoir vis-à-vis des fenêtres de la princesse, où elle chanta ces paroles :

La beauté peut tout surmonter,
Heureux qui sait en profiter !
La beauté s'efface,
L'âge de glace
Vient en ternir toutes les fleurs ;
Qu'on a de douleurs
Quand on repasse
Les attraits que l'on a perdus !
On se désespère,
Et l'on prend pour plaire
Des soins superflus.
Jeunes cœurs, laissez-vous charmer,
Dans le bel âge l'on doit aimer.
La beauté s'efface,
L'âge de glace
Vient en ternir toutes les fleurs.
Qu'on a de douleurs
Quand on repasse
Les attraits que l'on a perdus !
On se désespère,

Et l'on prend pour plaire
Des ſoins ſuperflus.

Belle-Etoile trouva ces paroles aſſez plaiſantes ; elle s'avança ſur un balcon pour voir celle qui les chantoit ; auſſitôt qu'elle parut, Feintiſe, qui s'étoit habillée fort proprement, lui fit une grande révérence ; la princeſſe la ſalua à ſon tour ; & comme elle étoit gaie, elle lui demanda ſi les paroles qu'elle venoit d'entendre avoient été faites pour elle. Oui, charmante perſonne, répliqua Feintiſe, elles ſont pour moi ; mais afin qu'elles ne ſoient jamais pour vous, je viens vous donner un avis dont vous ne devez pas manquer de profiter. Et quel eſt-il, dit Belle-Etoile ? Dès que vous m'aurez permis de monter dans votre chambre, ajouta-t-elle, vous le ſaurez. Vous y pouvez venir, répartit la princeſſe ; auſſitôt la vieille ſe préſenta avec un certain air de cour que l'on ne perd point quand on l'a une fois.

Ma belle fille, dit Feintiſe, ſans perdre un moment, (car elle craignoit qu'on ne vînt l'interrompre) le ciel vous a faite toute aimable ; vous êtes douée d'une étoile brillante ſur votre front, & l'on raconte bien d'autres merveilles de vous ; mais il vous manque encore une choſe qui vous eſt eſſentiellement

néceſſaire ; ſi vous ne l'avez, je vous plains. Et que me manque-t-il, répliqua-t-elle ? L'eau qui danſe, ajouta notre maligne vieille : ſi j'en avois eu, vous ne verriez pas un cheveu blanc ſur ma tête, pas une ride ſur mon front ; j'aurois les plus belles dents du monde, avec un air enfantin qui charmeroit : hélas ! j'ai ſu ce ſecret trop tard, mes attraits étoient déjà effacés ; profitez de mes malheurs, ma chère enfant, ce ſera une conſolation pour moi, car je me ſens pour vous des mouvemens de tendreſſe extraordinaires. Mais où prendrai-je cette eau qui danſe, répartit Belle-Etoile ? Elle eſt dans la forêt lumineuſe, dit Feintiſe : vous avez trois frères, eſt-ce que l'un d'eux ne vous aimera pas aſſez pour l'aller querir ? vraiment ils ne ſeroient guères tendres ; enfin il n'y va pas de moins que d'être belle cent ans après votre mort. Mes frères me chériſſent, dit la princeſſe, il y en a un entr'autres qui ne me refuſera rien. Certainement ſi cette eau fait tout ce que vous dites, je vous donnerai une récompenſe proportionnée à ſon mérite. La perfide vieille ſe retira en diligence, ravie d'avoir ſi bien réuſſi ; elle dit à Belle-Etoile qu'elle ſeroit ſoigneuſe de la venir voir.

Comme la voix du prieur s'enrouoit un

peu, le baron prit le cahier, & lui dit : Je vous interromps pour lire à mon tour, car il me semble que vous n'en serez point fâché. Volontiers, répliqua-t-il, ces dames auront plus de plaisir à vous entendre que moi. C'est ce qui n'est pas encore décidé, dit la baronne; & vous quittez dans un endroit où notre curiosité prend de nouvelles forces. Vous êtes trop obligeante, madame, répondit la Dandinardière, je n'aurois jamais cru qu'un petit ouvrage qui est dans la dernière négligence, & qui manque des choses les plus nécessaires pour le faire valoir, eût été si favorablement reçu. Je vous assure, s'écria Virginie, qu'il attire toute mon attention; je veux me rendre inséparable de Belle-Etoile. Et moi du prince Chéri, ajouta Marthonide; l'incertitude de sa naissance me met dans un état si violent, que je partage toutes ses inquiétudes. Hé! point du tout, *Finis coronat opus*. Ho, sainte Barbe, dit la baronne toute fâchée, que dites-vous là? Je vous prie de croire que nous avons des oreilles aussi délicates, que les femmes de la cour, & que de telles paroles nous conviennent mal. La Dandinardière, incertain de ce qu'il venoit de dire, car il ne le savoit presque pas lui-même, pensa que madame de Saint-Thomas l'entendoit bien mieux

que lui, de ſorte qu'il lui fit mille excuſes de ſon enjouement, avouant qu'il n'avoit pas cru qu'elle entendît ſi bien le latin. Ho! monſieur, dit-elle, les femmes ſont à préſent auſſi ſavantes que les hommes; elles étudient, & ſont capables de tout : c'eſt trop de dommage qu'elles ne puiſſent être dans les charges, un parlement compoſé de femmes ſeroit la plus jolie choſe du monde; & pourroit-il rien de plus agréable qu'une ſentence de mort prononcée par une belle bouche bien incarnate & bien riante? Cela eſt vrai, dit la Dandinardière (qui vouloit effacer la mémoire de ſon malheureux *Finis coronat opus*) cela eſt vrai, encore un coup, je ne me ſoucierois pas d'être perdu, ſi une femme auſſi aimable que madame m'avoit condamné. Vous êtes trop galant, dit-elle; mais achevons la lecture du conte, en vérité, il vaut mieux que tout ce que nous pouvons dire. Le prieur auſſitôt continua.

Les princes revinrent de la chaſſe, l'un apporta un marcaſſin, l'autre un lièvre, & l'autre un cerf; tout fut mis aux pieds de leur ſœur; elle regarda cet hommage avec une eſpèce de dédain; elle étoit occupée de l'avis de Feintiſe, elle en paroiſſoit même inquiète, & Chéri, qui n'avoit point d'autre occupation que

de l'étudier, ne fut pas un quart-d'heure avec elle ſans le remarquer. Qu'avez-vous, ma chère Etoile, lui dit-il, le pays où nous ſommes n'eſt peut-être pas à votre gré ? Si cela eſt, partons-en tout-à-l'heure ; peut-être encore que notre équipage n'eſt pas aſſez grand, les meubles aſſez beaux, la table aſſez délicate : parlez, de grâce, afin que j'aie le plaiſir de vous obéir le premier, & de vous faire obéir par les autres.

La confiance que vous me donnez de vous dire ce qui ſe paſſe dans mon eſprit, répliqua-t-elle, m'engage à vous déclarer que je ne ſaurois plus vivre, ſi je n'ai l'eau qui danſe ; elle eſt dans la forêt lumineuſe ; je n'aurai avec elle rien à craindre de la fureur des ans. Ne vous chagrinez point, mon aimable Etoile, ajouta-t-il, je vais partir & je vous en apporterai, où vous ſaurez par ma mort qu'il eſt impoſſible d'en avoir. Non, dit-elle, j'aimerois mieux renoncer à tous les avantages de la beauté ; j'aimerois mieux être affreuſe que de haſarder une vie ſi chère ; je vous conjure de ne plus penſer à l'eau qui danſe, & même, ſi j'ai quelque pouvoir ſur vous, je vous le défends.

Le prince feignit de lui obéir ; mais auſſitôt qu'il la vit occupée, il monta ſur ſon cheval

blanc, qui n'alloit que par bonds & par courbettes; il prit de l'argent & un riche habit; pour des diamans, il n'en avoit pas besoin, car ses cheveux lui en fournissoient assez, & trois coups de peigne en faisoient tomber quelquefois pour un million. A la vérité cela n'étoit pas toujours égal; l'on a même su que la disposition de leur esprit & celle de leur santé régloit assez l'abondance des pierreries : il ne mena personne avec, lui pour être plus en liberté, & afin que si l'aventure étoit périlleuse, il pût se hasarder sans essuyer les remontrances d'un domestique zélé & craintif.

Quand l'heure du souper fut venue, & que la princesse ne vit point paroître son frère Chéri, l'inquiétude la saisit à tel point qu'elle ne pouvoit ni boire ni manger : elle donna des ordres pour le faire chercher par-tout. Les deux princes ne sachant rien de l'eau qui danse, lui disoient qu'elle se tourmentoit trop, qu'il ne pouvoit être éloigné, qu'elle savoit qu'il s'abandonnoit volontiers à de profondes rêveries, & que sans doute il s'étoit arrêté dans la forêt. Elle prit donc un peu de tranquillité jusqu'à minuit; mais alors elle perdit toute patience, & dit en pleurant à ses frères, que c'étoit elle qui étoit cause de l'éloignement de Chéri, qu'elle lui avoit témoigné un

de l'étudier, ne fut pas un quart-d'heure avec elle sans le remarquer. Qu'avez-vous, ma chère Etoile, lui dit-il, le pays où nous sommes n'est peut-être pas à votre gré ? Si cela est, partons-en tout-à-l'heure; peut-être encore que notre équipage n'est pas assez grand, les meubles assez beaux, la table assez délicate : parlez, de grâce, afin que j'aie le plaisir de vous obéir le premier, & de vous faire obéir par les autres.

La confiance que vous me donnez de vous dire ce qui se passe dans mon esprit, répliqua-t-elle, m'engage à vous déclarer que je ne saurois plus vivre, si je n'ai l'eau qui danse; elle est dans la forêt lumineuse; je n'aurai avec elle rien à craindre de la fureur des ans. Ne vous chagrinez point, mon aimable Etoile, ajouta-t-il, je vais partir & je vous en apporterai, où vous saurez par ma mort qu'il est impossible d'en avoir. Non, dit-elle, j'aimerois mieux renoncer à tous les avantages de la beauté; j'aimerois mieux être affreuse que de hasarder une vie si chère; je vous conjure de ne plus penser à l'eau qui danse, & même, si j'ai quelque pouvoir sur vous, je vous le défends.

Le prince feignit de lui obéir; mais aussitôt qu'il la vit occupée, il monta sur son cheval

blanc, qui n'alloit que par bonds & par courbettes; il prit de l'argent & un riche habit; pour des diamans, il n'en avoit pas besoin, car ses cheveux lui en fournissoient assez, & trois coups de peigne en faisoient tomber quelquefois pour un million. A la vérité cela n'étoit pas toujours égal; l'on a même su que la disposition de leur esprit & celle de leur santé régloit assez l'abondance des pierreries : il ne mena personne avec lui pour être plus en liberté, & afin que si l'aventure étoit périlleuse, il pût se hasarder sans essuyer les remontrances d'un domestique zélé & craintif.

Quand l'heure du souper fut venue, & que la princesse ne vit point paroître son frère Chéri, l'inquiétude la saisit à tel point qu'elle ne pouvoit ni boire ni manger : elle donna des ordres pour le faire chercher par-tout. Les deux princes ne sachant rien de l'eau qui danse, lui disoient qu'elle se tourmentoit trop, qu'il ne pouvoit être éloigné, qu'elle savoit qu'il s'abandonnoit volontiers à de profondes rêveries, & que sans doute il s'étoit arrêté dans la forêt. Elle prit donc un peu de tranquillité jusqu'à minuit; mais alors elle perdit toute patience, & dit en pleurant à ses frères, que c'étoit elle qui étoit cause de l'éloignement de Chéri, qu'elle lui avoit témoigné un

désir extrême d'avoir l'eau qui danse de la forêt lumineuse, que sans doute il en avoit pris le chemin. A ces nouvelles ils résolurent d'envoyer après lui plusieurs personnes, & elle les chargea de lui dire qu'elle le conjuroit de revenir.

Cependant la méchante Feintise étoit fort intriguée pour savoir l'effet de son conseil, lorsqu'elle apprit que Chéri étoit déjà en campagne; elle en eut une sensible joie, ne doutant pas qu'il ne fît plus de diligence que ceux qui le suivoient, & qu'il ne lui en arrivât malheur; elle courut au palais, toute fière de cette espérance; elle rendit compte à la reine-mère de ce qui s'étoit passé. J'avoue, madame, lui dit-elle, que je ne puis douter que ce ne soient les trois princes & leur sœur; ils ont des étoiles sur le front, des chaînes d'or au cou; leurs cheveux sont d'une beauté ravissante, il en tombe à tous momens des pierreries; j'en ai vu à la princesse que j'avois mises sur son berceau, dont elle se pare, quoiqu'elles ne vaillent pas celles qui tombent de ses cheveux: de sorte qu'il ne m'est pas permis de douter de leur retour, malgré les soins que je croyois avoir pris pour l'empêcher; mais, madame, je vous en délivrerai; & comme c'est le seul moyen qui me reste de

réparer

réparer ma faute, je vous ſupplie ſeulement de m'accorder du temps ; voilà déjà un des princes qui eſt parti pour aller chercher l'eau qui danſe, il périra ſans doute dans cette entrepriſe ; ainſi je leur prépare pluſieurs occaſions de ſe perdre. Nous verrons, dit la reine, ſi le ſuccès répondra à votre attente, mais comptez que cela ſeul peut vous dérober à ma juſte fureur. Feintiſe ſe retira plus allarmée que jamais, cherchant dans ſon eſprit tout ce qui pouvoit les faire périr.

Le moyen qu'elle en avoit trouvé à l'égard du prince Chéri, étoit un des plus certains, car l'eau qui danſe ne ſe puiſoit pas aiſément ; elle avoit fait tant de bruit par les malheurs qui étoient arrivés à ceux qui la cherchoient, qu'il n'y avoit perſonne qui n'en sût le chemin. Son cheval blanc alloit d'une vîteſſe ſurprenante ; il le preſſoit ſans quartier, parce qu'il vouloit revenir promptement auprès de Belle-Etoile, & lui donner la ſatisfaction qu'elle ſe promettoit de ſon voyage. Il ne laiſſa pas de marcher huit nuits de ſuite ſans ſe repoſer ailleurs que dans le bois, ſous le premier arbre, ſans manger autre choſe que les fruits qu'il trouvoit ſur ſon chemin, & ſans laiſſer à ſon cheval qu'à peine le temps de brouter l'herbe. Enfin au bout de ce temps-là,

il se trouva dans un pays dont l'air étoit si chaud, qu'il commença de souffrir beaucoup: ce n'étoit pas que le soleil eût plus d'ardeur; il ne savoit à quoi en attribuer la cause, lorsque du haut d'une montagne il apperçut la forêt lumineuse; tous les arbres brûloient sans se consumer, & jetoient des flammes en des lieux si éloignés, que la campagne étoit aride & déserte : l'on entendoit dans cette forêt siffler les serpens & rugir les lions, ce qui étonna beaucoup le prince; car il sembloit qu'aucun animal, excepté la salamandre, ne pouvoit vivre dans cette espèce de fournaise.

Après avoir considéré une chose si épouvantable, il descendit, rêvant à ce qu'il alloit faire, & il se dit plus d'une fois qu'il étoit perdu. Comme il approchoit de ce grand feu, il mouroit de soif; il trouva une fontaine qui sortoit de la montagne, & qui tomboit dans un grand bassin de marbre; il mit pied à terre, s'en approcha, & se baissoit pour puiser de l'eau dans un petit vase d'or qu'il avoit apporté, afin d'y mettre celle que la princesse souhaitoit, quand il apperçut une tourterelle qui se noyoit dans cette fontaine; ses plumes étoient toutes mouillées; elle n'avoit plus de force, & couloit au fond du bassin. Chéri en eut pitié, il la sauva; il la pendit d'abord par les pieds;

elle avoit tant bu, qu'elle en étoit enflée; ensuite il la réchauffa; il essuya ses aîles avec un mouchoir fin, il la secourut si bien, que la pauvre tourterelle se trouva au bout d'un moment plus gaie qu'elle n'avoit été triste.

Seigneur Chéri, lui dit-elle d'une voix douce & tendre, vous n'avez jamais obligé petit animal plus reconnoissant que moi; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reçu des faveurs essentielles de votre famille, je suis ravie de pouvoir vous être utile à mon tour. Ne croyez donc pas que j'ignore le sujet de votre voyage; vous l'avez entrepris un peu témérairement, car l'on ne sauroit nombrer les personnes qui sont péries ici. L'eau qui danse est la huitieme merveille du monde pour les dames; elle embellit, elle rajeunit, elle enrichit; mais si je ne vous sers de guide, vous n'y pourrez arriver, car la source sort à gros bouillons du milieu de la forêt, & s'y précipite dans un gouffre: le chemin est couvert de branches d'arbres qui tombent toutes embrâsées, & je ne vois guères d'autre moyen que d'y aller par-dessous terre; reposez-vous donc ici sans inquiétude, je vais ordonner ce qu'il faut.

En même temps la tourterelle s'élève en l'air, va, vient, s'abaisse, vole & revole tant & tant, que sur la fin du jour elle dit au

prince que tout étoit prèt. Il prend l'officieux oiseau, il le baise, il le caresse, le remercie, & le suit sur son beau cheval blanc. A peine eût-il fait cent pas, qu'il voit deux longues files de renards, bléreaux, taupes, escargots, fourmis, & de toutes les sortes de bêtes qui se cachent dans la terre : il y en avoit une si prodigieuse quantité, qu'il ne comprenoit point par quel pouvoir ils s'étoient ainsi rassemblés. C'est par mon ordre, lui dit la tourterelle, que vous voyez en ces lieux ce petit peuple souterrain; il vient de travailler pour votre service, & faire une extrême diligence; vous me ferez plaisir de les en remercier. Le Prince les salua, & leur dit qu'il voudroit les tenir dans un lieu moins stérile, qu'il les régaleroit avec plaisir : chaque bestiole parut contente.

Chéri étant à l'entrée de la voûte, y laissa son cheval; puis, demi-courbé, il chemina avec la bonne tourterelle, qui le conduisit très-heureusement jusqu'à la fontaine : elle faisoit un si grand bruit, qu'il en seroit devenu sourd, si elle ne lui avoit pas donné deux de ses plumes blanches, dont il se boucha les oreilles. Il fut étrangement surpris de voir que cette eau dansoit avec la même justesse que si Favier & Peçout lui avoient montré. Il est vrai que ce n'étoit que de vieilles danses,

comme la Bocane, la Mariée, & la Sarabande. Plusieurs oiseaux qui voltigeoient en l'air chantoient les airs que l'eau vouloit danser. Le Prince en puisa plein son vase d'or; il en but deux traits, qui le rendirent cent fois plus beau qu'il n'étoit, & qui le rafraîchirent si bien, qu'il s'appercevoit à peine que de tous les endroits du monde le plus chaud c'est la forêt lumineuse.

Il en partit par le même chemin par lequel il étoit venu : son cheval s'étoit éloigné; mais fidelle à sa voix, dès qu'il l'appela il vint au grand galop. Le Prince se jeta légèrement dessus, tout fier d'avoir l'eau qui danse. Tendre tourterelle, dit-il à celle qu'il tenoit, j'ignore encore par quel prodige vous avez tant de pouvoir en ces lieux; les effets que j'en ai ressentis m'engagent à beaucoup de reconnoissance; & comme la liberté est le plus grand des biens, je vous rends la vôtre, pour égaler par cette faveur celles que vous m'avez faites. En achevant ces mots, il la laissa aller. Elle s'envola d'un petit air aussi farouche que si elle eût resté avec lui contre son gré. Quelle inégalité, dit-il alors! tu tiens plus de l'homme que de la tourterelle; l'un est inconstant, l'autre ne l'est point. La tourte-

prince que tout étoit prèt. Il prend l'officieux oiseau, il le baise, il le caresse, le remercie, & le suit sur son beau cheval blanc. A peine eût-il fait cent pas, qu'il voit deux longues files de renards, bléreaux, taupes, escargots, fourmis, & de toutes les sortes de bêtes qui se cachent dans la terre : il y en avoit une si prodigieuse quantité, qu'il ne comprenoit point par quel pouvoir ils s'étoient ainsi rassemblés. C'est par mon ordre, lui dit la tourterelle, que vous voyez en ces lieux ce petit peuple souterrain; il vient de travailler pour votre service, & faire une extrême diligence; vous me ferez plaisir de les en remercier. Le Prince les salua, & leur dit qu'il voudroit les tenir dans un lieu moins stérile, qu'il les régaleroit avec plaisir : chaque bestiole parut contente.

Chéri étant à l'entrée de la voûte, y laissa son cheval; puis, demi-courbé, il chemina avec la bonne tourterelle, qui le conduisit très-heureusement jusqu'à la fontaine : elle faisoit un si grand bruit, qu'il en seroit devenu sourd, si elle ne lui avoit pas donné deux de ses plumes blanches, dont il se boucha les oreilles. Il fut étrangement surpris de voir que cette eau dansoit avec la même justesse que si Favier & Pecout lui avoient montré. Il est vrai que ce n'étoit que de vieilles danses,

comme la Bocane, la Mariée, & la Sarabande. Plusieurs oiseaux qui voltigeoient en l'air chantoient les airs que l'eau vouloit danser. Le Prince en puisa plein son vase d'or; il en but deux traits, qui le rendirent cent fois plus beau qu'il n'étoit, & qui le rafraîchirent si bien, qu'il s'appercevoit à peine que de tous les endroits du monde le plus chaud c'est la forêt lumineuse.

Il en partit par le même chemin par lequel il étoit venu : son cheval s'étoit éloigné; mais fidelle à sa voix, dès qu'il l'appela il vint au grand galop. Le Prince se jeta légèrement dessus, tout fier d'avoir l'eau qui danse. Tendre tourterelle, dit-il à celle qu'il tenoit, j'ignore encore par quel prodige vous avez tant de pouvoir en ces lieux; les effets que j'en ai ressentis m'engagent à beaucoup de reconnoissance; & comme la liberté est le plus grand des biens, je vous rends la vôtre, pour égaler par cette faveur celles que vous m'avez faites. En achevant ces mots, il la laissa aller. Elle s'envola d'un petit air aussi farouche que si elle eût resté avec lui contre son gré. Quelle inégalité, dit-il alors! tu tiens plus de l'homme que de la tourterelle; l'un est inconstant, l'autre ne l'est point. La tourte-

relle lui répondit du haut des airs : eh! savez-vous qui je suis ?

Chéri s'étonna que la tourterelle eût répondu ainsi à sa pensée, il jugea bien qu'elle étoit très-habile; il fut fâché de l'avoir laissée aller : elle m'auroit peut-être été utile, disoit-il, & j'aurois appris par elle bien des choses qui contribueroient au repos de ma vie. Cependant il convint avec lui-même qu'il ne faut jamais regretter un bienfait accordé; il se trouvoit son redevable, quand il pensoit aux difficultés qu'elle lui avoit applanies pour avoir l'eau qui danse. Son vase d'or étoit fermé de maniere que l'eau ne pouvoit ni se perdre, ni s'évaporer. Il pensoit agréablement au plaisir qu'auroit Belle-Etoile en la recevant, & la joie qu'il auroit de la revoir, lorsqu'il vit venir à toute bride plusieurs Cavaliers, qui ne l'eurent pas plutôt apperçu, que poussant de grands cris, ils se le montrèrent les uns aux autres. Il n'eut point de peur, son ame avoit un caractère d'intrépidité qui s'allarmoit peu des périls. Cependant il ressentit beaucoup de chagrin que quelque chose l'arrêtât; il poussa brusquement son cheval vers eux, & resta agréablement surpris, de reconnoître une partie de ses domestiques qui lui présentèrent de petits billets, ou pour mieux dire des ordres dont la

princesse les avoit chargés pour lui, afin qu'il ne s'exposât point aux dangers de la forêt lumineuse : il baisa l'écriture de Belle-Etoile ; il soupira plus d'une fois, & se hâtant de retourner vers elle, il la retira de la plus sensible peine que l'on puisse éprouver.

Il la trouva en arrivant assise sous quelques arbres, où elle s'abandonnoit à toute son inquiétude. Quand elle le vit à ses pieds, elle ne savoit quel accueil lui faire ; elle vouloit le gronder d'être parti contre ses ordres ; elle vouloit le remercier du charmant présent qu'il lui faisoit ; enfin sa tendresse fut la plus forte ; elle embrassa son cher frère, & les reproches qu'elle lui fit n'eurent rien de fâcheux.

La vieille Feintise, qui ne s'endormoit pas, sut par ses espions que Chéri étoit de retour plus beau qu'il n'étoit avant son départ ; & que la princesse ayant mis sur son visage l'eau qui danse, étoit devenue si excessivement belle, qu'il n'y avoit pas moyen de soutenir le moindre de ses regards, sans mourir de plus d'une demi-douzaine de morts.

Feintise fut bien étonnée & bien affligée ; car elle avoit fait son compte que le prince périroit dans une si grande entreprise ; mais il n'étoit pas temps de se rebuter : elle chercha le moment que la princesse alloit à un petit

temple de Diane, peu accompagnée; elle l'aborda, & lui dit d'un air plein d'amitié : que j'ai de joie, madame, de l'heureux effet de mes avis! Il ne faut que vous regarder pour savoir que vous avez à présent l'eau qui danse; mais si j'osois vous donner un conseil, vous songeriez à vous rendre maîtresse de la pomme qui chante. C'est toute autre chose encore; car elle embellit l'esprit à tel point, qu'il n'y a rien dont on ne soit capable : veut-on persuader quelque chose? il n'y a qu'à sentir la pomme qui chante : veut-on parler en public, faire des vers, écrire en prose, divertir, faire rire ou faire pleurer? la pomme a toutes ces vertus; & elle chante si bien & si haut, qu'on l'entend de huit lieues sans en être étourdi.

Je n'en veux point, s'écria la princesse; vous avez pensé faire périr mon frère avec votre eau qui danse, vos conseils sont trop dangereux. Quoi! Madame, répliqua Feintise, vous seriez fâchée d'être la plus savante & la plus spirituelle personne du monde? en vérité vous n'y pensez pas. Ah! qu'aurois-je fait, continua Belle-Etoile, si l'on m'avoit rapporté le corps de mon cher frère mort ou mourant? Celui-là, dit la vieille, n'ira plus, les autres sont obligés de vous servir à leur tour, & l'entreprise est moins périlleuse. N'im-

porte, ajouta la princesse, je ne suis pas d'humeur à les exposer. En vérité, je vous plains, dit Feintise, de perdre une occasion si avantageuse, mais vous y ferez réflexion; adieu, madame. Elle se retira aussitôt, très-inquiète du succès de sa harangue, & Belle-Etoile demeura aux pieds de la statue de Diane, irrésolue sur ce qu'elle devoit faire; elle aimoit ses frères, elle s'aimoit bien aussi; elle comprenoit que rien ne pouvoit lui faire un plus sensible plaisir que d'avoir la pomme qui chante.

Elle soupira long-temps, puis elle se prit à pleurer. Petit-Soleil revenoit de la chasse, il entendit du bruit dans le temple, il y entra, & vit la princesse qui se couvroit le visage de son voile, parce qu'elle étoit honteuse d'avoir les yeux tout humides; il avoit déjà remarqué ses larmes, & s'approchant d'elle, il la conjura instamment de lui dire pourquoi elle pleuroit. Elle s'en défendit, répliquant qu'elle en avoit honte elle-même; mais plus elle lui refusoit son secret, plus il avoit envie de le savoir.

Enfin elle lui dit que la même vieille qui lui avoit conseillé d'envoyer à la conquête de l'eau qui danse, venoit de lui dire que la pomme qui chante étoit encore plus merveilleuse, parce qu'elle donnoit tant d'esprit,

qu'on devenoit une espèce de prodige! qu'à la vérité elle auroit donné la moitié de sa vie pour une telle pomme, mais qu'elle craignoit qu'il n'y eût trop de danger à l'aller chercher. Vous n'aurez pas peur pour moi, je vous en assure, lui dit son frère en souriant, car je ne me trouve aucune envie de vous rendre ce bon office; hé quoi! n'avez-vous pas assez d'esprit? Venez, venez ma sœur, continua-t-il, & cessez de vous affliger.

Belle-Etoile le suivit, aussi triste de la manière dont il avoit reçu sa confidence, que de l'impossibilité qu'elle trouvoit à posséder la pomme qui chante. L'on servit le souper, ils se mirent tous quatre à table; elle ne pouvoit manger: Chéri, l'aimable Chéri, qui n'avoit d'attention que pour elle, lui servit ce qui étoit de meilleur, & la pressa d'en goûter: au premier morceau son cœur se grossit; les larmes lui vinrent aux yeux; elle sortit de table en pleurant. Belle-Etoile pleuroit! ô Dieux, quel sujet d'inquiétude pour Chéri! Il demanda donc ce qu'elle avoit: Petit-Soleil le lui dit, en raillant d'une manière assez désobligeante pour sa sœur; elle en fut si piquée, qu'elle se retira dans sa chambre, & ne voulut parler à personne de tout le soir.

Dès que Petit-Soleil & Heureux furent cou-

chés, Chéri monta sur son excellent cheval blanc, sans dire à personne où il alloit; il laissa seulement une lettre pour Belle-Etoile, avec ordre de la lui donner à son réveil; & tant que la nuit fut longue, il marcha à l'aventure, ne sachant point où il prendroit la pomme qui chante.

Lorsque la princesse fut levée, on lui présenta la lettre du prince; il est aisé de s'imaginer tout ce qu'elle ressentit d'inquiétude & de tendresse dans une occasion comme celle-là: elle courut dans la chambre de ses frères leur en faire la lecture, ils partagèrent ses allarmes, car ils étoient fort unis; & aussitôt ils envoyèrent presque tous leurs gens après lui, pour l'obliger de revenir sans tenter cette aventure, qui sans doute devoit être terrible.

Cependant le Roi n'oublioit point les beaux enfans de la forêt, ses pas le guidoient toujours de leur côté, & quand il passoit proche de chez eux, & qu'il les voyoit, il leur faisoit des reproches de ce qu'ils ne venoient point à son palais; ils s'en étoient excusés, d'abord, sur ce qu'ils faisoient travailler à leur équipage: ils s'en excusèrent sur l'absence de leur frère, & l'assurèrent qu'à son retour ils profiteroient soigneusement de la permission

qu'il leur donnoit, de lui rendre leurs très-humbles respects.

Le prince Chéri étoit trop pressé de sa passion pour manquer à faire beaucoup de diligence ; il trouva à la pointe du jour un jeune homme bien fait, qui se reposant sous des arbres, lisoit dans un livre ; il l'aborda d'un air civil, & lui dit : Trouvez bon que je vous interrompe, pour vous demander si vous ne savez point en quel lieu est la pomme qui chante. Le jeune homme haussa les yeux, & souriant gracieusement, en voulez-vous faire la conquête, lui dit-il ? Oui, s'il m'est possible, répartit le prince : Ah ! Seigneur, ajouta l'étranger, vous n'en savez donc pas tous les périls : voilà un livre qui en parle, sa lecture effraye. N'importe, dit Chéri, le danger ne sera point capable de me rebuter, enseignez-moi seulement où je pourrai la trouver. Le livre marque, continua cet homme, qu'elle est dans un vaste désert en Libye ; qu'on l'entend chanter de huit lieues, & que le dragon qui la garde a déjà dévoré cinq cent mille personnes qui ont eu la témérité d'y aller. Je serai le cinq cent mille & unième, répondit le prince en souriant à son tour ; & le saluant, il prit son chemin du côté des déserts de Libye ; son beau cheval qui étoit de race zéphyrienne,

car Zéphire étoit son aïeul, alloit aussi vîte que le vent, de sorte qu'il fit une diligence incroyable.

Il avoit beau écouter, il n'entendoit d'aucun côté chanter la pomme; il s'affligeoit de la longueur du chemin, de l'inutilité du voyage, lorsqu'il apperçut une pauvre tourterelle qui tomboit à ses pieds; elle n'étoit pas encore morte, mais il ne s'en falloit guères. Comme il ne voyoit personne qui pût l'avoir blessée, il crut qu'elle étoit peut-être à Vénus, & que s'étant échappée de son colombier, ce petit mutin d'Amour, pour essayer ses flèches, l'avoit tirée. Il en eut pitié, il descendit de cheval; il la prit, il essuya ses plumes blanches, déjà teintes de sang vermeil; & tirant de sa poche un flacon d'or, où il portoit un baume admirable pour les blessures, il en eut à peine mis sur celle de la tourterelle malade, qu'elle ouvrit les yeux, leva la tête, déploya les aîles, s'éplucha; puis regardant le prince; bon jour, beau Chéri, lui dit-elle, vous êtes destiné à me sauver la vie, & je le suis peut-être à vous rendre de grands services.

Vous venez pour conquérir la pomme qui chante; l'entreprise est difficile & digne de vous, car elle est gardée par un dragon affreux, qui a douze pieds, trois têtes, six

qu'il leur donnoit, de lui rendre leurs très-humbles respects.

Le prince Chéri étoit trop pressé de sa passion pour manquer à faire beaucoup de diligence ; il trouva à la pointe du jour un jeune homme bien fait, qui se reposant sous des arbres, lisoit dans un livre ; il l'aborda d'un air civil, & lui dit : Trouvez bon que je vous interrompe, pour vous demander si vous ne savez point en quel lieu est la pomme qui chante. Le jeune homme haussa les yeux, & souriant gracieusement, en voulez-vous faire la conquête, lui dit-il ? Oui, s'il m'est possible, répartit le prince : Ah ! Seigneur, ajouta l'étranger, vous n'en savez donc pas tous les périls : voilà un livre qui en parle, sa lecture effraye. N'importe, dit Chéri, le danger ne sera point capable de me rebuter, enseignez-moi seulement où je pourrai la trouver. Le livre marque, continua cet homme, qu'elle est dans un vaste désert en Libye ; qu'on l'entend chanter de huit lieues, & que le dragon qui la garde a déjà dévoré cinq cent mille personnes qui ont eu la témérité d'y aller. Je serai le cinq cent mille & unième, répondit le prince en souriant à son tour ; & le saluant, il prit son chemin du côté des déserts de Libye ; son beau cheval qui étoit de race zéphyrienne,

car Zéphire étoit son aïeul, alloit aussi vîte que le vent, de sorte qu'il fit une diligence incroyable.

Il avoit beau écouter, il n'entendoit d'aucun côté chanter la pomme; il s'affligeoit de la longueur du chemin, de l'inutilité du voyage, lorsqu'il apperçut une pauvre tourterelle qui tomboit à ses pieds; elle n'étoit pas encore morte, mais il ne s'en falloit guères. Comme il ne voyoit personne qui pût l'avoir blessée, il crut qu'elle étoit peut-être à Vénus, & que s'étant échappée de son colombier, ce petit mutin d'Amour, pour essayer ses flèches, l'avoit tirée. Il en eut pitié, il descendit de cheval; il la prit, il essuya ses plumes blanches, déjà teintes de sang vermeil; & tirant de sa poche un flacon d'or, où il portoit un baume admirable pour les blessures, il en eut à peine mis sur celle de la tourterelle malade, qu'elle ouvrit les yeux, leva la tête, déploya les aîles, s'éplucha; puis regardant le prince; bon jour, beau Chéri, lui dit-elle, vous êtes destiné à me sauver la vie, & je le suis peut-être à vous rendre de grands services.

Vous venez pour conquérir la pomme qui chante; l'entreprise est difficile & digne de vous, car elle est gardée par un dragon affreux, qui a douze pieds, trois têtes, six

ailes, & tout le corps de bronze: Ah! ma chère tourterelle, lui dit le Prince, quelle joie pour moi de te revoir, & dans un temps où ton secours m'est si nécessaire! Ne me le refuse pas, ma belle petite, car je mourrois de douleur, si j'avois la honte de retourner sans la pomme qui chante; & puisque j'ai eu l'eau qui danse par ton moyen, j'espère que tu en trouveras encore quelqu'un pour me faire réussir dans mon entreprise. Vous me touchez, répartit tendrement la tourterelle, suivez-moi, je vais voler devant vous, j'espère que tout ira bien.

Le prince la laissa aller; après avoir marché tout le jour, ils arrivèrent proche d'une montagne de sable. Il faut creuser ici, lui dit la tourterelle: le prince aussitôt, sans se rebuter de rien, se mit à creuser, tantôt avec ses mains, tantôt avec son épée. Au bout de quelques heures il trouva un casque, une cuirasse, & le reste de l'armure, avec l'équipage pour son cheval, entièrement de miroirs. Armez-vous, dit la tourterelle, & ne craignez point le dragon; quand il se verra dans tous ces miroirs, il aura tant de peur, que, croyant que ce sont des monstres comme lui, il s'enfuira.

Chéri approuva beaucoup cet expédient, il

s'arma des miroirs, & reprenant la tourterelle, ils allèrent ensemble toute la nuit. Au point du jour, ils entendirent une mélodie ravissante. Le prince pria la tourterelle de lui dire ce que c'étoit. Je suis persuadée, dit-elle, qu'il n'y a que la pomme qui puisse être si agréable, car elle fait seule toutes les parties de la musique, & sans toucher aucuns instrumens, il semble qu'elle en joue d'une manière ravissante. Ils s'approchoient toujours; le prince pensoit en lui-même qu'il voudroit bien que la pomme chantât quelque chose qui convînt à la situation où il étoit; en même temps il entendit ces paroles:

L'amour peut surmonter le cœur le plus rebelle:
Ne cessez point d'être amoureux,
Vous qui suivez les loix d'une beauté cruelle,
Aimez, persévérez, & vous serez heureux.

Ah! s'écria-t-il, répondant à ces vers, quelle charmante prédiction! je puis espérer d'être un jour plus content que je ne le suis; l'on vient de me l'annoncer. La tourterelle ne lui dit rien là-dessus, elle n'étoit pas née babillarde, & ne parloit que pour les choses indispensablement nécessaires. A mesure qu'il avançoit, la beauté de la musique augmentoit; & quelque empressement qu'il eût, il étoit quel-

quefois si ravi, qu'il s'arrêtoit sans pouvoir penser à rien qu'à écouter : mais la vue du terrible dragon, qui parut tout-d'un-coup avec ses douze pieds & plus de cent griffes, les trois têtes & son corps de bronze, le retira de cette espèce de léthargie : il avoit senti le prince de fort loin, & l'attendoit pour le dévorer comme tous les autres, dont il avoit fait des repas excellens ; leurs os étoient rangés autour du pommier où étoit la belle pomme ; ils s'élevoient si haut qu'on ne pouvoit la voir.

L'affreux animal s'avança en bondissant ; il couvrit la terre d'une écume empoisonnée très-dangereuse ; il sortoit de sa gueule infernale du feu & de petits dragonneaux, qu'il lançoit comme des dards dans les yeux & les oreilles des chevaliers errans qui vouloient emporter la pomme. Mais lorsqu'il vit son effrayante figure, multipliée cent & cent fois dans tous les miroirs du prince, ce fut lui à son tour qui eut peur ; il s'arrêta, & regardant fièrement le prince chargé de dragons, il ne songea plus qu'à s'enfuir. Chéri s'appercevant de l'heureux effet de son armure, le poursuivit jusqu'à l'entrée d'une profonde caverne, où il se précipita pour l'éviter : il en ferma bien vîte l'entrée, & se dépêcha de retourner vers la pomme qui chante.

Après avoir monté par-dessus tous les os qui l'entouroient, il vit ce bel arbre avec admiration; il étoit d'ambre, les pommes de topase; & la plus excellente de toutes, qu'il cherchoit avec tant de soins & de périls, paroissoit au haut, faite d'un seul rubis, avec une couronne de diamans dessus. Le prince, transporté de joie de pouvoir donner un trésor si parfait & si rare à Belle-Etoile, se hâta de casser la branche d'ambre; & tout fier de sa bonne fortune, il monta sur son cheval blanc; mais il ne trouva plus la tourterelle; dès que ses soins lui furent inutiles, elle s'envola. Sans perdre le temps en regrets superflus, comme il craignoit que le dragon, dont il entendoit les sifflemens, ne trouvât quelque route pour venir à ces pommes, il retourna avec la sienne vers la princesse.

Elle avoit perdu l'usage de dormir depuis son absence; elle se reprochoit sans cesse son envie d'avoir plus d'esprit que les autres; elle craignoit plus la mort de Chéri que la sienne. Ah! malheureuse, s'écrioit-elle, en poussant de profonds soupirs! falloit-il que j'eusse cette vaine gloire? Ne me suffisoit-il pas de penser & de parler assez bien, pour ne faire & ne dire rien d'impertinent? Je serai bien punie de mon orgueil, si je perds ce que j'aime! hélas

continua-t-elle, peut-être que les dieux, irrités des ſentimens que je ne puis me défendre d'avoir pour Chéri, veulent me l'ôter par une fin tragique.

Il n'y avoit rien que ſon cœur affligé n'imaginât, quand, au milieu de la nuit, elle entendit une muſique ſi merveilleuſe, qu'elle ne put s'empêcher de ſe lever, & de ſe mettre à ſa fenêtre pour l'écouter mieux; elle ne ſavoit que s'imaginer. Tantôt elle croyoit que c'étoit Apollon & les Muſes, tantôt Vénus, les Grâces & les amours; la ſimphonie s'approchoit toujours, & Belle-Etoile écoutoit.

Enfin le prince arriva; il faiſoit un grand clair de lune; il s'arrêta ſous le balcon de la princeſſe qui s'étoit retirée, quand elle apperçut de loin un cavalier; la pomme chanta auſſi-tôt:

Réveillez-vous, belle endormie.

La princeſſe, curieuſe, regarda promptement qui pouvoit chanter ſi bien, & reconnoiſſant ſon cher frère, elle penſa ſe précipiter de ſa fenêtre en bas pour être plutôt auprès de lui; elle parla ſi haut, que tout le monde s'étant éveillé, l'on vint ouvrir la porte à Chéri. Il entra avec un empreſſement que l'on peut aſſez ſe figurer. Il tenoit dans ſa main la branche d'ambre, au bout de la-

quelle étoit le merveilleux fruit; & comme il l'avoit ſentie ſouvent, ſon eſprit étoit augmenté à tel point, que rien dans le monde ne pouvoit lui être comparable.

Belle-Etoile courut au-devant de lui avec une grande précipitation. Penſez-vous que je vous remercie, mon cher frère, lui dit-elle, en pleurant de joie ? Non, il n'eſt point de bien que je n'achette trop cher quand vous vous expoſez pour me l'acquérir; il n'eſt point de périls, lui dit-il, auxquels je ne veuille toujours me haſarder pour vous donner la plus petite ſatisfaction. Recevez, Belle-Etoile, continua-t-il, recevez ce fruit unique, perſonne au monde ne le mérite ſi bien que vous; mais, que vous donnera-t-il que vous n'ayiez déjà ? Petit-Soleil & ſon frère vinrent interrompre cette converſation; ils eurent un ſenſible plaiſir de revoir le prince, il leur raconta ſon voyage, & cette relation les mena juſqu'au jour.

La mauvaiſe Feintiſe étoit revenue dans ſa petite maiſon, après avoir entretenu la reine-mère de ſes projets, elle avoit trop d'inquiétude pour dormir tranquillement; elle entendit le doux chant de la pomme, que rien dans la nature ne pouvoit égaler. Elle ne douta point que la conquête n'en fût faite! elle

pleura, elle gémit, elle s'égratigna le visage; elle s'arracha les cheveux; sa douleur étoit extrême, car au lieu de faire du mal aux beaux enfans, comme elle l'avoit projeté, elle leur faisoit du bien, quoiqu'il n'entrât que de la perfidie dans ses conseils.

Dès qu'il fut jour, elle apprit que le retour du prince n'étoit que trop vrai; elle retourna chez la reine-mère : hé bien, lui dit cette princesse, Feintise, m'apportes-tu de bonnes nouvelles? Les enfans ont-ils péri? Non, madame, dit-elle, en se jetant à ses pieds, mais que votre majesté ne s'impatiente point, il me reste des moyens infinis de vous en délivrer. Ah! malheureuse, dit la reine, tu n'es au monde que pour me trahir, tu les épargnes. La vieille protesta bien le contraire; & quand elle l'eut un peu appaisée, elle s'en revint pour rêver à ce qu'il falloit faire.

Elle laissa passer quelques jours sans paroître, au bout desquels elle épia si bien, qu'elle trouva dans une route de la forêt la princesse qui se promenoit seule, attendant le retour de ses frères. Le ciel vous comble de biens, lui dit cette scélérate en l'abordant : charmante Etoile, j'ai appris que vous possédez la pomme qui chante: certainement quand cette bonne fortune me seroit arrivée, je n'en au-

ɔis pas plus dé joie; car il faut avouer que ıi pour vous une inclination qui m'intéresse tous vos avantages : cependant, contiıa-t-elle, je ne peux m'empêcher de vous ɔnner un nouvel avis. Ah! gardez vos avis, écria la princesse en s'éloignant d'elle; quelıes biens qu'ils m'apportent, ils ne sauroient e payer l'inquiétude qu'ils m'ont causée. inquiétude n'est pas un si grand mal, réırtit-elle en souriant, il en est de douces & : tendres. Taisez-vous, ajouta Belle-Etoile, tremble quand j'y pense. Il est vrai, dit la eille, que vous êtes fort à plaindre, d'être plus belle & la plus spirituelle fille de l'uni:rs; je vous en fais mes excuses. Encore un ıup, répliqua la princesse, je sais suffisament l'état où l'absence de mon frère m'a réıite. Il faut malgré cela que je vous dise, ɔntinua Feintise, qu'il vous manque encore petit oiseau Vert qui dit tout : vous seriez formée par lui de votre naissance, des bons des mauvais succès de la vie; il n'y a rien : si particulier qu'il ne vous découvrît; & rsqu'on dira dans le monde, Belle-Etoile a :au qui danse, & la pomme qui chante; l'on ra en même temps, elle n'a pas le petit oiau Vert qui dit tout; & il vaudroit presı'autant qu'elle n'eût rien.

Après avoir débité ainsi ce qu'elle avoit dans l'esprit, elle se retira. La princesse, triste & rêveuse, commença à soupirer amèrement : cette femme a raison, disoit-elle, de quoi me servent les avantages que je reçois de l'eau & de la pomme, puisque j'ignore d'où je suis, qui sont mes parens, & par quelle fatalité mes frères & moi avons été exposés à la fureur des ondes ? Il faut qu'il y ait quelque chose de bien extraordinaire dans notre naissance pour nous abandonner ainsi, & une protection bien évidente du ciel pour nous avoir sauvés de tant de périls : quel plaisir n'aurai-je point de connoître mon père & ma mère, de les chérir, s'ils sont encore vivans, & d'honorer leur mémoire s'ils sont morts ! Là-dessus les larmes vinrent avec abondance couvrir ses joues, semblables aux gouttes de la rosée qui paroît le matin sur les lys & sur les roses.

Chéri, qui avoit toujours plus d'impatience de la voir que les autres, s'étoit hâté après la chasse de revenir ; il étoit à pied, son arc pendoit négligemment à son côté, sa main étoit armée de quelques flêches, ses cheveux rattachés ensemble ; il avoit en cet état un air martial qui plaisoit infiniment. Dès que la princesse l'apperçut, elle entra dans une allée

ombre, afin qu'il ne vît pas les impressions le douleur qui étoient sur son visage; mais une maîtresse ne s'éloigne pas si vîte, qu'un amant bien empressé ne la joigne. Le prince l'aborda; il eut à peine jeté les yeux sur elle, qu'il connut qu'elle avoit quelque peine. Il s'en inquiète, il la prie, il la presse de lui en apprendre le sujet; elle s'en défend avec opiniâtreté : enfin il tourne la pointe d'une de ses flêches contre son cœur : vous ne m'aimez point, Belle-Etoile, lui dit-il, je n'ai plus qu'à mourir. La manière dont il lui parla la jeta dans la dernière alarme; elle n'eut plus la force de lui refuser son secret : mais elle ne le lui dit qu'à condition qu'il ne chercheroit de sa vie les moyens de satisfaire le désir qu'elle avoit; il lui promit tout ce qu'elle exigeoit, & ne marqua point qu'il voulût entreprendre ce dernier voyage.

Aussitôt qu'elle se fut retirée dans sa chambre, & les princes dans les leurs, il descendit en bas, tira son cheval de l'écurie, monta dessus, & partit sans en parler à personne. Cette nouvelle jeta la belle famille dans une étrange consternation. Le roi, qui ne pouvoit les oublier, les envoya prier de venir dîner avec lui; ils répondirent que leur frère venoit de s'absenter, qu'ils ne pouvoient avoir de

joie ni de repos sans lui, & qu'à son retour, ils ne manqueroient pas d'aller au palais. La princesse étoit inconsolable : l'eau qui danse & la pomme qui chante n'avoient plus de charmes pour elle; sans Chéri, rien ne lui étoit agréable.

Le prince s'en alla, errant par le monde; il demandoit à ceux qu'il rencontroit où il pourroit trouver le petit oiseau Vert qui dit tout : la plupart l'ignoroient; mais il rencontra un vénérable vieillard, qui l'ayant fait entrer dans sa maison, voulut bien prendre la peine de regarder sur un globe qui faisoit une partie de son étude & de son divertissement. Il lui dit ensuite qu'il étoit dans un climat glacé, sur la pointe d'un rocher affreux, & il lui enseigna la route qu'il devoit tenir. Le prince, par reconnoissance, lui donna plein un petit sac de grosses perles qui étoient tombées de ses cheveux, & prenant congé de lui, il continua son voyage.

Enfin, au lever de l'aurore, il apperçut le rocher, fort haut & fort escarpé; & sur le sommet, l'oiseau qui parloit comme un oracle, disant des choses admirables. Il comprit qu'avec un peu d'adresse il étoit aisé de l'attraper, car il ne paroissoit point farouche; il alloit & venoit, sautant légèrement d'une pointe

pointe ſur l'autre. Le prince deſcendit de cheval ; & montant ſans bruit, malgré l'âpreté de ce mont, il ſe promettoit le plaiſir d'en faire un ſenſible à Belle-Etoile. Il ſe voyoit ſi proche de l'oiſeau Vert, qu'il croyoit le prendre, lorſque le rocher s'ouvrant tout-d'un-coup, il tomba dans une ſpacieuſe ſalle, auſſi immobile qu'une ſtatue ; il ne pouvoit ni remuer, ni ſe plaindre de ſa déplorable aventure. Trois cent chevaliers qui l'avoient tentée comme lui, étoient au même état ; ils s'entre-regardoient, c'étoit la ſeule choſe qui leur étoit permiſe.

Le temps ſembloit ſi long à Belle-Etoile, que ne voyant point revenir ſon Chéri, elle tomba dangereuſement malade. Les médecins connurent bien qu'elle étoit dévorée par une profonde mélancolie ; ſes frères l'aimoient tendrement ; ils lui parlèrent de la cauſe de ſon mal : elle leur avoua qu'elle ſe reprochoit nuit & jour l'éloignement de Chéri, qu'elle ſentoit bien qu'elle mourroit, ſi elle n'apprenoit pas de ſes nouvelles : ils furent touchés de ſes larmes, & pour la guérir, Petit-Soleil réſolut d'aller chercher ſon frère.

Ce prince partit, il ſut en quel lieu étoit le fameux oiſeau ; il y fut, il le vit, il s'en approcha avec les mêmes eſpérances ; & dans

ce moment le rocher l'engloutit, il tomba dans la grande salle; la première chose qui arrêta ses regards, ce fut Chéri, mais il ne put lui parler.

Belle-Etoile étoit un peu convalescente; elle espéroit à chaque moment de voir revenir ses deux frères : mais ses espérances étant déçues, son affliction prit de nouvelles forces: elle ne cessoit plus jour & nuit de se plaindre; elle s'accusoit du désastre de ses frères; & le prince Heureux n'ayant pas moins pitié d'elle, que d'inquiétude pour les princes, prit à son tour la résolution de les aller chercher. Il le dit à Belle-Etoile; elle voulut d'abord s'y opposer : mais il répliqua qu'il étoit bien juste qu'il s'exposât pour trouver les personnes du monde qui lui étoient les plus chères; là-dessus il partit après avoir fait de tendres adieux à la princesse : elle resta seule en proie à la plus vive douleur.

Quand Feintise sut que le troisième prince étoit en chemin, elle se réjouit infiniment; elle en avertit la reine-mère, & lui promit plus fortement que jamais de perdre toute cette infortunée famille : en effet, Heureux eut une aventure semblable à Chéri & à Petit-Soleil; il trouva le rocher, il vit le bel oiseau, & il tomba comme une statue dans la

salle, où il reconnut les princes qu'il cherchoit; sans pouvoir leur parler; ils étoient tous arrangés dans des niches de crystal; ils ne dormoient jamais, ne mangeoient point, & restoient enchantés d'une manière bien triste, car ils avoient seulement la liberté de rêver, & de déplorer leur aventure.

Belle-Etoile, inconsolable, ne voyant revenir aucun de ses frères, se reprocha d'avoir tardé si long-temps à les suivre. Sans hésiter davantage, elle donna ordre à tous ses gens de l'attendre six mois : mais que si ses frères ou elle ne revenoient pas dans ce temps, ils retournassent apprendre leur mort au corsaire & à sa femme : ensuite elle prit un habit d'homme, trouvant qu'il y avoit moins à risquer pour elle, ainsi travestie dans son voyage, que si elle étoit allée en aventurière courir le monde. Feintise la vit partir dessus son beau cheval; elle se trouva alors comblée de joie, & courut au palais régaler la reine-mère de cette bonne nouvelle.

La princesse s'étoit armée seulement d'un casque, dont elle ne levoit presque jamais la visière, car sa beauté étoit si délicate & si parfaite, qu'on n'auroit pas cru, comme elle le vouloit, qu'elle étoit un cavalier. La rigueur de l'hiver se faisoit ressentir, & le pays où

étoit le petit oiseau qui dit tout, ne recevoit en aucune saison les heureuses influences du soleil.

Belle-Etoile avoit un étrange froid, mais rien ne pouvoit la rebuter, lorsqu'elle vît une tourterelle qui n'étoit guères moins blanche & guères moins froide que la neige, laquelle étoit étendue. Malgré toute son impatience d'arriver au rocher, elle ne voulut pas la laisser mourir, & descendant de cheval, elle la prit entre ses mains, la réchauffa de son haleine, puis la mit dans son sein; la pauvre petite ne remuoit plus. Belle-Etoile pensoit qu'elle étoit morte, elle y avoit regret; elle la tira, & la regardant, elle lui dit, comme si elle eût pu l'entendre: que ferai-je, bien aimable tourterelle, pour te sauver la vie? Belle-Etoile, répondit la bestiole, un doux baiser de votre bouche peut achever ce que vous avez si charitablement commencé. Non pas un, dit la princesse, mais cent, s'il les faut. Elle la baisa; & la tourterelle reprenant courage, lui dit gaiement: je vous connois, malgré votre déguisement, sachez que vous entreprenez une chose qui vous feroit impossible sans mon secours; faites donc ce que je vais vous conseiller. Dès que vous serez arrivée au rocher, au lieu de chercher le moyen

d'y monter, arrêtez-vous au pied, & commencez la plus belle chanson & la plus mélodieuse que vous sachiez. L'oiseau Vert qui dit tout, vous écoutera, & remarquera d'où vient cette voix, ensuite vous feindrez de vous endormir : je resterai auprès de vous; quand il me verra, il descendra de la pointe du rocher pour me béqueter : c'est dans ce moment que vous le pourrez prendre.

La princesse, ravie de cette espérance, arriva presqu'aussitôt au rocher; elle reconnut les chevaux de ses frères qui broutoient l'herbe : cette vue renouvela toutes ses douleurs; elle s'assit, & pleura long-temps amèrement. Mais le petit oiseau Vert disoit de si belles choses, & si consolantes pour les malheureux, qu'il n'y avoit point de cœur affligé qu'il ne réjouît; de sorte qu'elle essuya ses larmes, & se mit à chanter si haut & si bien, que les princes au fond de leur salle enchantée eurent le plaisir de l'entendre.

Ce fut le premier moment où ils sentirent quelqu'espérance. Le petit oiseau Vert qui dit tout écoutoit & regardoit d'où venoit cette voix; il apperçut la princesse, qui avoit ôté son casque pour dormir plus commodément, & la tourterelle qui voltigeoit autour d'elle. A cette vue, il descendit doucement, & vint

la béqueter ; mais il ne lui avoit pas arraché trois plumes, qu'il étoit déjà pris.

Ah ! que me voulez-vous, lui dit-il ? Que vous ai-je fait pour venir de si loin me rendre si malheureux ? Accordez-moi ma liberté, je vous en conjure ; voyez ce que vous souhaitez en échange, il n'y a rien que je ne fasse. Je désire, lui dit Belle-Etoile, que tu me rendes mes trois frères, je ne sais où ils sont, mais leurs chevaux qui paissent près de ce rocher, me font connoître que tu les retiens en quelque lieu. J'ai sous l'aîle gauche, une plume incarnate ; arrachez-la, lui dit-il, servez-vous-en pour toucher le rocher. La princesse fut diligente à ce qu'il lui avoit commandé ; en même temps elle vit des éclairs, & elle entendit un bruit de vents & de tonnerre mêlés ensemble, qui lui firent une crainte extrême. Malgré sa frayeur, elle tint toujours l'oiseau Vert, craignant qu'il ne lui échappât ; elle toucha encore le rocher avec la plume incarnate, & la troisième fois, il se fendit depuis le sommet jusqu'au pied ; elle entra d'un air victorieux dans la salle où les trois princes étoient avec beaucoup d'autres : elle courut vers Chéri, il ne la reconnoissoit point avec son habit & son casque, & puis l'enchantement n'étoit pas encore fini, de

ſorte qu'il ne pouvoit ni parler, ni agir. La princeſſe qui s'en apperçut, fit de nouvelles queſtions à l'oiſeau Vert, auxquelles il répondit qu'il falloit avec la plume incarnate frotter les yeux & la bouche de tous ceux qu'elle voudroit déſenchanter : elle rendit ce bon office à pluſieurs rois, à pluſieurs ſouverains, & particulièrement à nos trois princes.

Touchés d'un ſi grand bienfait, ils ſe jetèrent tous à ſes genoux, le nommant le libérateur des rois. Elle s'apperçut alors que ſes frères, trompés par ſes habits, ne la reconnoiſſoient point; elle ôta promptement ſon caſque, elle leur tendit les bras, les embraſſa cent fois, & demanda aux autres princes avec beaucoup de civilité, qui ils étoient; chacun lui dit ſon aventure particulière, & ils s'offrirent à l'accompagner par-tout où elle voudroit aller. Elle répondit qu'encore que les loix de la chevalerie puſſent lui donner quelque droit ſur la liberté qu'elle venoit de leur rendre, elle ne prétendoit point s'en prévaloir. Là-deſſus elle ſe retira avec les princes, pour ſe rendre compte les uns aux autres de ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſéparation.

Le petit oiſeau Vert qui dit tout les interrompit pour prier Belle-Etoile de lui accorder ſa liberté; elle chercha auſſitôt la tourterelle,

afin de lui en demander avis, mais elle ne la trouva plus. Elle répondit à l'oiseau qu'il lui avoit coûté trop de peines & d'inquiétudes pour jouir si peu de sa conquête. Ils montèrent tous quatre à cheval, & laissèrent les empereurs & les rois à pied, car depuis deux ou trois cent ans qu'ils étoient là, leurs équipages avoient péri.

La reine-mère, débarrassée de toute l'inquiétude que lui avoit causée le retour des beaux enfans, renouvela ses instances auprès du roi pour le faire remarier, & l'importuna si fort, qu'elle lui fit choisir une princesse de ses parentes. Et comme il falloit casser le mariage de la pauvre reine Blondine, qui étoit toujours demeurée auprès de sa mère, à leur petite maison de campagne, avec les trois chiens qu'elle avoit nommés Chagrin, Mouron & Douleur, à cause de tous les ennuis qu'ils lui avoient causés, la reine-mère l'envoya querir; elle monta en carosse, & prit les doguins, étant vêtue de noir, avec un long voile qui tomboit jusqu'à ses pieds.

En cet état, elle parut plus belle que l'astre du jour, quoiqu'elle fût devenue pâle & maigre, car elle ne dormoit point, & ne mangeoit que par complaisance. Pour sa mère, tout le monde en avoit grande pitié; le roi en

fût ſi attendri, qu'il n'oſoit jeter les yeux ſur elle; mais quand il penſoit qu'il couroît riſque de n'avoir point d'autres héritiers que des doguins, il conſentoit à tout.

Le jour étant pris pour la noce, la reine-mère, priée par l'amirale Rouſſe (qui haïſſoit toujours ſon infortunée ſœur), dit qu'elle vouloit que la reine Blondine parût à la fête; tout étoit préparé pour la faire grande & ſomptueuſe; & comme le roi n'étoit pas fâché que les étrangers viſſent ſa magnificence, il ordonna à ſon premier écuyer d'aller chez les beaux enfans, les convier à venir, & lui commanda qu'en cas qu'ils ne fuſſent pas encore venus, il laiſsât de bons ordres afin qu'on les avertît à leur retour.

Le premier écuyer les alla chercher, & ne les trouva point; mais ſachant le plaiſir que le roi auroit de les voir, il laiſſa un de ſes gentilshommes pour les attendre, afin de les amener ſans aucun retardement. Cet heureux jour venu, qui étoit celui du grand banquet, Belle-Etoile & les trois princes arrivèrent; le gentilhomme leur apprit l'hiſtoire du roi; comme il avoit autrefois épouſé une pauvre fille, parfaitement belle & ſage, qui avoit eu le malheur d'accoucher de trois chiens; qu'il l'avoit chaſſée pour ne la plus voir; que ce-

pendant il l'aimoit tant, qu'il avoit paſſé quinze ans ſans vouloir écouter aucune propoſition de mariage; que la reine-mère & ſes ſujets l'ayant fortement preſſé, il s'étoit réſolu à épouſer une princeſſe de la cour, & qu'il falloit promptement y venir pour aſſiſter à toute la cérémonie.

En même temps Belle-Etoile prit une robe de velours, couleur de roſe, toute garnie de diamans brillans; elle laiſſa tomber ſes cheveux par groſſes boucles ſur les épaules; ils étoient renoués de rubans, l'étoile qu'elle avoit ſur le front jetoit beaucoup de lumière, & la chaîne d'or qui tournoit autour de ſon cou, ſans qu'on la pût ôter, ſembloit être d'un métal plus précieux que l'or même. Enfin jamais rien de ſi beau ne parut aux yeux des mortels. Ses frères n'étoient pas moins bien, entr'autres le prince Chéri; il avoit quelque choſe qui le diſtinguoit très-avantageuſement. Ils montèrent tous quatre dans un chariot d'ébène & d'ivoire, dont le dedans étoit de drap d'or, avec des carreaux de même, brodés de pierreries; douze chevaux blancs le traînoient: le reſte de leur équipage étoit incomparable. Lorſque Belle-Etoile & ſes frères parurent, le roi ravi les vint recevoir avec toute ſa cour, au haut

de l'escalier. La pomme qui chante se faisoit entendre d'une manière merveilleuse, l'eau qui danse, dansoit, & le petit oiseau qui dit tout, parloit mieux que les oracles: ils se baissèrent tous quatre jusqu'aux genoux du roi, & lui prenant la main, ils la baisèrent avec autant de respect que d'affection. Il les embrassa, & leur dit: je vous suis obligé, aimables étrangers, d'être venus aujourd'hui; votre présence me fait un plaisir sensible. En achevant ces mots, il entra avec eux dans un grand sallon, où les musiciens jouoient de toutes sortes d'instrumens, & plusieurs tables servies splendidement ne laissoient rien à souhaiter pour la bonne chère.

La reine mère vint, accompagnée de sa future belle-fille, de l'Amirale Rousse, & de toutes les dames, entre lesquelles on amenoit la pauvre reine, liée par le cou, avec une longe de cuir, & les trois chiens attachés de même. On la fit avancer jusqu'au milieu du sallon, où étoit un chaudron plein d'os & de mauvaises viandes, que la reine mère avoit ordonnés pour leur dîner.

Quand Belle-Etoile & les princes la virent si malheureuse, bien qu'ils ne la connussent point, les larmes leur vinrent aux yeux, soit que la révolution des grandeurs du monde les

touchât, ou qu'ils fussent émus par la force du sang qui se fait souvent ressentir. Mais que pensa la mauvaise reine d'un retour si peu espéré & si contraire à ses desseins ? Elle jeta un regard furieux sur Feintise, qui désiroit ardemment alors que la terre s'ouvrît pour s'y précipiter.

Le roi présenta les beaux enfans à sa mère, lui disant mille biens d'eux; & malgré l'inquiétude dont elle étoit saisie, elle ne laissa pas de leur parler avec un air riant, & de leur jeter des regards aussi favorables que si elle les eût aimés; car la dissimulation étoit en usage dès ce temps-là. Le festin se passa fort gaiement, quoique le roi eût une extrême peine de voir manger sa femme avec ses doguins, comme la dernière des créatures; mais ayant résolu d'avoir de la complaisance pour sa mère, qui l'obligeoit à se remarier, il la laissoit ordonner de tout.

Sur la fin du repas, le roi adressant la parole à Belle-Etoile: je sais, lui dit-il, que vous êtes en possession de trois trésors qui sont incomparables; je vous en félicite, & je vous prie de nous raconter ce qu'il a fallu faire pour les conquérir. Sire, dit-elle, je vous obéirai avec plaisir: l'on m'avoit dit que l'eau qui danse me rendroit belle, &

que la pomme qui chante me donneroit de l'esprit; j'ai souhaité les avoir par ces deux raisons. A l'égard du petit oiseau Vert qui dit tout, j'en ai eu une autre; c'est que nous ne savons rien de notre fatale naissance: nous sommes des enfans abandonnés de nos proches, qui n'en connoissons aucuns; j'ai espéré que ce merveilleux oiseau nous éclairciroit sur une chose qui nous occupe jour & nuit. A juger de votre naissance par vous, répliqua le roi, elle doit être des plus illustres; mais parlez sincèrement, qui êtes-vous? Sire, lui dit-elle, mes frères & moi avons différé de l'interroger jusqu'à notre retour: en arrivant nous avons reçu vos ordres pour venir à vos noces; tout ce que j'ai pu faire, ça été de vous apporter ces trois raretés pour vous divertir.

J'en suis très-aise, s'écria le roi, ne différons pas une chose si agréable. Vous vous amusez à toutes les bagatelles qu'on vous propose, dit la reine mère en colère; voilà de plaisans marmousets, avec leurs raretés: en vérité, le nom seul fait assez connoître que rien n'est plus ridicule: fi! fi! je ne veux pas que de petits étrangers, apparemment de la lie du peuple, aient l'avantage d'abuser de votre crédulité; tout cela consiste en quel-

touchât, ou qu'ils fussent émus par la force du sang qui se fait souvent ressentir. Mais que pensa la mauvaise reine d'un retour si peu espéré & si contraire à ses desseins ? Elle jeta un regard furieux sur Feintise, qui désiroit ardemment alors que la terre s'ouvrît pour s'y précipiter.

Le roi présenta les beaux enfans à sa mère, lui disant mille biens d'eux ; & malgré l'inquiétude dont elle étoit saisie, elle ne laissa pas de leur parler avec un air riant, & de leur jeter des regards aussi favorables que si elle les eût aimés ; car la dissimulation étoit en usage dès ce temps-là. Le festin se passa fort gaiement, quoique le roi eût une extrême peine de voir manger sa femme avec ses doguins, comme la dernière des créatures ; mais ayant résolu d'avoir de la complaisance pour sa mère, qui l'obligeoit à se remarier, il la laissoit ordonner de tout.

Sur la fin du repas, le roi adressant la parole à Belle-Etoile : je sais, lui dit-il, que vous êtes en possession de trois trésors qui sont incomparables ; je vous en félicite, & je vous prie de nous raconter ce qu'il a fallu faire pour les conquérir. Sire, dit-elle, je vous obéirai avec plaisir : l'on m'avoit dit que l'eau qui danse me rendroit belle, &

que la pomme qui chante me donneroit de l'esprit; j'ai souhaité les avoir par ces deux raisons. A l'égard du petit oiseau Vert qui dit tout, j'en ai eu une autre; c'est que nous ne savons rien de notre fatale naissance: nous sommes des enfans abandonnés de nos proches, qui n'en connoissons aucuns; j'ai espéré que ce merveilleux oiseau nous éclairciroit sur une chose qui nous occupe jour & nuit. A juger de votre naissance par vous, répliqua le roi, elle doit être des plus illustres; mais parlez sincèrement, qui êtes-vous? Sire, lui dit-elle, mes frères & moi avons différé de l'interroger jusqu'à notre retour: en arrivant nous avons reçu vos ordres pour venir à vos noces; tout ce que j'ai pu faire, ça été de vous apporter ces trois raretés pour vous divertir.

J'en suis très-aise, s'écria le roi, ne différons pas une chose si agréable. Vous vous amusez à toutes les bagatelles qu'on vous propose, dit la reine mère en colère; voilà de plaisans marmousets, avec leurs raretés: en vérité, le nom seul fait assez connoître que rien n'est plus ridicule: fi! fi! je ne veux pas que de petits étrangers, apparemment de la lie du peuple, aient l'avantage d'abuser de votre crédulité; tout cela consiste en quel-

touchât, ou qu'ils fussent émus par la force du sang qui se fait souvent ressentir. Mais que pensa la mauvaise reine d'un retour si peu espéré & si contraire à ses desseins? Elle jeta un regard furieux sur Feintise, qui désiroit ardemment alors que la terre s'ouvrît pour s'y précipiter.

Le roi présenta les beaux enfans à sa mère, lui disant mille biens d'eux; & malgré l'inquiétude dont elle étoit saisie, elle ne laissa pas de leur parler avec un air riant, & de leur jeter des regards aussi favorables que si elle les eût aimés; car la dissimulation étoit en usage dès ce temps-là. Le festin se passa fort gaiement, quoique le roi eût une extrême peine de voir manger sa femme avec ses doguins, comme la dernière des créatures; mais ayant résolu d'avoir de la complaisance pour sa mère, qui l'obligeoit à se remarier, il la laissoit ordonner de tout.

Sur la fin du repas, le roi adressant la parole à Belle-Etoile: je sais, lui dit-il, que vous êtes en possession de trois trésors qui sont incomparables; je vous en félicite, & je vous prie de nous raconter ce qu'il a fallu faire pour les conquérir. Sire, dit-elle, je vous obéirai avec plaisir: l'on m'avoit dit que l'eau qui danse me rendroit belle, &

que la pomme qui chante me donneroit de l'esprit; j'ai souhaité les avoir par ces deux raisons. A l'égard du petit oiseau Vert qui dit tout, j'en ai eu une autre; c'est que nous ne savons rien de notre fatale naissance: nous sommes des enfans abandonnés de nos proches, qui n'en connoissons aucuns; j'ai espéré que ce merveilleux oiseau nous éclairciroit sur une chose qui nous occupe jour & nuit. A juger de votre naissance par vous, répliqua le roi, elle doit être des plus illustres; mais parlez sincèrement, qui êtes-vous? Sire, lui dit-elle, mes frères & moi avons différé de l'interroger jusqu'à notre retour: en arrivant nous avons reçu vos ordres pour venir à vos noces; tout ce que j'ai pu faire, ça été de vous apporter ces trois raretés pour vous divertir.

J'en suis très-aise, s'écria le roi, ne différons pas une chose si agréable. Vous vous amusez à toutes les bagatelles qu'on vous propose, dit la reine mère en colère; voilà de plaisans marmousets, avec leurs raretés: en vérité, le nom seul fait assez connoître que rien n'est plus ridicule: fi! fi! je ne veux pas que de petits étrangers, apparemment de la lie du peuple, aient l'avantage d'abuser de votre crédulité; tout cela consiste en quel-

ques tours de gibecière & de gobelets; & sans vous, ils n'auroient pas eu l'honneur d'être assis à ma table.

Belle-Etoile & ses frères entendant un discours si désobligeant, ne savoient que devenir; leur visage étoit couvert de confusion & de désespoir, d'essuyer un tel affront devant toute cette grande cour. Mais le roi ayant répondu à sa mère que son procédé l'outroit, pria les beaux enfans de ne s'en point chagriner, & leur tendit la main en signe d'amitié. Belle-Etoile prit un bassin de crystal de roche, dans lequel elle versa toute l'eau qui danse; on vit aussitôt que cette eau s'agitoit, sautoit en cadence, alloit & venoit, s'élevoit comme une petite mer irritée, changeoit de mille couleurs, & faisoit aller le bassin de crystal le long de la table du roi; puis il s'en élança tout-d'un-coup quelques gouttes sur le visage du premier écuyer, à qui les enfans avoient de l'obligation. C'étoit un homme d'un mérite rare, mais sa laideur ne l'étoit pas moins, & il en avoit même perdu un œil. Dès que l'eau l'eut touché, il devint si beau, qu'on ne le reconnoissoit plus, & son œil se trouva guéri. Le roi, qui l'aimoit chèrement, eut autant de joie de cette aventure, que la reine mère

en ressentit de déplaisir, car elle ne pouvoit entendre les applaudissemens qu'on donnoit aux princes. Après que le grand bruit fut cessé, Belle-Etoile mit sur l'eau qui danse la pomme qui chante, faite d'un seul rubis, couronnée de diamans, avec sa branche d'ambre; elle commença un concert si mélodieux que cent musiciens se feroient fait moins entendre. Cela ravit le roi & toute sa cour, & l'on ne sortoit point d'admiration, quand Belle-Etoile tira de son manchon une petite cage d'or, d'un travail merveilleux, où étoit l'oiseau Vert qui dit tout; il ne se nourrissoit que de poudre de diamans, & ne buvoit que de l'eau de perles distillées. Elle le prit bien délicatement, & le posa sur la pomme, qui se tut par respect, afin de lui donner le temps de parler: il avoit ses plumes d'une si grande délicatesse, qu'elles s'agitoient quand on fermoit les yeux & qu'on les r'ouvroit proche de lui; elles étoient de toutes les nuances de vert que l'on peut imaginer: il s'adressa au roi, & lui demanda ce qu'il vouloit savoir. Nous souhaitons tous d'apprendre, répliqua le roi, qui est cette belle fille & ces trois cavaliers. O roi, répondit l'oiseau Vert, avec une voix forte & intelligible, elle est ta fille, & deux de ces prin-

ces sont tes fils; le troisième, appelé Chéri, est ton neveu. Là-dessus il raconta avec une éloquence incomparable toute l'histoire, sans négliger la moindre circonstance.

Le roi fondoit en larmes, & la reine affligée, qui avoit quitté son chaudron, ses os & ses chiens, s'étoit approchée doucement: elle pleuroit de joie & d'amour pour son mari & pour ses enfans; car pouvoit-elle douter de la vérité de cette histoire, quand elle leur voyoit toutes les marques qui pouvoient les faire reconnoître? Les trois princes & Belle-Etoile se levèrent à la fin de leur histoire; ils vinrent se jeter aux pieds du roi, ils embrassoient ses genoux, ils baisoient ses mains; il leur tendoit les bras, il les serroit contre son cœur; l'on n'entendoit que des soupirs, hélas! des cris de joie. Le roi se leva, & voyant la reine sa femme qui demeuroit toujours craintive proche de la muraille, d'un air humilié, il alla à elle, & lui faisant mille caresses, il lui présenta lui-même un fauteuil auprès du sien, & l'obligea de s'y asseoir.

Ses enfans lui baisèrent mille fois les pieds & les mains; jamais spectacle n'a été plus tendre ni plus touchant: chacun pleuroit en son particulier, & levoit les mains & les yeux au ciel, pour lui rendre grâce d'avoir

permis que des chofes fi importantes & fi obfcures fuffent connues. Le roi remercia la princeffe qui avoit eu le deffein de l'époufer, il lui laiffa une grande quantité de pierreries. Mais à l'égard de la reine mère, de l'amirale & de Feintife, que n'auroit-il pas fait contre-elles, s'il n'avoit écouté fon reffentiment? Le tonnerre de fa colère commençoit à gronder, lorfque la généreufe reine, fes enfans & Chéri le conjurèrent de s'appaifer, & de vouloir rendre contr'elles un jugement plus exemplaire que rigoureux: il fit enfermer la reine mère dans une tour; mais pour l'amirale & Feintife, on les jeta enfemble dans un cachot noir & humide, où elles ne mangeoient qu'avec les trois doguins appelés Chagrin, Mouron & Douleur, lefquels ne voyant plus leur bonne maîtreffe, mordoient celles-ci à tous momens; elles y finirent leur vie, qui fut affez longue pour leur donner le temps de fe repentir de tous leurs crimes.

Dès que la reine mère, l'amirale Rouffe & Feintife eurent été emmenées, chacune dans le lieu que le roi avoit ordonné, les muficiens recommencèrent à chanter & à jouer des inftrumens. La joie étoit fans pareille; Belle-Etoile & Chéri en reffentoient

plus que tout le reste du monde ensemble; ils se voyoient à la veille d'être heureux. En effet, le roi trouvant son neveu le plus beau & le plus spirituel de toute sa cour, lui dit qu'il ne vouloit pas qu'un si grand jour se passât sans faire des nôces, & qu'il lui accordoit sa fille. Le prince, transporté de joie, se jeta à ses pieds, Belle-Etoile ne témoigna guères moins de satisfaction.

Mais il étoit bien juste que la vieille princesse, qui vivoit dans la solitude depuis tant d'années, la quittât pour partager l'allégresse publique. Cette même petite fée, qui étoit venue dîner chez elle & qu'elle reçut si bien, y entra tout-d'un-coup, pour lui raconter ce qui se passoit à la cour. Allons-y, continua-t-elle, je vous apprendrai pendant le chemin les soins que j'ai pris de votre famille. La princesse reconnoissante monta dans son chariot; il étoit brillant d'or & d'azur, précédé par des instrumens de guerre, & suivi de six cent gardes du corps, qui paroissoient de grands seigneurs. Elle raconta à la princesse toute l'histoire de ses petits fils, & lui dit qu'elle ne les avoit point abandonnés; que sous la forme d'une syrène, sous celle d'une tourterelle; enfin, de mille manières,

elle les avoit protégés. Vous voyez, ajouta la fée, qu'un bienfait n'eſt jamais perdu.

La bonne princeſſe vouloit à tous momens baiſer ſes mains pour lui marquer ſa reconnoiſſance; elle ne trouvoit point de termes qui ne fuſſent au-deſſous de ſa joie. Enfin elles arrivèrent. Le roi les reçut avec mille témoignages d'amitié. La reine Blondine & les beaux enfans s'empreſsérent, comme on le peut croire, à témoigner de l'amitié à cette illuſtre dame; & lorſqu'ils ſurent ce que la fée avoit fait en leur faveur, & qu'elle étoit la gracieuſe tourterelle qui les avoit guidés, il ne ſe peut rien ajouter à tout ce qu'ils lui dirent. Pour achever de combler le roi de ſatisfaction, elle lui apprit que ſa belle-mère, qu'il avoit toujours priſe pour une pauvre payſane, étoit née princeſſe Souveraine. C'étoit peut-être la ſeule choſe qui manquoit au bonheur de ce monarque. La fête s'acheva par le mariage de Belle-Etoile avec le prince Chéri. L'on envoya querir le Corſaire & ſa femme, pour les récompenſer encore de la noble éducation qu'ils avoient donnée aux beaux enfans. Enfin, après de longues peines, tout le monde fut ſatisfait.

L'amour, n'en déplaiſe aux cenſeurs,
Eſt l'origine de la gloire,

Il sait animer les grands cœurs
A braver le péril, à chercher la victoire.
C'est lui, qui, dans tout l'univers,
A du prince Chéri conservé la mémoire;
Et qui lui fit tenter tous les exploits divers
Que l'on remarque en son histoire.
Du moment qu'au beau sexe on veut faire sa cour,
Il faut se préparer à servir ses caprices;
Mais un cœur ne craint pas les plus grands précipices,
S'il a, pour l'animer, & la gloire & l'amour.

LE conte de la princesse Belle-Etoile avoit donné tant d'admiration à la Dandinardière, qu'il auroit volontiers passé le reste de la soirée à le louer. Il ne put s'empêcher, dans l'excès de son enthousiasme, de prendre la main de Virginie, & de la tirer si brusquement, que n'y étant point préparée, elle tomba sur le vicomte de Berginville, & le vicomte tomba rudement par terre. La Dandinardière parut étonné de ce désordre, il en accusa son étoile en termes pompeux, dit plusieurs fois qu'il étoit persécuté, qu'il ne se seroit jamais attendu à réussir si mal dans une petite galanterie où l'admiration l'avoit engagé. Il est singulier, lui dit la belle Amazone, que l'on arrache les bras quand on veut plaire; vous m'avez estropié pour

plusieurs jours. Je ne suis pas mieux traité, monsieur la Dandinardière, dit le vicomte; ce qui me fâche le plus, c'est qu'en tombant, ma perruque est aussi tombée; & comme je me donne tous les airs de jeunesse que je peux, je me trouve fort embarrassé de justifier mes cheveux gris devant ces dames.

Je vois, à l'air de monsieur la Dandinardière, que vous augmentez sa peine en lui parlant ainsi, dit le prieur; il faut avoir quelques égards pour un chevalier blessé comme lui; & je vous jure qu'il m'auroit rompu le cou, que je n'en dirois pas un mot. Je vous en tiens compte, dit-il; mais hélas! les dames ont bien d'autres privilèges! la cruauté est de leur apanage, & la belle Virginie sait bien soutenir ses droits. Ne me reprochez point mes plaintes, répliqua-t-elle, une autre que moi auroit crié plus haut; mais à vous parler sincèrement, j'ai les sentimens d'un Alexandre. Et les rigueurs d'une Alexandrette, dit la Dandinardière, avec une abondance de joie, car il croyoit avoir dit la chose la moins commune & la plus jolie. Il s'étonna que personne ne lui applaudît, il regardoit toute la compagnie d'un petit air fin qui donnoit grande envie de rire à ces messieurs, car pour Marthonide, qui étoit la plus

liberale de toutes les filles en fait de louanges, elle se garda bien de l'en laisser chommer long-temps, & elle se récria sur Alexandrette, sur la finesse de cette expression, sur les beautés qu'elle renfermoit, beautés même cachées & inconnues au vulgaire. Virginie prit la parole à son tour, pour dire qu'il avoit un esprit supérieur, capable de polir tout un royaume, d'en exiler les obscénités, de donner la dernière perfection à la langue; & cela fut suivi de cinquante autres disparates qui ne valoient pas mieux, car ces belles provinciales en avoient un magasin inépuisable.

La Dandinardière, charmé & confus, joignoit ses mains, armées de gantelets; il vouloit répondre tant de choses à la fois, qu'il ne savoit ce qu'il disoit; il ne faisoit plus que s'engouer, & bégayoit comme un enfant ou comme un homme ivre, s'écriant de temps en temps, très-humble serviteur, vous faites trop de grâce à mon petit mérite, très-humble serviteur.

Il étoit déjà tard, madame de Saint-Thomas crut qu'il falloit laisser au malade le temps de se reposer un peu: elle lui donna le bon soir, toute la compagnie la suivit. Il ne resta avec la Dandinardière que le bon Alain,

dont l'air étoit encore mortifié & contrit de la chûte qu'il avoit fait faire ; il se tenoit debout dans un coin de la chambre, n'osant s'approcher de son seigneur & maître, quand il l'appela bénignement : Donne-moi mon bonnet de nuit, lui dit-il, à la place de ce turban ; cela sied, mais je le trouve très-incommode, & je ne sais comment les Turcs peuvent s'en accommoder, car le mien tombe sans cesse. O ! monsieur, répondit Alain, avec sa simplicité ordinaire, ne vous en étonnez point, les démons sont leurs amis ; vraiment lorsqu'ils s'en mêlent, ils feroient tenir bien autre chose à la tête, qu'un turban ; & ne voyez-vous pas même que les dames, qui ne sont pas si Turques que le grand Turc, portent sur les leurs je ne sais combien de rubans ? Dis un turban, malheureux, s'écria la Dandinardière, je ne puis souffrir que tu parles improprement. Oh ! si je suis impropre, dit Alain, qui ne l'entendoit pas, vous savez que ce n'est point ma faute, il pleuvoit quand j'ai fait le coup de poing dans la cour ; vous m'avez depuis tout saboulé dans votre chambre, & vous savez que le plâtre accommode mal un vêtement. Je vous proteste, monsieur, que j'ai le cœur navré quand je vous vois en colère dans un lieu salope ; c'est

autant de taches pour mon habit, qui ne s'en vont pas à souffler dessus. Je te sais bon gré, dit-il, d'avoir tant de considération pour les hardes que je te donne; je te promets, Alain, que je serai soigneux de te faire ôter ton juste-au-corps toutes les fois que je te voudrai battre. Voilà une mauvaise promesse, monsieur, répliqua-t-il; franchement, depuis que vous êtes ici, vous devenez plus rude que nos vergettes: j'ai vu un temps qui n'est pas encore bien loin, où j'étois le fidelle domestique & le bien aimé: hélas, comme disoit ma bonne femme de grand'mère, pour les mettre en notre pot! Et de quel pot veux-tu parler? Nous n'aimons que les choux, scélérat, répondit son maître. Je veux dire, continua Alain, que vous êtes le pot, & moi le chou, que vous me cultivez & m'arrosez pour le manger, c'est-à-dire, pour vous servir de moi & me battre; du reste, vous ne m'aimez point: hé... là, là..... je suis bien sot de... mais je n'en dirai point davantage. Il se tut en effet; son silence lui sauva quelques coups, qu'un plus long raisonnement lui auroit attirés, car son maître avoit déjà la tête fort échauffée.

L'on servit à souper: la Dandinardière s'étoit si fort tourmenté pendant le jour, qu'il

mangea

mangea le soir comme un famélique; son souper fut suivi d'un profond sommeil, & il dormoit encore, lorsque maître Robert, chirurgien du village, vint frapper des pieds & des poings à sa porte. Ha! ha, monsieur la Dandinardière, crioit-il de toute sa force, voulez-vous donc partir sans trompettes? Le bruit court que vous retournez chez vous sans me payer; est-ce que je n'ai pas eu assez soin de votre tête? Allez, si l'on m'avoit laissé faire pendant qu'elle est fêlée, j'y aurois mis tout ce qui y manque; mais je vais faire la garde à votre porte: vous n'en sortirez que comme de la nôce: promettre & ne rien tenir, c'est le moyen de s'enrichir: a beau mentir qui vient de loin: je me moque de tout cela, je suis bon cheval de trompette, vous me payerez, ou j'y perdrai mon latin.

La Dandinardière fut fort surpris & fort indigné de l'insolence de maître Robert; il l'écouta pendant quelque temps débiter ses proverbes comme un second Sancho Pança; ensuite il réveilla son valet qui dormoit d'un profond sommeil, & lui ayant dit tout bas de s'approcher de lui: entends-tu, continua-t-il, les impertinences de ce fripon de chirurgien? Il veut que je paye le soin qu'il prenoit de me tuer. Ne semble-t-il pas, à l'en-

tendre, que je lui dois beaucoup, & que je fais banqueroute à l'honneur & aux loix, d'être encore à le satisfaire ? Ah! qu'il mérite d'être tapoté ! mais je ne suis pas d'humeur à me commettre avec un tel maraut, cela est de ta portée : il faut que tu fasses une sortie brusque & prompte sur lui ; que tu le jettes par terre, tu lui donneras ensuite trente coups de poing fort à ton aise; je t'épaulerai, & ce sera son unique paiement. Vous m'épaulerez, répondit Alain? Que ferez-vous, monsieur, pour m'épauler ? J'irai doucement derrière toi, répondit-il, & je fermerai la porte au verrouil; car si tu étois par malheur le plus foible, il entreroit dans ma chambre, & je t'ai déjà dit que je le méprise trop pour le battre.

Ah, monsieur, répondit Alain, je le méprise aussi beaucoup, & je vous demande la permission de ne me point faire assommer par un homme si fort au-dessous de moi. Depuis quand deviens-tu fanfaron, ajouta le Bourgeois ? Je ne sais comment cela s'appelle, dit le valet; mais, à vous parler franchement, je me sens encore les côtes fracassées du combat d'hier; auriez-vous bien le coeur de m'envoyer contre un homme tout frais que je méprise tant ? Croyez-moi, mon-

ſieur, il vaut mieux que vous preniez la peine de le battre vous-même; il n'y aura au moins rien de bien ou de mal fait que par vous.

Je lui aurois déjà appris, dit la Dandinardière, ſi l'on demande de l'argent à un homme comme moi avec tant de bruit, s'il ne m'eût été trop inférieur. Hélas, monſieur, dit Alain, vous me battez tous les jours, & je vous jure qu'il eſt d'auſſi bonne maiſon que moi: mon père étoit maréchal du village, & il en eſt le chirurgien: il eſt plus honorable de panſer des hommes que des chevaux; tout cela enſemble pourroit bien le rendre digne de vos coups. Tu me ferois cent généalogies au bout de celle-ci, s'écria la Dandinardiere, que je ne m'en échaufferois pas davantage; mais je te connois pour un poltron qui n'aime que ta chienne de peau.

Pendant qu'il diſoit des injures à voix baſſe au prudent Alain, maître Robert continuoit ſon charivari; & la Dandinardière déſeſpéré, ne pouvant le ſouffrir davantage, ni s'expoſer aux ſuites fâcheuſes d'un démêlé, trouva un moyen ſingulier de ſe venger.

Il y avoit au bas de la porte un aſſez grand trou, par où le vigilant chat venoit faire la guerre aux petites ſouris. Après s'être levé, comme il n'avoit ni ſouliers ni mules, & qu'il

craignoit de s'enrhumer, il mit ses bottes, & se saisit de tenailles, qu'il passa doucement par le trou du chat, dont il prit tout-d'un-coup la jambe de Robert. Il crut être piqué par un serpent, & poussa des cris épouvantables ; à peine osa-t-il regarder sa jambe, tant il avoit peur que le formidable serpent ne lui sautât aux yeux. La Dandinardière ne négligeoit rien de son côté pour le bien pincer : l'on n'a jamais mieux réussi ; le bruit augmenta autant par les plaintes de maître Robert, que par les éclats de rire du Bourgeois.

Le vicomte & le prieur, dont les chambres étoient voisines de la sienne, sachant bien une partie de ce qui se passoit, car ces bonnes personnes en avoient donné l'ordre, se levèrent & vinrent appaiser le commencement de la plus furieuse querelle qui se soit jamais vue dans un village pacifique.

Maître Robert étoit normand, il n'aimoit guères moins un procès qu'une tête cassée ou des bras disloqués. Messieurs, s'écria-t-il, je vous prends pour témoins ; je vous assigne pardevant tous les juges du monde ; pour déclarer que je suis estropié à n'en revenir jamais. C'est tout ce qu'il put faire que de dire ce peu de mots ; car les tenailles jouoient si bien leur rôle, que dans ce moment la Dan-

dinardière les ferrant plus qu'il n'avoit encore fait, maître Robert en perdit la couleur & la parole. Le vicomte & le prieur ne purent s'empêcher de rire d'une manière si nouvelle de combattre; mais comme il étoit question de pacifier les esprits irrités de part & d'autre, ils prièrent la Dandinardière de faire une trève, de retirer ses tenailles & d'ouvrir la porte. Dès que maître Robert se sentit hors d'esclavage, il s'en alla, protestant de chicaner le reste de ses jours contre un si mauvais payeur.

Le petit Bourgeois n'avoit encore jamais eu le plaisir de faire quitter le champ de bataille à un ennemi; il s'en trouva si fier, que, sans faire réflexion à l'irrégularité de son déshabillé, il parut devant ces messieurs en chemise, en bottes, les tenailles sur l'épaule, de l'air à peu près dont Hercule tenoit sa massue.

Vous êtes bien en colère, dit le prieur, ne craignez-vous point que cela ne vous fasse mal? Je ne crains rien, répliqua-t-il fièrement, pas la mort même, quand elle seroit armée de ses plus dangereux traits. Ce qui vient de se passer, dit le vicomte d'un air sérieux, marque assez votre intrépidité; mais avec tout cela, je trouve que vous devez payer un pauvre malheureux qui n'en a pas de reste. Dites plutôt, s'écria la Dandinardière,

que c'eſt un fripon qui doit me payer tout le mal qu'il m'a fait; je ſerois guéri ſans lui. Ce ſcélérat me vouloit couper la peau comme un morceau de cuir. Un peu de généroſité fera la paix, dit le prieur; il eſt ignorant comme bien d'autres, ce n'eſt peut-être pas ſa faute; mais je vous conſeille en ami de ne vous point opiniâtrer à lui refuſer quelques piſtoles. Vous vous moquez, monſieur le prieur, dit la Dandinardière, je ne viens point tout exprès de Paris pour être la dupe des provinciaux; j'ai eu plus d'un différend en ma vie, dont je me ſuis tiré tambour battant, enſeigne déployée. Vraiment je le crois, dit Alain, en faiſant auſſi le brave, nous ſommes des mangeurs de charettes ferrées, mon maître mange les groſſes, & moi les petites. Mon compère Alain, dit le vicomte, ne fais pas tant le mauvais; ſi l'on fait un procès où ton nom ſera, garre les ſuites. Et pourquoi, dit-il? Je n'ai rien vu, tout s'eſt paſſé par le trou du chat, je n'ai pas même voulu donner les tenailles dont la jambe de maître Robert ſe peut plaindre: oh! qu'il y vienne avec ſon procès, pour voir ſi je ne ſaurai pas me défendre; j'ai eu un oncle procureur fiſcal d'une bonne ſeigneurie, & je griffonnerai tout comme un autre.

Courage, mes enfans, dit le vicomte en riant, voici l'Alexandre & le Barthole de nos jours unis ensemble contre maître Robert; pour-moi qui suis ami de la paix, je vais m'habiller pour aller chercher le rameau d'olive. Et moi, dit le petit bourgeois, je vais me recoucher, car ce faquin a pris soin de m'irriter de bonne heure : là-dessus ils se séparèrent.

Jamais joie n'a été plus grande que celle de la Dandinardière en pensant aux exploits qu'il venoit de faire; il en parla long-temps à son valet. Tu vois, lui dit-il, comme je m'y prends pour châtier l'insolence : malheur, malheur, à qui me fâche. Son valet répéta plusieurs fois après lui : malheur, malheur à qui nous fâche.

Bien qu'Alain ne lui eût rien vu faire qu'il n'eût fait comme lui, il ne laissa pas de le regarder d'un air plus respectueux qu'à l'ordinaire. Je vous avoue, monsieur, lui dit-il, que vous réparez bien la crainte que vous aviez témoignée de monsieur de Villeville, & je ne doute point à présent que vous n'ayez la bonté de vous battre avec lui. C'est une vieille querelle, dit notre bourgeois, dont tu te passerois bien de me faire souvenir : je suis persuadé que ce gentillâtre a fait ses réfle-

xions, & qu'il ne sera pas assez dépourvu de bon sens pour mesurer son épée à la mienne. Mais, à tout hasard, monsieur, dit Alain, voudriez-vous mesurer la vôtre à la mienne? Je ne sais, dit la Dandinardière en branlant la tête deux ou trois fois; je ne sais, encore un coup, ce n'est pas manque de courage, je l'ai dit cent fois, j'en ai de reste; mais quand je pense à l'aventure qui m'arriva au bord de la mer, à ce démon qui ressembloit comme deux gouttes d'eau à un homme, & qui me fit ce vilain appel qui m'a toujours tracassé depuis, je t'avoue, Alain, que j'aime encore mieux te voir faire le combat que de le faire moi-même.

Oh! que je ne suis pas si sot, dit Alain, vous me voulez livrer à la gueule du loup, & que ce démon, si c'en est un, m'emporte tout chaussé, tout vêtu en l'autre monde; croyez-vous, monsieur, que pour n'avoir pas tant de pistoles que vous, j'en aime moins le pauvre Alain? Non, en vérité, les écus ne suffisent point pour rendre heureux, il faut de la santé ou crever: si j'allois me battre avec ce magicien, & qu'il me donnât deux ou trois coups d'épée, dont l'un me feroit sauter l'œil de la tête, l'autre me couperoit le sifflet, & le dernier me perceroit le cœur, croyez-vous

en conſcience que je me portaſſe fort bien ? Où as-tu pris, maraut, répliqua la Dandinardière, en colère, que Villeville te doit traiter ainſi ? Cela eſt fort mal aiſé à croire, dit Alain, eſt-ce que les démons n'ont pas encore plus de pouvoir que les fées ? Ne vous ſouvient-il pas de ce beau conte qu'on nous lut hier, où les pommes chantent comme des roſſignols, les oiſeaux parlent comme des docteurs, & l'eau danſe comme nos bergers ? Après tout cela, monſieur, n'ai-je pas tout lieu de craindre pour ma peau ? Tu es un étrange garçon, répliqua la Dandinardière, de te tourmenter, & de me tourmenter moi-même comme tu fais; car enfin il n'eſt point à préſent queſtion de Villeville; laiſſe moi goûter le plaiſir de ma victoire, & vas dormir, perturbateur de mon repos. Dormez vous-même, monſieur, répondit Alain. Il tira ſes rideaux, & ſe mit à la fenêtre qui regardoit ſur le grand chemin.

Il y avoit plus d'une heure qu'il y tuoit des mouches, car il étoit leur ennemi déclaré, lorſqu'il apperçut Villeville qui paſſoit à cheval, & qui venant, par haſard, à hauſſer la tête, le vit & le reconnut. Il ſavoit la frayeur épouvantable que ſon ſeul nom faiſoit à la Dandinardière & à ſon valet. Le baron de Saint-Thomas, dont il étoit ami, l'en avoit

averti ; il trouvoit cette aventure fort plaisante ; de ſorte que pour ne pas démentir le caractère de matamore, il mit le piſtolet à la main, comme s'il eût voulu tuer Alain. Eh ! monſieur, lui cria-t-il, en joignant les mains, ne vous méprenez pas, s'il vous plaît, ſouvenez-vous de tous les coups que vous me donnâtes il y a quelque temps, je vous jure que je n'en ai point conſervé de rancune. Villeville ne répondit rien, mais il continua de le mirer, ce qui augmentoit fort l'inquiétude d'Alain. Je vois bien, lui dit-il, que vous avez envie de tuer quelqu'un ; attendez un moment, j'aime mieux que ce ſoit mon maître que moi, je vais le réveiller, il en ſera bien fâché, mais je n'y ſaurois que faire.

En achevant ces mots, il fut promptement tirer la Dandinardière par le bras : monſieur, lui dit-il, prenez la peine de vous lever, il y a une perſonne ſous vos fenêtres qui veut vous voir ; il dormoit encore, il jeta ſa robe de chambre ſur ſes épaules ; & prenant promptement ſes bottes, il courut à la fenêtre. Mais, ô dieux ; quelle viſion pour lui ! une arme à feu entre les mains de ſon ennemi, du redoutable Villeville ! Il ne s'amuſa vraiment pas à le complimenter, comme avoit fait ſon valet, & ſans pouſſer plus loin ſa réflexion, il ſe jeta

à corps perdu dessous le lit, où la peur seule lui donna le moyen de s'y fourrer; car assurément, à toute autre vue que celle d'un pistolet bandé, il n'auroit pu le faire.

Cependant dès qu'il y fut, il se sentit si pressé, que ne comprenant rien de plus dangereux pour lui que l'état violent où il étoit, il voulut s'en retirer, au hasard de plus fâcheuses suites.

Il fit pour cela des efforts inutiles, le lit étoit trop bas, il étoit tout écrasé dessous. Alain, s'écria-t-il, je vais mourir, aide-moi. Mais ce fidelle domestique ne l'entendoit point, il étoit caché dans une armoire qui s'abattoit la nuit pour servir de lit; il l'avoit bien vîte relevée, & la tenoit avec ses deux mains de toute sa force, comme la chose du monde la plus utile à sa conservation; il étoit si occupé, qu'il ne sentoit pas même que ses ongles s'arrachoient, & qu'il se faisoit beaucoup de mal.

Villeville ne voyant plus paroître le gentilhomme bourgeois & son valet, tira deux coups de pistolet pour les effrayer; en effet, la Dandinardière en eut tant de peur, qu'il en perdit la voix pour quelques momens, & Alain fut si épouvanté, qu'il laissa tomber tout d'un coup le devant de l'armoire qu'il retenoit avec tant de fatigue; il tomba aussi

de ſa hauteur, & ſa tête portant la première, à la vérité doucement, car c'étoit ſur ſon lit; il fit une culbute qui le jeta à l'autre bout de la chambre.

Il auroit été difficile que tout ce déſordre ſe fût paſſé ſans un grand bruit : meſſieurs de Saint-Thomas, de Berginville & le prieur étoient pour lors dans la ſalle, qui tenoient un petit conſeil, où la Dandinardière avoit part. Cette ſalle étoit ſous ſa chambre; ils crurent que le tonnerre venoit d'y tomber, ou que maître Robert, véritablement en colère d'avoir été ſi rudement tenaillé, en prenoit une vengeance mémorable; ils ſe hâtèrent de monter pour être ſpectateurs de cette nouvelle ſcène. Ils trouvèrent Alain encore étendu par terre, ils allèrent au lit de ſon maître, dont ils entendoient la voix plaintive & les cris ſourds, ſans pouvoir imaginer d'où ils venoient : ils demandèrent pluſieurs fois à ſon valet où il étoit; mais Alain portant le doigt ſur ſa bouche, ſe contentoit de montrer ſilencieuſement la fenêtre ſans rien répondre. Ils y regardèrent, ne ſachant point s'il auroit été aſſez fou pour eſſayer une cabriole de cette importance. Villeville n'y étoit plus, & ils ne comprirent point ce qu'Alain vouloit dire par ces ſignes myſtérieux : les triſtes accens continuoient;

notre pauvre bourgeois souffroit tout ce qu'on peut souffrir. Enfin le baron regarda sous le lit, & ne fut pas médiocrement étonné qu'il eût pu s'y mettre.

Alain s'encourageant à leur vue, vint leur aider; il le prit par un pied, & tirant de toute sa force, il lui arracha sa botte, qui n'auroit pas été difficile à ôter, si elle n'avoit pas été engagée comme le reste de son corps; mais le valet étoit fort, & cela ne servit qu'à l'envoyer tomber à vingt pas, la botte à la main. Bon, dit-il assez plaisamment, les fées m'ont doué de tomber aujourd'hui sans fin & sans cesse; mais je sais bien un remède, c'est que je ne me lèverai plus.

Personne ne l'écoutoit, l'on étoit trop occupé à sauver la vie du gentilhomme bourgeois; l'on avoit beau lui tirer, tantôt une jambe, tantôt l'autre, il ne pouvoit sortir de cette trappe; & comme son dos & ses épaules passoient fort mal leur temps, l'on s'avisa de jeter les matelas par terre, & de lui donner une liberté dont il avoit grand besoin; il étoit tout écorché, le visage meurtri & le nez écrasé; il avoit la peau plus rouge que de l'écarlate; on le coucha. Son valet eut ordre de lui aller chercher du vin d'Espagne pour boire, & de l'eau-de-vie pour le frotter. Je vous prie, dit

Alain au vicomte, d'en prendre vous-même la peine; car, pour ne vous rien céler, ce terrible monſieur de Villeville rôde autour de la maiſon, je redoute plus ſa vue que le tonnerre. Tais-toi, indigne babillard, lui cria la Dandinardière, où a-t-il pris que Villeville eſt venu tirer des coups de piſtolet ſous mes fenêtres, & que j'en ai eu peur? Je n'en ai pas parlé, répondit Alain; mais voilà donc le pot aux roſes découvert? Ne le croyez point, continua le bourgeois, je n'aurois pas peur d'Alcide en chair & en os, à plus forte raiſon de ce petit gentilhomme dont le revenu eſt très-mince & fort inférieur au mien: il eſt vrai que cet indigne valet a quelquefois des viſions ſi fortes, qu'il les croit, & les débite comme des vérités.

Mais pour vous faire entendre ce qui m'a obligé de me fourrer ſi malencontreuſement ſous mon lit, c'eſt que je rêvois que m'étant battu, j'avois mis mon ennemi en fuite, je me ſuis jeté de mon lit pour le pourſuivre; il m'a ſemblé qu'il paſſoit par-deſſous: la chaleur du combat, & ce courage qui ne s'étonne pas dans les périls, m'ont engagé à en faire autant; dès que j'ai été là, je me ſuis réveillé, chagrin d'y être, mais peu ſurpris de m'y être mis, car je ſuis au catalogue des ſomnifères,

& toute la cour ſait que pluſieurs années de ſuite, j'ai été me baigner en dormant.

Pendant qu'il parloit, Alain, qu'il ne pouvoit voir, faiſoit des ſignes & marmottoit entre ſes dents tout le contraire; mais monſieur de Saint-Thomas qui cherchoit à l'obliger, répliqua que tout ce qu'il venoit de dire étoit vrai, qu'il ſavoit que Villeville ne ſe portoit pas bien, & que quand il auroit été en bonne ſanté, il n'étoit pas aſſez ennemi de la vie pour venir chercher à la perdre avec un homme plus dangereux aux combats que Mars & qu'Hercule. Le vicomte & le prieur parlèrent à peu près dans les mêmes termes. La Dandinardière penſant qu'ils le croyoient, en reprit une partie de ſa belle humeur, & ſe diſpoſoit à débiter encore quelques menſonges, quand ces meſſieurs jugèrent à propos de lui laiſſer le temps de boire du vin d'Eſpagne, & de ſe frotter d'eau-de-vie.

Dès qu'ils furent en liberté de s'entretenir, le baron de Saint-Thomas s'adreſſant au vicomte: je vous proteſte, lui dit-il, que ſi vous n'êtes pas auſſi poltron, vous êtes au moins auſſi fou que notre bourgeois gentilhomme, lorſque vous voulez me perſuader d'en faire mon gendre. Dites tout ce qu'il vous plaira, répondit-il, je ſoutiens que ma

vision n'est pas ridicule, & si quelque chose m'embarrasse, ce ne sont point les convenances, car il y en a dans cette affaire, comme nous le savons tous; mais c'est le moyen de résoudre ce petit avare à épouser une fille de qualité pour ses beaux yeux.

Remarquâtes-vous hier, dit le prieur en l'interrompant, les prétentions qu'il établit sur sa fortune? Encore un coup, si nous n'avons de l'adresse, voilà un mariage dérouté. Ce sera un grand malheur, dit le baron en souriant, & j'aurai bien de quoi m'affliger. Je vous assure, continua le vicomte, qu'il est riche, & qu'avec ses impertinentes fanfaronades, (qui se terminent toutes à la conservation de son individu), il ne laisse pas d'entendre ses intérêts. A propos, c'est moi qui me suis avisé de lui attirer le colérique Robert. J'ignore vos vues là-dessus, répondit monsieur de Saint-Thomas; mais il faut vous laisser la conduite d'une affaire dont je ne suis pas assez friand pour me tourmenter beaucoup. Quelques personnes qui survinrent, rompirent cette conversation. Le prieur ayant su que la Dandinardière ne pouvoit dormir, alla dans sa chambre pour lui tenir compagnie.

En approchant de sa porte, il s'y arrêta, parce qu'il l'entendit parler avec Alain. Quoi,

lui disoit-il, tu me crois capable de te pardonner l'affront que tu viens de m'attirer ? Sais-je seulement ce que c'est qu'un affront, disoit Alain ? Je parlois naïvement de ce que je venois de voir, tout autre valet à ma place auroit parlé de même; je vous voyois sous le lit, & je savois bien que vous aviez eu de bonnes raisons pour vous y mettre. Tu le savois, reprit notre bourgeois, & qui donc te l'avoit dit ? Mon cœur, ajouta le bon Alain, qui est de chair & d'os comme un autre, & qui mouroit de peur; car sans l'armoire où je me suis fourré, certainement, monsieur, je crois que je ne serois pas en vie à l'heure qu'il est. Je te trouve bien hardi, s'écria la Dandinardière, de juger de mes sentimens par les tiens; les héros ne se mesurent pas à l'aune d'un faquin comme toi. Si je me suis mis sous le lit, c'est que je ne voulois pas m'exposer à recevoir un coup de pistolet d'un traître qui n'oseroit m'attaquer que de loin. Vous avez donc oublié, répondit Alain, qu'il y avoit plus d'un quart-d'heure que vous y étiez caché, quand Villeville a tiré ce terrible coup de pistolet ou de canon, car je ne sais pas lequel. Tais-toi, bourreau, répliqua-t-il, j'avois jusqu'ici un peu compté sur ton courage; je te connois à présent, & j'attens avec impatience

d'être de retour dans mon château pour t'expédier un congé en forme. Hélas! monſieur, dit-il tout affligé, en quoi l'ai-je mérité? J'ai eu peur comme vous, eſt-ce un crime, & dois-je être plus brave que mon maître? Si vous m'aviez pris pour me battre, que je vous l'euſſe promis ſans le vouloir faire, vous auriez raiſon de vous plaindre; mais il n'en étoit non plus queſtion que de l'ame du Juif errant. La Dandinardière ſentit la joie de voir ſon valet ſi touché; il aimoit qu'on l'aimât: mets-toi à genoux, lui dit-il, tu m'attendris. Alain ſe proſterna au pied de ſon lit. Je te pardonne, ajouta-t-il, & je fais plus, je te donne du cœur, voici une proviſion de courage. En achevant ces mots, il lui ſouffla de toute ſa force dans les deux oreilles. Tu peux compter, dit-il, que je te mets en état de te battre contre qui tu voudras. Quoi! ſans être battu, s'écria Alain? Oui, dit ſon maître, je t'en aſſure. Je vous remercie, répartit Alain, mais, monſieur, ſi vous aviez voulu me ſouffler ſeulement cent écus de rente, j'en ſerois encore plus aiſe; car tout compté, je ne veux noiſe avec perſonne, un peu d'argent vaudroit mieux, prenez le courage pour vous.

Le prieur vit bien à l'air de cette converſa-

tion, qu'elle ne finiroit pas sitôt : après s'en être réjoui quelque temps, il entra dans la chambre. Je vous croyois endormi, lui dit-il, car il me semble que vous étiez couché à cette intention. Il est vrai, répliqua la Dandinardière, & je dormirois en effet, sans l'amour, qui est un furieux réveille-matin; dès que je veux fermer la paupière, il me représente Virginie & Marthonide plus charmantes que l'aurore. Oh! vraiment, vous n'êtes point incommodé de l'excès de votre tendresse, dit le prieur, je n'ai pas oublié que vous préférez le bien au mérite & à la beauté : il est vrai, continua-t-il, que cette déclaration a mis un voile sur vos bonnes qualités, comme les éclipses voilent le soleil. Je suis ravi de cette bonne comparaison, répliqua le petit bourgeois; mais me croyez-vous d'humeur à découvrir au public mes secrets amoureux? Non, non, monsieur, il faut un peu de mystère. Si vous me parlez sincèrement, dit le prieur, je vous offre mes soins pour faire réussir vos desseins; comptez que Virginie a beaucoup de mérite. Dites-moi, ajouta la Dandinardière, que lui donne-t-on en mariage? Ce qu'on lui donne, répliqua le prieur, hé! ne le savez-vous pas? On lui donne une très-grosse dot, un revenu qui vaut mieux

que la plus belle terre de ce pays. Vous voulez dire des maisons à Paris, reprit la Dandinardière, ou des rentes sur l'Hôtel de Ville? Ce sont-là de plaisantes bagatelles, dit le prieur; on lui donne le don de faire des contes, & vous ne savez pas où cela va. Le bourgeois n'en parut point touché: hé, hé! dit-il, après avoir rêvé un moment, on peut le faire entrer pour quelque chose dans le contrat de mariage; mais au fond, si elle n'apporte que cela à son mari, je tiens que le ménage ira mal. Vous êtes tout matériel, s'écria le prieur, cependant l'esprit vaut son prix. Je ne suis pas assez ignorant, répliqua-t-il, pour mépriser l'esprit, je veux seulement avec cela un bien raisonnable: car je vous proteste qu'à l'égard de vos contes tant vantés, j'en ferai à mon tour, que je pourrai donc mettre à profit. Je serois bien aise d'en être témoin, dit le prieur, vous croyez sans doute qu'il ne faut qu'écrire des hyperboles semées par-ci, par-là: il étoit une fois une fée, & que l'ouvrage est parfait: je vous déclare qu'il y entre plus d'art que vous ne pensez, & j'en vois tous les jours qui n'ont rien d'agréable. Vous voulez donc dire, reprit le bourgeois en colère, que les miens seroient de cette classe; franchement, monsieur, vous

n'êtes pas obligeant; mais j'en veux faire un, ou crever; nous vous verrons ensuite changer de langage. Je ne refuserai jamais mes louanges, dit le prieur, en prenant un air gracieux pour l'apaiser; & si vous m'en croyez, vous y travaillerez dès aujourd'hui. Je le prétends bien, dit la Dandinardière; croyez-vous que j'aie fait apporter ma bibliothèque avec tant de soin & de dépense pour la laisser inutile? Il ne tiendra qu'à vous, ajouta le prieur, que je vous aide comme j'ai déjà fait.

Cette proposition le radoucit absolument; il le tira par le bras, & lui dit à l'oreille, crainte qu'Alain ne l'entendît; je vous avoue que la peine m'effraie, & que je n'ai pas l'esprit de bagatelle qu'il faut avoir pour écrire toutes ces gentillesses; serois-je donc assez heureux pour que vous eussiez encore un conte qui pût me faire honneur, & faire connoître à Virginie que si elle a ce don, je l'ai aussi bien qu'elle? Cela veut dire, continua le prieur, que vous voulez jouer à bille pareille, & avoir autant d'avantage qu'elle dans l'empire des belles-lettres. L'ambition sied toujours bien, répondit le bourgeois, servez-moi en ami, je vous en conjure.

La cloche que l'on sonnoit ordinairement pour marquer l'heure du dîner, ayant averti

le prieur, il quitta la Dandinardière, après lui avoir promis tout ce qu'il désiroit.

En entrant dans la salle, il trouva deux dames de sa connoissance, qui venoient d'arriver pour rendre une première visite à la baronne de Saint-Thomas. Elles étoient un peu en désordre, parce que les pommiers, qui foisonnoient dans ce canton, avoient fait une rude insulte à leur carrosse, dont l'impériale étoit en pièces; elles avoient été obligées de revenir d'assez loin à pied par une chaleur étouffante. Ces dames n'étoient dans la province que depuis fort peu; elles s'appeloient Cousines, bien qu'elles ne se fussent rien; l'une étoit veuve & fort coquette, l'autre venoit d'épouser un vieux gentilhomme qui amassoit du bien depuis long-temps, & qui pouvoit se vanter, en épousant sa femme, d'avoir trouvé un excellent secret pour le dépenser fort vîte.

La plus vieille, qui s'appeloit madame du Rouet, étoit veuve d'un homme de justice, qui ne l'avoit guères bien rendue à son prochain: elle aimoit le jeu & la bonne chère, & faisoit une dépense en fard, qui consommoit une partie de son revenu. Ce jour-là, le soleil en avoit fondu la moitié: elle tenoit un miroir de poche & tâchoit de prendre du blanc

aux endroits où il étoit plus épais ou plus inutile, pour en mettre à ceux où il n'y en avoit point du tout; ce n'étoit pas un médiocre travail; & quand elle vit le prieur, elle pensa se désespérer, car monsieur & madame de Saint-Thomas n'étoient pas encore entrés. Le premier donnoit quelques ordres à ses ouvriers, l'autre changeoit d'habits, & n'auroit pas paru en robe-de-chambre pour l'empire de Trebizonde.

Mais madame de Lure, (c'étoit la nouvelle mariée), voyant le teint de son amie comme un damier, blanc & noir, pour lui laisser la liberté dont elle avoit besoin, elle tira mystérieusement le prieur dans un coin. Ma cousine veut se recoiffer, lui dit-elle, & moi je veux vous faire part d'un conte qui vous enchantera. Madame, lui dit-il, pour peu qu'il soit long, nous aurons de la peine à l'achever avant le dîner. Je vais seulement vous en lire le nom, continua-t-elle; je suis certaine que vous aurez envie de l'entendre : c'est le prince Marcassin; qu'en dites-vous? Je suis si neuf à ces sortes d'ouvrages, dit-il, que je n'en saurois bien juger sur le titre. Elle lui fit la guerre de son ignorance; & ayant jeté l'œil à la dérobée sur sa cousine du Rouet, qui

étoit replâtrée, elle ne se soucia plus de lire le conte.

L'on étoit allé avertir le baron de Saint-Thomas de l'arrivée de ces dames; il vint promptement avec le vicomte de Berginville, & donna, en passant dans sa cuisine, les ordres nécessaires pour augmenter le repas. Il étoit question pour cela de tuer, de plumer, de larder; & quoiqu'on s'en acquitte diligemment à la campagne, il ne laissoit pas d'être embarrassé de quoi il amuseroit les dames en attendant le dîner.

Après qu'il les eût saluées, & appris d'elles l'accident de leur voiture, il leur proposa de passer dans un petit bois, plein de fontaines, où elles trouveroient des lits de mousse, & même des bancs pour se reposer. Elles furent ravies d'aller dans un lieu plus frais que la salle, afin de rétablir leur visage échauffé; & sitôt qu'elles eurent choisi un lieu agréable, le prieur, qui se douta bien du retardement que leur arrivée mettroit au dîner, pria madame de Lure de régaler la compagnie de son Marcassin. Le baron crut qu'elles en avoient apporté un. Ces dames ont eu raison, dit-il avec quelque sorte de dépit, de se précautionner contre la mauvaise chère que l'on fait chez moi. Elles trouvèrent cette méprise

si plaisante, qu'elles en firent de longs eclats de rire, dont le baron auroit été un peu chagrin, si le prieur ne lui eût dit qu'il s'agissoit d'un conte ; & voyant le cahier dans la poche de madame de Lure, il le prit.

LE PRINCE MARCASSIN, CONTE.

Il étoit une fois un roi & une reine qui vivoient dans une grande tristesse, parce qu'ils n'avoient point d'enfans : la reine n'étoit plus jeune, bien qu'elle fût encore belle, de sorte qu'elle n'osoit s'en promettre : cela l'affligeoit beaucoup ; elle dormoit peu, & soupiroit sans cesse, priant les dieux & toutes les fées de lui être favorables. Un jour qu'elle se promenoit dans un petit bois, après avoir cueilli quelques violettes & des roses, elle cueillit aussi des fraises ; mais aussitôt qu'elle en eut mangé, elle fut saisie d'un si profond sommeil, qu'elle se coucha au pied d'un arbre & s'endormit.

Elle rêva, pendant son sommeil, qu'elle voyoit passer en l'air trois fées qui s'arrêtoient au-dessus de sa tête. La première la regardant en pitié, dit : voilà une aimable reine, à qui nous rendrions un service bien essentiel, si nous la voulions douer d'un enfant. Volontiers, dit la seconde, douez-la, puisque vous êtes notre aînée. Je la doue continua-t-elle, d'avoir un fils, le plus beau, le plus aimable, & le mieux aimé qui soit au monde. Et moi, dit l'autre; je la doue de voir ce fils heureux dans ses entreprises, toujours puissant, plein d'esprit & de justice. Le tour de la troisième étant venu pour douer, elle s'éclata de rire, & marmota plusieurs choses entre ses dents, que la reine n'entendit point.

Voilà le songe qu'elle fit. Elle se réveilla au bout de quelques momens; elle n'apperçut rien en l'air ni dans le jardin. Hélas! dit-elle, je n'ai point assez de bonne fortune pour espérer que mon rêve se trouve véritable : quels remerciemens ne ferois-je pas aux dieux & aux bonnes fées! si j'avois un fils. Elle cueillit encore des fleurs, & revint au palais plus gaie qu'à l'ordinaire. Le roi s'en apperçut, il la pria de lui en dire la raison; elle s'en défendit, il la pressa davantage. Ce n'est point, lui dit-elle, une chose qui mérite votre curio-

sité ; il n'est question que d'un rêve, mais vous me trouverez bien foible d'y ajouter quelque sorte de foi. Elle lui raconta qu'elle avoit vu en dormant trois fées en l'air, & ce que deux avoient dit ; que la troisième avoit éclaté de rire, sans qu'elle eût pu entendre ce qu'elle marmotoit.

Ce rêve, dit le roi, me donne comme à vous de la satisfaction ; mais j'ai de l'inquiétude de cette fée de belle humeur, car la plupart sont malicieuses, & ce n'est pas toujours bon signe quand elles rient. Pour moi, répliqua la reine, je crois que céla ne signifie ni bien ni mal ; mon esprit est occupé du désir que j'ai d'avoir un fils, & il se forme là-dessus cent chimères : que pourroit-il même lui arriver, en cas qu'il y eût quelque chose de véritable dans ce que j'ai songé ? Il est doué de tout ce qui se peut de plus avantageux ? plût au ciel que j'eusse cette consolation ! Elle se prit à pleurer là-dessus ; il l'assura qu'elle lui étoit si chère, qu'elle lui tenoit lieu de tout.

Au bout de quelques mois, la reine s'apperçut qu'elle étoit grosse : tout le royaume fut averti de faire des vœux pour elle ; les autels ne fumoient plus que des sacrifices qu'on offroit aux dieux pour la conservation d'un trésor si précieux. Les états assemblés dépu-

tèrent pour aller complimenter leurs majeſtés; tous les princes du ſang, les princeſſes & les ambaſſadeurs ſe trouvèrent aux couches de la reine; la layette pour ce cher enfant étoit d'une beauté admirable; la nourrice excellente. Mais que la joie publique ſe changea bien en triſteſſe, quand au lieu d'un beau prince, l'on vit naître un petit Marcaſſin! Tout le monde jeta de grands cris qui effrayèrent fort la reine. Elle demanda ce que c'étoit; on ne voulut pas le lui dire, crainte qu'elle ne mourût de douleur: au contraire, on l'aſſura qu'elle étoit mère d'un beau garçon, & qu'elle avoit ſujet de s'en réjouir.

Cependant le roi s'affligeoit avec excès; il commanda que l'on mît le Marcaſſin dans un ſac, & qu'on le jetât au fond de la mer, pour perdre entiérement l'idée d'une choſe ſi fâcheuſe: mais enſuite il en eut pitié; & penſant qu'il étoit juſte de conſulter la reine là-deſſus, il ordonna qu'on le nourrît, & ne parla de rien à ſa femme, juſqu'à ce qu'elle fût aſſez bien, pour ne pas craindre de la faire mourir par un grand déplaiſir. Elle demandoit tous les jours à voir ſon fils: on lui diſoit qu'il étoit trop délicat pour être tranſporté de ſa chambre à la ſienne, & là-deſſus elle ſe tranquilliſoit.

Pour le prince Marcaſſin, il ſe faiſoit nourrir

en Marcassin qui a grande envie de vivre : il fallut lui donner six nourrices, dont il y en avoit trois sèches, à la mode d'Angleterre. Celles-ci lui faisoient boire à tous momens du vin d'Espagne & des liqueurs, qui lui apprirent de bonne heure à se connoître aux meilleurs vins. La reine impatiente de caresser son marmot, dit au roi qu'elle se portoit assez bien pour aller jusqu'à son appartement, & qu'elle ne pouvoit plus vivre sans voir son fils. Le roi poussa un profond soupir; il commanda qu'on apportât l'héritier de la couronne. Il étoit emmailloté comme un enfant, dans des langes de brocard d'or. La reine le prit entre ses bras, & levant une dentelle frisée qui couvroit sa hure, hélas! que devint-elle à cette fatale vue? Ce moment pensa être le dernier de sa vie; elle jetoit de tristes regards sur le roi, n'osant lui parler.

Ne vous affligez point, ma chère reine, lui dit-il, je ne vous impute rien de notre malheur; c'est ici, sans doute, un tour de quelque fée malfaisante, & si vous voulez y consentir, je suivrai le premier dessein que j'ai eu de faire noyer ce petit monstre. Ah! sire, lui dit-elle, ne me consultez point pour une action si cruelle, je suis la mère de cet infortuné Marcassin, je sens ma tendresse qui

sollicite en sa faveur ; de grâce, ne lui faisons point de mal, il en a déjà trop, ayant dû naître homme, d'être né sanglier.

Elle toucha si fortement le roi par ses larmes & par ses raisons, qu'il lui promit ce qu'elle souhaitoit ; de sorte que les dames qui élevoient Marcassinet, commencèrent d'en prendre encore plus de soin ; car on l'avoit regardé jusqu'alors comme une bête proscrite, qui serviroit bientôt de nourriture aux poissons. Il est vrai que malgré sa laideur, on lui remarquoit des yeux tout pleins d'esprit ; on l'avoit accoutumé à donner son petit pied à ceux qui venoient le saluer, comme les autres donnent leur main ; on lui mettoit des bracelets de diamans, & il faisoit toutes ces choses avec assez de grâce.

La reine ne pouvoit s'empêcher de l'aimer ; elle l'avoit souvent entre ses bras, le trouvant joli dans le fond de son cœur, car elle n'osoit le dire, de crainte de passer pour folle ; mais elle avouoit à ses amies que son fils lui paroissoit aimable ; elle le couvroit de mille nœuds de nompareilles couleur de roses ; ses oreilles étoient percées ; il avoit une lisière avec laquelle on le soutenoit, pour lui apprendre à marcher sur les pieds de derrière ; on lui mettoit des souliers & des bas de soie attachés

ſur le genou, pour lui faire paroître la jambe plus longue; on le fouettoit quand il vouloit gronder : enfin on lui ôtoit, autant qu'il étoit poſſible, les manières marcaſſines.

Un ſoir que la reine ſe promenoit & qu'elle le portoit à ſon cou, elle vint ſous le même arbre où elle s'étoit endormie, & où elle avoit rêvé tout ce que j'ai déjà dit; le ſouvenir de cette aventure lui revint fortement dans l'eſprit : voilà donc, diſoit-elle, ce prince ſi beau, ſi parfait & ſi heureux que je devois avoir? O ſonge trompeur, viſion fatale! ô fées, que vous avois-je fait pour vous moquer de moi? Elle marmotoit ces paroles entre ſes dents, lorſqu'elle vit croître tout-d'un-coup un chêne, dont il ſortit une dame fort parée, qui, la regardant d'un air affable, lui dit : ne t'afflige point, grande reine, d'avoir donné le jour à Marcaſſinet; je t'aſſure qu'il viendra un temps où tu le trouveras aimable. La reine la reconnut pour une des trois fées, qui paſſant en l'air lorſqu'elle dormoit, s'étoient arrêtées & lui avoient ſouhaité un fils. J'ai de la peine à vous croire, madame, répliqua-t-elle; quelque eſprit que mon fils puiſſe avoir, qui pourra l'aimer ſous une telle figure? La fée lui répliqua encore une fois : ne t'afflige point, grande reine;

d'avoir donné le jour à Marcaſſinet, je t'aſſure qu'il viendra un temps où tu le trouveras aimable. Elle ſe rentit auſſitôt dans l'arbre, & l'arbre rentra en terre, ſans qu'il parût même qu'il y en eût eu en cet endroit.

La reine, fort ſurpriſe de cette nouvelle aventure, ne laiſſa pas de ſe flatter que les fées prendroient quelque ſoin de l'alteſſe Beſtiole : elle retourna promptement au palais pour en entretenir le roi : mais il penſa qu'elle avoit imaginé ce moyen pour lui rendre ſon fils moins odieux. Je vois fort bien, lui dit-elle, à l'air dont vous m'écoutez, que vous ne me croyez pas; cependant rien n'eſt plus vrai que tout ce que je viens de vous raconter. Il eſt fort triſte, dit le roi, d'eſſuyer les railleries des fées : par où s'y prendront-elles pour rendre notre enfant autre choſe qu'un ſanglier ? Je n'y ſonge jamais ſans tomber dans l'accablement. La reine ſe retira plus affligée qu'elle l'eût encore été; elle avoit eſpéré que les promeſſes de la fée adouciroient le chagrin du roi; cependant il vouloit à peine les écouter. Elle ſe retira, bien réſolue de ne lui plus rien dire de leur fils, & de laiſſer aux dieux le ſoin de conſoler ſon mari.

Marcaſſin commença de parler, comme font tous les enfans, il bégayoit un peu; mais

cèla n'empêchoit pas que la reine n'eût beaucoup de plaisir à l'entendre, car elle craignoit qu'il ne parlât de sa vie. Il devenoit fort grand, & marchoit souvent sur les pieds de derrière. Il portoit de longues vestes qui lui couvroient les jambes; un bonnet à l'angloise de velours noir, pour cacher sa tête, ses oreilles, & une partie de son grouin. A la vérité il lui venoit des défenses terribles; ses soies étoient furieusement hérissées; son regard fier, & le commandement absolu. Il mangeoit dans une auge d'or, où on lui préparoit des truffes, des glands, des morilles, de l'herbe, & l'on n'oublioit rien pour le rendre propre & poli. Il étoit né avec un esprit supérieur, & un courage intrépide. Le roi connoissant son caractère, commença à l'aimer plus qu'il n'avoit fait jusques-là. Il choisit de bons maîtres pour lui apprendre tout ce qu'on pourroit. Il réussissoit mal aux danses figurées, mais pour le passe-pied & le menuet, où il falloit aller vîte & légèrement, il y faisoit des merveilles. A l'égard des instrumens, il connut bien que le luth & le théorbe ne lui convenoient pas; il aimoit la guittare, & jouoit joliment de la flûte. Il montoit à cheval avec une disposition & une grâce surprenantes; il ne se passoit guères de jours

qu'il n'allât à la chasse, & qu'il ne donnât de terribles coups de dents aux bêtes les plus féroces & les plus dangereuses. Ses maîtres lui trouvoient un esprit vif, & toute la facilité possible à se perfectionner dans les sciences. Il ressentoit bien amèrement le ridicule de sa figure marcassine; de sorte qu'il évitoit de paroître aux grandes assemblées.

Il passoit sa vie dans une heureuse indifférence, lorsqu'étant chez la reine, il vit entrer une dame de bonne mine, suivie de trois jeunes filles très-aimables. Elle se jeta aux pieds de la reine; elle lui dit qu'elle venoit la supplier de les recevoir auprès d'elle; que la mort de son mari & de grands malheurs l'avoient réduite à une extrême pauvreté; que sa naissance & son infortune étoient assez connues de sa majesté, pour espérer qu'elle auroit pitié d'elle. La reine fut attendrie de les voir ainsi à ses genoux, elle les embrassa, & leur dit qu'elle recevoit avec plaisir ses trois filles. L'aînée s'appeloit Ismène, la seconde Zelonide, & la cadette Marthesie; qu'elle en prendroit soin; qu'elle ne se décourageât point; qu'elle pouvoit rester dans le palais, où l'on auroit beaucoup d'égards pour elle & qu'elle comptât sur son amitié. La mère, charmée des bontés de la reine, baisa

mille fois ſes mains, & ſe trouva tout-d'un-coup dans une tranquillité qu'elle ne connoiſſoit pas depuis long-temps.

La beauté d'Iſmène fit du bruit à la cour, & toucha ſenſiblement un jeune chevalier, nommé Coridon, qui ne brilloit pas moins de ſon côté qu'elle brilloit du ſien. Ils furent frappés preſqu'en même temps d'une ſecrète ſympathie qui les attacha l'un à l'autre. Le chevalier étoit infiniment aimable; il plut, on l'aima. Et comme c'étoit un parti très-avantageux pour Iſmène, la reine s'apperçut avec plaiſir des ſoins qu'il lui rendoit, & du compte qu'elle lui en tenoit. Enfin on parla de leur mariage; tout ſembloit y concourir. Ils étoient nés l'un pour l'autre, & Coridon n'oublioit rien de toutes ces fêtes galantes, & de tous ces ſoins empreſſés qui engagent fortement un cœur déjà prévenu.

Cependant le prince avoit reſſenti le pouvoir d'Iſmène dès qu'il l'avoit vue, ſans oſer lui déclarer ſa paſſion. Ah! Marcaſſin, Marcaſſin, s'écrioit-il en ſe regardant dans un miroir, ſeroit-il bien poſſible qu'avec une figure ſi diſgraciée, tu oſas te promettre quelque ſentiment favorable de la belle Iſmène? Il faut ſe guérir, car de tous les malheurs, le plus grand, c'eſt d'aimer ſans être aimé. Il

évitoit très-soigneusement de la voir ; & comme il n'en pensoit pas moins à elle, il tomba dans une affreuse mélancolie : il devint si maigre, que les os lui perçoient la peau. Mais il eut une grande augmentation d'inquiétude, quand il apprit que Coridon recherchoit ouvertement Ismène; qu'elle avoit pour lui beaucoup d'estime, & qu'avant qu'il fût peu, le roi & la reine feroient la fête de leurs nôces.

A ces nouvelles, il sentit que son amour augmentoit, & que son espérance diminuoit, car il lui sembloit moins difficile de plaire à Ismène indifférente, qu'à Ismène prévenue pour Coridon. Il comprit encore que son silence achevoit de le perdre; de sorte qu'ayant cherché un moment favorable pour l'entretenir, il le trouva. Un jour qu'elle étoit assise sous un agréable feuillage, où elle chantoit quelques paroles que son amant avoit faites pour elle, Marcassin l'aborda tout ému, & s'étant placé auprès d'elle, il lui demanda s'il étoit vrai, comme on lui avoit dit, qu'elle alloit épouser Coridon ? Elle répliqua que la reine lui avoit ordonné de recevoir ses assiduités, & qu'apparemment cela devoit avoir quelque suite. Ismène, lui dit-il, en se radoucissant, vous êtes si jeune, que je ne croyois

pas que l'on pensât à vous marier ; si je l'avois su, je vous aurois proposé le fils unique d'un grand roi, qui vous aime, & qui seroit ravi de vous rendre heureuse. A ces mots, Ismène pâlit : elle avoit déjà remarqué que Marcassin, qui étoit naturellement assez farouche, lui parloit avec plaisir ; qu'il lui donnoit toutes les truffes que son instinct marcassinique lui faisoit trouver dans la forêt, & qu'il la régaloit des fleurs dont son bonnet étoit ordinairement orné. Elle eut une grande peur qu'il ne fût le prince dont il parloit, & elle lui répondit : je suis bien-aise, seigneur, d'avoir ignoré les sentimens du fils de ce grand roi ; peut-être que ma famille, plus ambitieuse que je ne le suis, auroit voulu me contraindre à l'épouser ; & je vous avoue confidemment que mon cœur est si prévenu pour Coridon, qu'il ne changera jamais. Quoi, répliqua-t-il, vous refuseriez une tête couronnée qui mettroit sa fortune à vous plaire ? Il n'y a rien que je ne refuse, lui dit-elle ; j'ai plus de tendresse que d'ambition ; & je vous conjure, seigneur, puisque vous avez commerce avec ce prince, de l'engager à me laisser en repos. Ah ! scélérate, s'écria l'impatient Marcassin, vous ne connoissez que trop le prince dont je vous parle ! sa figure vous déplaît ; vous

ne voudriez pas avoir le nom de reine Marcassine ; vous avez juré une fidélité éternelle à votre chevalier ; songez cependant, songez à la différence qui est entre nous ; je ne suis pas un Adonis, j'en conviens, mais je suis un sanglier redoutable ; la puissance suprême vaut bien quelques petits agrémens naturels : Ismène pensez-y, ne me désesperez pas. En disant ces mots, ses yeux paroissoient tout de feu, & ses longues défenses faisoient l'une contre l'autre un bruit dont cette pauvre fille trembloit.

Marcassin se retira. Ismène, affligée, répandit un torrent de larmes, lorsque Coridon se rendit auprès d'elle. Ils n'avoient connu, jusqu'à ce jour, que les douceurs d'une tendresse mutuelle ; rien ne s'étoit opposé à ses progrès, & ils avoient lieu de se promettre qu'elle seroit bientôt couronnée. Que devint ce jeune amant, quand il vit la douleur de sa belle maîtresse ! Il la pressa de lui en apprendre le sujet. Elle le voulut bien, & l'on ne sauroit représenter le trouble que lui causa cette nouvelle. Je ne suis point capable, lui dit-il, d'établir mon bonheur aux dépens du vôtre ; l'on vous offre une couronne, il faut que vous l'acceptiez. Que je l'accepte, grands dieux ! s'écria-t-elle ! que je vous oublie, &

que j'épouse un un monstre ? Que vous ai-je fait, hélas ! pour vous obliger de me donner des conseils si contraires à notre amitié & à notre repos. Coridon étoit saisi à un tel point, qu'il ne pouvoit lui répondre ; mais les larmes qui couloient de ses yeux, marquoient assez l'état de son ame. Ismène, pénétrée de leur commune infortune, lui dit cent & cent fois qu'elle ne changeroit pas, quand il s'agiroit de tous les rois de la terre ; & lui, touché de cette générosité, lui dit cent & cent fois qu'il falloit le laisser mourir de chagrin, & monter sur le trône qu'on lui offroit.

Pendant que cette contestation se passoit entr'eux, Marcassin étoit chez la reine, à laquelle il dit que l'espérance de guérir de la passion qu'il avoit prise pour Ismène l'avoit obligé à se taire, mais qu'il avoit combattu inutilement ; qu'elle étoit sur le point d'être mariée ; qu'il ne se sentoit pas la force de soutenir une telle disgrace, & qu'enfin il vouloit l'épouser ou mourir. La reine fut bien surprise d'entendre que le sanglier étoit amoureux. Songes-tu à ce que tu dis, lui répliqua-t-elle ? Qui voudra de toi, mon fils, & quels enfans peux-tu espérer ? Ismène est si belle, dit-il, qu'elle ne sauroit avoir de vilains enfans ; & quand ils me ressembleroient, je suis

résolu à tout, plutôt de la voir entre les bras d'un autre. As-tu si peu de délicatesse, continua la reine, que de vouloir une fille dont la naissance est inférieure à la tienne? Et qui sera la souveraine, répliqua-t-il, assez peu délicate pour vouloir un malheureux cochon comme moi? Tu te trompes, mon fils, ajouta la reine; les princesses moins que les autres ont la liberté de choisir; nous te ferons peindre plus beau que l'amour même. Quand le mariage sera fait, & que nous la tiendrons, il faudra bien qu'elle nous reste. Je ne suis pas capable, dit-il, de faire une telle supercherie: je serois au désespoir de rendre ma femme malheureuse. Peux-tu croire, s'écria la reine, que celle que tu veux ne la soit pas avec toi? Celui qui l'aime est aimable; & si le rang est différent entre le souverain & le sujet, la différence n'est pas moins entre un sanglier & l'homme du monde le plus charmant. Tant pis pour moi, madame, répliqua Marcassin, ennuyé des raisons qu'elle lui alléguoit; j'ose dire que vous devriez moins qu'un autre me représenter mon malheur: pourquoi m'avez-vous fait cochon? N'y a-t-il pas de l'injustice à me reprocher une chose dont je ne suis pas la cause? Je ne te fais point de reproches, ajouta la reine toute at-

tendrie, je veux seulement te représenter que si tu épouses une femme qui ne t'aime pas, tu seras malheureux, & tu feras son supplice : si tu pouvois comprendre ce qu'on souffre dans ces unions forcées, tu ne voudrois point en courir le risque : ne vaut-il pas mieux demeurer seul en paix ? Il faudroit avoir plus d'indifférence que je n'en ai, madame, lui dit-il ; je suis touché pour Ismène ; elle est douce, & je me flatte qu'un bon procédé avec elle, & la couronne qu'elle doit espérer, la fléchiront : quoiqu'il en soit, s'il est de ma destinée de n'être point aimé, j'aurai le plaisir de posséder une femme que j'aime.

La reine le trouva si fortement attaché à ce dessein, qu'elle perdit celui de l'en détourner ; elle lui promit de travailler à ce qu'il souhaitoit, & sur-le-champ, elle envoya querir la mère d'Ismène : elle connoissoit son humeur ; c'étoit une femme ambitieuse, qui auroit sacrifié ses filles à des avantages au-dessous de celui de régner. Dès que la reine lui eut dit qu'elle souhaitoit que Marcassin épousât Ismène, elle se jeta à ses pieds, & l'assura que ce seroit le jour qu'elle voudroit choisir. Mais, lui dit la reine, son cœur est engagé, nous lui avons ordonné de regarder

Coridon comme un homme qui lui étoit destiné. Eh bien, madame, répondit la vieille mère, nous lui ordonnerons de le regarder à l'avenir comme un homme qu'elle n'épousera pas. Le cœur ne consulte pas toujours la raison, ajouta la reine; quand il s'est une fois déterminé, il est difficile de le soumettre. Si son cœur avoit d'autres volontés que les miennes, dit-elle, je le lui arracherois sans miséricorde. La reine la voyant si résolue, crut bien qu'elle pouvoit se reposer sur elle du soin de faire obéir sa fille.

En effet, elle courut dans la chambre d'Ismène. Cette pauvre fille ayant su que la reine avoit envoyé querir sa mère, attendoit son retour avec inquiétude; & il est aisé d'imaginer combien elle augmenta, quand elle lui dit d'un air sec & résolu, que la reine l'avoit choisie pour en faire sa belle-fille, qu'elle lui défendoit de parler jamais à Coridon, & que si elle n'obéissoit pas, elle l'étrangleroit. Ismène n'osa rien répondre à cette menace, mais elle pleuroit amèrement, & le bruit se répandit aussitôt qu'elle alloit épouser le marcassin royal, car la reine, qui l'avoit fait agréer au roi, lui envoya des pierreries pour s'en parer quand elle viendroit au palais.

Coridon, accablé de désespoir, vint la trouver & lui parla, malgré toutes les défenses qu'on avoit faites de le laisser entrer. Il parvint jusqu'à son cabinet ; il la trouva couchée sur un lit de repos, le visage tout couvert de ses larmes. Il se jeta à genoux auprès d'elle, & lui prit la main. Hélas, dit-il, charmante Ismène ! vous pleurez mes malheurs ! Ils sont communs entre nous, répondit-elle ; vous savez, cher Coridon, à quoi je suis condamnée ; je ne puis éviter la violence qu'on veut me faire que par ma mort. Oui, je saurai mourir, je vous en assure, plutôt que de n'être pas à vous. Non, vivez, lui dit-il, vous serez reine, peut-être vous accoutumerez-vous avec cet affreux prince. Cela n'est pas en mon pouvoir, lui dit-elle, je n'envisage rien au monde de plus terrible qu'un tel époux ; sa couronne n'adoucit point mes douleurs. Les dieux, continua-t-il, vous préservent d'une résolution si funeste, aimable Ismène ! elle ne convient qu'à moi. Je vais vous perdre ; vous n'êtes pas capable de résister à ma juste douleur. Si vous mourez, reprit-elle, je ne vous survivrai pas, & je sens quelque consolation à penser qu'au moins la mort nous unira.

Ils parloient ainsi, lorsque Marcassin les

vint surprendre. La reine lui ayant raconté ce qu'elle avoit fait en sa faveur, il courut chez Ismène pour lui découvrir sa joie; mais la présence de Coridon la troubla au dernier point. Il étoit d'humeur jalouse & peu patiente. Il lui ordonna d'un air où il entroit beaucoup du sanglier de sortir, & de ne jamais paroître à la cour. Que prétendez-vous donc, cruel prince, s'écria Ismène, en arrêtant celui qu'elle aimoit? Croyez-vous le bannir de mon cœur comme de ma présence? Non! il y est trop bien gravé. N'ignorez donc plus votre malheur, vous qui faites le mien : voilà celui seul qui peut m'être cher; je n'ai que de l'horreur pour vous. Et moi, barbare, dit Marcassin, je n'ai que de l'amour pour toi; il est inutile que tu me découvres toute ta haine, tu n'en seras pas moins ma femme, & tu en souffriras davantage.

Coridon, au désespoir d'avoir attiré à sa maîtresse ce nouveau déplaisir, sortit dans le moment que la mère d'Ismène venoit la quereller; elle assura le prince que sa fille alloit oublier Coridon pour jamais, & qu'il ne falloit point retarder des nôces si agréables. Marcassin, qui n'en avoit pas moins d'envie qu'elle, dit qu'il alloit régler le jour avec la reine, parce que le roi lui laissoit le soin de

cette grande fête. Il eſt vrai qu'il n'avoit pas voulu s'en mêler, parce que ce mariage lui paroiſſoit déſagréable & ridicule, étant perſuadé que la race marcaſſinique alloit ſe perpétuer dans la maiſon royale. Il étoit affligé de la complaiſance aveugle que la reine avoit pour ſon fils.

Marcaſſin craignoit que le roi ne ſe repentît du conſentement qu'il avoit donné à ce qu'il ſouhaitoit; ainſi l'on ſe hâta de préparer tout pour cette cérémonie. Il ſe fit faire des ringraves, des canons, un pourpoint parfumé; car il avoit toujours une petite odeur que l'on ſoutenoit avec peine. Son manteau étoit brodé de pierreries, ſa perruque d'un blond d'enfant, & ſon chapeau couvert de plumes. Il ne s'eſt peut-être jamais vu une figure plus extraordinaire que la ſienne; & à moins que d'être deſtinée au malheur de l'épouſer, perſonne ne pouvoit le regarder ſans rire. Mais, hélas, que la jeune Iſmène en avoit peu d'envie; on lui promettoit inutilement des grandeurs, elle les mépriſoit, & ne reſſentoit que la fatalité de ſon étoile.

Coridon la vit paſſer pour aller au temple; on l'eût priſe pour une belle victime que l'on va égorger. Marcaſſin ravi, la pria de bannir cette profonde triſteſſe dont elle paroiſſoit

accablée, parce qu'il vouloit la rendre si heureuse, que toutes les reines de la terre lui porteroient envie. J'avoue, continua-t-il, que je ne suis pas beau; mais l'on dit que tous les hommes ont quelque ressemblance avec des animaux: je ressemble plus qu'un autre à un sanglier, c'est ma bête: il ne faut pas pour cela m'en trouver moins aimable, car j'ai le cœur plein de sentimens, & touché d'une forte passion pour vous. Ismène, sans lui répondre, le regardoit d'un air si dédaigneux; elle levoit les épaules, & lui laissoit deviner tout ce qu'elle ressentoit d'horreur pour lui. Sa mère étoit derrière elle, qui lui faisoit mille menaces: malheureuse! lui disoit-elle, tu veux donc nous perdre en te perdant; ne crains-tu point que l'amour du prince ne se tourne en fureur? Ismène occupée de son déplaisir, ne faisoit pas même attention à ces paroles. Marcassin, qui la menoit par la main, ne pouvoit s'empêcher de sauter & de danser, lui disant à l'oreille mille douceurs. Enfin, la cérémonie étant achevée, après que l'on eut crié trois fois, vive le prince Marcassin, vive la princesse Marcassine, l'époux ramena son épouse au palais, où tout étoit préparé pour faire un repas magnifique. Le roi & la reine s'étant placés, la mariée s'assit

vis-à-vis du Sanglier, qui la dévoroit des yeux, tant il la trouvoit belle; mais elle étoit ensevelie dans une si profonde tristesse, qu'elle ne voyoit rien de ce qui se passoit, & elle n'entendoit point la musique qui faisoit grand bruit.

La reine la tira par la robe, & lui dit à l'oreille : ma fille, quittez cette sombre mélancolie, si vous voulez nous plaire; il semble que c'est moins ici le jour de vos nôces que celui de votre enterrement. Plaise aux dieux, madame, lui dit-elle, que ce soit le dernier de ma vie! vous m'aviez ordonné d'aimer Coridon, il avoit plutôt reçu mon cœur de votre main que de mon choix: mais, hélas! si vous avez changé pour lui, je n'ai point changé comme vous. Ne parlez pas ainsi, répliqua la reine, j'en rougis de honte & de dépit; souvenez-vous de l'honneur que vous fait mon fils, & de la reconnoissance que vous lui devez. Ismène ne répondit rien, elle laissa doucement tomber sa tête sur son sein, & s'ensevelit dans sa première rêverie.

Marcassin étoit très-affligé de connoître l'aversion que sa femme avoit pour lui; il y avoit bien des momens où il auroit souhaité que son mariage n'eût pas été fait: il vou-

loit même le rompre ſur-le-champ, mais ſon cœur s'y oppoſoit. Le bal commença; les ſœurs d'Iſmène y brillèrent fort; elles s'inquiétoient peu de ſes chagrins, & elles concevoient avec plaiſir l'éclat que leur donnoit cette alliance. La mariée danſa avec Marcaſſin; & c'étoit effectivement une choſe épouvantable de voir ſa figure, & encore plus épouvantable d'être ſa femme. Toute la cour étoit ſi triſte, que l'on ne pouvoit témoigner de joie. Le bal dura peu; l'on conduiſit la princeſſe dans ſon appartement; après qu'on l'eut déshabillée en cérémonie, la reine ſe retira. L'amoureux Marcaſſin ſe mit promptement au lit. Iſmène dit qu'elle vouloit écrire une lettre, & elle entra dans ſon cabinet, dont elle ferma la porte, quoique Marcaſſin lui criât qu'elle écrivît promptement, & qu'il n'étoit guères l'heure de commencer des dépêches.

Hélas! en entrant dans ce cabinet, quel ſpectacle ſe préſenta tout-d'un-coup aux yeux d'Iſmène! C'étoit l'infortuné Coridon, qui avoit gagné une de ſes femmes pour lui ouvrir la porte du degré dérobé, par où il entra. Il tenoit un poignard dans ſa main. Non, dit-il, charmante princeſſe, je ne viens point ici pour vous faire des reproches de m'avoir abandonné:

abandonné : vous juriez dans le commencement de nos tendres amours, que votre cœur ne changeroit jamais : vous avez, malgré cela, consenti à me quitter, & j'en accuse les dieux plutôt que vous ; mais ni vous, ni les dieux ne pouvez me faire supporter un si grand malheur : en vous perdant, princesse, je dois cesser de vivre. A peine ces derniers mots étoient proférés, qu'il s'enfonça son poignard dans le cœur.

Ismène n'avoit pas eu le temps de lui répondre. Tu meurs, cher Coridon, s'écria-t-elle douloureusement, je n'ai plus rien à ménager dans le monde ; les grandeurs me seroient odieuses ; la lumière du jour me deviendroit insupportable. Elle ne dit que ce peu de paroles ; puis du même poignard qui fumoit encore du sang de Coridon, elle se donna un coup dans le sein, & tomba sans vie.

Marcassin attendoit trop impatiemment la belle Ismène, pour ne se pas appercevoir qu'elle tardoit long-temps à revenir ; il l'appeloit de toute sa force, sans qu'elle lui répondît. Il se fâcha beaucoup, & se levant avec sa robe de chambre, il courut à la porte du cabinet, qu'il fit enfoncer. Il y entra le premier : hélas ! quelle fut sa surprise, de trouver Ismène & Coridon dans un état si déplorable ;

il pensa mourir de tristesse & de rage; ses sentimens, confondus entre l'amour & la haine, le tourmentoient tour-à-tour. Il adoroit Isméne, mais il connoissoit qu'elle ne s'étoit tuée que pour rompre tout-d'un-coup l'union qu'ils venoient de contracter. L'on courut dire au roi & à la reine ce qui se passoit dans l'appartement du prince; tout le palais retentit de cris; Isméne étoit aimée, & Coridon estimé. Le roi ne se releva point; il ne pouvoit entrer aussi tendrement que la reine dans les aventures de Marcassin: il lui laissa le soin de le consoler.

Elle le fit mettre au lit; elle mêla ses larmes aux siennes; & quand il lui laissa le temps de parler, & qu'il cessa pour un moment ses plaintes, elle tâcha de lui faire concevoir qu'il étoit heureux d'être délivré d'une personne qui ne l'auroit jamais aimé, & qui avoit le cœur rempli d'une forte tendresse; qu'il est presque impossible de bien effacer une grande passion, & qu'elle étoit persuadée qu'il devoit se trouver heureux de l'avoir perdue. N'importe, s'écria-t-il, je voudrois la posséder, dût-elle m'être infidelle; je ne peux dire qu'elle ait cherché à me tromper par des caresses feintes; elle m'a toujours montré son horreur pour moi, je suis cause de sa mort; & que n'ai-je

pas à me reprocher là-dessus ? La reine le vit si affligé, qu'elle laissa auprès de lui les personnes qui lui étoient les plus agréables, & elle se retira dans sa chambre.

Lorsqu'elle fut couchée, elle rappela dans son esprit tout ce qui lui étoit arrivé depuis le rêve où elle avoit vu les trois fées. Que leur ai-je fait, disoit-elle, pour les obliger à m'envoyer des afflictions si amères ? j'espérois un fils aimable & charmant, elles l'ont doué de marcassinerie, c'est un monstre dans la nature : la malheureuse Ismène a mieux aimé se tuer que de vivre avec lui. Le roi n'a pas eu un moment de joie depuis la naissance de ce prince infortuné ; & pour moi, je suis accablée de tristesse toutes les fois que je le vois.

Comme elle parloit ainsi en elle-même ; elle apperçut une grande lueur dans sa chambre, & reconnut près de son lit la fée qui étoit sortie du tronc d'un arbre dans le bois, qui lui dit : ô reine ! pourquoi ne veux-tu pas me croire ? ne t'ai-je pas assurée que tu recevras beaucoup de satisfaction de ton Marcassin ? doutes-tu de ma sincérité ? Hé ! qui n'en douteroit, dit-elle ; je n'ai encore rien vu qui réponde à la moindre de vos paroles ? que ne me laissiez-vous le reste de ma vie sans héritier, plutôt que de m'en faire avoir un comme

celui-là ? Nous ſommes trois ſœurs, répliqua la fée ; il y en a deux bonnes, l'autre gâte preſque toujours le bien que nous faiſons : c'eſt elle que tu vis rire lorſque tu dormois ; ſans nous, tes peines ſeroient encore plus longues, mais elles auront un terme. Hélas ! ce ſera par la fin de ma vie, ou par celle de mon Marcaſſin, dit la reine ! Je ne puis t'en inſtruire, reprit la fée, il m'eſt ſeulement permis de te ſoulager par quelque eſpérance. Auſſitôt elle diſparut. La chambre demeura parfumée d'une odeur agréable, & la reine ſe flatta de quelque changement favorable.

Marcaſſin prit le grand deuil : il paſſa bien des jours enfermé dans ſon cabinet, & griffonna pluſieurs cahiers, qui contenoient de ſenſibles regrets pour la perte qu'il avoit faite ; il voulut même que l'on gravât ces vers ſur le tombeau de ſa femme.

Deſtin rigoureux, loix cruelle !
Iſmène, tu deſcends dans la nuit éternelle :
Tes yeux, dont tous les cœurs devoient être charmés ;
Tes yeux ſont pour jamais fermés.
Deſtin rigoureux, loix cruelle !
Iſmène, tu deſcends dans la nuit éternelle.

Tout le monde fut ſurpris qu'il conſervât un ſouvenir ſi tendre pour une perſonne qui lui avoit témoigné tant d'averſion. Il entra peu-

à-peu dans la société des dames, & fut frappé des charmes de Zelonide: c'étoit la sœur d'Ismène, qui n'étoit pas moins agréable qu'elle, & qui lui ressembloit beaucoup; cette ressemblance le flatta. Lorsqu'il l'entretint, il lui trouva de l'esprit & de la vivacité; il crut que si quelque chose pouvoit le consoler de la perte d'Ismène, c'étoit la jeune Zelonide. Elle lui faisoit mille honnêtetés, car il ne lui entroit pas dans l'esprit qu'il voulût l'épouser; mais cependant il en prit la résolution. Et un jour que la reine étoit seule dans son cabinet, il s'y rendit avec un air plus gai qu'à son ordinaire : Madame, lui dit-il, je viens vous demander une grâce, & vous supplier en même temps de ne me point détourner de mon dessein; car rien au monde ne sauroit m'ôter l'envie de me remarier; donnez-y les mains, je vous en conjure : je veux épouser Zelonide; parlez-en au roi, afin que cette affaire ne tarde pas. Ah! mon fils, dit la reine, quel est donc ton dessein? as-tu déjà oublié le désespoir d'Ismène, & sa mort tragique? comment te promets-tu que sa sœur t'aimera davantage? es-tu plus aimable que tu n'étois, moins sanglier, moins affreux? rends-toi justice, mon fils, ne donne point tous les jours des spectacles nouveaux : quand on est fait

comme toi, l'on doit se cacher. J'y consens, madame, répondit Marcassin, c'est pour me cacher que je veux une compagne ; les hiboux trouvent des chouettes, les crapauds des grenouilles, les serpens des couleuvres; suis-je donc au-dessous de ces vilaines bêtes? mais vous cherchez à m'affliger ; il me semble cependant qu'un Marcassin a plus de mérite que tout ce que je viens de nommer.

Hélas! mon cher enfant, dit la reine, les dieux me sont témoins de l'amour que j'ai pour toi, & du déplaisir dont je suis accablée en voyant ta figure! lorsque je t'allègue tant de raisons, ce n'est point que je cherche à t'affliger ; je voudrois, quand tu auras une femme, qu'elle fût capable de t'aimer autant que je t'aime; mais il y a de la différence entre les sentimens d'une épouse & ceux d'une mère.

Ma résolution est fixe, dit Marcassin; je vous supplie, madame, de parler dès aujourd'hui au roi & à la mère de Zelonide, afin que mon mariage se fasse au plutôt. La reine lui en donna sa parole ; mais quand elle en entretint le roi, il lui dit qu'elle avoit des foiblesses pitoyables pour son fils; qu'il étoit bien certain de voir arriver encore quelques catastrophes d'un mariage si mal réglé. Bien

que la reine en fût aussi persuadée que lui, elle ne se rendit pas pour cela, voulant tenir à son fils la parole qu'elle lui avoit donnée; de sorte qu'elle pressa si fort le roi, qu'en étant fatigué, il lui dit qu'elle fît donc ce qu'elle vouloit faire; que s'il lui en arrivoit du chagrin, elle n'en accuseroit que sa complaisance.

La reine étant revenue dans son appartement, y trouva Marcassin qui l'attendoit avec la dernière impatience; elle lui dit qu'il pouvoit déclarer ses sentimens à Zelonide; que le roi consentoit à ce qu'elle désiroit, pourvu qu'elle y consentît elle-même, parce qu'il ne vouloit pas que l'autorité dont il étoit revêtu servît à faire des malheureux. Je vous assure, madame, lui dit Marcassin, avec un air fanfaron, que vous êtes la seule qui pensiez si désavantageusement de moi; je ne vois personne qui ne me loue, & ne me fasse appercevoir que j'ai mille bonnes qualités. Tels sont les courtisans, dit la reine, & telle est la condition des princes, les uns louent toujours, les autres sont toujours loués; comment connoître ses défauts dans un tel labyrinthe? Ah! que les grands seroient heureux, s'ils avoient des amis plus attachés à leurs personnes qu'à leur fortune! Je ne sais, madame, répartit Marcassin, s'ils seroient heureux de s'enten-

dre dire des vérités désagréables; de quelque condition qu'on soit, l'on ne les aime point; par exemple, à quoi sert que vous me mettiez toujours devant les yeux qu'il n'y a point de différence entre un sanglier & moi, que je fais peur, que je dois me cacher? n'ai-je pas de l'obligation à ceux qui adoucissent là-dessus ma peine, qui me font des mensonges favorables, & qui me cachent les défauts que vous êtes si soigneuse de me découvrir?

O source d'amour-propre, s'écria la reine! de quelque côté qu'on jette les yeux, on en trouve toujours. Oui, mon fils, vous êtes beau, vous êtes joli, je vous conseille encore de donner pension à ceux qui vous en assurent. Madame, dit Marcassin, je n'ignore point mes disgrâces; j'y suis peut-être plus sensible qu'un autre; mais je ne suis point le maître de me faire ni plus grand ni plus droit; de quitter ma hure de sanglier pour prendre une tête d'homme, ornée de longs cheveux: je consens qu'on me reprenne sur la mauvaise humeur, l'inégalité, l'avarice, enfin sur toutes les choses qui peuvent se corriger: mais à l'égard de ma personne, vous conviendrez, s'il vous plaît, que je suis à plaindre, & non pas à blâmer. La reine voyant qu'il se chagrinoit, lui dit que puisqu'il étoit si entêté de se

marier, il pouvoit voir Zelonide, & prendre des mesures avec elle.

Il avoit trop envie de finir la conversation, pour demeurer davantage avec sa mère. Il courut chez Zelonide : il entra sans façon dans sa chambre ; & l'ayant trouvée dans son cabinet, il l'embrassa, & lui dit : ma petite sœur, je viens t'apprendre une nouvelle, qui sans doute ne te déplaira pas ; je veux te marier. Seigneur, lui dit-elle, quand je serai mariée de votre main, je n'aurai rien à souhaiter. Il s'agit, continua-t-il, d'un des plus grands seigneurs du royaume ; mais il n'est pas beau. N'importe, dit-elle, ma mère a tant de dureté pour moi, que je serai trop heureuse de changer de condition. Celui dont je te parle, ajouta le prince, me ressemble beaucoup. Zelonide le regarda avec attention, & parut étonnée. Tu gardes le silence, ma petite sœur, lui dit-il, est-ce de joie ou de chagrin ? Je ne me souviens point, seigneur, répliqua-t-elle, d'avoir vu personne à la cour qui vous ressemble. Quoi ! dit-il, tu ne peux deviner que je veux te parler de moi ? oui, ma chère enfant, je t'aime, & je viens t'offrir de partager mon cœur & la couronne avec toi. O dieux ! qu'entends-je, s'écria douloureusement Zelonide ? Ce que tu entends, ingrate, dit Mar-

caſſin, tu entends la choſe du monde qui devroit te donner le plus de ſatisfaction; peux-tu jamais eſpérer d'être reine? J'ai la bonté de jeter les yeux ſur toi; ſonge à mériter mon amour, & n'imite pas les extravagances d'Iſmène. Non, lui dit-elle, ne craignez pas que j'attente ſur mes jours comme elle: mais, ſeigneur, il y a tant de perſonnes plus aimables & plus ambitieuſes que moi; que n'en choiſiſſez-vous une qui comprenne mieux que je ne fais, l'honneur que vous me deſtinez? Je vous avoue que je ne ſouhaite qu'une vie tranquille & retirée, laiſſez-moi la maîtreſſe de mon ſort. Tu ne mérites guères les violences que je te fais, s'écria-t-il, pour t'élever ſur le trône; mais une fatalité qui m'eſt inconnue, me force à t'épouſer. Zelonide ne lui répondit que par ſes larmes.

Il la quitta, rempli de douleur, & alla trouver ſa belle-mère pour lui découvrir ſes intentions, afin qu'elle diſposât Zelonide à faire de bonne grâce ce qu'il déſiroit. Il lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux, & la répugnance qu'elle avoit témoignée pour un mariage qui faiſoit ſa fortune & celle de toute ſa maiſon. L'ambitieuſe mère comprit aſſez les avantages qu'elle en pouvoit recevoir; & lorſqu'Iſmène ſe tua, elle en fut bien plus affligée par

rapport à ses intérêts, que par rapport à la tendresse qu'elle avoit pour elle. Elle ressentit une extrême joie, que le crasseux Marcassin voulût prendre une nouvelle alliance dans sa famille. Elle se jeta à ses pieds; elle l'embrassa, & lui rendit mille graces pour un honneur qui la touchoit si sensiblement. Elle l'assura que Zelonide lui obéiroit, ou qu'elle la poignarderoit à ses yeux. Je vous avoue, dit Marcassin, que j'ai de la peine à lui faire violence; mais si j'attends qu'on me jette des cœurs à la tête, j'attendrai le reste de ma vie; toutes les belles me trouvent laid : je suis cependant résolu de n'épouser qu'une fille aimable. Vous avez raison, seigneur, répliqua la maligne vieille, il faut vous satisfaire; si elles sont mécontentes, c'est qu'elles ne connoissent point leurs véritables avantages.

Elle fortifia si fort Marcassin, qu'il lui dit que c'étoit donc une chose résolue, & qu'il seroit sourd aux larmes & aux prières de Zelonide. Il retourna chez lui choisir tout ce qu'il avoit de plus magnifique, & l'envoya à sa maîtresse. Comme sa mère étoit présente lorsqu'on lui offrit des corbeilles d'or remplies de bijoux, elle n'osa les refuser; mais elle marqua une grande indifférence pour ce qu'on lui présentoit, excepté pour un poignard, dont

la garde étoit garnie de diamans. Elle le prit plusieurs fois, & le mit à sa ceinture, parce que les dames en ce pays-là en portoient ordinairement.

Puis elle dit : je suis trompée si ce n'est ce même poignard qui a percé le sein de ma pauvre sœur ? Nous ne le savons point, madame, lui dirent ceux à qui elle parloit ; mais si vous avez cette opinion, il ne faut jamais le voir. Au contraire, dit-elle, je loue son courage ; heureuse qui en a assez pour l'imiter ! Ah ! ma sœur, s'écria Marthesie, quelles funestes pensées roulent dans votre esprit ! voulez-vous mourir ? Non ! répondit Zelonide d'un air ferme, l'autel n'est pas digne d'une telle victime ; mais j'atteste les dieux que.... elle n'en put dire davantage, ses larmes étouffèrent ses plaintes & sa voix.

L'amoureux Marcassin ayant été informé de la manière dont Zelonide avoit reçu son présent, s'indigna si fort contr'elle, qu'il fut sur le point de rompre, & de ne la revoir de sa vie. Mais soit par tendresse, soit par gloire, il ne voulut pas le faire, & résolut de suivre son premier dessein avec la dernière chaleur. Le roi & la reine lui remirent le soin de cette grande fête. Il l'ordonna magnifique ; cependant il y avoit toujours dans ce qu'il faisoit

un certain goût de Marcaſſin très-extraordinaire : la cérémonie ſe fit dans une vaſte forêt, où l'on dreſſa des tables chargées de venaiſon pour toutes les bêtes féroces & ſauvages qui voudroient y manger, afin qu'elles ſe reſſentiſſent du feſtin.

C'eſt en ce lieu que Zelonide, ayant été conduite par ſa mère & par ſa ſœur, trouva le roi, la reine, leur fils Sanglier, & toute la cour, ſous des ramées épaiſſes & ſombres, où les nouveaux époux ſe jurèrent un amour éternel. Marcaſſin n'auroit point eu de peine à tenir ſa parole. Pour Zelonide, il étoit aiſé de connoître qu'elle obéiſſoit avec beaucoup de répugnance : ce n'eſt point qu'elle ne sût ſe contraindre, & cacher une partie de ſes déplaiſirs. Le prince, aimant à ſe flatter, ſe figura qu'elle céderoit à la néceſſité, & qu'elle ne penſeroit plus qu'à lui plaire. Cette idée lui rendit toute la belle humeur qu'il avoit perdue. Et dans le temps que l'on commençoit le bal, il ſe hâta de ſe déguiſer en Aſtrologue, avec une longue robe. Deux dames de la cour étoient ſeulement de la maſcarade. Il avoit voulu que tout fût ſi pareil, qu'on ne pût les reconnoître : & l'on n'eut pas médiocrement de peine à faire reſſembler des femmes bien faites, à un vilain cochon comme lui.

Il y avoit une de ces dames qui étoit la confidente de Zelonide; Marcassin ne l'ignoroit point; ce n'étoit que par curiosité qu'il ménagea ce déguisement. Après qu'ils eurent dansé une petite entrée de ballet fort courte, car rien ne fatiguoit davantage le prince, il s'approcha de sa nouvelle épouse, & lui fit de certains signes, en montrant un des Astrologues masqués, qui persuadèrent à Zelonide, que c'étoit son amie qui étoit auprès d'elle, & qu'elle lui montroit Marcassin: Hélas! lui dit-elle, je n'entends que trop, voilà ce monstre que les dieux irrités m'ont donné pour mari; mais si tu m'aimes, nous en purgerons la terre cette nuit. Marcassin comprit, par ce qu'elle lui disoit, qu'il s'agissoit d'un complot où il avoit grande part. Il dit fort bas à Zelonide, je suis résolue à tout pour votre service. Tiens donc, reprit-elle, voilà un poignard qu'il m'a envoyé, il faut que tu te caches dans ma chambre, & que tu m'aides à l'égorger. Marcassin lui répliqua peu de chose, de crainte qu'elle ne reconnût son jargon, qui étoit assez extraordinaire; il prit doucement le poignard, & s'éloigna d'elle pour un moment.

Il revint ensuite sans masque lui faire des amitiés, qu'elle reçut d'un air assez embarrassé, car elle rouloit dans son esprit le dessein de le

perdre; & dans ce moment il n'avoit guères moins d'inquiétude qu'elle. Est-il possible, disoit-il en lui-même, qu'une personne si jeune & si belle soit si méchante? Que lui ai-je fait pour l'obliger à me vouloir tuer? Il est vrai que je ne suis pas beau, que je mange malproprement, que j'ai quelques défauts, mais qui n'en a pas? Je suis homme sous la figure d'une bête. Combien y a-t-il de bêtes sous la figure d'hommes! Cette Zelonide que je trouvois si charmante, n'est-elle pas elle-même une tigresse & une lionne? Ah! que l'on doit peu se fier aux apparences! il marmotoit tout cela entre ses dents, quand elle lui demanda ce qu'il avoit. Vous êtes triste, Marcassin; Ne vous repentez-vous pas de l'honneur que vous m'avez fait? Non, lui dit-il, je ne change pas aisément, je pensois au moyen de faire finir bientôt le bal: j'ai sommeil.

La princesse fut ravie de le voir assoupi; pensant qu'elle en auroit moins de peine à exécuter son projet. La fête finit. L'on ramena Marcassin & sa femme dans un chariot pompeux. Tout le palais étoit illuminé de lampes, qui formoient de petits cochons. L'on fit de grandes cérémonies pour coucher le Sanglier & la mariée. Elle ne doutoit point que sa con-

fidente ne fût derrière la tapisserie; de sorte qu'elle se mit au lit avec un cordon de soie sous son chevet, dont elle vouloit venger la mort d'Ismène, & la violence qu'on lui avoit faite en la contraignant à faire un mariage qui lui déplaisoit si fort. Marcassin profita du profond silence qui régnoit; il fit semblant de dormir, & ronfloit à faire trembler tous les meubles de sa chambre. Enfin tu dors, vilain porc, dit Zelonide, voici le terme arrivé de punir ton cœur de sa fatale tendresse, tu périras dans cette obscure nuit. Elle se leva doucement, & courut à tous les coins appeler sa confidente; mais elle n'avoit garde d'y être, puisqu'elle ne savoit point le dessein de Zelonide.

Ingrate amie! s'écrioit-elle d'une voix basse, tu m'abandonnes; après m'avoir donné une parole si positive, tu ne me la tiens pas; mais mon courage me servira au besoin. En achevant ces mots, elle passa doucement le cordon de soie autour du cou de Marcassin, qui n'attendoit que cela pour se jeter sur elle. Il lui donna deux coups de ses grandes défenses dans la gorge, dont elle expira peu après.

Une telle catastrophe ne pouvoit se passer sans beaucoup de bruit. L'on accourut, & l'on vit avec la dernière surprise Zelonide mou-

rante; on vouloit la secourir, mais il se mit au devant d'un air furieux. Et lorsque la reine, qu'on étoit allé querir, fut arrivée, il lui raconta ce qui s'étoit passé, & ce qui l'avoit porté à la dernière violence contre cette malheureuse princesse.

La reine ne put s'empêcher de la regretter. Je n'avois que trop prévu, dit-elle, les disgrâces attachées à votre alliance : qu'elles servent au moins à vous guérir de la frénésie qui vous possède de vous marier; il n'y auroit pas moyen de voir toujours finir un jour de noce par une pompe funèbre. Marcassin ne répondit rien; il étoit occupé d'une profonde rêverie; il se coucha sans pouvoir dormir; il faisoit des réflexions continuelles sur ses malheurs; il se reprochoit en secret la mort des deux plus aimables personnes du monde; & la passion qu'il avoit eue pour elles se réveilloit à tous momens pour le tourmenter.

Infortuné que je suis, disoit-il à un jeune seigneur qu'il aimoit! je n'ai jamais goûté aucune douceur dans le cours de ma vie. Si l'on parle du trône que je dois remplir, chacun répond que c'est un grand dommage de voir posséder un si beau royaume par un monstre. Si je partage ma couronne avec une pauvre fille, au lieu de s'estimer heureuse, elle

cherche les moyens de mourir ou de me tuer. Si je cherche quelques douceurs auprès de mon pere & de ma mère, ils m'abhorrent, & ne me regardent qu'avec des yeux irrités. Que faut-il donc faire dans le déſeſpoir qui me poſsède? Je veux abandonner la cour. J'irai au fond des forêts, mener la vie qui convient à un ſanglier de bien & d'honneur. Je ne ferai plus l'homme galant. Je ne trouverai point d'animaux qui me reprochent d'être plus laid qu'eux. Il me ſera aiſé d'être leur roi, car j'ai la raiſon en partage, qui me fera trouver le moyen de les maîtriſer. Je vivrai plus tranquillement avec eux que je ne vis dans une cour deſtinée à m'obéir, & je n'aurai point le malheur d'épouſer une laye qui ſe poignarde, ou qui me veuille étrangler. Ha! fuyons, fuyons dans les bois, mépriſons une couronne dont on me croit indigne.

Son confident voulut d'abord le détourner d'une réſolution ſi extraordinaire; cependant il le voyoit ſi accablé des continuels coups de la fortune, que dans la ſuite il ne le preſſa plus de demeurer; & une nuit que l'on négligeoit de faire la garde autour de ſon palais, il ſe ſauva ſans que perſonne le vît, juſqu'au fond de la forêt, où il commença à faire tout ce que ſes confrères les marcaſſins faiſoient.

Le roi & la reine ne laissèrent pas d'être touchés d'un départ dont le seul désespoir étoit la cause ; ils envoyèrent des chasseurs le chercher : mais comment le reconnoître ? L'on prit deux ou trois furieux sangliers que l'on amena avec mille périls, & qui firent tant de ravages à la cour, qu'on résolut de ne se plus exposer à de telles méprises. Il y eut un ordre général de ne plus tuer de sangliers, de crainte de rencontrer le prince.

Marcassin, en partant, avoit promis à son favori de lui écrire quelquefois, il avoit emporté un écritoire ; & en effet, de temps en temps, l'on trouvoit une lettre fort griffonnée à la porte de la ville, qui s'adressoit à ce jeune seigneur, cela consoloit la reine ; elle apprenoit par ce moyen que son fils étoit vivant.

La mère d'Ismène & de Zelonide ressentoit vivement la perte de ses deux filles ; tous les projets de grandeurs qu'elle avoit faits s'étoient évanouis par leur mort : on lui reprochoit que sans son ambition elles seroient encore au monde ; qu'elle les avoit menacées pour les obliger à consentir d'épouser Marcassin. La reine n'avoit plus pour elle les mêmes bontés. Elle prit la résolution d'aller en campagne avec Marthesie, sa fille unique.

Celle-ci étoit beaucoup plus belle que ses sœurs ne l'avoient été, & sa douceur avoit quelque chose de si charmant, qu'on ne la voyoit point avec indifférence. Un jour qu'elle se promenoit dans la forêt, suivie de deux femmes qui la servoient, (car la maison de sa mère n'en étoit pas éloignée), elle vit tout d'un coup à vingt pas d'elle un sanglier, d'une grandeur épouvantable; celles qui l'accompagnoient, l'abandonnèrent & s'enfuirent. Pour Marthesie, elle eut tant de frayeur, qu'elle demeura immobile comme une statue, sans avoir la force de se sauver.

Marcassin, c'étoit lui-même, la reconnut aussitôt, & jugea par son tremblement qu'elle mouroit de peur. Il ne voulut pas l'épouvanter davantage; mais s'étant arrêté, il lui dit: Marthesie, ne craignez rien, je vous aime trop pour vous faire du mal, il ne tiendra qu'à vous que je vous fasse du bien; vous savez les sujets de déplaisirs que vos sœurs m'ont donnés, c'est une triste récompense de ma tendresse: je ne laisse pas d'avouer que j'avois mérité leur haine par mon opiniâtreté à vouloir les posséder malgré elles. J'ai appris, depuis que je suis habitant de ces forêts, que rien au monde ne doit être plus libre que le cœur; je vois que tous les animaux sont heureux,

parce qu'ils ne se contraignent point. Je ne savois pas alors leurs maximes, je les sais à présent, & je sens bien que je préférerois la mort à un hymen forcé. Si les dieux irrités contre moi vouloient enfin s'appaiser ; s'ils vouloient vous toucher en ma faveur, je vous avoue, Marthesie, que je serois ravi d'unir ma fortune à la vôtre ; mais hélas ! qu'est-ce que je vous propose ? Voudriez-vous venir avec un monstre comme moi dans le fond de ma caverne.

Pendant que Marcassin parloit, Marthesie reprenoit assez de force pour lui répondre. Quoi ! seigneur, s'écria-t-elle, est-il possible que je vous voie dans un état si peu convenable à votre naissance ? La reine, votre mère, ne passe aucun jour sans donner des larmes à vos malheurs. A mes malheurs, dit Marcassin, en l'interrompant ! n'appelez point ainsi l'état où je suis ; j'ai pris mon parti, il m'en a coûté, mais cela est fait. Ne croyez pas, jeune Marthesie, que ce soit toujours une brillante cour qui fasse notre félicité la plus solide, il est des douceurs plus charmantes, & je vous le répète. Vous pourriez me les faire trouver, si vous étiez d'humeur à devenir sauvage avec moi. Et pourquoi, dit-elle, ne voulez-vous plus revenir dans un lieu où

vous êtes toujours aimé? Je ſuis toujours aimé! s'écria-t-il? Non, non, l'on n'aime pas les princes accablés de diſgrâces; comme l'on ſe promet deux mille biens, lorſqu'ils ne ſont pas en état d'en faire, on les rend reſponſables de leur mauvaiſe fortune: on les hait enfin plus que tous les autres.

Mais à quoi m'amuſé-je, s'écria-t-il? Si quelques ours ou quelques lions de mon voiſinage paſſent par ici, & qu'ils m'entendent parler, je ſuis un Marcaſſin perdu. Réſolvez-vous donc à venir ſans autre vue que celle de paſſer vos beaux jours dans une étroite ſolitude avec un monſtre infortuné, qui ne le ſera plus, s'il vous poſsède. Marcaſſin, lui dit-elle, je n'ai eu juſqu'à préſent aucun ſujet de vous aimer, j'aurois encore ſans vous deux ſœurs qui m'étoient chères, laiſſez-moi du temps pour prendre une réſolution ſi extraordinaire. Vous me demandez peut-être du temps, lui dit-il, pour me trahir? Je n'en ſuis pas capable, répliqua-t-elle, & je vous aſſure dès à préſent que perſonne ne ſaura que je vous ai vu. Reviendrez-vous ici, lui dit-il? N'en doutez pas, continua-t-elle; ah! votre mère s'y oppoſera, on lui contera que vous avez rencontré un ſanglier terrible; elle ne voudra plus vous y expoſer. Venez donc,

Marthefie, venez avec moi. En quel lieu me mènerez-vous, dit-elle ? Dans une profonde grotte, répliqua-t-il; un ruiffeau plus clair que du cryftal y coule lentement : fes bords font couverts de mouffe & d'herbes fraîches ; cent échos y répondent à l'envi à la voix plaintive de bergers amoureux & maltraités. C'eft-là que nous vivrons enfemble ; ou pour mieux dire, reprit-elle, c'eft-là que je ferai dévorée par quelqu'un de vos meilleurs amis. Ils viendront pour vous voir, ils me trouveront, ce fera fait de ma vie. Ajoutez que ma mère, au défefpoir de m'avoir perdue, me fera chercher par-tout ; ces bois font trop voifins de fa maifon, l'on m'y trouveroit.

Allons où vous voudrez, lui dit-il, l'équipage d'un pauvre fanglier eft bientôt fait. J'en conviens, dit-elle, mais le mien eft plus embarraffant ; il me faut des habits pour toutes les faifons, des rubans, des pierreries. Il vous faut, dit Marcaffin, une toilette pleine de mille bagatelles, & de mille chofes inutiles. Quand on a de l'efprit & de la raifon, ne peut-on pas fe mettre au-deffus de ces petits ajuftemens ? Croyez-moi, Marthefie, ils n'ajouteront rien à votre beauté, & je fuis certain qu'ils en terniront l'éclat. Ne cherchez point d'autre chofe pour votre teint que l'eau

fraîche & claire des fontaines; vous avez les cheveux tout frisés, d'une couleur charmante, & plus fins que les rets où l'araignée prend l'innocent moucheron; servez-vous en pour votre parure : vos dents sont mieux rangées & aussi blanches que des perles; contentez-vous de leur éclat & laissez les babioles aux personnes moins aimables que vous.

Je suis très-satisfaite de tout ce que vous me dites, répliqua-t-elle; mais vous ne pourrez me persuader de m'ensevelir au fond d'une caverne, n'ayant pour compagnie que des lézards & des limaçons. Ne vaut-il pas mieux que vous veniez avec moi chez le roi votre père? Je vous promets que s'ils consentent à notre mariage, j'en serai ravie. Et si vous m'aimez, ne devez-vous pas souhaiter de me rendre heureuse, & de me mettre dans un rang glorieux? Je vous aime, belle maîtresse, reprit-il, mais vous ne m'aimez pas; l'ambition vous engageroit à me recevoir pour époux, j'ai trop de délicatesse pour m'accommoder de ces sentimens-là.

Vous avez une disposition naturelle, répartit Marthesie, à juger mal de notre sexe; mais, seigneur Marcassin, c'est pourtant quelque chose que de vous promettre une sincère amitié.

amitié. Faites-y réflexion, vous me verrez dans peu de jours en ces mêmes lieux.

Le prince prit congé d'elle, & se retira dans sa grotte ténébreuse, fort occupé de tout ce qu'elle lui avoit dit. Sa bisarre étoile l'avoit rendu si haïssable aux personnes qu'il aimoit, que jusqu'à ce jour, il n'avoit pas été flatté d'une parole gracieuse, cela le rendoit bien plus sensible à celles de Marthesie; & son amour ingénieux lui ayant inspiré le dessein de la régaler, plusieurs agneaux, des cerfs & des chevreuils ressentirent la force de sa dent carnassière. Ensuite il les arrangea dans sa caverne, attendant le moment où Marthesie lui tiendroit parole.

Elle ne savoit de son côté quelle résolution prendre; quand Marcassin auroit été aussi beau qu'il étoit laid, quand ils se seroient aimés autant qu'Astrée & Céladon s'aimoient, c'est tout ce qu'elle auroit pu faire que de passer ainsi ses beaux jours dans une affreuse solitude; mais qu'il s'en falloit que Marcassin fût Céladon! Cependant elle n'étoit point engagée; personne n'avoit eu jusqu'alors l'avantage de lui plaire, & elle étoit dans la résolution de vivre parfaitement bien avec le prince, s'il vouloit quitter sa forêt.

Elle se déroba pour lui venir parler; elle le

trouva au lieu du rendez-vous : il ne manquoit jamais d'y aller plusieurs fois par jour, dans la crainte de perdre le moment où elle y viendroit. Dès qu'il l'apperçut, il courut au-devant d'elle, & s'humiliant à ses pieds, il lui fit connoître que les sangliers ont, quand ils veulent, des manières de saluer fort galantes.

Ils se retirèrent ensuite dans un lieu écarté, & Marcassin la regardant avec des petits yeux pleins de feu & de passion, que dois-je espérer, lui dit-il, de votre tendresse? Vous pouvez en espérer beaucoup, répliqua-t-elle, si vous êtes dans le dessein de revenir à la cour; mais je vous avoue que je ne me sens pas la force de passer le reste de ma vie éloignée de tout commerce. Ah! lui dit-il, c'est que vous ne m'aimez point; il est vrai que je ne suis point aimable, mais je suis malheureux, & vous devriez faire pour moi, par pitié & par générosité, ce que vous feriez pour un autre par inclination. Eh! qui vous a dit, répondit-elle, que ces sentimens n'ont point de part à l'amitié que je vous témoigne; croyez-moi, Marcassin, je fais encore beaucoup de vouloir vous suivre chez le roi votre père. Venez dans ma grotte, lui dit-il, venez

juger vous-même de ce que vous voulez que j'abandonne pour vous.

A cette propofition elle héfita un peu, elle craignoit qu'il ne la retînt malgré elle ; il devina ce qu'elle penfoit. Ah! ne craignez point, lui dit-il, je ne ferai jamais heureux par des moyens violens! Marthefie fe fia à la parole qu'il lui donnoit; il la fit defcendre au fond de fa caverne; elle y trouva tous les animaux qu'il avoit égorgés pour la régaler. Cette efpèce de boucherie lui fit mal au cœur ; elle en détourna d'abord les yeux, & voulut fortir au bout d'un moment ; mais Marcaffin prenant l'air & le ton d'un maître, lui dit : aimable Marthefie, je ne fuis pas affez indifférent pour vous laiffer la liberté de me quitter; j'attefte les dieux que vous ferez toujours fouveraine de mon cœur; des raifons invincibles m'empêchent de retourner chez le roi mon père; acceptez ici mon amour & ma foi, que ce ruiffeau fugitif, que les pampres toujours verts, que le roc, que les bois, que les hôtes qui les habitent foient témoins de nos fermens mutuels.

Elle n'avoit pas la même envie que lui de s'engager; mais elle étoit enfermée dans la grotte fans en pouvoir fortir. Pourquoi y étoit-elle allée? ne devoit-elle pas prévoir ce

qui lui arriva ? Elle pleura & fit des reproches à Marcaſſin. Comment pourrai-je me fier à vos paroles, lui dit-elle, puiſque vous manquez à la première que vous m'avez donnée ? Il faut bien, lui dit-il en ſouriant à la Marcaſſine, qu'il y ait un peu de l'homme mêlé avec le ſanglier; ce défaut de parole que vous me reprochez, cette petite fineſſe où je ménage mes intérêts, c'eſt juſtement l'homme qui agit; car pour parler ſans façon, les animaux ont plus d'honneur entr'eux que les hommes. Hélas! répondit-elle, vous avez le mauvais de l'un & de l'autre, le cœur d'un homme, & la figure d'une bête; ſoyez donc ou tout un, ou tout autre, après cela je me réſoudrai à ce que vous ſouhaitez. Mais, belle Martheſie, lui dit-il, voulez-vous demeurer avec moi ſans être ma femme, car vous pouvez compter que je ne vous permettrai point de ſortir d'ici ? Elle redoubla ſes pleurs & ſes prières, il n'en fut point touché; & après avoir conteſté long-temps, elle conſentit à le recevoir pour époux, & l'aſſura qu'elle l'aimeroit auſſi chèrement que s'il étoit le plus aimable prince du monde.

Ces manières obligeantes le charmèrent; il baiſa mille fois ſes mains, & l'aſſura à ſon tour qu'elle ne ſeroit peut-être pas ſi malheureuſe

qu'elle avoit lieu de le croire. Il lui demanda ensuite si elle mangeroit des animaux qu'il avoit tués. Non, dit-elle, cela n'est pas de mon goût ; si vous pouvez m'apporter des fruits, vous me ferez plaisir. Il sortit, & ferma si bien l'entrée de la caverne, qu'il étoit impossible à Marthesie de se sauver ; mais elle avoit pris là-dessus son parti, & elle ne l'auroit pas fait, quand elle auroit pu le faire.

Marcassin chargea trois hérissons d'oranges, de limes douces, de citrons & d'autres fruits ; il les piqua dans les pointes dont ils sont couverts, & la provision vint très-commodément jusqu'à la grotte, il y entra, & pria Marthesie d'en manger. Voilà un festin de nôces, lui dit-il, qui ne ressemble point à celui que l'on fit pour vos deux sœurs ; mais j'espère que, encore qu'il y ait moins de magnificence, nous y trouverons plus de douceurs. Plaise aux dieux de le permettre ainsi, répliqua-t-elle ! ensuite elle puisa de l'eau dans sa main, elle but à la santé du sanglier, dont il fut ravi.

Le repas ayant été aussi court que frugal, Marthesie rassembla toute la mousse, l'herbe & les fleurs que Marcassin lui avoit apportés, elle en composa un lit assez dur, sur lequel le prince & elle se couchèrent. Elle eut grand

ſoin de lui demander s'il vouloit avoir la tête haute ou baſſe, s'il avoit aſſez de place, de quel côté il dormoit le mieux ? Le bon Marcaſſin la remercia tendrement, & il s'écrioit de temps en temps : je ne changerois pas mon ſort avec celui des plus grands hommes; j'ai enfin trouvé ce que je cherchois; je ſuis aimé de celle que j'aime; il lui dit cent jolies choſes, dont elle ne fut point ſurpriſe, car il avoit de l'eſprit; mais elle ne laiſſa pas de ſe réjouir que la ſolitude où il vivoit n'en eût rien diminué.

Ils s'endormirent l'un & l'autre, & Martheſie s'étant réveillée, il lui ſembla que ſon lit étoit meilleur que lorſqu'elle s'y étoit miſe; touchant enſuite doucement Marcaſſin, elle trouvoit que ſa hure étoit faite comme la tête d'un homme, qu'il avoit de longs cheveux, des bras & des mains; elle ne put s'empêcher de s'étonner; elle ſe rendormit, & lorſqu'il fut jour, elle trouva que ſon mari étoit auſſi Marcaſſin que jamais.

Ils paſſèrent cette journée comme la précédente. Martheſie ne dit point à ſon mari ce qu'elle avoit ſoupçonné pendant la nuit. L'heure de ſe coucher vint : elle toucha ſa hure pendant qu'il dormoit, & elle y trouva la même différence qu'elle y avoit trouvée.

La voilà bien en peine, elle ne dormoit presque plus, elle étoit dans une inquiétude continuelle, & soupiroit sans cesse. Marcassin s'en apperçut avec un véritable désespoir. Vous ne m'aimez point, lui dit-il, ma chère Marthesie, je suis un malheureux dont la figure vous déplaît; vous allez me causer la mort. Dites plutôt, barbare, que vous serez cause de la mienne, répliqua-t-elle, l'injure que vous me faites me touche si sensiblement que je n'y pourrai résister. Je vous fais une injure, s'écria-t-il, & je suis un barbare? expliquez-vous, car assurément vous n'avez aucun sujet de vous plaindre. Croyez-vous, lui dit-elle, que je ne sache pas que vous cédez toutes les nuits votre place à un homme. Les sangliers, lui dit-il, & particuliérement ceux qui me ressemblent, ne sont pas de si bonne composition; n'ayez point une pensée si offensante pour vous & pour moi, ma chère Marthesie, & comptez que je serois jaloux des dieux mêmes; mais peut-être qu'en dormant vous vous forgez cette chimère. Marthesie, honteuse de lui avoir parlé d'une chose qui avoit si peu de vraisemblance, répondit qu'elle ajoutoit tant de foi à ses paroles, qu'encore qu'elle eût tout sujet de croire qu'elle ne dormoit pas quand elle touchoit des bras,

des mains & des cheveux, elle ſoumettoit ſon jugement, & qu'à l'avenir elle ne lui en parleroit plus.

En effet, elle éloignoit de ſon eſprit tous les ſujets de ſoupçon qui venoient. Six mois s'écoulèrent avec peu de plaiſirs de la part de Martheſie; car elle ne ſortoit pas de la caverne, de peur d'être rencontrée par ſa mère ou par ſes domeſtiques. Depuis que cette pauvre mère avoit perdu ſa fille, elle ne ceſſoit point de gémir, elle faiſoit retentir les bois de ſes plaintes & du nom de Martheſie. A ces accens, qui frappoient preſque tous les jours ſes oreilles, elle ſoupiroit en ſecret de cauſer tant de douleur à ſa mère, & de n'être pas maîtreſſe de la ſoulager; mais Marcaſſin l'avoit fortement menacée, & elle le craignoit autant qu'elle l'aimoit.

Comme ſa douceur étoit extrême, elle continuoit de témoigner beaucoup de tendreſſe au ſanglier, qui l'aimoit auſſi avec la dernière paſſion; elle étoit groſſe, & quand elle ſe figuroit que la race marcaſſine alloit ſe perpétuer, elle reſſentoit une affliction ſans pareille.

Il arriva qu'une nuit qu'elle ne dormoit point & qu'elle pleuroit doucement, elle entendit parler ſi proche d'elle, qu'encore que

l'on parlât tout bas, elle ne perdoit pas un mot de ce qu'on disoit. C'étoit le bon Marcassin qui prioit une personne de lui être moins rigoureuse, & de lui accorder la permission qu'il lui demandoit depuis long-temps. On lui répondit toujours, non, non, je ne le veux pas. Marthesie demeura plus inquiète que jamais. Qui peut entrer dans cette grotte, disoit-elle, mon mari ne m'a point révélé ce secret? Elle n'eut garde de se rendormir, elle étoit trop curieuse. La conversation finie, elle entendit que la personne qui avoit parlé au prince sortoit de la caverne, & peu après il ronfla comme un cochon. Aussitôt elle se leva, voulant voir s'il étoit aisé d'ôter la pierre qui fermoit l'entrée de la grotte, mais elle ne put la remuer. Comme elle revenoit doucement & sans aucune lumière, elle sentit quelque chose sous ses pieds, elle s'apperçut que c'étoit la peau d'un sanglier; elle la prit & la cacha, puis elle attendit l'événement de cette affaire sans rien dire.

L'aurore paroissoit à peine lorsque Marcassin se leva, elle entendit qu'il cherchoit de tous côtés; pendant qu'il s'inquiétoit, le jour vint; elle le vit si extraordinairement beau & bien fait, que jamais surprise n'a été plus grande ni plus agréable que la sienne. Ah!

s'écria-t-elle, ne me faites plus un myſtère de mon bonheur, je le connois & j'en ſuis pénétrée, mon cher prince! par quelle bonne fortune êtes-vous devenu le plus aimable de tous les hommes? Il fut d'abord ſurpris d'être découvert; mais ſe remettant enſuite : Je vais, lui dit-il, vous en rendre compte, ma chère Marthesie, & vous apprendre en même temps que c'eſt à vous que je dois cette charmante métamorphoſe.

Sachez que la reine ma mère dormoit un jour à l'ombre de quelques arbres, lorſque trois fées paſſerent en l'air; elles la reconnurent, elles s'arrêtèrent. L'aînée la doua d'être mère d'un fils ſpirituel & bien fait. La ſeconde renchérit ſur ce don, elle ajouta en ma faveur mille qualités avantageuſes; la cadette lui dit en s'éclatant de rire : il faut un peu diverſifier la matière, le printemps ſeroit moins agréable s'il n'étoit précédé par l'hiver: afin que le prince que vous ſouhaitez charmant, le paroiſſe davantage, je le doue d'être Marcaſſin, juſqu'à ce qu'il ait épouſé trois femmes, & que la troiſième trouve ſa peau de ſanglier. A ces mots les trois fées diſparurent. La reine avoit entendu les deux premières très-diſtinctement; à l'égard de celle qui me faiſoit du mal, elle rioit ſi fort qu'elle n'y put rien comprendre.

Je ne ſais moi-même tout ce que je viens de vous raconter que du jour de notre mariage; comme j'allois vous chercher, tout occupé de ma paſſion, je m'arrêtai pour boire à un ruiſſeau qui coule proche de ma grotte : ſoit qu'il fût plus clair qu'à l'ordinaire, ou que je m'y regardaſſe avec plus d'attention, par rapport au déſir que j'avois de vous plaire, je me trouvai ſi épouvantable, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Sans hyperbole, j'en verſai aſſez pour groſſir le cours du ruiſſeau, & me parlant à moi-même, je me diſois qu'il n'étoit pas poſſible que je puſſe vous plaire ?

Tout découragé de cette penſée, je pris la réſolution de ne pas aller plus loin. Je ne puis être heureux, diſois-je, ſi je ne ſuis aimé, & je ne puis être aimé d'aucune perſonne raiſonnable. Je marmotois ces paroles, quand j'apperçus une dame qui s'approcha de moi avec une hardieſſe qui me ſurprit, car j'ai l'air terrible pour ceux qui ne me connoiſſent point. Marcaſſin, me dit-elle, le temps de ton bonheur s'approche ſi tu épouſes Martheſie, & qu'elle puiſſe t'aimer fait comme tu es; aſſure-toi qu'avant qu'il ſoit peu tu ſeras démarcaſſiné. Dès la nuit même de tes nôces, tu quitteras cette peau qui te déplaît ſi fort,

mais reprends-la avant le jour, & n'en parle point à ta femme ; sois soigneux d'empêcher qu'elle ne s'en apperçoive, jusqu'au temps où cette grande affaire se découvrira.

Elle m'apprit, continua-t-il, tout ce que je vous ai déjà raconté de la reine ma mère : je lui fis de très-humbles remercîmens pour les bonnes nouvelles qu'elle me donnoit ; j'allai vous trouver avec une joie mêlée d'espérance que je n'avois point encore ressentie. Et lorsque je fus assez heureux pour recevoir des marques de votre amitié, ma satisfaction augmenta de toute manière, & mon impatience étoit violente de pouvoir partager mon secret avec vous. La fée, qui ne l'ignoroit pas, me venoit menacer la nuit des plus grandes disgrâces si je ne savois me taire. Ah ! lui disois-je, madame, vous n'avez sans doute jamais aimé, puisque vous m'obligez à cacher une chose si agréable à la personne du monde que j'aime le plus ? Elle rioit de ma peine, & me défendoit de m'affliger, parce que tout me devenoit favorable. Cependant, ajouta-t-il, rendez-moi ma peau de sanglier, il faut bien que je la remette, de peur d'irriter les fées. Quel que vous puissiez devenir, mon cher prince, lui dit Marthesie, je ne changerai jamais pour vous ; il me demeurera



helas! ma Chere Martésie, pourquoi avez-vous caché cette fatale peau ?

C. P. Marillier inv. 1785 R. De Launay Sculp.

toujours une idée charmante de votre métamorphose. Je me flatte, dit-il, que les fées ne voudront pas nous faire souffrir long-temps; elles prennent soin de nous; ce lit qui vous paroît de mousse, est d'excellent duvet & de laine fine : ce sont elles qui mettoient à l'entrée de la grotte tous les beaux fruits que vous avez mangés. Marthesie ne se lassoit point de remercier les fées de tant de grâces.

Pendant qu'elle leur adressoit ses complimens, Marcassin faisoit les derniers efforts pour remettre la peau de sanglier; mais elle étoit devenue si petite, qu'il n'y avoit pas de quoi couvrir une de ses jambes. Il la tiroit en long, en large, avec les dents & les mains, rien n'y faisoit. Il étoit bien triste & déploroit son malheur; car il craignoit, avec raison, que la fée qui l'avoit si bien marcassiné, ne vînt la lui remettre pour long-temps. Hélas! ma chère Marthesie, disoit-il, pourquoi avez-vous caché cette fatale peau? C'est peut-être pour nous en punir que je ne puis m'en servir comme je faisois. Si les fées sont en colère, comment les appaiserons-nous? Marthesie pleuroit de son côté; c'étoit là un sujet d'affliction bien singulier de pleurer, parce qu'il ne pouvoit plus devenir Marcassin.

Dans ce moment la grotte trembla, puis la voûte s'ouvrit; ils virent tomber six quenouilles chargées de soie, trois blanches & trois noires, qui dansoient ensemble. Une voix sortit d'entr'elles, qui dit: si Marcassin & Marthesie devinent ce que signifient ces quenouilles blanches & noires, ils seront heureux. Le prince rêva un peu, & dit ensuite: je devine que les trois quenouilles blanches, signifient les trois fées qui m'ont doué à ma naissance. Et pour moi, s'écria Marthesie, je devine que ces trois noires signifient mes deux sœurs & Coridon. En même temps les fées parurent à la place des quenouilles blanches. Ismène, Zelonide & Coridon parurent aussi. Rien n'a jamais été si effrayant que ce retour de l'autre monde. Nous ne venons pas de si loin que vous le pensez, dirent-ils à Marthesie, les prudentes fées ont eu la bonté de nous secourir. Et dans le temps que vous pleuriez notre mort, elles nous conduisoient dans un château où rien n'a manqué à nos plaisirs, que celui de vous voir avec nous.

Quoi! dit Marcassin, je n'ai pas vu Ismène & son amant sans vie, & ce n'est pas de ma main que Zelonide a perdu la sienne? Non, dirent les fées, vos yeux fascinés ont été la

dupe de nos soins : tous les jours ces sortes d'aventures arrivent. Tel croit avoir sa femme au bal, quand elle est endormie dans son lit : tel croit avoir une belle maîtresse, qui n'a qu'une guenuche ; & tel autre croit avoir tué son ennemi, qui se porte bien dans un autre pays. Vous m'allez jeter dans d'étranges doutes, dit le prince Marcassin ; il semble, à vous entendre, qu'il ne faut pas même croire ce qu'on voit. La règle n'est pas toujours générale, repliquèrent les fées : mais il est indubitable que l'on doit suspendre son jugement sur bien des choses, & penser qu'il peut entrer quelque dose de Féerie dans ce qui nous paroît de plus certain.

Le prince & sa femme remercièrent les fées de l'instruction qu'elles venoient de leur donner, & de la vie qu'elles avoient conservée à des personnes qui leur étoient si chères : mais, ajouta Marthesie, en se jetant à leurs pieds, ne puis-je espérer que vous ne ferez plus reprendre cette vilaine peau de sanglier à mon fidèle Marcassin ? Nous venons vous en assurer, dirent-elles, car il est temps de retourner à la cour. Aussitôt la grotte prit la figure d'une superbe tente, où le prince trouva plusieurs valets-de-chambre qui l'habillèrent magnifiquement. Marthesie trouva

de son côté des dames d'atour, & une toilette d'un travail exquis, où rien ne manquoit pour la coïffer & pour la parer; ensuite le dîner fut servi comme un repas ordonné par les fées. C'est en dire assez.

Jamais joie n'a été plus parfaite; tout ce que Marcassin avoit souffert de peine, n'égaloit point le plaisir de se voir non-seulement homme, mais un homme infiniment aimable. Après que l'on fut sorti de table, plusieurs carrosses magnifiques, attelés des plus beaux chevaux du monde, vinrent à toute bride. Elles y montèrent avec le reste de la petite troupe. Des gardes à cheval marchoient devant & derrière les carrosses. C'est ainsi que Marcassin se rendit au palais.

On ne savoit à la cour d'où venoit ce pompeux équipage, & l'on savoit encore moins qui étoit dedans, lorsqu'un héraut le publia à haute voix, au son des trompettes & des tymbales: tout le peuple ravi accourut pour voir son prince. Tout le monde en demeura charmé, & personne ne voulut douter de la vérité d'une aventure qui paroissoit pourtant bien douteuse.

Ces nouvelles étant parvenues au roi & à la reine, ils descendirent promptement jusques dans la cour. Le prince Marcassin ressembloit

ſi fort à ſon père, qu'il auroit été difficile de s'y méprendre. On ne s'y méprit pas: auſſi jamais allégreſſe n'a été plus univerſelle. Au bout de quelques mois elle augmenta encore par la naiſſance d'un fils, qui n'avoit rien du tout de la figure ni de l'humeur marcaſſine.

Le plus grand effort de courage,
Lorſque l'on eſt bien amoureux,
Eſt de pouvoir cacher à l'objet de ſes vœux
Ce qu'à diſſimuler le devoir nous engage:
Marcaſſin ſut par là mériter l'avantage
De rentrer triomphant dans une auguſte cour.
Qu'on blâme, j'y conſens, ſa trop foible tendreſſe,
Il vaut mieux manquer à l'amour,
Que de manquer à la ſageſſe.

LE conte avoit paru aſſez divertiſſant à toute la compagnie, pour faire attendre ſans impatience que l'on ſervît le dîner. Madame de Saint-Thomas arriva : on l'entendit du bout de l'allée; car ſon habit de trillis, couleur de café, faiſoit un grand friſque fraſque. Comme elle vouloit toujours quelque choſe de ſingulier, & qu'elle avoit vu ſur des écrans des femmes de qualité, allant par la ville avec un petit maure, elle ſongea qu'il lui en falloit un ; mais en attendant qu'elle l'eût

trouvé, elle choisit le fils de sa fermière, que l'on pouvoit appeler un maure blanc, tant il en avoit les traits. Le soleil, où il étoit souvent exposé dans la campagne, avoit déjà commencé à lui donner une teinture fort brune, mais cela ne suffisoit pas. Comme elle le voulut tout noir, elle le fit frotter de suie détrempée avec de l'encre; il eut assez de patience pour s'en laisser mettre sur tout le visage. Il est vrai que lorsque la suie fut attachée sur ses lèvres, il lui entroit dans la bouche une amertume insupportable; il fallut par composition ne lui noircir que la lèvre de dessus, l'autre demeura rouge, & la nuance étoit singulière. Il y eut bien un plus grand démêlé pour ses cheveux : la baronne les trouvant trop longs voulut les couper, la fermière & toute la famille s'y opposèrent; l'on fit des menaces d'une part, & des remontrances de l'autre; ainsi le petit paysan maurichonné conserva ses cheveux gras & plats, & il eut ordre de porter la jupe de trillis de madame la baronne.

Son mari n'avoit point vu cette extraordinaire figure; quand elle parut, tout le monde se prit à rire, hors lui; le maure aux lèvres rouges & aux longs cheveux, n'étoit pas plus singulier en son espèce qu'elle l'étoit en la

ſienne. Les dames de Paris, qui ſe piquoient d'avoir des manières auſſi libres & auſſi familières que la baronne en affectoit de prudes & d'arrangées, ſe levèrent bruſquement, & courant les bras ouverts : Hé ! bon jour, ma chère madame, lui dirent-elles en l'embraſſant à l'étouffer, que nous avions envie de vous voir ! ſavez-vous bien que notre carroſſe a été inſulté par vos pommiers, & qu'à l'heure qu'il eſt, il ſe remue auſſi peu que le char de Phaëton ? Vous voulez bien que je vous diſe, meſdames, répondit la baronne d'un air droit & ſérieux, que Phaëton n'avoit point de char, ſon père Apollon fut aſſez ſot pour lui prêter le ſien, & l'on ne doit pas dire le char de Phaëton, mais bien le chariot d'Apollon, conduit par Phaëton : vous avez, madame, dit la veuve, une exactitude à laquelle je ne m'attendois pas. J'ai, répliqua la Baronne, ce qu'on a en province auſſi-bien que dans votre grande ville de Paris. Eh quoi ! dit madame de Lure, qu'avez-vous donc, madame, un peu de bon ſens ? madame, ajouta la baronne d'un ton de voix aigre, je m'en pique, & pour être campagnarde, l'on ne laiſſe pas d'avoir du goût tout comme une autre, de lire & de parler raiſon.

Monſieur de Saint-Thomas, qui connoiſſoit

ſa femme très-délicate ſur le cérémonial, ſe douta qu'elle étoit chagrine qu'une bourgeoiſe bien étoffée comme madame du Rouet, la traitât comérialement de ma chère, dès les premiers mots qu'elle lui avoit dits de ſa vie; il eut peur qu'elles ne ſe querellaſſent, & donnant la main à la nouvelle mariée, il obligea le Vicomte de préſenter la ſienne à la veuve. Le prieur propoſa à la baronne de lui aider à marcher, mais cette expreſſion lui déplut, car elle n'étoit pas de belle humeur. M'aider à marcher, lui dit-elle fièrement? eſt-ce que je ſuis ſi foible? ai-je beſoin d'un bâton de vieilleſſe? Il ne répliqua rien, car il connut qu'elle avoit de grandes diſpoſitions à ſe fâcher.

En effet, elle bouda un peu, & voyant que ces dames regardoient le maure de nouvelle édition avec un étonnement ſans pareil, & qu'elles ſe pouſſoient du pied ſi fort, qu'un des ſiens en eut le contre-coup: vous êtes bien ſurpriſes, meſdames, à ce qu'il me paroît, leur dit-elle? Il eſt vrai, dit madame du Rouet, qu'on n'a jamais vu à Paris un maure de cette eſpèce: Ho! Paris, Paris, répliqua la baronne, il vous ſemble que ce qui n'y eſt point ou ce qui n'en vient pas, n'eſt bon à rien: mais, dit madame de Lure, vous

conviendrez que ce petit garçon eſt teint de la plus extraordinaire teinture qu'il ſoit poſſible. Je vais vous dire la vérité, reprit la baronne en riant à ſon tour, les uns ſe barbouillent de blanc & les autres de noir.

Madame du Rouet ſe fit une petite application de cette maligne plaiſanterie, & la lui revalut avec uſure. Le baron, qui étoit fort honnête, avoit de la peine qu'une première viſite ſe paſſât ſi aigrement; il eſſaya de réparer tout par des louanges, qui étant données à propos, touchèrent ces dames d'un plaiſir plus ſenſible que la mauvaiſe humeur de la baronne ne pouvoit leur faire de chagrin. Elle prit un prétexte après le dîner pour retourner dans ſa chambre, où elle avoit oublié ſa boîte à mouches & ſa tabatière, & comme l'on parloit de pluſieurs choſes, le tour de la Dandinardière vint. Le prieur raconta fort agréablement ce qui lui étoit arrivé depuis quelques jours; ſes querelles avec ſon voiſin & avec maître Robert; ſes diſpoſitions à devenir don Quichotte, pourvu qu'il ne fallût point payer de bravoure, & les ſimplicités d'Alain n'y furent pas oubliées.

Les nouvelles venues eurent une grande envie de le voir : c'eſt une choſe qui ſera très-aiſée, dit le baron, il ne vous en coûtera que

la peine de monter juſqu'à ſa chambre. Il ſe porteroit aſſez bien pour en deſcendre, ajouta le vicomte, ſans l'aventure de ſon lit, où il s'eſt rudement écorché en ſe cachant deſſous. O, ma charmante couſine, s'écria madame du Rouet! voilà un caractère trop réjouiſſant, j'irois de Paris à Rome pour en trouver un ſemblable : vraiment ne perdons pas une ſi belle occaſion de nous divertir.

Le prieur dit qu'il alloit annoncer à la Dandinardière la viſite qu'on lui préparoit, afin qu'il s'armât. Comment, monſieur, répliqua la veuve, eſt-ce que pour nous recevoir, il lui faut des armes? Veut-il tuer les dames? Non, dit-il, il eſt fort éloigné d'un ſi mauvais deſſein, vous n'avez point encore vu de chevalier errant plus courtois : il les quitta auſſitôt, & monta dans ſa chambre pour lui annoncer des dames toutes charmantes; & ſur-tout, dit-il, ne leur reprochez pas qu'elles parlent normand, car elles ſont de Paris, de cette ville où il ſuffit de ſéjourner ſeulement vingt-quatre heures, pour prendre tout l'eſprit dont on a beſoin pour le reſte de ſa vie; il n'en faut point chercher d'autres témoins que vous. Moi! dit la Dandinardière, j'y ſuis né, c'eſt bien autre choſe. Et c'eſt là juſtement ce qui vous rend parfait, monſieur,

s'écria le prieur, vous avez sucé, avec le lait de votre nourrice, l'esprit de politesse, la science, les grâces & les amours.

Vous ne le croyez point, dit le bourgeois, cependant rien n'est plus vrai : il me semble que je pense des choses que personne ne peut penser que moi; que j'ai de certains sentimens délicats qui partent d'une ame délicate, & que la délicatesse définit tout l'homme intérieur & extérieur. Je vous entends, dit le prieur : cela veut dire que puisque ces dames sont de Paris, vous souhaitez avec passion de les voir, je vais les querir. Hé! monsieur, quartier, quartier, s'écria la Dandinardière, je suis dans ce lit tout polisson, j'en ressens une noble honte; vous savez que je n'ai eu le temps de rien, je n'ai pensé qu'à mes livres & à mes maux; pour conclusion, permettez que je tourne ma chemise, où prêtez-moi une des vôtres.

Je crois, dit le prieur malicieusement, que vous feriez encore mieux de vous armer ; cela impose, & tout homme armé dans son lit, peut se vanter de plaire aux dames, car, ne vous y trompez point, ce sexe, si timide & si poltron, estime la valeur, & chérit les héros.

Allons, allons, Alain, dit-il, mes armes,

mes armes. Quoi ! le turban, répliqua Alain ? Oui, grosse pécore; le turban & le reste; je veux même ma cuirasse. Mais, monsieur, repliqua son valet, en voilà assez pour vous estropier : hélas, ce maudit bois de lit vous a déjà tout écorché, quand vous serez harnaché de ces guenilles, vous .... O malheureux, dit le bourgeois, tu ne cueilleras jamais que des chardons au champ de Mars : nommer guenilles les armes militaires qui m'ornent comme un dictateur romain ! peux-tu parler d'un style si inepte ? Hé ! de grâce, monsieur, un peu de fécondité dans le vôtre, dit le prieur, ces dames attendent. Mais quelles oreilles avez-vous donc, répondit la Dandinardière ? Rien ne les blesse, les absurdités de mon valet ne les étourdissent point comme un tocsin ; pour moi, je vous l'avoue, il m'est impossible d'entendre des mots de travers ; & si l'on me conduisoit au trône sur des paroles si mal arrangées, sur un barbarisme rude & sauvage, je serois revêche à ma bonne fortune, & je renoncerois à tout, plutôt qu'à parvenir à la gloire par un tel chemin. La langue françoise est votre très-humble servante, dit le prieur en riant, j'espère que vous n'obligerez pas une ingrate : je sais même, (mais je vous demande le secret),

secret), que l'on prend quelques mesures parmi les savans pour écrire votre vie.

O monsieur, me dites-vous vrai, s'écria la Dandinardière, transporté du plus sensible plaisir dont un homme puisse être capable ? Me dites-vous vrai ? Encore une fois ? j'ose en douter, car je n'ai jamais fait d'autre bien à ces messieurs, que de les recevoir à ma table : il est certain que j'ai donné trente fois à dîner à Homère, Hérodote, Plutarque, Sénèque, Voiture, Corneille, & même à Arlequin ; ils me faisoient mourir de rire, & je recevois comme une faveur de les voir venir chez moi sans façon. Mon maître-d'hôtel avoit ordre, quand j'étois à l'armée ou à Versailles, de leur faire servir une table aussi propre que si j'y eusse été ; je ne m'en suis même jamais vanté, car se vante-t-on de ces sortes de choses ? Et seroit-il possible, continua-t-il, qu'ils se souvinssent d'une si légère marque de mon amitié ? J'en étois dès ce temps-là trop payé par la satisfaction de les voir ; franchement, je doute qu'ils pensent à un philosophe de village comme moi. C'est parce que vous êtes philosophe qu'ils y pensent, répondit le prieur (en mourant d'envie de rire) ; je suis charmé d'apprendre que vous avez eu des commensaux d'un si

grand mérite ; avouez que Caton eſt fort plaiſant. Je ne ſais qui eſt Caton, répondit le bourgeois, il me ſemble qu'il ne venoit pas chez moi ſi ſouvent que les autres. N'importe, dit le prieur, il eſt de vos amis, & c'eſt une affaire réſolue entr'eux d'écrire tout ce qui vous regarde : un ſeul point les arrête, c'eſt que vous êtes trop ménager.

Qui ne l'eſt donc pas en ce temps-ci, dit le bourgeois d'un air chagrin ? Quand j'aurai tout jeté par les fenêtres, il faudra que je m'y jette auſſi. Croyez-moi, monſieur le prieur, les héros ne ſavent ni coudre, ni filer ; ils ne ſavent point cette heureuſe arithmétique qui fait de deux quatre ; ainſi ils doivent conſerver ce qu'ils ont. La prudence ſied bien à tout le monde, répliqua le prieur, & vos hiſtoriens n'oublieront point la vôtre ; néanmoins quand il ſera queſtion de parler de votre mariage, comment voulez-vous qu'ils s'y prennent ? Quoi, diront-ils, il aimoit éperdûment une fille de grande qualité & de grand mérite ; mais parce qu'elle n'avoit pas de grands biens, il n'a point voulu l'épouſer : oh ! que cela ſeroit vilain ! j'en ſouffre par avance. Ah ! ah ! dit la Dandinardière, qui les a priés d'écrire mon hiſtoire ? Si j'avois été friand de louanges, croyez-vous que j'euſſe quitté Paris,

où l'on en moissonne de tous côtés, pour m'enterrer en province, où l'on ne se pique pas seulement de ne point louer, mais où l'on se pique de dire en face des vérités dures? J'en ai quelquefois digérées de ce caractère; j'y aurois su répondre avec autant de vigueur qu'un autre, mais j'évite les querelles. Je vous entends, monsieur la Dandinardière, dit le prieur, mon air de franchise ne vous plaît pas; que voulez-vous? Je suis tout d'une pièce; & comme je vous honore infiniment, je voudrois que vous fussiez l'homme parfait; vous ne le serez jamais avec un fond d'avarice qui... Le bourgeois l'interrompit, il se chagrinoit: vous avez donc oublié, lui dit-il, les belles dames qui vous ont envoyé ici? Allez les quérir, s'il vous plaît, nous parlerons de choses divertissantes.

Le prieur courut les retrouver; elles l'attendoient avec impatience; il leur raconta d'un air fort sérieux une partie de la conversation, car il n'osoit pas tout-à-fait s'égayer sur le chapitre de ce petit homme devant Madame de Saint-Thomas, qui auroit pris fait & cause, & ç'auroit été de nouveaux démêlés à essuyer. La veuve & la nouvelle mariée montèrent promptement dans la chambre de la Dandinardière; sa figure avoit quel-

que chose de si plaisant, que des personnes plus sérieuses qu'elles auroient eu bien de la peine à s'empêcher de rire. Il avoit le nez écorché, & les joues d'un rouge violet; son visage étoit enflé, de sorte que l'ayant naturellement assez gros, il ressembloit à un trompette qui en sonne depuis long-temps; & son turban, non plus que son armure, n'avoient rien de commun avec aucun mortel. Madame du Rouet fut la première qui s'approcha, elle lui fit une profonde révérence; mais en jetant les yeux sur lui, quelle fut sa surprise de le reconnoître pour son cousin Cristoflet, marchand de la rue Saint Denis! ils poussèrent un grand cri, & s'embrassèrent long-temps, s'entredisant tout bas, *motus*, *motus*, car la cousine du Rouet n'avoit pas plus d'envie d'être connue en province, que le cousin Cristoflet; & ils vouloient tous deux passer pour des personnes de la première qualité.

A la vérité, elle savoit depuis long-temps qu'il avoit des visions outrées, & qu'aussitôt que la fortune l'avoit traité favorablement, il s'étoit mis en tête de se faire homme de qualité en dépit de tous ses parens: elle avoit beaucoup plus de disposition à l'excuser là-dessus qu'aucun autre; car s'il étoit fou, elle étoit bien folle; & depuis le matin jusqu'au

soir, elle ne parloit d'autre chose que de ses ayeux, les princes de Bredi Breda, dont elle faisoit des éloges à perte d'haleine, qui avoient aussi peu de fondemens que le repas qu'on donnoit toutes les semaines chez la Dandinardière aux sept sages de la Grèce.

Toute la compagnie demeura surprise de la grande intelligence qui se trouvoit entre la Dandinardière & la veuve : le baron fut fâché de ce qu'on lui en avoit dit, comprenant qu'elle nuiroit au mariage; car encore qu'il voulût faire croire qu'il s'en soucioit fort peu, il ne laissoit pas d'en avoir envie; il leur témoigna de la joie de ce qu'ils se trouvoient chez lui dans le moment où il sembloit qu'ils s'y attendoient le moins. Il est vrai, dit la Dandinardière, qu'en quittant la cour, je pris soin de taire ma retraite à mes plus chers amis; je savois bien que mon absence les toucheroit, & j'étois touché moi-même de les abandonner. Vous pouvez comprendre, lui dit la veuve, jusqu'où cela fut; je sais plus d'une belle, mais bellissime, qui passèrent le reste de l'année sans mettre de rubans, & sans porter de dentelles ni d'étoffes de couleur. Hélas, dit la Dandinardière, en poussant un profond soupir, les pauvres personnes! cela me pénètre le cœur. Le deuil parut général sur leurs

visages, continua-t-elle; plus d'un mari en devina la cause, & en eut martel en tête. Haye, haye, s'écria le bourgeois, que me dites-vous? Je crains pour cette jeune duchesse aux blonds cheveux; je serois inconsable, si j'avois troublé son ménage; car jusques-là, continua-t-il, vous m'avouerez, madame, que nous avions si bien caché notre jeu, qu'on n'avoit pu pénétrer le secret de nos cœurs.

Madame de Saint-Thomas écouta pendant quelque temps la conversation du petit homme & de la veuve, mais l'impatience la prit; & s'approchant du vicomte, elle lui dit tout bas: quoi! voudriez-vous nous donner cet homme pour notre gendre? Ne voyez-vous pas qu'il a cinquante intrigues? L'on auroit beau faire pour le fixer, l'on n'en pourroit venir à bout. Ne vous dégoûtez point, madame, répliqua-t-il, un petit air coquet ne sied point trop mal aux courtisans; ne croyez-vous point qu'ils aiment plus que les autres? Ce sont les gens du monde qui s'attachent le moins; ils savent les tours de la plus fine galanterie, ils soupirent à propos, ils persuadent, & n'en aiment pas mieux. Tant pis, monsieur, dit encore la baronne, celui-ci nous trompera. Non, madame, continua le vicomte, il est né dans une cour plus sincère. N'est-il pas né à Paris,

dit encore madame de Saint-Thomas? Le vicomte étoit embarrassé comment il lui appelleroit cour des marchands de la rue Saint-Denis, lorsqu'il fut retiré de peine par l'arrivée de mesdemoiselles de Saint-Thomas, que ces dames avoient demandées, & qui n'avoient pu être habillées d'assez bonne heure pour venir au dîner.

Elles étoient effectivement belles; & si elles ne s'étoient pas mis dans la tête les airs d'amazones & de princesses romanesques, elles auroient paru fort aimables. La Dandinardière en les voyant, fit un signe à sa cousine du Rouet, par lequel elle connut que Virginie avoit rudement égratigné son cœur; cela l'engagea à la gracieuser plus que Marthonide, qui n'en auroit pas été contente, si madame de Lure ne lui eût fait mille caresses. L'on n'est point à plaindre, mademoiselle, lui dit-elle, quand on quitte la cour comme je fais, pour venir dans une province où l'on trouve une personne aussi charmante que vous. Madame, répliqua-t-elle, nous tâchons autant qu'il est possible, d'être vos singes, mais nous prenons là-dessus des soins inutiles. Ah! que dites-vous, ma belle, s'écria madame de Lure? Vous êtes toute aimable, & je vois partir de vos yeux des rayons d'esprit qui m'enchantent. La veuve

disoit bien d'autres choses à Virginie ; elles parloient toutes deux à la fois d'une si grande vîtesse, qu'elles s'engouèrent. Jamais louanges n'ont été distribuées à meilleur marché. La Dandinardière triomphoit ; il poussoit les beaux sentimens à perte d'haleine ; il étoit ravi que la veuve applaudît à sa passion naissante, & Virginie, de son côté, déployoit sa plus fine éloquence.

Le reste de la compagnie écoutoit, la baronne s'accommodoit peu qu'on ne louât que les filles ; elle prétendoit à tout, & regardoit comme un larcin les douceurs qui s'adressoient à d'autres qu'à elle ; elle faisoit une étrange mine, & ne vouloit plus répondre que par monosyllabes. Cependant la conversation, qui ne pouvoit toujours rouler sur les avantages de la beauté, tomba sur ceux de l'esprit ; ce fut un nouveau déchaînement entre la du Rouet, & la Dandinardière, pour se donner de l'encens, & se complimenter à l'envi ; ces messieurs s'entre-regardoient, admirant cette source intarissable de grands mots, qui ne signifioient que peu de chose ou rien. Pour essayer de faire quelque diversion, le vicomte dit à madame de Saint-Thomas, qu'elles avoient beaucoup perdu l'une & l'autre de ne s'être pas trouvées dans le petit bois, lorf-

que les dames avoient lu le plus joli conte qui se fût encore fait de mémoire de fées.

Est-ce, dit la veuve, que ces demoiselles connoissent cette sorte d'amusement? Cela est-il déjà venu dans la province? Et pour qui nous prenez-vous, madame, répondit Virginie? Croyez-vous que notre climat soit si disgracié des favorables influences d'un astre bénévole, que nous ignorions absolument ce qui se passe sous la voûte céleste? En vérité notre sphère n'est point si bornée que vous le croyez; nous connoissons les carabosses, les grognons, & nous en menons quelquefois sur la scène, qui ne font pas rougir l'auteur. Je vous avoue, dit la nouvelle mariée, que je ne m'attendois pas à voir des muses normandes, & des fées de village, je serois ravie de les connoître & de les entendre parler. Marthonide, qui ne manquoit point de mérite, & qui crevoit de bonne opinion d'elle-même, s'offrit de leur lire le dernier conte qu'elle avoit fait à minuit. Il ne peut guères être plus nouveau, dit Virginie; à la vérité, il n'est pas encore corrigé. Toute la compagnie accepta sa proposition; elle avoit le cahier sur elle, & commença.

LE DAUPHIN,

CONTE.

Il étoit une fois un roi & une reine, à qui le ciel avoit donné plusieurs enfans, mais ils ne les aimoient qu'autant qu'ils les trouvoient beaux & aimables : ils avoient entr'autres un cadet, nommé Alidor, assez bien fait de sa personne, quoiqu'il fût d'une laideur qui n'étoit pas supportable. Le roi & la reine ne le souffroient qu'avec beaucoup de répugnance ; ils lui disoient à tous momens de s'éloigner d'eux. Et comme il voyoit que toutes les caresses étoient pour les autres, & toutes les duretés pour lui, il ne comprit point d'autre parti à prendre, que celui de partir sécrètement. Il prit ses mesures assez justes pour sortir du royaume, sans qu'on sût où il alloit, espérant que la fortune le traiteroit peut-être plus favorablement dans un autre pays que dans le sien.

Son absence ne laissa pas que de faire de la peine au roi & à la reine ; ils envisagèrent qu'il ne paroîtroit point avec la magnificence qui convient à un prince, & qu'il pouvoit lui arri-

ver des affaires désagréables, auxquelles ils s'intéressoient plus par rapport à leur nom qu'à sa personne. Ils envoyèrent quelques couriers après lui, avec ordre de le faire revenir sur ses pas; mais il prit tant de soin de chercher les routes les plus détournées, qu'on le suivit inutilement, & ceux qui en avoient reçu l'ordre, n'étoient pas revenus à la cour, qu'il y étoit oublié. Tout le monde connoissoit trop bien le peu de tendresse que le roi & la reine avoient pour lui, pour l'aimer autant qu'on auroit aimé un prince heureux. L'on ne parla plus d'Alidor: qui est-ce aussi qui en auroit parlé? La fortune lui étoit contraire; ses plus proches le haïssoient, on faisoit peu d'attention à son mérite.

Alidor s'en alloit à l'aventure, sans bien savoir lui-même de quel côté il vouloit tourner ses pas, quand il rencontra un jeune homme bien fait & bien monté, qui avoit l'air d'un voyageur; ils se saluèrent & s'abordèrent civilement: ils furent quelque temps ensemble, sans parler d'autre chose que des nouvelles générales: ensuite le voyageur s'informa d'Alidor, de quel côté il alloit. Mais, vous-même, lui dit-il, voulez-vous bien me dire où vous allez? Seigneur, répliqua-t-il, je suis un écuyer du roi des Bois; il m'envoie lui chercher des

chevaux dans un lieu peu éloigné d'ici. Eſt-ce, lui dit le prince, que ce roi eſt ſauvage, car vous le nommez le roi des Bois, & je m'imagine qu'il y paſſe ſa vie? Ses ancêtres, dit l'écuyer, pouvoient en effet vivre comme vous le dites; mais pour lui, il a une grande cour: la reine, ſa femme, a été une des perſonnes du monde la plus aimable; & la princeſſe Livorette, leur fille unique, eſt douée de mille charmes qui enchantent tous ceux qui la voient: il eſt vrai qu'elle eſt encore ſi jeune, qu'elle ne s'apperçoit pas de tous les ſoins qu'on lui rend; mais cependant on ne peut s'empêcher de lui en rendre.

Vous me donnez une grande envie de la voir, dit le prince, & d'aller paſſer quelque temps dans une cour ſi agréable: mais y voit-on les étrangers de bon œil? Je ne me flatte point, je ſais que la nature ne m'a pas favoriſé d'un beau viſage; elle m'a donné en récompenſe un bon cœur; c'eſt un meuble bien rare, dit le voyageur, & je tiens que l'un eſt beaucoup au-deſſus de l'autre: l'on ſait dans notre cour donner un juſte prix à toutes choſes, ainſi vous devez y aller avec une entière certitude d'y être reçu favorablement. Là-deſſus il l'inſtruiſit du chemin qu'il devoit tenir pour arriver au royaume des Bois; & comme il

étoit obligeant, & qu'il lui voyoit un air de noblesse, que toute sa laideur ne pouvoit défigurer, il lui donna l'adresse de quelques-uns de ses amis, pour être présenté au roi & à la reine.

Le prince ressentit vivement des manières si obligeantes; il augura bien d'un pays où l'on avoit tant de politesse, & ne cherchant qu'un endroit où pouvoir demeurer inconnu, il aima mieux choisir celui-là qu'un autre; il trouvoit même quelque détermination particulière de la fortune pour l'engager à le choisir. Après s'être séparé du voyageur, il continua son chemin, rêvant quelquefois à la princesse Livorette, pour laquelle il ressentoit déjà une curiosité pleine d'empressement.

Lorsqu'il fut arrivé à la cour du roi des Bois, les amis de celui qu'il avoit rencontré le régalèrent, & le roi le reçut avec accueil. Il étoit charmé d'avoir quitté sa patrie, car encore qu'on ne le connût point, il ne laissoit pas d'avoir sujet de se louer de tous les égards qu'on lui témoignoit. Il est vrai qu'il ne trouva pas la même chose dans l'appartement de la reine; il y parut à peine, qu'il entendit de tous côtés de longs éclats de rire. L'une se cachoit pour ne le point regarder, l'autre prenoit la fuite; mais sur-tout la jeune Livorette, à

laquelle l'on donnoit ces exemples d'impolitesse, laissa voir au prince tout ce qu'elle pensoit de sa laideur.

Il lui sembla qu'une princesse, qui rioit ainsi des défauts d'un étranger, n'étoit guères bien élevée; il la plaignoit en secret: hélas, dit-il, voilà comme l'on me gâtoit chez le roi mon père; il faut avouer que les princes sont malheureux, quand on tolère leurs défauts. Ah! je vois présentement le poison que nous buvons tous les jours à longs traits. Cette belle princesse ne devroit-elle pas avoir honte de se moquer de moi? Je viens de bien loin lui rendre mes respects, & grossir sa cour. Je peux aller plus loin publier ses bonnes qualités ou ses défauts. Je ne suis point né son sujet. Rien ne liera ma langue que ses honnêtetés. Cependant elle jette à peine les yeux sur moi, qu'elle m'insulte par des airs railleurs; mais, hélas! reprenoit-il, en la regardant avec admiration, qu'elle est en sûreté de tout ce que je pourrois dire; jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue, je l'admire; je ne l'admire que trop, & je ne sens que trop aussi que je l'admirerai toute ma vie.

Pendant qu'il faisoit ces tristes réflexions, la reine, qui étoit obligeante, lui avoit ordonné de s'approcher, & voulant adoucir

son esprit, elle lui dit des choses très-favorables, & s'informa de son pays, de son nom & de ses aventures. Il répondit à tout en homme d'esprit, & en homme qui s'étoit préparé aux questions. Elle goûta son caractère, & lui dit que lorsqu'il voudroit lui rendre ses devoirs, elle le verroit toujours avec plaisir. Elle s'informa même s'il jouoit quelquefois, & lui dit de venir tailler à la bassette.

Comme il cherchoit à plaire, il se fit un plaisir d'être du jeu de la reine; il avoit beaucoup d'argent & de pierreries: l'on remarquoit dans toutes ses actions un air de noblesse, qui n'aidoit pas médiocrement à le faire distinguer; & bien qu'on ne le connût point du tout, & qu'il prît grand soin de cacher sa naissance, on ne laissoit point d'en juger avantageusement: il n'y avoit que la princesse qui ne le pouvoit point souffrir; elle s'éclatoit de rire à son nez: elle lui faisoit des grimaces, & mille pièces qui convenoient à son âge, & qui ne lui auroient point fait de peine d'une autre; mais d'elle, cela étoit fort différent, il prenoit la chose d'un air sérieux, & quand il fut un peu plus familier auprès d'elle, il lui en faisoit ses plaintes: pensez-vous, madame, lui disoit-il, qu'il n'y ait pas de l'injustice à vous moquer de moi? Les

mêmes dieux qui vous ont fait la plus belle princesse de l'univers, m'ont rendu l'homme du monde le plus laid, & je suis leur ouvrage aussi bien que vous. J'en conviens, Alidor, disoit-elle; mais vous êtes l'ouvrage le plus imparfait qui soit jamais sorti de leurs mains. Là-dessus elle le considéroit attentivement, sans ôter les yeux de dessus lui, pendant un grand espace de temps, & puis elle rioit à s'en trouver mal.

Le prince, qui avoit alors le temps de la considérer, buvoit à longs traits le poison qu'amour lui préparoit. Il faut mourir, disoit-il en lui-même, puisque je ne peux espérer de plaire, & que je ne peux vivre sans possédes les bonnes grâces de Livorette. Il devint enfin si mélancolique, qu'il faisoit pitié à tout le monde. La reine s'en apperçut; son jeu n'alloit plus comme à l'ordinaire: elle lui demanda ce qu'il avoit, & n'en put tirer autre chose, sinon qu'il ressentoit une langueur extraordinaire; qu'il croyoit que le changement de climat y pouvoit contribuer, & qu'il étoit résolu d'aller souvent à la campagne pour prendre l'air. En effet, il ne pouvoit plus résister à voir tous les jours la princesse sans aucune espérance; il se flatta qu'il pourroit guérir en l'évitant: mais en quelqu'endroit

qu'il allât, ſa paſſion le ſuivoit par-tout. Il cherchoit les lieux ſolitaires, & s'y abandonnoit à une profonde rêverie.

Le voiſinage de la mer l'engagea d'aller ſouvent à la pêche; mais il avoit beau jeter l'hameçon & les filets, il ne prenoit rien. Livorette à ſon retour ſe trouvoit preſque toujours à ſa fenêtre; & comme elle le voyoit revenir tous les ſoirs, elle lui crioit d'un petit air eſpiègle: hé bien, Alidor, m'apportez-vous de bon poiſſon pour mon ſouper? Non, madame, répondit-il, en lui faiſant une profonde révérence, & il paſſoit d'un air chagrin. La belle princeſſe le railloit: oh! qu'il eſt mal-adroit, diſoit-elle, il ne peut pas ſeulement attraper une ſole.

Il avoit du dépit d'être ſi malheureux, & de devenir l'objet continuel des plaiſanteries de la princeſſe, de ſorte qu'il vouloit prendre quelque choſe digne de lui être préſenté. Très-ſouvent il montoit ſeul dans une petite chaloupe, où il portoit des filets de pluſieurs manières, & par rapport à Livorette, il ſe donnoit mille ſoins pour faire une bonne pêche. Ne ſuis-je pas bien malheureux, diſoit-il, de trouver une nouvelle peine préparée dans cet amuſement? Je ne cherchois qu'à m'éloigner le ſouvenir de la princeſſe, il lui

prend envie de manger du poiſſon de ma pêche ; la fortune m'eſt ſi contraire, qu'elle me refuſe juſqu'à ce petit plaiſir.

Pénétré de ſon chagrin, il s'avança dans la mer plus loin qu'il n'avoit encore fait, & jetant ſes filets d'un air déterminé, il les ſentit ſi chargés, qu'il ſe hâta de les retirer, de crainte qu'ils ne rompiſſent. Quand il les eut tous remis dans ſa barque, il regarda curieuſement ce qui ſe débattoit, & trouva un beau Dauphin qu'il prit entre ſes bras, charmé d'avoir ſi bien réuſſi. Le Dauphin faiſoit ce qu'il pouvoit pour s'échapper; il ſe donnoit des ſecouſſes ſurprenantes, puis il ſembloit mort, afin qu'Alidor ne ſe défiât plus de lui; mais rien ne lui valut : Mon pauvre Dauphin, diſoit-il, ne te tourmente pas davantage, très-réſolument je te porterai à la princeſſe, & tu auras l'honneur d'être ſervi ce ſoir ſur ſa table. Vous prenez un deſſein qui m'eſt bien fatal, lui dit-il. Quoi! tu parles, s'écria le prince tout étonné ; juſtes dieux, quel prodige! ſi vous êtes aſſez bon & aſſez généreux pour me donner ma liberté, continua le Dauphin, je vous rendrai des ſervices ſi eſſentiels dans le cours de ma vie, que vous n'aurez pas lieu pendant toute la vôtre de vous en repentir. Et que mangera

la princeſſe à ſon ſouper, dit Alidor ? ne ſais-tu point les airs ironiques qu'elle prend avec moi! elle m'appelle mal-à-droit, ſtupide, & me donne cent autres noms qui m'engagent à te ſacrifier ma réputation. Voilà pour une princeſſe ſe piquer d'une plaiſante ſcience, dit le Dauphin ; ſi vous ne pêchez pas bien, vous croyez être dégradé d'honneur & de nobleſſe. Laiſſez-moi vivre, je vous en conjure, remettez votre très-humble ſerviteur le Dauphin dans l'onde, il eſt des bienfaits dont la récompenſe n'eſt pas éloignée.

Va, dit le prince en le jetant dans l'eau, je n'attends de toi ni bien ni mal, mais il paroît que tu as fort envie de vivre ; Livorette ajoutera, ſi elle veut, de nouvelles inſultes à celles qu'elle m'a déjà faites. N'importe, je te trouve un animal extraordinaire, & je veux te contenter. Le Dauphin diſparut aux yeux du prince ; il vit tout-d'un-coup l'eſpoir de ſa pêche évanoui, il s'aſſit dans ſa barque, retira ſes rames qu'il mit ſous ſes pieds, croiſa ſes bras l'un ſur l'autre, & s'abandonnoit à une profonde rêverie, lorſqu'il en fut retiré par une voix fort agréable, qui ſembloit friſer les vagues en ſortant de la mer : Alidor, prince Alidor, diſoit cette voix,

regardez un de vos amis; il se baissa, & vit le Dauphin qui faisoit mille caracoles sur la surface de l'eau; il est juste, dit-il, que chacun ait son tour.

Il n'y a qu'un quart-d'heure que vous m'avez sensiblement obligé, souhaitez quelques services de moi à présent, & vous verrez ce que je ferai. Je demande, dit le prince, une petite récompense d'un grand bienfait, envoie-moi le meilleur poisson de la mer. En même temps, sans jeter ses filets, les saumons, soles, turbots, les huîtres & les autres coquillages s'élançoient dans la chaloupe en si grande quantité, qu'Alidor craignit, avec raison, de périr, tant elle étoit chargée: Hola, hola, s'écria-t-il, mon cher Dauphin, je suis honteux de tout ce que vous faites en ma faveur, mais j'ai peur que votre profusion ne me devienne nuisible; sauvez-moi, car vous voyez que ceci est sérieux.

Le Dauphin poussa la barque jusqu'au rivage; le Prince y arriva avec tout son poisson, quatre mulets n'auroient pu le porter; il s'assit & choisissoit le meilleur, quand il entendit la voix du Dauphin: Alidor, dit-il, en montrant sa grosse tête, êtes-vous un peu satisfait de mes soins? Il seroit difficile, dit-il, de l'être davantage. Oh! sachez, reprit le

poiſſon, que je ſuis auſſi ſenſible à la manière dont vous en avez uſé avec moi, qu'à la vie que vous m'avez conſervée. Je viens donc vous dire, que toutes les fois que vous voudrez me commander quelque choſe, je ſerai toujours diſpoſé à vous obéir; j'ai plus d'une ſorte de pouvoir; ſi vous m'en croyez, vous en ferez l'épreuve. Hélas, dit le prince, qu'ai-je à ſouhaiter? J'aime une princeſſe qui me haît. Voulez-vous ceſſer de l'aimer, dit le Dauphin? Non, répliqua Alidor, je ne peux m'y réſoudre, faites plutôt que je lui plaiſe, ou que je meure.

Me promettez-vous, continua le Dauphin, de n'avoir jamais d'autre femme que Livorette? Oui, je vous le promets, s'écria le prince, j'ai juré que je ferai fidelle à ma paſſion, & que je n'oublierai rien de ce qui peut dépendre de moi pour lui plaire. Il faut la tromper elle-même, dit le Dauphin, car elle ne voudroit pas vous épouſer, parce qu'elle vous trouve laid, & qu'elle ne vous connoît point. Je conſens à la tromper, dit le prince, bien que je faſſe mon compte qu'elle ne le ſera jamais dans la poſſeſſion d'un cœur comme le mien. Le temps pourra l'en perſuader, ajouta le Dauphin, mais trouvez bon que je vous métamorphoſe en

ferin de Canarie, vous en quitterez la figure toutes les fois que vous le voudrez. Vous êtes le maître, mon cher Dauphin, dit Alidor. Hé bien, continua le poiffon, foyez ferin! je le veux. Sur le champ le prince fe vit des plumes, des pattes, un petit bec; il siffloit & parloit admirablement bien; il s'admira, puis faifant le fouhait de redevenir Alidor, il fe trouva le même qu'il avoit toujours été.

Jamais homme n'a eu plus de joie; il étoit dans une impatience extrême d'être auprès de la jeune princeffe, il appela fes gens qui l'attendoient, il les chargea de tout fon poiffon, & reprit avec eux le chemin de la ville. Livorette ne manqua pas de fe trouver fur fon balcon, & de lui crier: Hé bien! Alidor, êtes-vous plus heureux qu'à l'ordinaire? Oui, madame, lui dit-il: en même temps il lui fit montrer de grands paniers, tous remplis du plus beau poiffon du monde: Ah! s'écria-t-elle d'un air enfantin, que je fuis fâchée que vous ayiez fait une fi grande pêche, car je ne pourrai plus me moquer de vous. Vous en trouverez toujours affez de fujets quand il vous plaira, madame, lui dit-il; & paffant fon chemin, il envoya tout fon poiffon chez elle, puis au bout d'un moment, il prit la

forme d'un petit ferin & vola fur fa fenêtre. Dès qu'elle l'apperçut, elle s'avança doucement, & alongeoit la main pour le prendre, quand il s'éloigna voltigeant en l'air.

J'arrive d'un des bouts de la terre, lui dit-il, où votre beauté fait beaucoup de bruit : mais, aimable princeffe, il ne feroit pas jufte que je vinffe exprès de fi loin pour être traité comme un ferin à la douzaine; il faut que vous me promettiez de ne m'enfermer jamais, de me laiffer aller & venir, & de ne me point donner d'autre prifon que celle de vos beaux yeux. Ah! s'écria Livorette, aimable petit oifeau, fais tes conditions comme tu voudras, je m'engage de ne manquer à aucunes, car il ne s'eft jamais rien vu de fi joli que toi : tu parles mieux qu'un perroquet, tu fiffles à merveille; je t'aime tant & tant, que je meurs d'envie de te tenir. Le ferin s'abaiffa, & vint fur la tête de Livorette, puis fur fon doigt, où il ne fiffla pas feulement des airs; il chanta ces paroles avec autant de propreté & de conduite qu'auroit pu faire le plus habile muficien :

La nature m'a fait inconftant & volage,
Mais je fuis trop charmé de vivre en votre cour.
Il ne me faut point d'autre cage
Que les doux liens de l'Amour.

Avec quel plaisir on s'engage
A porter vos aimables fers!
On doit mille fois mieux aimer cet esclavage,
Que l'empire de l'univers.

Je suis charmée, disoit-elle à toutes ces dames, du présent que la fortune vient de me faire. Elle courut dans la chambre de la reine, lui montrer son aimable serin; la reine mouroit d'envie de l'entendre parler, mais il ne parloit que pour sa princesse, & ne se piquoit point de complaisance pour les autres.

La nuit étant venue, Livorette entra dans son appartement avec le beau serin, qu'elle avoit nommé Byby; elle se mit à sa toilette, il se plaça sur son miroir, prenant la liberté de lui becqueter quelquefois le bout de l'oreille, & quelquefois les mains; elle étoit transportée de joie. Pour Alidor, qui jusqu'alors n'avoit goûté aucunes douceurs, il ressentoit celle-ci comme le souverain bien, & ne vouloit jamais être autre chose que le serin Byby. Il est vrai qu'il fut triste de voir qu'on le laissoit dans une chambre où les chiens de Livorette, ses singes & ses perroquets couchoient ordinairement. Quoi! dit-il d'un air affligé; vous faites si peu de cas de moi, vous m'abandonnez? Est-ce t'abandonner, cher Byby, lui dit-elle, de te mettre

mettre avec ce que j'aime le mieux? Elle sortit, & le prince demeura sur le miroir. Dès qu'il apperçut le jour, il vola au bord de la mer. Dauphin, cher Dauphin, s'écria-t-il, j'ai deux mots à te dire, ne refuse pas de m'entendre. L'officieux poisson parut, fendant l'onde d'un air grave. Byby le voyant, vola vers lui, & se mit doucement sur sa tête.

Je sais tout ce que vous avez fait, & je sais tout ce que vous me voulez, dit le Dauphin; je vous déclare que vous n'entrerez point dans la chambre de Livorette, qu'elle ne vous ait épousé, & que le roi & la reine y aient consenti; ensuite je vous regarderai comme son mari. Le prince avoit tant d'égards pour ce poisson, qu'il n'insista sur rien. Il le remercia mille fois de la charmante métamorphose qu'il lui avoit procurée, & lui demanda la continuation de son amitié.

Il revint au palais, sous la figure emplumée; il trouva la princesse en robe-de-chambre, qui le cherchoit par-tout, & ne le trouvant point, elle pleuroit amèrement. Ah! petit perfide, disoit-elle, tu m'as déjà quittée? Ne t'avois-je pas reçu assez bien? Quelles caresses ne t'ai-je point faites? Je t'ai donné des biscuits, du sucre, des bombons. Oui, oui, ma princesse, dit le serin,

qui écoutoit par un petit trou, vous m'avez donné quelques marques d'amitié, mais vous m'en avez bien donné d'indifférence : pensez-vous que je m'accommode de coucher avec votre vilain chat ? Il m'auroit mangé cinquante fois si je n'avois pas eu la précaution de veiller toute la nuit pour me garantir de sa patte. Livorette, touchée de ce récit, le regarda tendrement, & lui présenta le doigt : viens, bon Biby, lui dit-elle; viens faire la paix. Oh ! je ne m'appaise pas si facilement, dit-il, je veux que le roi & la reine s'en mêlent. Très-volontiers, dit-elle, je vais te porter dans leur chambre.

Elle fut aussitôt les trouver ; ils étoient encore au lit, & parloient d'un mariage avantageux qui la regardoit. Que voulez-vous donc si matin, ma chère enfant, dit la reine ? C'est mon petit oiseau, répondit-elle, en se jetant à son cou, qui veut vous parler. La chose est rare, ajouta le roi en riant, mais sommes-nous en état de lui donner une audience sérieuse ? Oui, oui, sire, répliqua le serin, aussi-bien je ne parois pas dans votre cour avec toute la pompe que je devrois, car ayant entendu parler de la beauté & des charmes de cette jeune princesse, je suis venu promptement vous supplier de me la

donner en mariage. Tel que vous me voyez, je suis souverain d'un petit bois d'orangers, de myrthes & de chèvrefeuilles, qui est l'endroit le plus délicieux des Isles-Canaries. J'ai un grand nombre de sujets de mon espèce, qui sont obligés de me payer un gros tribut de moucherons & de vermisseaux, la princesse en pourra manger tout son saoul. Les concerts ne lui manqueront point; je suis même parent de plusieurs rossignols qui lui rendront des soins empressés; nous vivrons dans votre cour tant qu'il vous plaira. Sire, je ne vous demande qu'un peu de millet, de navette & d'eau fraîche; quand vous ordonnerez que nous allions dans nos états, la distance des lieux ne nous empêchera pas d'avoir de vos nouvelles, & de vous donner des nôtres; les couriers volans nous seront d'un admirable secours, & je crois, sans vanité, que vous recevrez beaucoup de satisfaction d'un gendre comme moi.

Il finit son discours par deux ou trois airs qu'il siffla, & ensuite un petit gazouillement très-agréable. Le roi & la reine riojent à s'en trouver mal. Nous n'avons garde, dirent-ils, de te refuser Livorette. Oui, aimable serin, nous te la donnons, pourvu qu'elle y consente : ah! c'est de tout mon cœur, dit-elle,

je n'ai jamais été si aise que je le suis d'épouser le prince Biby. Aussitôt il s'arracha une des plus belles plumes de son aîle, qu'il lui offrit pour présent de nôces. Livorette la reçut gracieusement, & la passa sous ses cheveux qui étoient d'une beauté admirable.

Dès qu'elle fut revenue dans sa chambre, elle dit à ses dames qu'elle vouloit leur apprendre une grande nouvelle; c'est que le roi & la reine venoient de la marier avec un prince souverain. Chacune l'entendant parler ainsi, se jeta, l'une à ses genoux pour l'embrasser, l'autre à ses mains pour les baiser. Elles lui demandèrent d'un air empressé, qui étoit cet heureux prince à qui l'on destinoit la plus belle princesse du monde? Le voici, dit-elle, en tirant du fond de sa manche le petit serin, & elle leur montra son époux. A cette vue, elles rirent de tout leur cœur, & firent quelques plaisanteries sur la parfaite innocence de leur belle maîtresse.

Elle se hâta de s'habiller pour retourner dans l'appartement de la reine, qui l'aimoit si chèrement, qu'elle vouloit l'avoir auprès d'elle. Cependant le serin s'envola, & reprenant la forme ordinaire d'Alidor pour venir faire sa cour, dès que la reine l'apperçut, approchez, lui cria-t-elle, pour complimenter

ma fille sur son mariage avec Biby : ne trouvez-vous pas que nous lui avons donné un grand seigneur? Alidor entra dans la plaisanterie; & comme il étoit plus gai qu'il l'eût été de sa vie, il dit cent choses agréables qui divertirent fort la reine; mais pour Livorette, elle continua de se moquer de lui, & le contredit toujours. Il auroit ressenti de la peine de la voir de cette humeur, s'il n'avoit pas songé en même temps que son ami le poisson lui aideroit à surmonter cette aversion.

Lorsque la princesse alla se coucher, elle voulut laisser son serin dans la chambre des animaux, mais il se mit à se plaindre; & voltigeant autour d'elle, il la suivit dans la sienne, & se percha proprement sur une porcelaine, dont on n'osa le chasser, de crainte qu'il ne la cassât. Si tu chantes trop matin, Biby, dit Livorette, & que tu m'éveilles, je ne te pardonnerai pas. Il l'assura d'être muet jusqu'à ce qu'elle lui ordonnât de faire son petit ramage, & sur cette parole, on se retira tranquillement. A peine la princesse fut-elle couchée, qu'elle s'endormit d'un si profond sommeil, qu'on n'a jamais douté depuis que le Dauphin n'y eût contribué; elle ronfloit même comme un petit cochon, ce qui n'est pas naturel à un jeune enfant. Biby ne ronfloit pas de même, il s'en

falloit bien qu'il eût encore fermé les yeux ; il quitta la porcelaine, & vint se mettre auprès de sa charmante épouse, si doucement, qu'elle ne se réveilla point. Dès qu'il vit le jour, il reprit la figure d'un serin, & s'envola au bord de la mer, où, devenant Alidor, il s'assit sur une petite roche, qui étoit assez unie & couverte de perce-pierre ; puis il regarda de tous côtés pour découvrir le cher poisson de son cœur. Il l'appela plusieurs fois, & en l'attendant, il faisoit d'agréables réflexions sur son bonheur : ô fées que l'on vante tant, disoit-il, & dont le pouvoir est si extraordinaire ! pourriez-vous rendre quelqu'autre mortel aussi content que moi ? Cette pensée lui donna lieu de faire ces paroles :

Officieux ami, Dauphin, dont le secours
M'a fait goûter le fruit de mes tendres amours,
Je n'ose divulguer le bonheur qui m'enchante,
Je jouis du sort le plus doux,
Un noir pressentiment sans cesse m'épouvante,
Je tremble que les Dieux n'en deviennent jaloux.

Comme il marmottoit ces paroles, il sentit que la roche s'agitoit fortement, ensuite elle s'ouvrit pour laisser sortir une vieille petite naine toute déhanchée, qui s'appuyoit sur une béquille : c'étoit la fée Grognette, qui n'étoit

pas meilleure que Grognon. Vraiment, dit-elle, seigneur Alidor, je te trouve bien familier, de venir t'asseoir sur ma roche, je ne sais ce qui m'empêche de te jeter au fond de la mer, pour t'apprendre que si les fées ne peuvent rendre un mortel plus heureux que toi, elles peuvent au moins le rendre malheureux dès qu'elles le veulent. Madame, répondit le prince étonné de cette aventure, je ne savois point que vous demeuriez ici, je me serois bien gardé de manquer au respect qui est dû à votre palais. Tes excuses ne sauroient me plaire, continua-t-elle, tu es laid & présomptueux, il faut que j'aie le plaisir de te voir souffrir. Hélas! que vous ai-je fait, lui dit-il? Je n'en sais rien moi-même, ajouta-t-elle; mais je te traiterai comme si je le savois. L'antipathie que vous avez contre moi est bien extraordinaire, dit-il, & si je n'espérois pas que les dieux me protégeront contre vous, je préviendrois les maux dont vous me menacez en me donnant la mort. Grognette grogna encore des menaces, puis elle s'enfonça dans sa roche, qui se referma.

Le prince, fort chagrin, ne voulut pas s'y asseoir; il n'avoit point envie d'essuyer un nouveau démêlé avec une malencontreuse naine: j'étois trop satisfait de mon sort, dit-

il, voilà une petite furie qui vient le troubler. Que veut-elle donc me faire ? Ah ! sans doute, ce n'est pas sur moi qu'elle exercera son courroux, c'est bien plutôt sur la beauté que j'aime. Dauphin, Dauphin, je te conjure d'accourir ici pour me consoler. En même temps le poisson parut proche du rivage ; hé bien ! que voulez-vous, me dit-il ? Je viens te remercier de tous les biens que tu m'as faits. J'ai épousé Livorette, & dans l'excès de ma joie, j'accourois vers toi, pour t'en faire part, lorsqu'une fée..... Je le sais, dit le Dauphin en l'interrompant, c'est Grognette, la plus maligne de toutes les créatures, & la plus fantasque ; il ne faut qu'être content pour lui déplaire ; ce qui me fâche davantage, c'est qu'elle a du pouvoir, & qu'elle va me contrecarrer dans le bien que j'ai résolu de vous faire. Voilà une étrange Grognette, répondit Alidor, quel déplaisir lui ai-je rendu ? Quoi ! vous êtes homme, s'écria le Dauphin, & vous vous étonnez de l'injustice des hommes ? En vérité vous n'y pensez point, c'est tout ce que vous pourriez faire si vous étiez poisson ; encore ne sommes-nous pas trop équitables dans notre empire salé, & l'on voit tous les jours les plus gros qui engloutissent les plus petits ; on ne devroit pas le souffrir,

car le moindre hareng a fon droit de citoyen acquis dans la mer, auffi-bien qu'une affreufe baleine.

Je t'interromps, dit le prince, pour te demander fi Livorette ne doit jamais favoir que je fuis fon mari. Jouis du temps préfent, répondit le Dauphin, fans t'informer de l'avenir. En achevant ces mots, il fe cacha au fond de l'eau, & le prince devenu ferin, vola vers fa chère princeffe; elle le cherchoit partout. Quoi! tu prétens m'inquiéter toujours, petit libertin, lui dit-elle auffitôt qu'elle l'apperçut? Je crains ta perte, & j'en mourrois de déplaifir? Non, ma Livorette, répliqua-t-il, je ne me perdrai jamais pour vous. En peux-tu répondre, continua-t-elle? Ne fauroit-on te tendre des pièges & des filets? Si tu tombois dans ceux d'une belle maîtreffe, que fais-je fi tu reviendrois? Ah! quel injurieux foupçon, dit-il, vous ne me connoiffez point. Pardonne-moi, Biby, dit-elle en fouriant; j'ai entendu dire que l'on ne fe pique pas de fidélité pour fa femme, & depuis que je fuis la tienne, je crains ton changement.

Le ferin trouvoit bien fon compte à ces fortes de converfations; il découvroit qu'il étoit aimé, mais cependant il ne l'étoit qu'en qualité de petit oifeau. La délicateffe

de son cœur s'en trouvoit quelquefois blessée. La supercherie que j'ai faite, dit-il au Dauphin, est-elle permise? Je sais que la princesse ne m'aime point, qu'elle me trouve laid, & qu'aucun de mes défauts ne lui est échappé; j'ai tout sujet de croire qu'elle ne voudroit point de moi pour son époux; malgré cela je le suis devenu: si elle le sait un jour, de quels reproches ne m'accablera-t-elle pas! qu'aurai-je à lui dire? Je mourrois de douleur si je lui déplaisois. Le poisson lui répliqua: Tes réflexions s'accordent mal avec ton amour; si tous les amans en faisoient de semblables, il n'y auroit jamais de maîtresses enlevées ni mécontentes; profite du temps, il en viendra de moins heureux pour toi.

Cette menace affligea beaucoup Alidor; il comprit bien que la fée Grognette lui vouloit encore du mal de s'être assis sur la roche quand elle étoit au-dessous; il conjura le Dauphin de continuer à lui rendre de bons offices.

L'on parla fortement de marier la princesse à un beau & jeune prince, dont les états n'étoient pas éloignés; il envoya des ambassadeurs pour la demander; le roi les reçut parfaitement bien; & ces nouvelles alarmèrent beaucoup Alidor; il se rendit en dili-

gerice au bord de la mer, il appela le poiſſon qui le ſervoit ſi bien; il lui conta ſes alarmes. Conſidère, lui dit-il, dans quelle extrémité je me trouve, ou de perdre ma femme, & de la voir mariée à un autre, ou de déclarer mon mariage, & de me voir peut-être ſéparé d'avec elle pour le reſte de ma vie. Je ne puis empêcher, dit le Dauphin, que Grognette ne vous faſſe de la peine; je n'en ſuis pas moins déſeſpéré que vous, & vous ne pouvez être plus occupé de vos affaires que moi; prenez un peu de courage, je ne ſaurois vous dire autre choſe à préſent, mais comptez ſur mon amitié, comme ſur un bien qui ne vous manquera jamais. Le prince le remercia de tout ſon cœur, & revint chez ſa princeſſe.

Il la trouva au milieu de ſes femmes, l'une lui tenoit la tête, & l'autre le bras; elle ſe plaignoit d'avoir mal au cœur. Comme il n'étoit pas dans ce moment métamorphoſé en ſerin, il n'oſa pas s'approcher d'elle, quoiqu'il fût très-inquiet de ſon mal. Dès qu'elle l'apperçut, elle ſourit, malgré tout ce qu'elle ſouffroit. Alidor, dit-elle, je crois que je vais mourir, j'en ſerois fort fâchée, à préſent que les ambaſſadeurs ſont arrivés, car l'on dit mille biens du prince qui me

demande. Comment, madame, répliqua-t-il, en s'efforçant de sourire, avez-vous oublié que vous avez choisi un mari? Quoi! mon Serin, dit-elle? ho! je sais bien qu'il n'en sera pas fâché, cela n'empêchera point que je ne l'aime tendrement. Un cœur partagé n'est peut-être pas son affaire, répondit Alidor. N'importe, ajouta Livorette, je serai bien aise d'être reine d'un grand royaume. Mais, madame, dit-il encore, il vous en a offert un. Voilà un plaisant empire, dit-elle, un petit bois de jasmin; cela pourroit accommoder une abeille ou une linotte; à mon égard ce n'est pas la même chose.

Les femmes de la princesse craignirent qu'elle ne fût incommodée de trop parler; elles prièrent Alidor de se retirer, & elles la mirent sur son lit, où Biby vint lui faire d'agréables reproches de son infidélité. Comme son mal n'étoit pas violent, elle se rendit chez la reine, & depuis ce jour il ne s'en passa guères qu'elle ne se trouvât mal; sa langueur la changea; elle devint maigre & dégoûtée: plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, on ne savoit que lui faire; & ce qui chagrinoit davantage la cour, c'est que les ambassadeurs qui l'étoient venue demander, pressoient pour qu'on la leur remît entre les mains. L'on dit à la reine

qu'il y avoit un très-habile médecin qui la soulageroit; elle lui envoya un équipage, & défendit qu'on l'informât de la qualité de la malade, afin qu'il parlât plus librement. Quand il fut auprès d'elle, la reine se cacha pour l'écouter; il la regarda un peu, & dit en souriant? Est-il possible que vos médecins de cour n'aient pas connu l'incommodité de cette petite dame: vraiment elle donnera bientôt un beau garçon à sa famille. On ne lui laissa pas le temps d'achever, toutes les dames le chargèrent d'injures, on le chassa par les épaules avec de grandes huées.

Biby étoit dans la chambre de Livorette; il ne jugea pas, comme les autres, que le médecin de campagne étoit un ignorant; il lui étoit venu plusieurs fois dans l'esprit que la princesse étoit grosse; il alla au bord du rivage pour consulter son ami le poisson, qui ne parut pas d'un autre sentiment. Je vous conseille, dit-il, de partir, car je craindrois que l'on ne vous surprît auprès d'elle quand elle repose, & vous seriez tous deux perdus. Ah! dit le prince affligé, penses-tu que je puisse vivre séparé de la personne du monde qui m'est la plus chère? que m'importe de ménager ma vie? elle va m'être odieuse; laisse-moi voir Livorette, ou laisse-moi mou-

rir. Le Dauphin en eut pitié, il pleura un peu, quoique les Dauphins ne pleurent guères; il ne laissa pas de consoler son cher ami. Grognette fut accusé de tout.

La reine raconta au roi la vision du médecin: on appela Livorette; on lui fit des questions auxquelles elle répondit avec autant de sincérité que d'innocence: l'on parla même à ses femmes, dont le témoignage fut tel qu'il devoit être; ainsi leurs majestés se tranquillisèrent, jusqu'au jour que la princesse mit au monde le plus beau marmot qui ait jamais été. Exprimer l'étonnement & la colère du roi, la douleur de la reine, le désespoir de la princesse, l'inquiétude d'Alidor, la surprise des ambassadeurs & de toute la cour, cela est impossible. D'où venoit cet enfant? qui en étoit le père? personne ne pouvoit le dire, & la jeune Livorette en étoit aussi peu instruite que l'enfant même; mais le roi n'entendoit pas raillerie; ses larmes, ses sermens ne servirent de rien. Il prit la résolution de la faire jeter avec son fils du haut d'une montagne dans un précipice tout hérissé de pointes de rochers, où elle devoit trouver une mort bien cruelle. Il le dit à la reine, qui s'affligea si violemment, qu'elle tomba comme morte à ses pieds. Il s'attendrit en la voyant

dans un état si triste ; & lorsqu'elle fut un peu revenue, il essaya de la consoler ; mais elle lui dit qu'elle n'auroit jamais de joie ni de santé, jusqu'à ce qu'il eut révoqué un arrêt si funeste ; elle se jeta à ses genoux, & toute en pleurs elle le pria de la tuer, & de laisser vivre Livorette avec son fils, qu'elle avoit fait apporter exprès pour toucher le roi par son innocence.

Les lamentations de la reine, & les larmes du petit enfant, l'émurent de compassion ; il se jeta dans un fauteuil, & couvrant ses yeux avec sa main, il rêva & soupira longtemps sans pouvoir parler ; il dit ensuite à la reine, qu'il vouloit bien en sa faveur différer la mort de la princesse & de son fils ; mais qu'elle devoit s'attendre qu'elle n'étoit que différée, & qu'il falloit du sang pour laver une tache si honteuse dans leur maison. La reine trouva qu'elle avoit déjà beaucoup gagné de faire différer la mort de sa chère fille & de son petit-fils : de sorte qu'elle ne s'opiniâtra sur rien, & qu'elle consentit qu'on enfermât la princesse dans une tour, où elle ne jouissoit pas même de la lumière du soleil ; elle déploroit dans ce triste lieu sa barbare destinée. Si quelque chose pouvoit adoucir ses ennuis, c'étoit sa parfaite innocence ; elle ne

voyoit jamais son enfant & n'en savoit aucunes nouvelles. Juste ciel! s'écrioit-elle, que t'ai-je fait pour être accablée de déplaisirs si amers? Alidor, accablé de la plus vive douleur, ne se trouva pas la force de la soutenir plus long-temps; son esprit se troubla peu-à-peu: enfin il devint tout-à-fait fou; l'on n'entendoit que lui se plaindre & crier dans les bois; il jetoit son argent & ses pierreries au milieu des chemins; ses habits étoient tout déchirés, ses cheveux mêlés, sa barbe longue; ce qui, joint à sa laideur naturelle, le rendoit presque affreux; il faisoit une extrême pitié à tout le monde, & l'on auroit fait bien plus d'attention à son malheur, si celui de la princesse n'eût occupé tout le royaume. Les ambassadeurs qui étoient venus la demander en mariage, n'attendirent pas qu'on les congédiât; ils souhaitèrent avec empressement de s'en retourner, ayant une espèce de honte d'être venus pour elle. Le roi, de son côté, les vit partir sans déplaisir; leur présence lui faisoit de la peine, & le Dauphin, de son côté, enfoncé dans les abîmes de la mer, ne paroissoit plus, laissant le champ libre à la fée Grognette, pour faire toutes les malices qu'elle voudroit contre le prince & la princesse.

Quoique le petit prince devînt plus beau qu'un beau jour, le roi ne lui avoit conservé la vie que pour essayer par son moyen de connoître qui étoit son père ; il n'en avoit rien dit à la reine ; mais un jour il fit publier que tous les courtisans apportassent à son petit fils un présent qui pût le réjouir ; chacun vint aussitôt, & quand on eut dit au roi qu'il y avoit beaucoup de monde assemblé, il vint avec la reine dans la grande salle des audiences. La nourrice les suivoit portant entre ses bras l'aimable enfant habillé de brocard d'or & d'argent.

Chacun venoit baiser sa menote, & lui présenter une rose de pierreries, des fruits artificiels, un lion d'or, un loup d'agathe, un cheval d'ivoire, un épagneul, un perroquet, un papillon ; il prenoit tout cela avec indifférence.

Le roi, sans faire semblant de rien, étudioit ce qu'il faisoit, & remarquoit que l'enfant ne caressoit pas l'un plus que l'autre. Il dit que l'on affichât encore que si quelqu'un manquoit à venir, il seroit coupable & puni comme tel. A ces menaces, l'on s'empressa plus qu'on n'eût fait ; & l'écuyer du roi, qui avoit rencontré Alidor dans son voyage, & qui étoit la cause qu'il étoit venu à la cour,

l'ayant trouvé au fond d'une grotte, où il se retiroit ordinairement depuis qu'il avoit perdu l'esprit, lui dit: Hé! quoi donc, Alidor, serez-vous le seul qui ne donnera rien au petit prince? ne savez-vous pas l'édit que l'on publie? Voulez-vous que le roi vous fasse mourir? Oui-da, je le veux, répondit le pauvre prince, d'un air tout égaré; de quoi te mêles-tu, de venir troubler mon repos? Ne vous fâchez point, ajouta l'écuyer, je ne vous parle qu'en vue de vous faire paroître. Oh! je suis plaisamment vêtu, dit Alidor en riant, pour aller voir ce royal marmouset. S'il n'est question que de vous fournir des habits, dit l'écuyer, je vais vous en donner de fort riches. Allons donc, répliqua-t-il, il y a long-temps que je ne me suis vu en pompeux appareil.

Il sortit de sa grotte, & fut avec assez de docilité chez l'écuyer du roi, qui étant un des hommes de la cour le plus magnifique, lui donna le choix de plusieurs habits fort riches, mais il n'en voulut qu'un noir; & quelque chose que l'on pût dire & faire, il alla sans cravate, sans chapeau & sans souliers. Quand il fut à la porte, il avoit oublié qu'il falloit donner quelque chose au prince, & il ne s'inquiéta pas davantage; & voyant une

épingle à terre, il la ramassa pour la lui présenter; il alloit à cloche-pied dans la salle, tournoit les yeux & tiroit la langue de manière que, cela joint à sa laideur naturelle, l'on ne pouvoit pas soutenir sa vue; & la nourrice craignant que le petit prince n'en eût peur, vouloit le tourner, & faisoit signe à Alidor de s'éloigner; mais aussitôt que l'enfant l'apperçut, il se mit à lui tendre les bras, riant & faisant une fête si extraordinaire, qu'il fallut qu'on le fît venir jusqu'à lui. Alors l'enfant se jeta à son cou, le baisa mille fois, & ne pouvoit plus se résoudre à s'en séparer. Alidor ne lui faisoit pas moins d'amitié malgré sa folie.

Le roi demeura transi d'étonnement d'une aventure si surprenante; il cacha sa colère à toute l'assemblée: mais aussitôt qu'elle fut finie, sans communiquer son dessein à la reine, il ordonna à deux seigneurs, qu'il honoroit d'une confiance particulière, d'aller prendre la princesse Livorette dans la tour où elle languissoit depuis quatre ans, de la mettre dans un tonneau avec Alidor & le petit prince; d'y ajouter un pot plein de lait, une bouteille de vin, un pain, & de les jeter ainsi au fond de la mer.

Ces seigneurs, affligés d'un ordre si barbare,

se prosternèrent à ses pieds & le prièrent humblement de faire grâce à sa fille & à son petit-fils. Hélas! Sire, lui dirent-ils; si votre majesté avoit daigné s'informer de ce qu'elle souffre depuis quatre ans, elle la trouveroit suffisamment punie, sans y ajouter une mort si cruelle: considérez qu'elle est votre fille unique, réservee par les dieux à porter un jour votre couronne: vous êtes comptable de son sang à vos sujets; son fils promet de si grandes choses, voulez-vous l'étouffer encore au berceau? Oui, je le veux, s'écria le roi tout irrité de la résistance qu'il trouvoit à ses volontés; & si vous refusez de la faire périr, je vous ferai périr avec elle.

Ces seigneurs connurent avec douleur qu'ils ne gagneroient rien sur la fermeté du roi: ils se retirèrent la tête baissée & les larmes aux yeux. Ils ordonnèrent un tonneau assez grand pour mettre la princesse, son fils, Alidor, & la petite provision; puis ils furent à la tour, où ils la trouvèrent couchée sur un peu de paille, les fers aux pieds & aux mains, qui n'avoit pas vu le jour depuis quatre ans. Ils l'abordèrent avec un profond respect, & lui dirent l'ordre qu'ils avoient reçu de son père; ils sanglotoient si fort, qu'elle pouvoit à peine les entendre. Elle les

entendit pourtant bien, & se mit à pleurer avec eux. Hélas! leur dit-elle, les dieux me sont témoins que je suis innocente! je n'ai que seize ans; j'étois destinée à porter plus d'une couronne, & vous allez me jeter au fond de la mer comme la plus criminelle de toutes les créatures; mais ne craignez pas que je cherche à corrompre votre fidélité, & que je vous prie de trouver quelque tempérament qui puisse me sauver la vie : il y a long-temps que le roi mon père m'accoutume à souhaiter la mort, je veux donc bien la souffrir, pourvu que l'on sauve mon cher enfant; de quel crime est-il coupable? quoi! son innocence ne peut-elle servir à le garantir de la fureur du roi? est-il possible qu'il l'ait condamné à périr avec moi? ne suffit-il pas à mon père de m'ôter la vie? veut-il plus d'une victime?

Les seigneurs qui l'écoutoient n'avoient rien à lui répondre : il falloit obéir; ils le dirent à la princesse. Hé bien! dit-elle, rompez les chaînes qui me retiennent, je suis prête à vous suivre. Les gardes vinrent, ils limèrent les fers dont ses mains & ses pieds étoient chargés; ils lui firent même beaucoup de mal, mais elle souffrit tout avec une constance merveilleuse. Elle sortit de sa pri-

son, aussi charmante que le soleil sort du sein de l'onde : tous ceux qui la virent n'admirèrent pas moins son courage que sa ravissante beauté ; elle étoit encore augmentée malgré ses déplaisirs ; & son air de langueur valoit bien sa vivacité ordinaire.

Alidor & le petit prince l'attendoient au bord de la mer, où les gardes les avoient conduits ; ils savoient aussi peu l'un que l'autre le mal qu'on alloit leur faire. Quand la princesse vit son fils, elle le prit entre ses bras, & le baisa mille fois avec une extrême tendresse ; & lorsqu'on lui dit qu'on la noyoit à cause d'Alidor, elle dit qu'elle étoit bien aise que l'on eût choisi l'homme du monde qu'elle aimoit le moins, & qu'en voulant la perdre, on ne laissoit pas de la justifier. A son égard, il se prit à rire dès qu'il l'apperçut. Hé ! d'où viens-tu, petite princesse, lui dit-il ? vraiment il y a bien des nouvelles depuis ton départ, Livorette n'est plus au palais, & je suis devenu fou à lier : l'on dit, continua-t-il, que nous allons faire un voyage ensemble au fond de la mer : écoute, princesse, réveille-moi tous les jours, car je dormirai jusqu'à midi, si tu n'y prends garde.

Il en auroit bien dit davantage, si Livorette faisant un dernier effort, n'eût entré la

première dans le tonneau, tenant son fils à son cou: Alidor s'y jeta à corps perdu, sautant & se réjouissant fort d'aller au royaume des soles, où les turbots étoient rois; enfin les disparates foisonnoient dans sa bouche. L'on ferma bien le tonneau, & du haut d'un rocher qui avançoit en saillie sur la mer, on le fit tomber dedans. Chacun sanglotoit & poussoit de longs cris pleins de désespoir; l'on se retira le cœur pénétré de la plus véritable douleur. Pour Alidor, il étoit merveilleusement tranquille: il commença par se saisir du pain, & le mangea tout entier; il trouva ensuite la bouteille de vin, & se mit à boire d'un air gai, chantant des chansons de la même manière qu'il auroit chanté dans un agréable festin. Alidor, lui dit la princesse, laisse-moi tout au moins mourir en repos, sans m'étourdir de ton impertinente joie. Que t'ai-je fait, princesse, répliqua-t-il, pour vouloir que j'aie du chagrin? sais-tu un secret que je veux te confier; c'est qu'il y a ici quelque part dans un coin qui m'est inconnu, un certain poisson qui s'appelle Dauphin; c'est le meilleur de mes amis, il m'a promis de m'obéir en tout ce que je lui commanderai; c'est pourquoi, belle Livorette, je ne m'inquiète pas, car je l'appelerai à notre

ſecours, dès que nous aurons faim ou ſoif, ou que nous voudrons dormir dans quelque ſuperbe palais, qu'il bâtira exprès pour nous. Appelle-le donc, innocent, dit la princeſſe, pourquoi différes-tu la choſe du monde la plus preſſée ? ſi tu attends que j'aie faim, tu attendras long-temps; hélas! mon cœur eſt trop triſte pour que je ſonge à manger; mais voilà mon fils qui ſe meurt, il étouffe dans ce vilain tonneau : dépêche-toi, je t'en prie, afin que je voie ſi tu dis vrai, car un homme ſans raiſon comme toi peut bien ſe tromper.

Alidor appela auſſitôt le Dauphin : Ho! Dauphin, mon ami poiſſon, je te commande de venir tout-à-l'heure pour m'obéir dans toutes les choſes que je voudrai t'ordonner. Me voici, dit le Dauphin, parle. Es-tu là, dit le prince ? ce tonneau eſt ſi bien fermé que je n'y vois pas. Dis ſeulement ce que tu veux, ajouta le Dauphin. Je voudrois, répondit-il, entendre une muſique agréable. En même temps la muſique commença. Hé, bon Dieu! dit la princeſſe en s'impatientant, tu te moques aſſurément avec ta muſique : n'eſt-ce pas une choſe fort inutile d'entendre bien chanter quand on ſe noie ? Mais que voulez-vous donc, Princeſſe, dit-il, vous n'avez ni faim ni ſoif ? Donne-moi le pouvoir

que

que tu as de commander au Dauphin, reprit-elle. Dauphin, ho! Dauphin, s'écria Alidor, je t'ordonne de faire tout ce que la princesse Livorette voudra, sans y manquer. Hé bien, dit le Dauphin, je le ferai. En même temps elle lui dit de les porter dans l'île la plus agréable de la terre, & de lui bâtir en ce lieu le plus beau palais qui eût jamais été; qu'elle y vouloit des jardins ravissans, avec des rivières autour, l'une de vin & l'autre d'eau; un parterre tout rempli de fleurs, au milieu duquel il y auroit un arbre dont la tige seroit d'argent, les branches d'or, & trois oranges dessus, l'une de diamant, l'autre de rubis, la troisième d'émeraude; que le palais fût peint & doré, & qu'il y eût dans une grande galerie toute son histoire représentée. Ne voulez-vous que cela, dit le Dauphin? C'en est beaucoup, répliqua-t-elle. Pas trop, dit-il, car tout est déjà fait. Je souhaite, dit-elle, que tu me racontes une chose que j'ignore & que tu sais peut-être. Je vous entends, dit le Dauphin; vous demandez qui est le père de votre petit prince: c'est le serin Biby; & serin Biby n'est autre que le prince Alidor qui est avec vous. Ah! seigneur Dauphin, s'écria Livorette, tu te moques de moi. Je vous jure, lui dit-il, par

le Trident de Neptune, par Scilla & Caribde, par tous les antres de la mer, par ses coquillages, par ses trésors, & par ses Tritons, par ses Nayades, par les heureux augures que le Pilote désespéré tire en me voyant : je vous jure enfin par vous-même, charmante Livorette, que je suis un poisson de bien & d'honneur, & que je ne vous ments point.

Après tant de sermens, dit-elle, je me reprocherois de ne te pas croire; quoique, à te dire vrai, ce que j'entends est une des choses du monde la plus surprenante : je t'ordonne donc de rendre la raison à Alidor, & de lui donner tout l'esprit qu'on peut avoir, & tous les charmes d'une agréable conversation; je veux encore que tu le fasses cent fois plus beau qu'il n'est laid, & que tu me dises pourquoi tu l'as nommé prince, car ce titre sonne agréablement à mes oreilles. Le Dauphin obéit sur cela, comme il avoit fait sur tout le reste; il dit à Livorette l'aventure du prince, qui étoit son père, qui étoit sa mère, ses ayeux & ses parens; car il avoit une science infinie sur le passé, sur le présent & sur l'avenir, & il étoit grand généalogiste de son métier. De tels poissons ne se pêchent pas tous les jours; il faut que dame Fortune s'en mêle.

En causant ainsi, le tonneau s'arrêta contre une île; le Dauphin l'ayant soulevé peu-à-peu, le jeta sur le rivage : dès qu'il y fut, il s'ouvrit. La princesse, le prince & l'enfant furent en liberté de sortir de leur prison. La première chose que fit Alidor, ce fut de se jeter aux pieds de sa chère Livorette; il avoit recouvré toute sa raison, & un esprit mille fois plus charmant qu'il n'avoit été jusqu'alors; il étoit devenu si bien fait, tous ses traits étoient si fort changés en mieux, qu'elle avoit de la peine à le reconnoître. Il lui demanda tendrement pardon de sa métamorphose en serin Biby, il s'en excusa d'une manière respectueuse & passionnée; enfin elle lui pardonna un mariage auquel elle n'auroit peut-être pas consenti, s'il avoit pris d'autres moyens pour le faire réussir. Il est encore vrai que le Dauphin l'avoit rendu si aimable, qu'elle n'avoit jamais rien vu qui l'égalât à la cour du roi son père. Il lui confirma tout ce que le Dauphin lui avoit dit sur sa qualité; c'étoit une chose essentielle à la satisfaction de cette princesse; car enfin l'on a beau être ami des fées, l'on ne peut changer sa naissance; quand le ciel ne nous la donne pas telle que nous la voulons, il n'y a que la vertu & le mérite qui puissent la réparer; mais souvent

aussi elle l'est avec tant d'usure, que l'on a bien de quoi se consoler.

La princesse étoit de la meilleure humeur du monde : elle s'étoit trouvée dans un péril si affreux, qu'elle ne fut pas médiocrement sensible au plaisir d'en être échappée ; elle rendit grâces aux dieux : ensuite elle regarda vers la mer pour voir leur bon ami le Dauphin ; il y étoit encore, & elle le remercia, comme elle devoit, de lui avoir conservé la vie. Le prince n'en fit pas moins. Leur fils, qui parloit fort joliment, & qui avoit plus d'esprit que n'en ont d'ordinaire les enfans de cet âge, le complimenta aussi d'une manière qui réjouit le galant Dauphin : il fit cent caracoles en faveur du petit garçon. Mais tout-d'un-coup ils entendirent un grand bruit de trompettes, de fifres & de hautbois, avec le hennissement de plusieurs chevaux ; c'étoient les équipages du prince & de la princesse, & tous leurs gardes magnifiquement vêtus. Plusieurs dames venoient dans des carrosses ; elles mirent promptement pied à terre, dès qu'elles les apperçurent, & vinrent baiser le bas de la robe de la princesse. Elle ne voulut pas le souffrir, leur trouvant un air de qualité qui méritoit son attention.

Elles lui dirent qu'elles avoient reçu ordre

du poiſſon Dauphin de les reconnoître pour roi & reine de cette île, qu'ils y trouveroient beaucoup de ſujets très-ſoumis, & beaucoup de ſatisfaction. Alidor & Livorette témoignèrent une grande joie de ſe voir honorés par des perſonnes ſi polies & ſi honnêtes. Ils leur répondirent avec autant de bonté que de grâce & de majeſté. Ils montèrent enſuite dans une calêche découverte, tirée par huit chevaux aîlés, qui les élevoient de temps en temps juſqu'aux nuées; enſuite ils s'abaiſſoient ſi imperceptiblement, que l'on s'en appercevoit à peine. Cette manière d'aller a ſes commodités, parce que l'on n'eſt point cahoté, & que l'on ne craint pas les embarras.

Ils étoient encore fort proches de la moyenne région, quand ils apperçurent ſur le penchant d'un côteau qui régnoit le long de la mer, un palais ſi merveilleuſement fait, qu'encore que tous les murs fuſſent d'argent, l'on ne laiſſoit pas de voir au travers juſqu'au fond des chambres. Ils remarquèrent qu'elles étoient meublées de tout ce que l'on a jamais pu imaginer de plus ſuperbe & de mieux entendu. Les jardins ſurpaſſoient la beauté du palais : l'on ne ſauroit nombrer les fontaines & les eaux que la nature avoit raſſemblées en cet endroit pour le rendre délicieux.

Le prince & sa femme ne savoient à quoi donner le prix, tant chaque chose leur paroissoit parfaite. Lorsqu'ils furent entrés, l'on entendit de tous côtés : vive le prince Alidor, vive la princesse Livorette ! que ce séjour les comble de plaisirs ! Plusieurs instrumens & des voix charmantes faisoient une symphonie enchantée.

On ne les laissa pas long-temps sans leur servir un repas excellent : ils en avoient besoin, car l'air de la mer & la manière dont on les avoit embarqués dessus, les avoient terriblement fatigués. Ils se mirent à table, où ils mangèrent de bon appétit.

Quand ils en furent sortis, le garde du trésor royal entra, & leur demanda s'ils voudroient, pour faire digestion, passer dans la galerie prochaine. Lorsqu'ils y furent, ils virent le long des murs, de grands puits avec des seaux de cuir d'Espagne parfumé, garnis d'or ; ils demandèrent à quoi cela servoit. Le garde répondit qu'il couloit des sources de métal dans ces puits, & que lorsqu'on vouloit de l'argent, il ne falloit que descendre un seau, & dire : mon intention est de tirer des louis, des pistoles, des quadruples, des écus, de la monnoie ; en même temps, l'eau prenoit la forme de ce qu'on avoit souhaité,

& le seau remontoit plein d'or, d'argent, ou de monnoie, sans que la source s'en tarît jamais pour ceux qui en faisoient un bon usage; mais que l'on avoit vu plusieurs fois, que lorsque des avares jetoient le seau dans le dessein d'amasser seulement de l'or, & de le garder sous la clef, ils le tiroient plein de crapaux & de couleuvres, qui leur faisoient grande peur, & quelquefois grand mal, à proportion de leur avarice.

Le prince & la princesse admirèrent ces puits comme une des meilleures & des plus rares choses qui fût dans l'univers; ils jetèrent le sceau pour en faire l'épreuve; il revint aussitôt rempli de petits grains d'or; ils demandèrent pourquoi ce n'étoit pas de la monnoie toute battue? Le gardien dit que cela signifioit qu'il falloit la marquer aux armes du prince & de la princesse, quand ils auroient dit ce qu'ils vouloient que l'on y mît. Ah! dit Alidor, nous avons trop d'obligation au généreux Dauphin, pour vouloir d'autre effigie que la sienne. En même temps tous les grains se changèrent en pièces d'or, avec un Dauphin dessus. L'heure de se retirer étant venue, Alidor, timide & respectueux, coucha dans son appartement, & la princesse dans le sien avec son fils.

Il étoit plus d'onze heures que la princeſſe dormoit encore; pour le prince, il s'étoit levé de bon matin, afin d'aller à la chaſſe, & d'en être de retour avant qu'elle fût éveillée. Lorſqu'il ſut qu'il pouvoit la voir ſans l'incommoder, il entra dans ſa chambre, ſuivi de pluſieurs gentilshommes, qui portoient de grands baſſins d'or, remplis de tout le gibier qu'il venoit de tuer. Il le préſenta à ſa chère princeſſe, qui le reçut d'un air gracieux, & le remercia pluſieurs fois de ſon attention pour elle; cela lui donna lieu de lui dire qu'il ne l'avoit jamais aimée avec plus de paſſion qu'il faiſoit alors, & qu'il la conjuroit de lui marquer le temps où ils célébreroient leur mariage avec pompe.

Ah! lui dit-elle, ſeigneur, mon deſſein eſt fixe là-deſſus, je n'y conſentirai de ma vie, qu'avec la permiſſion du roi mon père & de la reine ma mère. Jamais rien n'a été plus affligeant pour un homme amoureux. A quoi me condamnez-vous, lui dit-il, belle princeſſe? Ne ſavez-vous pas que ce que vous voulez eſt une choſe impoſſible? Nous ſortons à peine du tonneau fatal où ils nous ont fait renfermer pour nous perdre, & vous pouvez imaginer qu'ils conſentiront à ce que je déſire. Ah? ſans doute, vous voulez me punir de

la violente passion que j'ai pour vous; je connois bien que vous destinez votre main & votre cœur au prince qui vous avoit envoyé des ambassadeurs lorsque je devins Serin. Vous jugez mal de mes sentimens, lui dit-elle, je vous estime, je vous aime, & je vous ai pardonné tous les maux que vous m'avez attirés par une métamorphose que vous ne deviez point tenter; car étant fils de roi, ne pouviez-vous pas croire que mon père se feroit un plaisir de vous voir dans son alliance?

Une grande passion ne raisonne pas avec tant de sang-froid, lui dit-il; j'ai pris le premier parti qui m'a conduit au bonheur; mais vous avez tant de dureté, que je suis inconsolable, si vous ne révoquez l'arrêt barbare que vous venez de prononcer. Il m'est impossible de le révoquer, dit-elle; vous saurez que cette nuit, dans le temps où je dormois d'un sommeil tranquille, j'ai senti que l'on me tiroit assez rudement; j'ai ouvert les yeux, & j'ai vu, à la clarté d'une torche qui jetoit une lueur sombre, la plus épouvantable petite créature du monde; elle me regardoit fixement avec des yeux furieux. Me connois-tu, m'a-t-elle dit? Non, madame, ai-je répliqué, & je n'ai pas même envie de vous connoître. Ah, ah! tu plaisantes, continua-t-elle!

Non, je le jure, ai-je répliqué, je dis la vérité. L'on m'appelle fée Grognette, a-t-elle dit; j'ai des sujets essentiels de me plaindre d'Alidor; il s'est assis sur ma roche, & il a le don de me déplaire. Je te défends de le regarder comme ton mari, jusqu'à ce que le roi ton père & la reine ta mère y consentent; si tu désobéis à mes ordres, j'exercerai ma vengeance sur ton fils; il mourra, & sa mort sera suivie de mille autres malheurs que tu ne pourras éviter. A ces mots, elle a soufflé sur moi des brandons de flammes dont j'étois toute couverte; je croyois qu'elles m'alloient brûler, lorsqu'elle m'a dit, je te fais grâce, pourvu que tu exécutes mes volontés.

Le prince connut bien par le nom & la figure de Grognette, que le récit de la princesse étoit sincère. Hélas, dit-il pourquoi avez-vous prié notre ami le poisson de me guérir de ma folie? j'étois moins à plaindre que je ne vais l'être à présent! A quoi me sert d'avoir de l'esprit & de la raison, sinon à me faire souffrir. Permettez moi que j'aille le conjurer de m'ôter le jugement, c'est un bien qui m'est à charge. La princesse s'attendrit fort; elle aimoit véritablement le prince; elle lui trouvoit mille bonnes qualités; tout ce qu'il disoit & tout ce qu'il faisoit avoit une grâce par-

ticulière : elle pleura, & le laiſſa jouir du plaiſir de voir couler des larmes dont il étoit la cauſe. Il trouva encore plus de ſatisfaction à connoître les ſentimens qu'elle avoit pour lui ; qu'il n'en avoit trouvé auprès d'elle pendant qu'il étoit Serin ; de ſorte que ſa douleur fut ſoulagée à tel point qu'il ſe jeta à ſes pieds, & lui baiſant les mains : comptez, dit-il, ma chère Livorette, que je n'ai point de volonté où vous êtes, je vous rends la maîtreſſe abſolue de mon ſort.

Elle reſſentit tout le mérite d'une ſi grande complaiſance, & ſans ceſſe elle rêvoit aux moyens d'obtenir cette permiſſion ſi néceſſaire à leur bonheur. En effet, c'étoit la ſeule choſe qui pouvoit y manquer, car il n'y avoit point de plaiſirs que les habitans de l'isle n'eſſayaſſent de leur donner. Leurs rivières étoient remplies de poiſſons, les forêts de gibier, les vergers de fruits, les guérets de bled, les prairies d'herbes, leurs puits d'or & d'argent : point de guerre, point de procès ; de la jeuneſſe, de la ſanté, de la beauté, de l'eſprit, des livres, de bonne eau, d'excellent vin, des tabatières inépuiſables ; Livorette n'aimoit pas moins ſon Alidor qu'Alidor aimoit ſa Livorette.

Ils alloient de temps en temps rendre leurs

devoirs au poiſſon, qui les voyoit toujours avec plaiſir ; & quand ils lui parloient de la fée Grognette & des ordres qu'elle avoit donnés à la princeſſe ; quand, dis-je, ils le prioient de les ſervir en ami, il leur diſoit toujours quelques petits mots de conſolation pour adoucir leurs peines ; mais il ne leur promettoit rien de poſitif. Deux années ſe paſsèrent ainſi. Alidor conſulta le Dauphin ſur l'envie qu'il avoit d'envoyer des ambaſſadeurs au roi des Bois ; mais il lui dit que Grognette les feroit aſſurément périr, & que les dieux peut-être travailleroient eux-mêmes à faire quelque choſe en leur faveur.

Cependant la reine avoit appris la déplorable aventure de ſa fille, de ſon petit-fils & d'Alidor ; jamais douleur n'a été ſi grande que la ſienne : elle n'avoit plus de joie ni de ſanté ; tous les endroits où elle avoit vu la princeſſe, lui rappeloient ſon malheur, & elle ne pouvoit s'empêcher d'en faire des reproches continuels au roi. Père cruel, diſoit-elle, eſt-il poſſible que vous ayez pu vous réſoudre à faire noyer cette pauvre enfant ? Nous n'avions que celle-là ; les dieux nous l'avoient donnée. Nous devions attendre que les dieux nous l'ôtaſſent. Le roi pendant quelque temps ſoutint ces paroles en philoſophe ; mais enfin il

sentit lui-même la grandeur de son mal. Sa fille ne lui manquoit pas moins qu'à sa femme; il se reprochoit en secret d'avoir tout donné à sa gloire, & si peu à sa tendresse; il ne vouloit pas que la reine connût toute son affliction; il cachoit sa peine sous un air de fermeté; mais aussitôt qu'il étoit seul, il s'écrioit: ma fille, ma chère fille, où êtes-vous? Unique consolation de ma vieillesse, je vous ai donc perdue? Et je vous ai perdue, parce que je l'ai voulu.

Enfin, étant un jour accablé de la douleur de la reine & de la sienne, il lui avoua que depuis le jour infortuné où il avoit fait jeter Livorette & son fils dans la mer, il n'avoit pas eu un moment de repos; que son ombre plaintive le suivoit partout; qu'il entendoit les cris innocens de son fils, & qu'il craignoit d'en mourir de chagrin; cette nouvelle ajouta beaucoup à celui de la reine. Je vais donc, s'écria-t-elle, avoir vos douleurs & les miennes; que ferons-nous, sire, pour les soulager? Le roi lui dit qu'on lui avoit parlé d'une fée qui étoit depuis peu dans la forêt des Ours, qu'il iroit la consulter. Je serai bien aise, lui dit-elle, d'être du voyage, quoique j'ignore encore ce que je veux lui demander; car la mort de notre chère Livo-

rette & du petit prince n'eſt que trop certaine. N'importe, dit le roi, il faut la voir. Il ordonna auſſitôt que l'on préparât ſa grande calêche, & tout ce qui étoit néceſſaire pour un voyage de trente lieues. Ils partirent le lendemain de fort bonne heure, & ſe rendirent en peu de temps chez la fée, qui ayant lu dans les aſtres la viſite que le roi & la reine venoient lui rendre, s'avançoit à grands pas pour les recevoir.

Dès que leurs majeſtés l'apperçurent, elles deſcendirent de la calèche, & l'ayant embraſſée avec de grands témoignages d'amitié, elles ne purent s'empêcher de pleurer amèrement. Sire, dit la fée, je ſais le ſujet de votre voyage. Vous êtes fort affligé d'avoir procuré la mort à la princeſſe votre fille; je n'y ſais point d'autre remède, que de vous conſeiller à tous deux de monter ſur un bon vaiſſeau, & d'aller dans l'isle Dauphine; elle eſt fort loin d'ici, mais vous y trouverez un fruit qui vous fera oublier votre douleur; je vous donne avis de n'y pas perdre un moment, c'eſt l'unique moyen de vous ſoulager. A votre égard, madame, dit-elle à la reine, l'état où vous êtes me touche ſi ſenſiblement, qu'il me ſemble que vos peines ſont les miennes propres. Le roi & la reine remercièrent la fée de ſes

bons conseils, ils lui firent des présens considérables, & la prièrent de vouloir, en leur absence, prendre un soin particulier de leur royaume, afin que leurs voisins n'entreprissent pas de leur faire la guerre. Elle promit tout ce qu'ils souhaitoient. Ils revinrent à la ville capitale avec quelque sorte de consolation, de pouvoir espérer que leur douleur diminueroit.

Ils firent équipper un vaisseau, montèrent dessus, & cinglèrent en haute mer, conduits par un pilote qui avoit été dans l'isle Dauphine; le vent leur fut favorable pendant quelques jours, mais il devint ensuite absolument contraire, & la tempête s'augmenta à tel point, qu'après en avoir été battus, le vaisseau s'entr'ouvrit contre un rocher, & sans qu'on y pût donner aucun remède. Tous ceux qui étoient dans le vaisseau se trouvèrent en un moment éloignés les uns des autres, sans savoir comment échapper d'un si grand péril.

Dans tout ce temps le roi ne pensoit qu'à sa fille. J'ai bien mérité, disoit-il, le châtiment que les dieux m'envoyent, quand j'ai fait exposer Livorette & son fils à la fureur des ondes. Ces réflexions le tourmentoient à tel point, qu'il ne songeoit plus à prolonger sa vie, lorsqu'il apperçut la reine sur un Dau-

phin qui l'avoit reçue en tombant du vaiſſeau; elle tendoit les bras au roi, mourant d'envie de le joindre, & faiſant des vœux pour que le charitable Dauphin allât juſqu'à lui, & les ſauvât enſemble; c'eſt ce qui arriva, car dans le moment où le roi étoit ſur le point d'aller au fond de l'eau, cet aimable poiſſon s'approcha de lui, & la reine lui aidant, il ſe plaça ſur ſon dos. Elle fut charmée de le revoir, & le pria de prendre un peu de courage, puiſqu'il y avoit une entière apparence que le ciel s'intéreſſoit à leur conſervation. En effet, vers la fin du jour, l'officieux poiſſon les porta juſques ſur un agréable rivage, où ils abordèrent auſſi peu fatigués que s'ils n'étoient pas ſortis de la chambre de poupe.

C'étoit juſtement dans l'isle où Livorette & Alidor commandoit ſouverainement; ils ſe promenoient le long de la grève; Livorette tenoit ſon fils par la main, & ils étoient ſuivis d'une nombreuſe cour, quand ils virent avec étonnement aborder ces deux perſonnes ſur le dos du Dauphin; cela les obligea de s'avancer vers elles, pour leur offrir l'hoſpitalité. Mais quelle fut la ſurpriſe du prince & de la princeſſe, quand ils reconnurent le roi & la reine! ils virent bien qu'ils n'en étoient pas reconnus de même; cela n'étoit point extraor-

dinaire, car il y avoit six ans qu'ils n'avoient vu leur fille. Une jeune personne change beaucoup dans un si long espace de temps; Alidor, de laid & fou, étoit devenu beau & raisonnable. Pour l'enfant il avoit grandi. Ainsi leurs majestés étoient bien éloignées de croire qu'elles voyoient leur aimable fille & leur cher petit-fils.

Livorette ne retenoit ses larmes qu'avec beaucoup de peine; à chaque parole qu'elle disoit à son père & à sa mère, ou qu'elle leur entendoit dire, son cœur grossissoit; sa voix changeant à tous momens de ton, étoit émue & tremblante. Madame, lui dit le roi, voyez à vos pieds un monarque affligé & une reine désolée; nous avons fait nauffrage assez loin d'ici, tous ceux qui nous accompagnoient sont péris; nous sommes seuls, dépourvus de trésors & de secours. Tristes exemples de l'inconstance de la fortune. Sire, lui dit la princesse, vous ne pouviez aborder en aucun lieu où l'on eût plus de plaisir à vous secourir; de grâce oubliez vos peines. Et vous, madame, dit-elle à la reine, permettez-moi de vous embrasser. En même temps elle se jeta à son cou, & la reine la serra entre ses bras avec des mouvemens de tendresse si extraordinaires, parce qu'elle lui trouvoit de

l'air de ſa chère Livorette, qu'elle fut ſur le point de s'évanouir. Le prince Alidor les pria de monter avec eux dans ſon chariot ; ils le voulurent bien, & ſe laiſsèrent conduire au château, dont toutes les beautés & les magnificences ſurprirent beaucoup le roi ; il n'y avoit point de momens où l'on ne prît ſoin de leur donner quelques plaiſirs : mais ce qui leur en cauſa infiniment, c'eſt que les vaiſſeaux du prince, qui n'étoient pas éloignés de l'endroit où celui du roi s'étoit briſé, ayant ſauvé l'équipage & tous ceux qui étoient dedans, les amenèrent à l'isle Dauphine, comme le roi déploroit leur mort.

Enfin, un jour, après en avoir paſſé pluſieurs chez le prince & la princeſſe, il leur dit qu'il les prioit de leur donner les moyens de retourner dans leur royaume. Hélas! ajouta la reine, je ne vous célerai point la plus douloureuſe aventure qui puiſſe jamais arriver à un père & à une mère ; elle leur raconta là-deſſus celle de Livorette, les peines dont ils étoient accablés depuis le cruel ſupplice auquel le roi l'avoit condamnée ; les conſeils de la fée qui demeuroit dans la forêt aux Ours, & leur deſſein d'aller à l'isle Dauphine ; c'eſt celle-ci, continua-t-elle, où nous ſommes arrivés par la plus extraordinaire navi-

gation qui ait jamais été. Cependant, hors le plaisir de vous voir, nous n'avons rien trouvé ici qui nous ait soulagés; & la fée qui nous y a fait venir n'a pas fait une juste prédiction.

La princesse avoit écouté sa chère mère avec tant de pitié & de naturel, qu'elle ne pouvoit arrêter le cours de ses larmes. La reine avoit une véritable reconnoissance de la trouver si sensible à ses chagrins; elle prioit les dieux de l'en récompenser, & l'embrassa mille fois, l'appelant sa fille & son enfant, sans savoir pourquoi elle l'appeloit ainsi.

Enfin le vaisseau étant fretté, le départ du roi & de la reine fut marqué au lendemain. La princesse avoit toujours réservé une des plus grandes beautés de son palais pour leur faire voir quand ils s'en iroient. C'étoit le bel arbre du parterre de fleurs, dont la tige étoit d'argent, les branches d'or, & les trois oranges de diamans, de rubis & d'émeraude; il y avoit trois gardiens commis pour y veiller nuit & jour, dans la crainte que quelqu'un n'essayât de les dérober, & n'en vînt à bout. Quand Alidor & Livorette eurent conduit le roi & la reine en ce lieu, ils les y laissèrent quelque temps pour admirer à

loisir la beauté de cet arbre merveilleux, qui n'avoit point son pareil dans le monde.

Après être restés plus de quatre heures à l'examiner, ils revinrent où le prince & la princesse les attendoient pour leur faire un superbe repas. Il n'y avoit dans la salle qu'une table à deux couverts; le roi en ayant demandé la raison, ils lui dirent qu'ils vouloient avoir l'honneur de les servir. En effet, ils prièrent leurs majestés de s'asseoir; Livorette & Alidor avec leur enfant donnoient à boire au roi & à la reine qu'ils servoient à genoux, ils coupoient toutes les viandes, & les mettoient proprement sur les assiettes de leurs majestés, choisissant ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat. L'on entendoit une agréable & douce symphonie qui faisoit beaucoup de plaisir, lorsque les trois gardiens du bel arbre entrèrent d'un air effaré, & dirent qu'il y avoit bien des nouvelles, que la belle orange de diamant & celle de rubis avoient été dérobées, & que ce ne pouvoit être que ceux qui étoient venus les voir; cela désignoit le roi & la reine : ils s'en offensèrent comme ils le devoient, & se levant de table tous deux, ils dirent qu'ils vouloient être fouillés devant toute la cour. En même temps le roi défit son écharpe & ouvrit sa

veste, pendant que la reine délaçoit son corset. Mais quelle surprise pour l'un & pour l'autre d'en voir tomber les oranges de diamans & de rubis! ah! sire, s'écria la princesse, quelle récompense nous donnez-vous de la manière obligeante & respectueuse dont nous vous avons reçus dans notre isle! c'est payer bien mal un bon accueil, & des hôtes qui vous respectent. Le roi & la reine, confus d'un tel affront, cherchoient toutes sortes de moyens pour se justifier, protestant qu'ils étoient incapables de faire ce vol; qu'on ne les connoissoit pas, & qu'ils ne pouvoient comprendre comment cela s'étoit fait.

A ces mots, la princesse se prosternant aux pieds de son père & de sa mère : Sire, dit-elle, je suis l'infortunée Livorette que vous fites mettre dans un tonneau avec Alidor & mon fils, vous m'accusiez d'un crime auquel je n'ai jamais consenti; ce malheur m'est arrivé sans que j'en aie eu plus de connoissance que vos majestés, lorsqu'on a caché les oranges dans leur sein; j'ose vous supplier de me croire & de me pardonner. Ces paroles pénétrèrent le cœur du roi & de la reine : ils relevèrent leur fille, & pensèrent l'étouffer, tant ils la serroient étroitement entre leurs bras. Elle leur présenta le prince Alidor &

ſon fils. Il eſt plus aiſé d'imaginer la ſatisfaction de ces illuſtres perſonnes, que de la dépeindre. Les nôces du prince & de la princeſſe ſe célébrèrent magnifiquement. Le Dauphin y parut ſous la figure d'un jeune monarque, infiniment aimable & ſpirituel. L'on dépêcha des ambaſſadeurs vers le père & la mère d'Alidor avec des préſens conſidérables. Ils furent chargés de leur raconter tout ce qui s'étoit paſſé. La vie du prince & de la princeſſe fut auſſi longue & auſſi heureuſe dans la ſuite qu'elle avoit été triſte & traverſée dans les commencemens. Livorette retourna avec ſon mari dans le royaume de ſon père, & ſon fils reſta dans l'isle Dauphine.

Qu'eût fait ce prince déplorable,
Que perſécutoit le deſtin,
Sans le ſecours du bon Dauphin
Qui lui fut toujours favorable?
Le plus riche tréſor qu'on puiſſe poſſéder,
C'eſt un ami tendre & fidelle,
Qui ſait à propos nous aider,
Lorſqu'à la fortune cruelle
On ſe trouve près de céder.
On voit fuir les amis quand le bonheur nous quitte;
Il en eſt peu de vrais, & ce ſage eut raiſon;
Voyant condamner ſa maiſon,
Que chacun trouvoit trop petite,
Hélas! s'écria-t-il, dans ce petit logis,
Que je ſerois digne d'envie!

Rien ne manqueroit plus au bonheur de ma vie,
Si je pouvois l'emplir de ſincères amis.

MARTHONIDE eut à peine ceſſé de lire, que chacun s'empreſſa pour louer le conte du Dauphin. L'un ſouhaitoit de pouvoir ſervir comme lui ſes amis; l'autre vouloit être métamorphoſé en ſerin. L'une envioit la beauté de Livorette, & l'autre le mérite d'Alidor. Ah! s'écria la Dandinardière, ne vous arrêterez-vous jamais qu'à des fadaiſes? Y a-t-il rien au monde qui égale la beauté & l'utilité de ces merveilleux puits où l'on tire l'or dans des ſeaux de peau d'Eſpagne? Je vous avoue que cet endroit m'enchante; ſi je ſavois en quel lieu on trouve cette isle raviſſante, je partirois tout-à-l'heure pour y faire un pélérinage. Monſieur, dit Alain d'un air empreſſé, j'aurois auſſi bonne dévotion d'y aller avec vous; quand j'ai entendu lire ces belles choſes, l'eau m'en eſt venue deux ou trois fois à la bouche; vous ne ſauriez en conſcience faire un plus beau voyage; le ſeau ſera bien lourd ſi je ne le tire pas, j'ai les bras forts. Va, va, dit la Dandinardière, tu es trop poltron pour me ſuivre dans un lieu ſi périlleux. Je ne ſuis point poltron, dit

Alain, témoin mon combat avec le charretier, & cinquante autres rencontres où j'ai été roué de coups. Hé bien, répliqua la Dandinardière d'un ton très-sérieux, il faut voir sur la carte où nous pourrons pêcher cette isle, & puis, nous nous en tirerons à notre honneur. Pour moi, dit madame du Rouet en l'interrompant, je vous avoue que je suis charmée & très-surprise du tour galant que Marthonide a donné à ce nouveau conte. Je ne suis pas si malheureuse en venant en ce pays-ci que je croyois l'être, ajouta madame de Lure d'un ton précieux, car enfin, je ne pouvois pas me figurer qu'il y eût une once de bon-sens en province, à moins que ce ne fût dans celle où l'ardeur du soleil rafine la cervelle.

Vraiment, vraiment, dit madame de Saint-Thomas d'un air impatient, vous nous la donnez belle, mesdames de Paris, quand vous nous croyez si bêtes! C'est l'opinion la plus erronnée qui soit au monde, dit la Dandinardière, il ne faut que vous voir & vous entendre pour en juger plus sainement, & tout ce que j'ai connu à la cour doit baisser le pavillon devant ces illustres ici. J'ai quelque léger dessein, mon cher parent, ajouta la veuve, de m'y établir. Je voudrois

trouver

trouver une grosse terre à acheter. Combien, madame, dit le baron, y voulez-vous mettre ? Hé! dit-elle, cela dépend un peu du titre qu'elle aura; je serois assez aise que ce fût un marquisat, en ce cas-là j'y mettrois jusqu'à sept mille francs. Jusqu'à sept mille francs, madame, dit le vicomte, vous n'y pensez pas! Quoi, monsieur, s'écria-t-elle, un marquisat de province pourroit-il valoir davantage? on les donne à Paris, on les jette à la tête, on ne sait qu'en faire. Pour moi je vous avoue que je serois presque honteuse d'être marquise, & il n'y auroit qu'un bon marché qui pût m'y résoudre. Mais enfin, si vous en savez quelqu'un, je vous serai obligée de me l'enseigner, parce que j'ai de l'argent dont je ne sais que faire : il est vrai que je pourrois acheter quelqu'hôtel à Paris, l'on est bien aise d'être logé chez soi; & comme je vois toute la cour & toute la ville, cela me met dans de certains engagemens où bien d'autres ne sont pas.

Est-il possible, madame, dit le prieur, que vous fassiez votre compte d'avoir un hôtel pour sept mille francs? je vous assure que nous n'aurions pas ici une chaumière pour un prix si modique. Ho! monsieur le prieur, dit madame de Lure, je vois bien que vous ne

ſavez pas ce que cela vaut ; c'eſt un peu de peine perdue de vous le dire. Conſtamment, reprit la Dandinardière d'un air le plus malin qu'il pouvoit affecter, les abbés ſe mêlent de tout, & bien ſouvent ils ne ſavent pas ce qu'ils diſent. Vous avez votre reſte, monſieur le prieur, dit le vicomte en ſouriant. Il eſt vrai, répondit-il, je ne m'y ſerois pas attendu de la part de mon ami monſieur de la Dandinardière ; mais nous ſommes dans un temps où l'on ſacrifie ſes meilleurs amis pour avoir le plaiſir de dire un bon mot. Pour moi, ce n'eſt point mon caractère, s'écria Virginie d'un ton méthodique, je veux que l'on ſoit attentif ſur l'eſſentiel & ſur la bagatelle. Ha ! belle Virginie, dit le gentilhomme bourgeois, je ſuis perdu, & plus que perdu, ſi vous êtes contre moi ; l'aſcendant que le ciel vous a donné eſt tel à mon égard, que je ne me trouve plus capable de me défendre dès que vous m'attaquez ; il y a bien paru, hélas ! depuis que je ſuis dans ce château. J'y ai été conduit, ma chère couſine, dit-il, en s'adreſſant à madame du Rouet, par l'aventure la plus étrange & la plus ſurprénante qui puiſſe jamais arriver à un homme de qualité ; je vous la conterai en particulier, car il ne ſeroit pas juſte de fatiguer ces dames

d'un tel récit. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai un ennemi dans ce canton, qui emploie contre moi le fer & le feu, les enchantemens & les démons. Que me dites-vous là, mon cousin? c'étoit la veuve; je suis effrayée d'un tel prélude. Ces dames & ces messieurs, reprit notre gentilhomme, peuvent rendre témoignage de ce que j'avance, & peuvent dire en même temps avec quelle vigueur j'ai soutenu de telles incartades. Le roc, oui, le roc n'est pas plus ferme que moi, c'est ce qui met mon ennemi au désespoir. Enfin il cherche les moyens de me faire succomber par des trahisons inouies. En vérité, monsieur, dit madame de Lure, je voudrois à présent ne vous avoir jamais vu, je crains si fort qu'il ne vous arrive quelque malheur, que je n'en dormirai pas cette nuit. Mon sort est bien digne d'envie, répartit galamment la Dandinardière, il me semble que je n'ai plus rien à craindre puisque vous vous intéressez dans ma fortune. Voici des demoiselles, dit le vicomte, en montrant Virginie & Marthonide, qui n'y prennent assurément pas moins de part; & si monsieur de Villeville prétendoit en mal user, elles auroient peut-être assez de pouvoir pour arrêter ses violences. De qui me parlez-vous,

dit la veuve ? d'un Gentilhomme, continua le vicomte, qui auroit du mérite s'il n'étoit pas l'ennemi de notre ami. Vraiment, dit-elle, je l'ai vu, il me revient tout-à-fait. Il vous revient, reprit la Dandinardière, en fronçant le sourcil, vous vous moquez de moi ? c'est un campagnard avec qui je ne voudrois pas faire comparaison, & je suis surpris qu'une femme aussi-bien étoffée que vous, puisse convenir qu'un homme de cette trempe ne lui déplaît pas. La du Rouet, qui avoit un penchant secret pour Villeville, se trouva étrangement blessée de ce que son cousin disoit. Et qui êtes-vous donc, M. de la Dandinardière, lui répondit-elle d'un air sec ? Semble-t-il pas que votre transplantation de rue Saint-Denis au bord de la mer vous autorise à chanter pouille à tout le genre humain ? Ah, ah ! petite dame de nouvelle édition, s'écria-t-il tout rouge de colère, il vous sied bien vraiment, de prendre parti contre moi ; sans mon argent, feu votre père, de glorieuse mémoire, auroit vu le pilori de près. Quelle insolence, dit-elle ! mon père n'a souffert que par la banqueroute du vôtre. La dispute commençoit sur un ton si vigoureux, que les auditeurs jugèrent qu'elle alloit se pousser trop loin, & que ma-

dame de Saint-Thomas, toujours à l'affut, pour découvrir la véritable origine du Gentilhomme Bourgeois, en apprendroit plus qu'on ne vouloit par des injures qu'ils étoient sur le point de se débiter ; chacun s'intéressa pour rétablir la paix entr'eux. Madame de Lure ne fut pas une des dernières à concilier les esprits aigris. Elle ne vouloit point qu'il fût dit dans la province qu'elle s'étoit fait accompagner par une bourgeoise ; mais l'aigreur entre la veuve & la Dandinardière étoit déjà des plus violentes : ils gardèrent pourtant le silence par honnêteté pour la compagnie, & à la prière de leurs amis communs, quoique l'on pût lire dans leurs yeux l'indignation qu'ils avoient l'un pour l'autre : de temps en temps ils faisoient de petites digressions, où, sans nommer personne, l'on voyoit bien qu'ils ne s'épargnoient pas.

Le baron jugea que, pour le meilleur, il falloit les éloigner, comme deux dogues toujours prêts à se mordre. Vous ne serez peut-être pas fâchées, mesdames, leur dit-il, de retourner dans le petit bois où vous avez été ce matin? Il est vrai que la situation en est infiniment agréable, dit la veuve, j'aime la mer à la folie, & j'approuve beaucoup la coutume des Vénitiens, qui l'épou-

sent tous les ans. Mais si j'étois la femme du Doge, je voudrois l'épouser aussi, ou tout au moins faire quelque alliance d'amitié avec elle. En disant ces mots, elle se leva sans regarder la Dandinardière, & fut prendre sous le bras madame de Saint-Thomas, lui disant : Allons, ma bonne, nous récréer un peu au bord de l'élément indocile.

La baronne retira rudement son bras, & lui dit qu'elle pouvoit bien se soutenir sans s'appuyer sur elle. La veuve, qui étoit déjà de mauvaise humeur contre le petit Bourgeois, se sentit fort piquée de la manière dont la baronne en usoit. En vérité, dit-elle, il y a des gens si peu gracieux, qu'ils n'offrent que des épines. Je vous entends, dit la baronne, car elle se piquoit de relever tout avec hauteur, vous prétendez, madame, être la rose, & que je suis l'épine ? Oh bien ! si vous êtes rose, c'est assurément rose fanée. Vos manières sont insultantes, madame, répondit la veuve en rougissant, si j'avois cru être reçue d'un tel air, je me serois passée à merveille de vous faire l'honneur de venir chez vous. Et moi fort bien passée de vous voir, dit la baronne, qui ne vouloit pas avoir le dernier. Eh, mon Dieu ! quelles argoteries, s'écria madame de Lure !

eſt-il poſſible que des femmes de qualité & de bon ſens s'amuſent à cela? Je vous prie, madame, dit la baronne, de parler à votre écot, je ne ſuis point une argoteuſe.

De bonne foi, ma femme, dit M. de Saint-Thomas, vous avez bien envie aujourd'hui de me donner du chagrin? Je vous le conſeille, monſieur, répliqua-t-elle, en le prenant ſur un ton trois fois plus haut, je vous le conſeille, vous prendriez le parti du grand Turc, pourvu que ce fût contre moi, je le ſais depuis maintes années : mais une bonne ſéparation de corps & de biens me mettra en repos pour le reſte de ma vie; ſi mon grand père vivoit encore, il pleureroit avec des larmes de ſang, de me voir ſi mal atifée d'un mari; le pauvre homme diſoit toujours qu'il me vouloit faire baillive ou ducheſſe. Là-deſſus elle ſe prit à pleurer, comme ſi l'on avoit enterré tous ſes parens & tous ſes amis.

La diſcorde aux crins hériſſés ſembloit avoir établi ſon ſéjour dans la maiſon du baron de Saint-Thomas, tout y grondoit, tout y boudoit; il ne répondit rien à ſa femme, car cela n'auroit jamais fini. Il engagea les dames à deſcendre dans le bois, la baronne reſta avec la Dandinardière; ils

se trouvèrent en ce moment un esprit de confiance l'un pour l'autre, qu'ils n'auroient jamais eu sans leur dépit contre madame du Rouet. Voulez-vous, dit la baronne, que je vous parle à cœur ouvert? Vous me ferez beaucoup d'honneur, répondit le Bourgeois. Je trouve, dit-elle, que votre cousine est une impertinente créature. Ma cousine, reprit-il, ho! Madame, elle ne m'est rien; ce sont de ces cousines.... là.... vous m'entendez bien. Si je vous entends, dit-elle, j'ai l'esprit d'intelligence plus que femme qui soit en Europe; un mot, un rién me fait deviner toute une histoire, sans qu'il y manque une voyelle. Que l'on est heureux, s'écria la Dandinardière, d'avoir une femme d'un si grand mérite! si le ciel m'en avoit pourvu d'une semblable, je l'adorerois comme les Chinois adorent leurs Pagodes; je baiserois ses petits petons; je mangerois ses menotes. Vous voyez cependant, dit la baronne, de quel air en use mon mari; il faut que je vous le dise, monsieur de la Dandinardière; il n'y a jamais eu un homme moins complaisant que lui, il fait le doucereux & l'agréable, mais le fond du sac est bien amer: pour moi, je suis née avec une sorte de politesse qui s'accommode mal des

brusquèries. Je vous en livre autant, dit la Dandinardière, l'on auroit mon ame par de certaines manières engageantes ; & quand on le prend sur un autre ton, je deviens de fer; tous les démons, les esprits follets, les sorciers, les magiciens, les enchanteurs, loups-garous & autres ne viendroient pas à bout de moi. Ah! que je vous aime, s'écria-t-elle, nous avons été faits vous & moi sur un même modèle, & puis on l'a cassé. Voilà mon humeur, je m'y reconnois; mais je reviens à ce que vous m'avez dit il n'y a qu'un moment; quoi donc, cette veuve n'est pas votre parente? Hé! mon Dieu, non, reprit-il d'un air impatient, je vous l'ai dit & vous le dis encore; elle avoit un de ses oncles auquel j'avois confié l'intendance de ma maison; elle étoit jeune & jolie; elle venoit souvent le voir; j'étois jeune aussi, & je contois toujours mille sornettes. Fi, fi, monsieur, s'écria-t-elle; je ne veux point qu'une femme comme cela puisse se vanter de me connoître; je vais lui dire tout-à-l'heure que si elle prononce jamais mon nom, nous aurons mailles à départir ensemble. Vous prenez les choses trop au pied de la lettre, répliqua le bourgeois, je ne prétends point opprimer la vertu de madame du Rouet;

tout ce que j'ai dit roule sur la différence qu'il y a entre sa qualité & la mienne : car au fond, madame, si l'on se piquoit de tant de rigidité, & que les femmes, pour se pratiquer, fussent obligées de faire preuve de leurs vie & mœurs, comme l'on fait à Malthe de sa noblesse, le siècle est si corrompu, que la plupart des dames vertueuses passeroient leur vie toutes seules. Il faut se relâcher un peu sur le qu'en dira-t-on. Vos maximes & les miennes, monsieur de la Dandinardière, dit la baronne, roulent sur différens principes, ainsi vous me permettrez de ne vous en pas croire. Mon Dieu! madame, dit-il, voulez-vous faire un charivari qui va désoler votre époux? C'est là ce que je cherche, dit-elle, vous avez vu vous-même le travers qu'il a pris avec moi sur cette bourgeoise; je prétends en avoir le cœur net, car je crois qu'il la connoît depuis long-temps.

Comme ils parloient ainsi de bonne amitié, Alain vint les interrompre; il avoit un air égaré qui surprit son maître, il s'approcha de son oreille & lui dit : monsieur, il s'agit de plier bagage pour l'autre monde, Villeville est dans le bois qui rit & jase comme s'il n'avoit aucune peur de vous; j'étois caché derrière un arbre, d'où il m'étoit bien

aiſé de le voir ; il eſt encore plus grand qu'il n'étoit, d'une coudée.

La baronne remarqua que les nouvelles d'Alain altéroient la tranquillité de la Dandinardière ; elle ſortit auſſitôt avec un je vous incommode peut-être, & le petit homme, ravi de ſe trouver en liberté, demanda à ſon valet s'il étoit bien certain d'avoir vu Villeville. Ne vous flattez point là-deſſus, monſieur, je l'ai vu comme je vois mon pied, lui dit-il : je vais vous conter toute l'hiſtoire : quand ces dames ſont ſorties de votre chambre, je me ſuis trouvé dans ce petit paſſage noir, où l'on ne voit preſque goutte, j'en ai entendu une qui diſoit à ces meſſieurs : c'eſt un craſſeux qui etoit mon marchand dans la rue Saint-Denis ; il avoit dès ce temps-là une inclination particulière à contrefaire l'homme de qualité ; l'on s'en donnoit la comédie tous les jours ; & comme j'achetois beaucoup chez lui à crédit, je m'en réjouiſſois plus ſouvent qu'une autre, & je l'appelois mon couſin pour avoir du temps ; car nous autres femmes de la cour, nous n'avons pas toujours de l'argent comptant : elle a dit encore cent autres choſes, dit Alain, que je n'ai pu retenir. Je te trouve ſeulement la mémoire bonne à l'égard de celle-ci, répondit

son maître; car je connois bien au style que tu y mets du tien. Moi, monsieur! continua Alain, j'aimerois mieux être pendu comme un faux-saunier que d'avoir menti; je vous répète des mots que j'entends aussi peu que le grimoire; mais pour vous en revenir à ces dames, je les ai suivies tout doucement, tout doucement, & me suis fourré proche d'elles; chacune causoit à sa mode, lorsque l'on a entendu un cheval qui faisoit patata : tout le monde a regardé; c'étoit ce hargneux de Villeville qui s'est précipité par terre pour les saluer; & moi tout tremblant je me suis retiré à quatre pattes pour vous en avertir.

Voilà une affaire qui mérite beaucoup d'attention, s'écria la Dandinardière, mon ennemi s'accoutume à paroître dans ce canton; il y a passé ce matin, il y revient ce soir; il en conte à la veuve, elle m'en veut. Alain, pourquoi n'as-tu pas de cœur? Et quand j'en aurois, monsieur, répliqua-t-il, qu'est-ce que nous ferions? Tout ce que nous ne ferons pas, dit le Bourgeois, car je sais que tu en manques. De quoi me serviroit de faire des projets avec toi? le meilleur de tous, c'est de songer à la retraite. Ce n'est point trop mal dit, monsieur, ajouta Alain, aussi bien ce desespéré de maître Robert nous

fera encore quelque pièce. Mais comment ferons-nous, dit la Dandinardière, car si l'on nous épie sur le chemin, nous sommes perdus ! Monsieur, dit Alain, un peu de patience, je vous mettrai dans notre charrette, & votre hypothèque par-dessus, qui vous cachera à merveille. Dis bibliothèque, malheureux, interrompit la Dandinardière ; cela n'est point mal pensé, mais retourne dans le même lieu où tu as vu Villeville, afin de me venir dire s'il y est. Alain le quitta, & fut vers une allée obscure jusqu'auprès de la compagnie qui étoit encore dans le bois ; il vit que l'ennemi de son maître s'en étoit allé, il regarda soigneusement de tous côtés, & vint lui dire ensuite qu'il n'y avoit plus rien à craindre, que le mangeur de petits enfans étoit parti.

Il s'écria à ces mots : allons, allons joindre de nouveaux lauriers à ceux que j'ai déjà. Donne-moi mes armes & mes bottes, va seller mon petit Bucéfale : Ah ! ah ! l'impudent, il vient où je suis, je lui apprendrai de quel bois je me chauffe. Alain le regardoit, fort étonné. Est-ce donc tout de bon, monsieur, lui dit-il, que vous voulez vous armer ? votre tête est encore bien malade, & l'aventure du lit a beaucoup endommagé vos pauvres épaules.

La Dandinardière feignit de ne pas écouter Alain, & faisant comme s'il se fût entretenu lui-même, *Mais aux ames bien nées*, disoit-il, *la vertu n'attend pas le nombre des années*. Puis, continuant, il s'écrioit d'un air vif & courageux : *Paroissez Navarrois, Maures & Castillans*. Il continuoit ainsi de répéter des endroits du cid, & se savoit un gré admirable de l'heureuse fécondité de sa mémoire.

Pendant qu'il s'excitoit à se battre, il se trouva armé, puis monta sur son palefroi, qui étoit beaucoup plus gai que lui, parce qu'il y avoit plusieurs jours qu'il mangeoit de bonne avoine. Il sautoit & faisoit le mauvais. La Dandinardière ne laissa pas de prendre le chemin du bois, sa lance à la main, dont il donnoit des coups si terribles contre les branches, qu'il en tomboit plus de hannetons que de feuilles en automne. Le grand bruit qu'il faisoit, obligea toutes les dames de se tourner. Son équipage les surprit, elles s'éclatèrent de rire; la veuve particulièrement, qui ayant les dents encore assez belles, ouvroit sa bouche de toute sa force pour les montrer, & tout retentissoit de ses ah, ah, ah. La Dandinardière, qui lui en vouloit, trouva fort mauvais qu'elle se moquât de lui. Il cherchoit à se signaler, & voyant ses cornettes

fort hautes & fort garnies de rubans couleur de rose ; il enleva avec sa lance son bonnet tout coiffé, comme on enlève le faquin quand on court les têtes.

Celle de madame du Rouet demeura nue, elle n'avoit point de cheveux, car elle étoit un peu rousse ; mais elle métamorphosoit en blond d'enfant cette couleur trop ardente. L'on peut juger de son dépit & de son affliction. Elle poussa de longs cris après sa coiffure, la plus chère & la plus saine partie d'elle-même. Le petit cheval ombrageux & gaillard fut effrayé des cornettes qui pendoient devant ses yeux, & du bruit de la dame qui venoit de les perdre, il prit le galop malgré son maître, & puis le mors aux dents ; les efforts de la Dandinardière pour l'arrêter n'auroient servi de rien, si Villeville, qui venoit de quitter toute cette compagnie, & qui s'étoit arrêté en passant pour parler à maître Robert, n'eût tourné la tête. Il resta surpris de voir le gentilhomme bourgeois dans un si grand péril ; il arrêta son cheval, & profitant de cette occasion pour exécuter le projet qu'il venoit de faire avec le vicomte & le prieur : Allons, dit-il, en mettant l'épée à la main, monsieur de la

Dandinardière, il faut tout-à-l'heure nous couper la gorge.

Le pauvre homme étoit déjà si effrayé, qu'il n'avoit pas la force de parler; mais quand il vit une épée briller à ses yeux, il est certain qu'il en pensa mourir. Je ne me bats point, répondit-il, après un quart-d'heure de silence & de réflexion, je ne me bats point quand je suis armé, j'y aurois trop d'avantage, & je suis trop honnête homme. Trève d'égards, dit Villeville en lui mettant la pointe de son épée jusques sur la gorge: Ah! maître Robert, je suis mort, s'écria la Dandinardière en se laissant tomber, viens me saigner. Hé! mon bon monsieur de Villeville, ne me tuez pas, continua-t-il, je vous demande la vie: si mon habit de guerre vous déplaît, j'y renonce pour le reste de mes jours. Une seule chose peut vous sauver de ma fureur, dit Villeville, je vous laisse vivre, pourvu que vous me donniez parole d'épouser mademoiselle de Saint-Thomas. Nommez laquelle, répondit promptement le pauvre la Dandinardière, car, si vous l'ordonnez; je les épouserai toutes deux, & même le père & la mère. Je vous laisse choisir entr'elles, continua Villeville; mais si vous manquez à profiter de l'honneur que je veux vous procurer, comp-

tez que je vous tue, fussiez-vous à cent pieds sous terre.

Le Bourgeois se trouva le plus heureux de tous les hommes, d'en être quitte à si bon marché; il se releva tout tremblant, & se prosterna aux pieds de son redoutable ennemi, l'assurant qu'il feroit jusqu'à l'impossible pour lui obéir. Il lui demanda sa victorieuse main à baiser, & Villeville la lui donna d'un air grave. Je suis d'avis, lui dit-il, de faire pour vous la demande de Virginie à M. de Saint-Thomas, il en aura plus de disposition à vous l'accorder, quand il verra que je vous pardonne & que nous allons être amis. Vous êtes le maître, répondit le Bourgeois, je tiendrai tout ce que vous réglerez avec lui.

Villeville muni de cette parole revint sur ses pas, & tirant le vicomte & le prieur à part: il ne faut plus, leur dit-il, mettre maître Robert sur la scène, & ménager une rencontre entre la Dandinardière & moi. Le hasard a fait tout seul ce que nous n'aurions pu faire qu'avec beaucoup de soin. Il leur raconta là-dessus l'aventure qu'il venoit d'avoir, & ce qui l'avoit suivie. Ces deux messieurs n'en eurent pas moins de joie que lui. Ne perdons pas un moment, dirent-ils, pour conclure le mariage. Ce qui nous embarrasse,

c'eſt la veuve, qui aimera mieux n'être plus en colère contre ſon couſin, & ſe mêler de le conſeiller contre nos intérêts. Que cela ne vous inquiette point, dit Villeville, j'ai quelque léger aſcendant ſur elle, je vais l'entretenir de nos deſſeins, elle ſera ravie de cette confidence, & nous ſecondera à merveille.

Il ne s'étoit pas trompé : pendant qu'il s'approcha d'elle, le vicomte parla à M. de Saint-Thomas, qui reçut agréablement la propoſition. Madame de Saint-Thomas y donna les mains par un effet de caprice, qui ne la laiſſoit guères long-temps dans la même ſituation, & Virginie y conſentit avec joie, étant prévenue que la Dandinardière étoit un petit héros, qui feroit de grands exploits de bravoure, & qu'elle auroit le plaiſir de faire chanter Apollon & les Muſes en ſa faveur. Ainſi tous les eſprits, qui avoient été dans la diſcorde quelques heures auparavant, ſe trouvèrent réunis quand le bon la Dandinardière arriva, encore fort ému & tremblant : on le reçut à bras ouverts, chacun travailla à lui faire oublier la cataſtrophe de ſon combat ; l'on eut même la diſcrétion de n'en point parler devant lui, & de louer exceſſivement ſon mérite.

Il fit la demande de Virginie en forme ;

on l'écouta favorablement, le viçomte propôsa de retourner dans la maison pour dresser les articles. Mais de quel étonnement Alain, le fidelle Alain, resta-t-il frappé, quand il vit les agneaux & les loups bondir ensemble dans la plaine! Je veux parler de la Dandinardière & de Villeville, qui s'embrassoient à tous momens, & qui se touchoient dans la main de la meilleure amitié du monde. Il ouvroit les yeux & la bouche, tenoit un pied en l'air, n'avançoit ni ne reculoit: enfin, il étoit dans la dernière surprise. Ce fut bien autre chose, quand on lui dit que son maître alloit épouser Virginie, & que c'étoit monsieur de Villeville qui lui avoit ménagé ce bonheur. Il chanta & dansa sur le champ le branle de la mariée, & réjouit toute la compagnie par ses simplicités.

La Dandinardière fut désarmé : mesdemoiselles de Saint-Thomas s'en acquittèrent à-peu-près comme les Dulcinées dont parle don Quichotte; on le couronna de roses, chacun le nomma l'Anacréon de nos jours, la joie des bonnes compagnies, le petit-maître en détrempe: mais le baron, qui commençoit à s'y intéresser véritablement, ne rioit pas trop de ces plaisanteries. Il pria même le vicomte, le prieur & Villeville, de le

regarder comme un homme qui alloit être ſon gendre. Ils entendirent ce qu'il vouloit leur dire, & le ménagèrent davantage. Dès le ſoir même les pauvres poulets de la baſſe cour & les pigeons du colombier furent mis à mort, pour ſervir au repas. Tous les chaſſeurs des environs donnèrent peu de quartier aux perdreaux, le baron fit les fraix de la nôce, la dot n'alla pas plus loin; on préconiſa le don de faire des contes, & les eſpérances futures s'aſſignèrent là-deſſus. La Dandinardière en fut ſatisfait, au moins il feignit de l'être, car il craignoit Villeville, & ſans lui l'hymen n'auroit jamais réuſſi.

Virginie amena ſa ſœur dans ſon nouveau ménage. Le jour étant pris, la charrette de livres, avec les trois ânons qui en étoient chargés, marchoient à la tête du cortège. Le Bourgeois montoit ſon petit cheval, & Alain le ſuivoit, portant ſes armes en trophée. Virginie & ſa ſœur, d'un air d'Amazones, alloient après, montées tant bien que mal. La veuve, qui ne haïſſoit point Villeville, ſe mit en trouſſe derrière lui. La précieuſe baronne & madame de Lure étoient dans une petite chaiſe roulante, qu'une jument poulinière traînoit. La cavalcade étoit fermée par le reſte des meſſieurs, & par pluſieurs

parens qui s'étoient rendus à la fête. Il faudroit bien du temps pour décrire tout ce qui s'y passa. Je crains d'avoir abusé de la patience du lecteur. Je finis avant qu'il me dise de finir.

Fin du quatrième Volume.

TABLE

DES CONTES

du Tome Quatrième.

Contes des Fées, par madame la comtesse D'AULNOY.

BELLE-BELLE, ou le Chevalier Fortuné, P. 5
Suite du Gentilhomme Bourgeois, 88
Le Pigeon & la Colombe, 99
Suite du Gentilhomme Bourgeois, 179
La Princesse Belle-Etoile & le Prince Cheri 191
Suite du Gentilhomme Bourgeois, 284
Le Prince Marcassin, 313
Suite du Gentilhomme Bourgeois, 377
Le Dauphin, 394
Conclusion du Gentilhomme Bourgeois, 455

Fin de la Table du Tome quatrième.

